



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

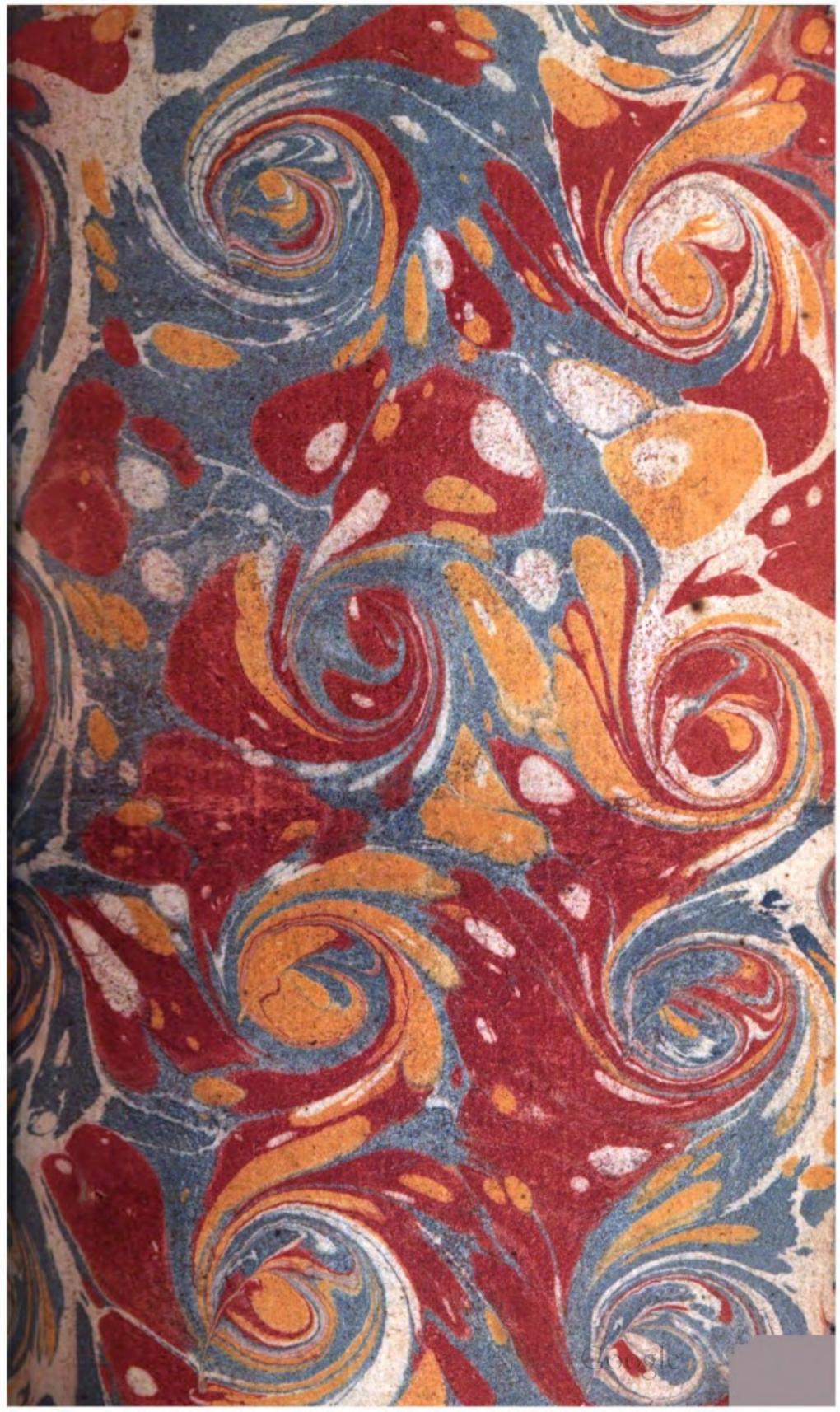
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Digitized by Google



48

Pm. 3977 f. 27
18

N O U V E L L E
BIBLIOTHEQUE
GERMANIQUE,
OU
HISTOIRE LITTERAIRE
De L'ALLEMAGNE, de LA SUISSE,
& des PAYS DU NORD,
Par Mr. SAMUEL FORMEY.
JANVIER, FEVRIER & MARS 1756.
TOME DIX-HUITIEME.
Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN SCHREUDER,
& PIERRE MORTIER le Jeune.
M D C C L V I.

48

PEN. 3977 f. 27
18

NOUVELLE
BIBLIOTHEQUE
GERMANIQUE,
OU
HISTOIRE LITTERAIRE
De L'ALLEMAGNE, de LA SUISSE,
& des PAYS DU NORD,
Par Mr. SAMUEL FORMEY.
JANVIER, FEVRIER & MARS 1756.
TOME DIX-HUITIEME.
Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN SCHREUDER,
& PIERRE MORTIER le Jeune.
M D C C L V I.



T A B L E
D E S
A R T I C L E S.

Art. I. COMMENTARII Societatis Regiae Scientiarum Gottingensis.	1
II. DISSERTATION qui a remporté le Prix proposé par l'Acad. Roy.des Scienc. & Bell. Lett. de Prusse sur l'OPTIMISME, &c.	22
III. CHRISTIANI DE WOLFF , Oeconomica.	32
IV. DICTIONNAIRE des Scavans de Nuremberg par Mr. WILL.	48
V. DESCRIPTION du Cabinet Royal de Dresde touchant l'Histoire Naturelle.	53
VI. SUITE des Pensées sur l'Imitation des Grecs dans les Ouvrages de Peinture & de Sculpture.	72
VII. LEONH. EULERI Institutiones Calculi Differentialis cum ejus usu in Analysis Finitorum ac Doctrinâ Serieum.	101
VIII. OEUVRES de Mr. DE MAUPERTUIS.	122
IX. INSTRUCTION CHRETIENNE.	153
X. LETTRES à un jeune Prince par un Ministre d'Etat, chargé de l'élever & de l'instruire.	182
XI. REMARQUES sur la Parabole du Mau-	

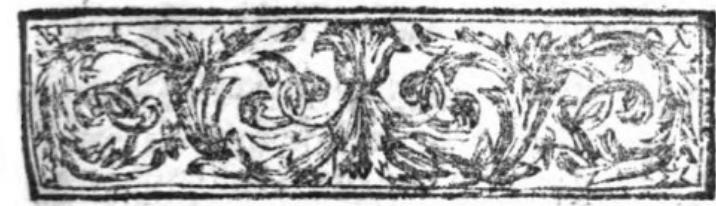
TABLE DES ARTICLES.

Mauvais Riche. Luc XVI. 19.
206

XII. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>De Luzzane.</i>	225
<i>De Neufchâtel.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De Genève.</i>	226
<i>De Berne.</i>	227
<i>De Stockholm.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De Copenaguc.</i>	228
<i>De St. Pétersbourg.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De Nuremberg.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De Halle.</i>	229
<i>De Jéna.</i>	230
<i>D'Augsbourg.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De Dresde.</i>	231
<i>D'Erlang.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De Wittenberg.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De Leipzig.</i>	232
<i>D'Hanovre.</i>	233
<i>De Berlin.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Projet d'une Encyclopédie réduite.</i>	235

N O U .



NOUVELLE BIBLIOTHEQUE GERMANIQUE,

Pour les Mois de
JANVIER, FEVRIER & MARS,
M D C C L VI.

REPLIÉE EN UN VOLUME * * * * *

ARTICLE PREMIER.

COMMENTARII Societatis Regiae Scien-
tiarum Gottingensis.

C'est-à-dire,

MÉMOIRES de la Société Royale des
Sciences de Gottingen. Tome IV. Pour
l'Année MDCCCLIV. A Gottingen,
aux dépens d'Elie Luzac, in quarto, pp.
524. & XVI. pour la Dédicace & l'Intro-
duction avec VIII. Planches.

Tome XVIII. Part. I.

A

LA

A Société Royale donne à la tête de ce Volume aux Etats de Calemburg un témoignage public de la reconnoissance qu'ils leur doit pour les faveurs que ces Etats ont accordées à l'Académie de *Göttingen*, fondée, il y a déjà vingt ans, sous le nom de *Georgia Augusta*.

L'Histoire de la Société pendant l'année 1754, sert d'Introduction aux Mémoires. Cette Histoire se trouve comme enchaissée dans une Harangue, que le Secrétaire pépétuel, Mr. le Professeur *Michaëlis*, prononça le 9 de Novembre de l'année susdite. Le premier objet auquel l'Orateur s'arrête, c'est la conservation de l'Auguste Monarque sous les auspices duquel l'Académie & la Société Royale de *Göttingen* fleurissent; & ce qu'il dit là-dessus est marqué au coin du sentiment. Il se réjouit ensuite de ce que la Société qui avoit paru chanceler au départ de son illustre Président, Mr. *de Haller*, s'étoit raffermie, & se soutenoit au-delà de toutes les espérances qu'on auroit pu concevoir. Il rapporte principalement ce bonheur à la manière dont Mr. *de Münchhausen* soutient le caractère de Protecteur de la Société dont il est revêtu, & aux services importans qu'il n'a cessé de lui rendre.

Deux Membres Externes de la Société Royale lui ont été enlevés pendant le cours

cours de l'année 1754. Le premier, qui étoit Associé à la Classe Historique, c'est Mr. *Loys de Bochat*, Magistrat d'un mérite distingué, & Savant d'une érudition consommée. L'autre, qui n'étoit que simple Ami ou Correspondant de la Société, c'est ce jeune *Mylius*, qui ayant recueilli des souscriptions pour faire le voyage de l'*Amérique*, & en envoyer, ou rapporter les Curiosités Naturelles, ou autres, qu'il pourroit trouver, s'arrêta à *Londres*, y dépensa la meilleure partie des sommes qui lui avoient été confiées, & se tira d'affaire par la mort qui termina tous ses projets, le 6 de Mai 1754. La place de Mr. *de Bochat* a été remplie par un des plus habiles Littérateurs qu'il y ait à-présent, Mr. *Hagenbuch*, Professeur de *Zurich*. Celle de Correspondant à titre d'*Ami* est demeurée vacante, ou plutôt il n'y a jamais de vacance dans ces places, dont le nombre n'est pas fixé. Mais Mr. *Meisner*, Secrétaire de Légation de la Cour de *Brunswick* à *Vienne*, a été admis à la Correspondance avec le titre de *Familiaris*. Et le jour même de l'Assemblée publique, où Mr. *Michaëlis* prononça la Harangue dont nous rendons compte, Mr. *Wargentin*, Secrétaire de la Société Royale de *Suède*, fut déclaré Associé extraordinaire pour la Classe de Mathématique.

A ces détails succéderont ceux qui con-

cernent les Questions indiquées par la Société Royale pour divers Prix. Il y avoit une Médaille de vingt-cinq ducats, destinée à celui qui indiqueroit *la meilleure manière de faire tourner des machines en rond à travers un fluïde*. Parmi les Pièces fournies sur ce sujet, la meilleure a été, au jugement de la Société, celle qui avoit pour Devise, *leve fit, quod benè fertur onus*; & elle s'est trouvée avoir pour Auteur Mr. *Jean Albert Euler*, digne fils du célèbre Mr. *Euler*, auquel le Prix a été ajugé en conséquence.

Celui de cinquante écus, proposé en faveur de la meilleure Dissertation sur un sujet quelconque de Mathématiques, de Physique & d'Histoire, & réservé aux habitans de *Göttingen*, ou aux Etudiants de son Université, n'avoit pu être donné les trois premières années, faute de Pièces assez bonnes pour le mériter. La quatrième année a été plus favorable; & Mr. *George Christopher Hamberger*, qui a reçu le degré de Maîtrise en Philosophie, l'a remporté par un très-bon Mémoire sur le prix des choses chez les *Romains*.

Il restoit la Question œconomique, par laquelle on demandoit l'indication d'autres matières que les écorces de Chênes & de divers arbres pour la préparation des cuirs. Les ouvertures fournies à cet égard n'ayant pas pleinement satisfait,

Janvier, Février & Mars 1756. 5

fait, le Prix a été renvoyé à l'année suivante.

La Société renvoie de même à l'année 1756, & double en même tems le Prix proposé aux Physiciens sur la véritable origine de l'Oeuf de la femelle, &c. Les Pièces seront admises au concours jusqu'au premier d'Octobre 1756, & le Prix sera décerné le 10 de Novembre suivant. On demande, non de simples conjectures, mais des Expériences neuves & solides, & l'on propose pour modèle ce que Mr. Kubleman a publié sous le titre d'*Observationes circa negotium generationis*. La préparation de la meilleure Chaux, & l'usage qu'on pourroit faire de la Terre dite de *Hertsberg*, sont deux Questions œconomiques, qui restent aussi à résoudre, aussi bien qu'une d'Histoire, sur l'origine & le plus ancien usage du Papier dont on se sert aujourd'hui.

Depuis la récitation de la Harangue d'où nous avons tiré tout ce qui précéde, Mr. *Elie Bertrand*, Pasteur de *Berne* & Membre de l'Académie Royale de *Berlin*, & Mr. le Baron de *Bernstorff* Conseiller de Cour de S. M. Britannique, ont été déclarés Amis & Correspondans de la Société.

Il y a treize Mémoires dans ce Volume. En voici les titres. 1. SAM. CHRIST. HOLMANNI *Observationes Meteorologicae.* 2. JO. DAV. MICHAELIS, *de Legibus quibus-*

6 NOUV. BIBLIOTH. GERMAN.

dam à Mose eo fine latis, ut Israëlitis Aegypti cupidis Palæstinam caram faceret. 3. T O B.
M A Y E R I *Experimenta circa Visus aciem.*
4. J O. G E O. R O E D E R E R. *Fætus parasitici Descriptio.* 5. J O. M A T T H I. G E S N E R I *de Marmore Cassellano Gymnastico Disputatio.* 6. J O. G O T F R. Z I N N *de differentiâ Oculi humani & brutorum.* 7. S A M. C H R I S T. H O L L M A N N I *Attractionis Historia.* 8. J O. D A V. M I C H A E L I S *Historia Vitri apud Hebraeos.* 9. J O. G A S. H A G E N B U C H *de Tribu Papiriâ in quodam faxo non legendâ.* 10. J O. M A T T H. G E S N E R U S *de Deo bono Puero phosphoro.*
11. A L B E R T I V O N H A L L E R *de Sanguinis motu Experimenta Anatomica.* 12. G È. C H R I S T O P H. H A M B E R G E R I *Vitri Historia.* 13. S L O A N I I *Vita.* Passons à présent ces Mémoires en revue, pour mettre mieux le Lecteur au fait de ce qu'ils contiennent.

I. Le premier, qui est de Mr. Hollmann, renferme les Observations Méteorologiques des années 1750, 1751 & 1752, réduites en abrégé; & celles de 1753, dans toute leur étendue. Elles sont précédées de diverses Remarques sur les Instrumehs que l'Académicien a employés en observant. Il joint aux températures de l'air dans le lieu de son séjour celles qui ont eu lieu dans divers endroits de notre Globe, lorsqu'elles ont été marquées de quelques circonstan-

Janvier, Février & Mars 1756. 7

stances extraordinaires. Par exemple, sur le mois de Janvier de l'année 1752. il dit qu'on ne s'est point ressenti à Gottingen des tempêtes extraordinaires qui ont régné en plusieurs endroits ; & il indique, en particulier celle qui, dans les seuls environs du Port de Cadix, fit périr plus de cent Vaisseaux de différentes Nations, & quelques milliers d'hommes qui se trouvoient sur ces Vaisseaux.

Nous ne saurions tirer de ces Observations que les résultats généraux. Pendant les quatre années où elles ont été faites, la plus grande hauteur du Mercure a été de 30¹¹/₁₁₁, le 10 Mars 1752 : & la moindre de 28, 46. le 26 du même mois ; ce qui donne pour différente 1, 91. pied de Londres. La plus grande hauteur du Thermomètre a été le 27 de Juillet 1750 à 95¹/₂ de l'Echelle de Fahrenheit, & la moindre pendant les trois premières années n'a pas été au-dessous de 10. Aux Observations de Mr. Holmair réduites en tables, sont jointes & comparées celles qu'un fort habile Observateur, nommé Mr. Mebbs, a faites à Clausthal, Lieu situé dans les Montagnes dites Hercyniennes.

Il. Mr. Michaelis réunit dans le Mémoire suivant l'examen de diverses Loix données aux Juifs par Moïse, dans le dessein de prouver qu'elles étoient destinées à leur inspirer de l'attachement pour

la Palestine , & à détruire celui qu'ils conservoient pour l'Egypte. Les mauvais traitemens dont ils auroient été accablés dans cette dernière Contrée , sembloient devoir la leur rendre odieuse plutôt que chére ; cependant il est constant qu'ils avoient des retours perpétuels de tendresse vers elle , & que ce fut un des plus grands obstacles qui traverserent la législation de Moïse.

La première Loi que Mr. Michaëlis examine , c'est celle du *Deutéronome* , XVII. 16. où il est défendu au Roi , *de multiplier ses chevaux , & de ramener le peuple en Egypte pour multiplier ses chevaux.* Parce retour du Roi en Egypte on ne saurroit entendre le cas où un Prince auroit été assez lâche , pour aller se remettre de lui-même , avec tous ses sujets , sous le joug de la tyrannie Egyptienne. Cette supposition n'est point naturelle. Il n'est guères plus vraisemblable qu'il s'agisse simplement du commerce que quelques particuliers auroient pu faire pour aller acheter des chevaux en Egypte ; l'expression *ramener le peuple* seroit beaucoup trop forte pour un aussi petit objet. Voici donc , suivant notre Auteur , de quoi il étoit question. La Terre de Gosen étoit l'une des Provinces de l'Egypte les plus voisines de la Judée ; & il étoit à craindre que le souvenir de ses excellens paturages , propres pour multiplier les chevaux ,

Janvier, Février & Mars 1756. 9

taux , ne tentât un jour quelque Roi , & ne lui fût entreprendre la conquête de cette Province ; ce qui eût été formellement contraire aux vœus de Dieu , qui avoit prescrit une séparation éternelle entre les *Juifs* & les *Egyptiens*. Ainsi lorsque *SALOMON* vendit , (1 Rois X. 29.) aux Rois de Syrie & de *Pbénicie* ses voisins des chevaux qu'il avoit achetés en *Egypte* , il ne viola point la Loi dont il s'agit ici , & l'on ne trouve point non plus qu'il en ait été repris.

Mais pourquoi ces précautions contre la multiplication des chevaux ? C'est que Moïse vouloit favoriser l'usage des ânes , monture très-usitée dans la *Palestine* , & par-là détourner les guerres lointaines , dont une bonne Cavalerie pouvoit faire naître le désir. Il étoit permis au Roi d'avoir des chevaux , de les monter , ou de les faire atteler à ses chars ; mais il n'en devoit pas tenir de grands haras , très-inutiles dans un Pays tel que la *Palestine* , à la possession duquel Dieu vouloit que les *Juifs* se bornassent.

Les ânes au-contraire , qui abondoient dans cette Contrée , & dont toute personne aisnée nourrissoit de grands troupeaux , étoient l'objet du mépris & de l'abomination des *Egyptiens* , chez qui les idées désavantageuses qu'on a eu ailleurs de cet animal , paroissent avoir pris naissance. Mr. *Gesner* a déjà traité cette matière

tière dans le second Tome des *Mémoires de la Société*; & on peut aussi consulter le cinquième Livre du *Pantheon* de Mr. *Jablonski*. En raffemblant ce qui a été dit de plus spécieux là-dessus, il paroît que la couleur du poil des ânes a été la principale cause de cet opprobre; les lépreux & les personnes rousses étant, suivant la doctrine des *Egyptiens*, consacrés au mauvais Principe, à *Typhon*. Et il paroît que c'est de-là que vient encore le préjugé qu'on a aujourd'hui contre les rouisseaux, quoiqu'ils ayent été autrefois regardés avec admiration, & que la chevelure jaune, ou dorée, ait été estimée la plus précieuse par les Grecs & par les Latins. Mais l'*Egypte* avoit au fond des raisons plus réelles pour décrier les ânes: c'est que leur usage nuisoit beaucoup au commerce de chevaux qu'elle faisoit, & que ce commerce étoit une des principales sources de ses revenus, un des principaux nerfs de sa puissance. C'est donc pour opposer politique à politique, que *Moïse* prit le parti des ânes, & mit dans ses Loix tout ce qui pouvoit déterminer les *Juifs* à leur donner la préférence.

Par une autre Loi, qui est répétée en divers endroits du *Lévitique*, on devoit faire beaucoup d'usage de l'huile dans les Sacrifices; & les *Israélites* s'accoutumant par-là à l'employer aussi dans leurs repas

repas ordinaires, étoient détournés de la pensée de retourner en *Egypte*, où l'huile manque. Le miel au-contraire, qui abonde dans cette dernière Contrée, ne devoit entrer pour rien dans les Sacrifices des *Juifs*. On pourroit objecter ici à .la - vérité, que la *Palestine* est perpétuellement décorée de l'épichète de País *dé coulant de lait & de miel*; & ce qui paroît encore plus fort, que *Jacob*, lorsqu'il envoya des présens en *Egypte*, qui consistoient dans les principales denrées de la *Palestine* dont l'*Egypte* étoit dépourvuë, mit entr'autres choses du *miel*. Ici Mr. *Michælis* s'oppose à l'ancienne tradition, qui fait envisager ce miel, comme celui qui est l'ouvrage des Abeilles. Il prétend que de quelque manière qu'on envisage la chose, un présent de miel envoyé à un homme qui occupoit la première place de toute l'*Egypte*, auroit été un présent méprisable & ridicule. Pour prévenir donc cet inconvénient, il dit que les *Arabes* donnent le nom de *miel* à des masses de grappes de raisin sèches; & suivant le témoignage du Voyageur moderne *Shaw*, la seule Ville d'*Hébron* envoie encore tous les ans en *Egypte* trois cens chaumeaux chargés de cette marchandise: ce qui peut faire estimer combien la *Palestine* en fournissoit, lorsqu'elle étoit florissante & bien cultivée. Voilà sans-doute ce que *Jacob* envoyoit à *Joseph*; & c'est

c'est aussi le *miel* dont la *Palestine* découloit.

Il n'y a pas des choses moins curieuses dans le reste de ce Mémoire, auxquelles les bornes d'un Extrait ne permettent pas que nous nous arrêtons. Il s'y agit principalement du vin, que les *Egyptiens* avoient aussi consacré à *Typhon*, parce que leur Païs n'en produissoit point, quoiqu'il y crût de fort beaux raisins, dont ils mangeoient avec plaisir, & sans aucun scrupule. Cette aversion des *Egyptiens* pour le vin remontoit plus haut que les tems du Patriarche *Joseph*; car, au lieu de verser du vin dans la coupe de *Pharaon*, nous voyons que l'Echançon ne faisoit qu'y exprimer le jus des grappes. Et notre Académicien croit qu'on peut rendre raison de la contrariété apparente qui se trouve entre quelques passages de l'*Alcoran*, en suivant la même idée, c'est-à-dire, en expliquant les uns du vin, & les autres des grappes de raisin & de leur jus. Quant à *Moïse*, il prescrivit l'usage du vin dans les Sacrifices, afin que cette liqueur ne pût jamais être défendue comme illégitime, & enlevée en quelque sorte aux *Israélites*.

Le dernier Article de cette Dissertation concerne la Loi de ne point cuire le chevreau dans le lait de sa mère, sur laquelle les Interprètes ont eu une foule d'opinions différentes. Celle de Mr. *Michælis*, c'est

c'est que cette Loi doit être prise en général pour tous les Animaux, & que le lait signifie le beurre, dont Moïse ne voulloit point qu'on se servît dans la préparation d'aucune viande, afin de mettre les Israélites de plus en plus dans la nécessité de recourir à l'huile, par les mêmes raisons que nous avons déjà indiquées.

III. Nous trouvons ensuite des Expériences de Mr. Mayer sur la force ou la portée de la vuë. L'Académicien commence par une réflexion très-fondée; c'est que les éloges qu'on donne à la précision & à la certitude des Démonstrations Mathématiques, ne conviennent qu'à celles qui roulent sur des sujets de Mathématique pure ou abstraite; mais que, dès qu'il s'agit de la même Science, entant que mixte, & appliquée aux choses actuellement existentes, il en est tout autrement; puisque, bien loin de pouvoir y porter cette précision & cette certitude, on n'a pu trouver encore de méthode exemte d'erreur pour déterminer les vraies quantités des choses par des mesures infaillibles. Pour remédier à cet inconvénient, on ne peut faire autre chose que d'estimer les erreurs, & d'assigner les termes dans lesquels elles se trouvent renfermées.

De toutes les sources de nos erreurs la plus féconde, c'est la faiblesse de nos sens; elle nous fait porter une infinité de juge-

jugemens, qui ne sont point d'accord avec les objets. C'est pour en donner un échantillon que Mr. Mayer traite ici des erreurs de la vuë, & en particulier de celles qui ont lieu lorsqu'il s'agit de mesurer quelque angle dans la pratique de la Géométrie, de l'Astronomie, ou de la Géographic. Notre vuë a son terme, son dernier point, au-delà duquel elle ne s'étend pas. En Optique on dit qu'il y a un angle visuël, dans lequel tant qu'un objet se trouve placé, nous l'apercevons d'une manière plus ou moins distincte, parce que l'extrémité des rayons qui forment l'angle visuël, s'étend au-delà de notre point de vuë ; au-lieu que lorsque ces rayons forment un angle qui n'atteint pas jusqu'à ce point, l'objet demeure invisible pour nous.

C'est de ces notions que part Mr. Mayer pour rapporter les Expériences qu'il a faites sur le véritable terme de la vision ; Expériences dans lesquelles il faut être attentif au degré de lumière qui illumine les objets, & à la constitution bonne, médiocre ou mauvaise des yeux dans celui qui considère les objets. A l'égard de la lumière, on affirme ici que sa force, lorsqu'elle est trop vive, n'augmente point la distinction des objets, & que le terme de la vision demeure le même, soit que les objets se trouvent placés à l'ombre, ou exposés au plus grand soleil.

Outre

Cutre les Expériences qui décident la chose, on en allégué pour raison, qu'une lumière trop vive éblouit & incommode les yeux, de sorte que la prunelle ne scauroit rester dans le degré de resserrement d'où dépend la vuë nette des objets.

Après divers détails qui ne scauroient trouver place ici, l'Auteur de ce Mémoire croit pouvoir établir cette hypothèse, comme d'accord avec tous les phénomènes; c'est que le terme de la vision est en raison soustriplée de la distance de la lumière; à quoi il ajoute diverses déterminations plus particulières, toujours fondées sur des Expériences.

IV. Mr. Roederer fournit l'histoire & la description d'un fœtus monstrueux, auquel il donne le nom de *fœtus parasiticus*. Une pauvre mère avoit mis d'abord au monde une fille imbécille. Une seconde couche lui en donna une autre, non seulement imbécille, mais incapable de se soutenir sur ses pieds. Une troisième produisit des jumelles, dont l'une étoit monstrueuse, & c'est celle qui fait le sujet de ce Mémoire.

Ce Monstre avoit une tête dont la grandeur & la figure ressembloient à ces descriptions qu'on trouve quelquefois dans les *Contes des Fées*, de Créatures les plus hideuses & les plus informes. Cette tête tendit tellement à la poitrine & au dos, qu'il n'y avoit aucune apparence de col.

col. Au-lieu du bras droit on ne trouvoit qu'une éminence molle. Le bras gauche, réfléchi derrière le dos, n'avoit aussi qu'un moignon au-lieu de main. Les cuisses & les pieds présentoient pour toute difformité trois orteils égaux, au-lieu du nombre & de la forme ordinaire de ces parties. Le visage étoit affreux, & on peut assez bien le comparer à la figure du Poisson qu'on nomme *Raye*. Nous ne pousserons pas plus loin l'Extrait de cette description, par ce que, sans le secours des figures, de semblables détails sont assez inutiles. L'Académicien est d'une extrême prolixité dans l'énumération qu'il fait de toutes les parties de ce Monstre, son Mémoire occupant environ quatre-vingt pages de ce Volume. Il le finit par quelques remarques sur la Doctrine de la Génération. On ne se démêlera jamais, à ce qu'il pense, des embarras & des difficultés insolubles qui se rencontrent, tant dans cette matière en général, que dans celle de la formation des Monstres en particulier, si l'on n'abandonne l'opinion reçue, contre laquelle aussi de grands Génies de notre siècle se sont élevés, scavoir que l'embryon est tout arrangé, & comme dessiné dans le germe, pour s'en tenir à l'idée que la conformatio[n] ne commence qu'après que la femelle a conçu. Dans le tems de la conception, les deux individus de sexe différent

Janvier, Février & Mars 1756. 17

férent fournissent chacun leur contingence de matière féminale, il se fait une union, un mélange des deux semences, & de-là se forme un animal par l'action de forces qui nous sont à-la-vérité inconnues, & dont nous ne saurions examiner les effets conformément aux Loix de la Méchanique. Mais connaissons-nous toutes les opérations de la Nature d'une manière expliquable par ces Loix ? Et oserions-nous dire que le Créateur n'en a pas établi de particulières, dont nous n'avons aucune idée dans un ouvrage aussi singulier que l'est celui de la formation des Corps organisés ? Pour se borner à l'exemple des Monstres, si tous les germes sont déjà doués d'une structure régulière, on ne voit point de cause qui puisse rendre raison, au moins d'une manière distincte, de ces parties accidentelles, qui causent le désordre, le vrai bouleversement qui a lieu dans un grand nombre de ces Animaux monstrueux, qui viennent de tems en tems à la lumière. Tout ceci ne fait que laisser la question dans l'état indécis où les nouveaux efforts de nos Philosophes modernes l'ont mise plus que jamais. Dès que l'on abandonne l'idée de la préformation, ou préorganisation, il faut nécessairement aller se heurter contre quelque écueil, tel que les Attractions, les Natures plastiques, &c.

Avant que de quitter ce Mémoire, n'oublions
Tom. XVIII. Part. I. B blions

bliions pas d'indiquer une des plus grandes singularités du Monstre en question ; elle concerne la structure de son cœur , qui n'avoit ni artère , ni veine pulmonale , ni communication avec l'aorte , & qui par conséquent n'avoit pu contribuér en rien à la circulation du sang dans ce corps. Il faut que , pour suppléer à l'action de ce premier & grand moteur de la machine animale , le mouvement du sang maternel , l'action des vaisseaux mêmes du *fœtus* , l'agitation & la chaleur des fluïdes , avec d'autres causes qu'il n'est guères possible de déterminer , ayant produit des effets analogues à la circulation ordinaire du sang , & à la sécrétion naturelle des humeurs.

Enfin Mr. Roederer justifie l'épithète de *parasiticus* qu'il a donnée à ce *fœtus* , par la conformité qu'il avoit avec les Plantes ainsi surnommées , entant que , faute de cœur , la nutrition n'avoit pu s'exécuter en lui que par le seul secours de la plante principale dont il dépendoit , c'est-à-dire , de sa mère.

V. Mr. Gesner continuë l'explication qu'il avoit commencée au Tome II. d'un Marbre trouvé à Cassel , & des Inscriptions qui y sont gravées. Elles semblent d'abord à-la-vérité ne contenir que des noms obfous de Personnages Grecs , ou Romains , auxquels on ne prend à présent aucun intérêt. Mais la Littérature profonde & variée

riée de notre sçavant Académicien , lui fournit occasion de dire bien des choses curieuses , qui rendent son Mémoire également instructif & agréable.

Comme ce Monument a divers caractères qui prouvent qu'on doit le ranger dans l'ordre de ceux qui concernent la Gymnastique , Mr. Gesner en prend occasion d'expliquer divers termes relatifs à cet Art si estimé des Anciens. Nous ne placerons ici que les remarques qui concernent le terme de *Sopbronistes*. On n'en a pas encore bien déterminé le véritable sens , quoique tous les autres termes semblables , qui concernent quelque fonction des Jeux & des Exercices Athlétiques , ou Palestriques , ayent été suffisamment expliqués par divers Sçavans , & entr'autres par *van Dale*.

Suivant l'étymologie , $\sigma\omega\varphi\sigma\nu\epsilon s$, ou $\sigma\alpha\dot{\epsilon}\varphi\sigma\nu\epsilon s$, veut dire ceux qui ont l'esprit fain. Or la santé de l'esprit , aussi-bien que celle du corps , consiste dans le juste tempérament des diverses choses qui entrent dans leur composition ; car s'il y a une de ces choses qui prédomine trop , elle absorbe & détruit toutes les autres. La vertu donc qui porte le nom de $\sigma\omega\varphi\sigma\sigma\nu\eta$, c'est la tempérance , ou la modération. Mais rien n'étant plus opposé à cette vertu que la passion de l'amour , qui jette l'homme dans les plus grands écarts , dans les derniers excès , tant à l'égard du corps

que de l'ame , la vertu dite σωφροσύνη doit surtout veiller à ses mouvemens , enchaîner en quelque sorte cette bête furieuse , & préserver notre vie des maux qu'elle est capable d'y répandre. Les Anciens qui avoient parfaitement senti l'importance de cet objet , s'étoient servi d'une espéce d'artifice très - louable , & très - salutaire , en placant l'Honneur , la Vertu , presque toutes les qualités dignes d'estime & de louange , dans la seule conservation du joyau précieux , qui ne scauroit être recouvré , dès qu'on l'a une fois perdu. Ce principe fortement enraciné , est peut-être celui qui , dans tous les tems , a le plus contribué au bonheur de la Société. Rien ne la désole davantage qu'une licence effrénée dans les moeurs.

Ceci nous conduit aux *Sopbronistes*. Σωφρονίζειν , c'est rendre les hommes modérés , modestes , scrupuleux observateurs des règles de la chasteté. Un *Sopbroniste* ne peut donc avoir été qu'un Maître , un Précepteur de cette modestie & de cette pudeur. Plutarque se fert de ce mot dans un sens général , lorsqu'il dit , vers la fin de la *Vie de Lycurgue* , que les autres Nations faisoient tant d'estime des Spartiates , qu'elles leur demandoient des Généraux ; & que par-tout où ces Généraux se trouvoient , ils étoient regardés comme les Maîtres de l'ordre & de la régularité , ἀρμόσας καὶ σωφρονισάτ. Il y a d'autres exem-

exemples de cette acception générale du terme en question. Mais il y avoit à Athènes une Magistrature particulière, proposée à l'éducation des Jeunes-gens, dits *Epbébes*; & ces Magistrats se nommoient *Sopbronistes*. Il en est parlé dans le *Dialogue Socratique* intitulé *Axiocbus*, où, après avoir détaillé les peines & les fatigues de l'enfance & de l'âge qui la suit immédiatement, on continuë en disant: Καὶ πᾶς ὁ τὸ μειράκισκος χρόνος ἐστὶν ὑπό Σωφρονιστῶν, καὶ τὴν ἐπὶ τούς νέους ἀρεστὸν τῆς ἐξ Αρείου πάγα βαλῆς; C'est - à - dire, qu'après être sorti de dessous la férule des *Gymnasiarques*, on passe sous le gouvernement des *Sopbronistes*, qui sont des Maîtres élus par le Conseil de l'Aréopage.

Toute la Discipline publique étoit anciennement à Athènes sous la direction de l'Aréopage; mais les sages Magistrats qui componsoient ce Tribunal, veilloient surtout à l'éducation de la Jeunesse. Les enfans des moindres Citoyens étoient formés à l'Agriculture; & ceux des conditions plus relevées recevoient des instructions dans les Gymnases, dans lesquels on enseignoit toutes sortes d'Exercices, & la Philosophie même. Mais on ne se contentoit pas de cultiver leur esprit & de fortifier leur corps; ces soins auraient été inutiles, peut-être même dangereux, sans une attention exacte sur leurs mœurs. Les Filles avoient leurs surveil-

veillans, désignés par le nom de γυναικού-
γες, Gardiens de la fragilité du sexe ; &
pour les Garçons ils étoient sous l'inspec-
tion des Sopbronistes. Le grand *Etymologion*
nous apprend que ceux - ci étoient au
nombre de dix. *Aristophane* entre là - def-
sus dans des détails qui achèvent d'ex-
pliquer leur fonction. Ce passage se trou-
ve dans les *Nuées* ; & Mr. de Spanheim en
a pris occasion de traiter à fonds toute la
matière de l'Education usitée parmi les
Grecs. Nous ne donnerons point les dé-
tails d'*Aristophane*, qui ne sont pas eux-
mêmes trop conformes à la pudeur ; mais,
pour faire toucher au doigt quelle étoit
la principale attention des Sopbronistes, il
n'y a qu'à se souvenir que l'ancienne Gré-
ce a toujours été suspecte d'un vice qui
répugne à la nature, & qui déplaît fort au
Beau-Sexe.

Les autres Mémoires de ce Volume fe-
ront la matière d'un second Extrait.



ARTICLE II.

DISSERTATION qui a remporté le
Prix proposé par l'Académie Royale
des Sciences & Belles-Lettres de Prusse
sur L'OPTIMISME, avec les Pièces qui
ont concouru. A Berlin, chez Hause &
Sper.

Janvier, Février & Mars 1756. 23

Spener, Libraires du Roi & de l'Academie, 1755. in quarto. pag. 172.

ON ne devoit rien se promettre de bien neuf sur la Question que l'Academie avoit proposée ; mais elle pouvoit être cependant traitée avec une force & une solidité que n'ont point atteint ceux qui ont travaillé sur ce sujet, le Vainqueur même y compris. Il y a pourtant de bonnes réflexions dans les Pièces qui composent ce Recueil, & qui sont au nombre de quatre, deux François, & deux Allemandes. Celle qui a remporté le Prix est écrite en François, & a pour Auteur Mr. Adolphe Fridéric Reinhard, Secrétaire de Justice de S. A. M. le Duc de Mecklembourg-Strelitz. Nous en tiendrons quelques remarques, qui feront la substance de cet Extrait.

La première consiste la difficulté de s'assurer des véritables idées de Pope, parce qu'il les a exprimées en vers, & que la Poësie admet bien des choses qui ne souffrent pas une exacte précision. L'enthousiasme du Poète l'emporte fort au-delà de ce qu'il affirmeroit de sang froid, & s'il vouloit établir des théses proprement dites. Il semble cependant que ce reproche tombe moins sur Pope, que sur d'autres de ses Confrères en Apollon. Il est sans-contredit Poète, & très-grand Poète ; mais personne n'a mieux enten-

B 4 du

du que lui , (si vous en exceptez peut-être *Boileau*,) la Poësie didactique ; où tous les écarts de l'imagination sont comme enchaînés par l'exposition nette & lumineuse des sujets qui y sont traités. Nous ne scaurions donc aequiescer à l'idée de Mr. Reinhard , „ qu'il est impossible de décider du Système du Poëte Philosophe , & qu'il demeure toujours douteux , si l'Auteur a voulu parler en Poëte seulement , ou être entendu & jugé en Philosophe. *

Pope a-t-il puisé son *Tout est bien dans le meilleur Monde de Leibnitz*? Gouffaz l'affirme , Warburton le nie. Peut-être l'un & l'autre ont quelque partialité. Cel-le du premier saute aux yeux. Jamais Ecrits n'ont été plus ardens , plus marqués au coq de la passion , que ceux du Vieillard de Lausanne , dans les dernières années , contre Pope & Leibnitz. Il multiplioit les Volumes sans effort , puisqu'il ne faisoit qu'entasser les répétitions & les invectives. Il lui auroit été difficile sans cela d'écrire autant , car il n'ayoit pas l'idée des matières qu'il vouloit discuter ; & l'on ne peut lire sans pitié les faux raisonnemens qu'il proposoit avec autant de confiance , que si c'eussent été autant de démonstrations. En voici deux qui peuvent servir d'échantillon , ils sont tirés de son *Commentaire sur la Traduction de l'Essai de Mr. Pope sur l'Homme*. Et s'effor-

forçant de prouver que ce Monde pouvoit être autre, & même meilleur qu'il n'est, il dit p. 44. " Un Ciron de plus, un Ciron de moins, un Cheval de plus, un Cheval de moins, une Montagne de plus, une Montagne de moins, défigureroit-elle l'Ouvrage ? " Et p. 89. " Est-ce que le Néant, est-ce que la Matière tirée du Néant, refusoit de se prêter à une plus grande perfection ? "

Mr. Watburton est un génie fort supérieur à feu Mr. de Crouse; mais le soupçon de partialité qui pourroit le concer-
ser, vient du panchant que les Philoso-
phes de sa Nation ont à envisager tout
ce qui paroît chez eux de distingué, com-
me y étant né, & étant du crû de leur
île. Il en seroit ici, comme dans la dis-
pute sur l'invention de l'Analyse de l'In-
fini : on voudroit revendiquer sur Leibnitz
l'Optimisme de Pope, comme on a voulu
enlever au même Leibnitz le fameux Cal-
cul qui fut découvert vers la fin du Siè-
cle passé. Mais la prétention est moins
facile à justifier par rapport à l'Optimis-
me. Newton & Leibnitz étoient contem-
porains ; & toute la dispute rouloit en-
tre eux sur certaines dates à vérifier, au-
lieu que Pope étant postérieur à Leibnitz,
& n'ayant pu manquer de lire sa Théodo-
cée, doit y avoir trouvé, sinon de quoi
faire naître des idées qu'il avoit peut-

être déjà , au moins de quoi les fortifier & les développer. Il est vrai que , pour les mettre d'accord , on pourroit dire qu'ils ont puise dans des sources communes , & que leurs Dogmes se trouvent dans *Platon* , dans *Cicéron* , dans *Boëce* , dans *Alfonse de Sarasa* , &c.

Voici la différence essentielle que Mr. *Warburton* met entre le Système de *Pope* & celui de *Leibnitz*. Il faut que Dieu choisisse le Meilleur ; cependant il est possible que l'Entendement Divin se représente plusieurs Mondes , divers à la vérité , mais où les formes entières du Bien qu'ils contiennent soient égales ; c'est-à-dire , qu'ils ayent tous le supreme degré de bonté possible , quoique chacun d'une manière différente. Donc aucun de ces Mondes ne seroit préférable par sa bonté. En ce cas , selon *Pope* d'après *Platon* , Dieu peut , par sa souveraine liberté , choisir & créer celui des Mondes qu'il lui plaîtra , sans y être déterminé par le motif d'une perfection préférable en elle-même à celle des autres. Ainsi Dieu jouit de la liberté prise dans le sens le plus complet , c'est-à-dire , de l'indifférence d'équilibre. *Leibnitz* au contraire , qui rejette cette liberté , & qui n'admet aucune volontion qui ne soit déterminée par le motif du Meilleur unique , nie la possibilité de plusieurs Mondes également parfaits au supreme degré , & soutient qu'en ce cas-là

Janvier, Février & Mars 1756. 27

là Dieu n'en pourroit choisir aucun. C'est là-dessus que *Warburton* décharge *Pope* du reproche de fatalisme pour en charger *Leibnitz*. Mais d'un côté le choix du Meilleur est formellement contraire à toute espèce de fatalisme, qui emporte une détermination, non seulement nécessaire, mais aveugle; & de l'autre *Pope* ne s'est expliqué nulle part sur le cas de deux Mondes également bons au suprême degré, non plus que sur l'article de la Liberté. Les endroits où il dit positivement, que la sagesse infinie doit de tous les Systèmes possibles choisir le meilleur, ne semblent pas même s'accorder avec la supposition de Mr. *Warburton*, qui, selon toutes les apparences, a prêté ici ses propres sentiments à *Pope*.

Mr. *Reinhard* donne un long exposé des Systèmes de *Pope* & de *Leibnitz*, dans lequel il s'attache à justifier leur parfaite conformité. Après cette identification, il entreprend de détruire le Système de l'*Optimisme* en général; & l'on sera bien aise de voir comment il s'y prend.

Il commence sa réfutation par la Théorie de la Perfection, des idées qui en dépendent, & en particulier de la collision qui peut se trouver entre les règles de la perfection. Il ne dit rien là-dessus qui ne se trouve ailleurs; mais il prétend arriver par cette route à un principe fondamental, qu'il exprime en ces termes:

Un

Un Etre intelligent, qui tend à la perfection dans ses Ouvrages, peut dans l'exécution des fins & des règles qu'il s'est proposées, trouver plusieurs manières d'agir également conformes à ses intentions, qui sont par conséquent d'une perfection égale, & entre lesquelles il lui est indifférent de choisir l'une ou l'autre. « Cela posé, Mr. Reinhard nie la *Proposition Leibnizienne*, qui porte, que de toutes les actions, de toutes les manières d'agir possibles à Dieu, il y en a toujours une seule, qui comparée à toutes les autres se trouve la plus parfaite. Comme les Défenseurs de cette Proposition la fondent sur le Principe de la Raison suffisante, notre Auteur fait aussi main-basse sur ce Principe, disant qu'il est aussi vague qu'éblouissant. Mais, sans s'arrêter à le réfuter directement, il tourne toutes ses forces contre le Dogme de la plus grande Perfection unique; & voici sa façon de raisonner.

Il est incontestable que ce que nous appelons Perfection, se rapporte à certaines fins. C'est par la connaissance de ces fins où tend ce qui constitue l'idée de la chose, que nous acquérons l'idée de sa perfection; une chose est parfaite, entant qu'elle est ce qu'elle doit être. Un Animal est aussi parfait dans son genre que l'Homme dans le sien. Il seroit absurde de

de demander, si un Bœuf est plus parfait qu'une Oye. La raison en est claire: c'est que des fins essentiellement diverses constituent des perfections de différens genres, ou essentiellement diverses. Des perfections hétérogènes ne peuvent être comparées, ni mesurées l'une par l'autre, de-même qu'il n'y a point de raison entre deux quantités hétérogènes. Qui demanderoit si une surface est plus grande qu'une ligne? Ainsi les perfections qui sont dans les différens objets de la Puissance Divine, peuvent être hétérogènes, ou d'un genre essentiellement différent. Dans ce cas il est impossible qu'une perfection soit plus grande qu'une autre. [Tout ce raisonnement n'est point exact. Quand même on accorderoit qu'il y a des Perfections qu'on ne scauroit comparer l'une à l'autre en elles-mêmes, il demeure toujours possible, & même nécessaire, de les comparer l'une à l'autre relativement au but qu'un Etre intelligent se propose en les employant. J'ignore, par exemple, si le Cheval est plus parfait que l'Ane, ou le Cerf; mais, dès qu'il s'agit de me faire porter, ou tirer, je lui donne la préférence, parce qu'il y est plus propre; comme au contraire j'aime mieux le Bœuf pour le labourage. L'Etre Suprême, qui connaît avec une souveraine distinction tout ce qui est parfait dans quelque genre que ce soit, connaît en

en même tems à quoi chacune de ces choses parfaites est le plus appliquable, & lui assigne en conséquence la place qu'elle doit occuper. L'œil & l'oreille sont deux organes parfaits ; mais il ne seroit pas égal que l'œil fût à la place de l'oreille, & l'oreille à la place de l'œil.]

Qu'est-ce que le meilleur Monde ? C'est une Question que Mr. Reinhard entreprend d'examiner. Qu'est-ce qu'on entend par le Monde le plus parfait des possibles ? Quelle idée se forme-t-on de cette perfection souveraine ? Entend-on par-là la réalité en général ? Si cela est, on veut donc dire, que ce Monde contient plus de réalités qu'aucun autre. On poseroit donc pour la première règle de la perfection du Monde la réalité en général. Mais la réalité en général n'est qu'une idée abstraite, qui ne peut exister : il faut qu'elle existe dans des perfections plus déterminées. Ainsi il faut revenir à certaines fins qu'on doit supposer comme la base de toute perfection ; car comment pourroit-on soutenir qu'un Monde pût contenir plus de réalité en général qu'aucun autre ? Chaque Monde est un Système d'êtres finis ; un tel Système porte nécessairement qu'une partie soit limitée par l'autre ; & chaque partie finie renferme en même tems des privations, des négations de certaines réalités. Il y

a une infinité de Mondes possibles, dont chacun , de l'aveu des *Leibnitiens* , est un Système de perfections finies. Pourquoi donc un seul Monde contiendroit-il plus de réalité qu'aucun autre ? Dans un autre Monde il y a des réalités qui ne scauroient avoir lieu dans celui-ci : pourquoi donc les sommes entières des réalités contenues dans deux Mondes divers ne pourroient - elles être égales ? Deux sommes peuvent être égales , quoique les parties qui les composent soient fort différentes ; deux séries peuvent être égales , quoique leurs parties soient dans une progression toute différente. En un mot on auroit autant de raison de dire qu'un Monde contient toutes les réalités possibles , (ce qui répugne à l'idée de la finitude,) que de dire qu'il comprend plus de réalités qu'aucun autre des Mondes possibles.

Il seroit aisē de faire appercevoir de grands défauts de précision dans ces raisonnemens , qui portent uniquement sur des réalités abstraites , dont on peut affirmer l'équivalence , soit en elles-mêmes , soit dans les sommes qui en résultent ; au lieu que , dès qu'il s'agit d'Etres existens , d'individus dont toutes les modifications sont actuellement déterminées , les résultats de leurs combinaisons ne scauroient être les mêmes , & il y a toujours une com-

combinaison dont le résultat est plus avantageux que ceux des autres. Aussi notre Philosophe est-il obligé de recourir à la Liberté d'indifférence & d'équilibre qu'il suppose en Dieu; & il ne fait pas difficulté d'affirmer, qu'il dépend uniquement de cette Liberté de fixer le degré de perfection qu'un Monde doit contenir selon ses fins, de choisir les moyens qu'il lui plaît, de déterminer les perfections accidentielles qui doivent entrer dans son système, &c. de sorte que dans l'infinité des Mondes possibles il n'en est aucun qui, par sa perfection, rapportée à la perfection de la Volonté Divine, soit préférable à tous les autres Mondes possibles. On ne sçauroit nier que ce ne soit là l'abrégué de toutes les controverses, mais il faut ajouter en même tems que c'est le tombeau de tous les raisonnemens.



ARTICLE III.

CHRISTIANI, L. B. DE WOLFF, Potentissimi Borussorum Regis Confiliarii intimi, Fridericianæ Cancellarii, &c. Oeconomica, methodo scientificâ pertractata. Pars reliqua, in qua agitur de

de Societatis majoribus, Conjugali, Paternâ, & Herili. Post fata beati Authoris continuata & absoluta a MICHAEL CHRISTOP. HANOVIO, Gymnasi Academici Gedapens. Profess. Philos. ejusdemque Bibliothecario.

C'est - à - dire,

PHILOSOPHIE OÉCONOMIQUE de Mr. le Baron de WOLFF, continuée par Mr. le Professeur HANOV. A Halle, chez Renger, 1755. in quarto. pag. 726. sans la Dédicace, la Préface & la Table.

EN rendant compte du fragment de Philosophie Oéconomique, par lequel Mr. de Wolff a terminé sa carrière, nous avions donné de justes regrets (a) à l'interruption d'une entreprise aussi excellente. Il demeure toujours vrai qu'à bien des égards la perte du célèbre Philosophe de Halle doit être regardée comme irréparable; mais des Ouvrages de la nature de celui que nous annonçons, pourroient dédommager en bonne partie de cette perte ceux qui y ont été sensibles, & qui connoissent le prix de l'ordre méthodique que l'illustre Défunt avoit introduit dans les Connoissances Philosophiques.

Mr. Hanov, qui s'est déjà fait un nom
di-

(a) Tom. XVI. pag. 91.

distingué par divers Ouvrages, entre généralement dans la carrière qui reste à fournir, & s'engage à conduire à sa perfection un Edifice, qui dans l'état où son premier Architecte l'avoit laissé, auroit bravé l'injure de tous les siècles, mais qui ne pourra qu'être plus précieux à la Postérité, lorsqu'elle y trouvera un Système complet de toutes les Vérités qui sont du ressort de la Philosophie. C'est uniquement l'amotit de ces Vérités & du Genre-humain ; qui a fait prendre la plume à Mr. Hanov. Il déclare qu'il n'a jamais eu aucune sorte de relation avec feu Mr. de Wolff, que ce n'est point un devoir qui lui ait été imposé par ce Grand-homme, & qu'il n'a même aucun lieu de présumer qu'il eût été l'objet de son choix, s'il avoit pensé à désigner quelqu'un pour la continuation de cette importante tâche. Mais c'est une précaution à laquelle il n'avoit point pensé, convaincu par cette piété solide, qui a toujours été l'ame de ses actions, que Dieu seul pouvoit diriger les choses par sa sagesse infinie, tant à cet égard qu'à tout autre, de la manière la plus conforme aux vues de sa Providence.

Après avoir modestement avoué que personne sans un excès de présomption ne pourroit se flatter d'égaler Mr. de Wolff en continuant ses Ouvrages, & qu'il y avoit plusieurs Scavans qui auroient mieux réussi

réussi dans cette entreprise que celui qui l'exécute, Mr. Hanov raconte comment le fort est tombé sur lui. Il étoit du nombre de ceux qui souhaitoient que les vingt-trois Volumes *in quarto*, qui ont été publiés par Mr. de Wolff, fussent accusés de ceux qui sont encore nécessaires pour achever le Système; & il avoit même jetté sur le papier un échantillon du tour qui lui sembloit le mieux convenir à une semblable Continuation. Ce morceau ayant été répandu & goûté, on s'est adressé à l'Auteur, pour le prier de réaliser son Projet; & il a accepté cette proposition avec la confiance légitime dans ses forces, qu'un habile homme est en droit d'avoir, après une Profession publique de Philosophie exercée avec honneur pendant trente ans; & la publication de divers Ouvrages que le Public a très-favorablement accueillis.

Quelques secours ont achevé d'aplanir les difficultés qui auroient pu arrêter le Continuateur dans son dessein. Outre ceux qui étoient à la portée de tout le monde, il se félicite d'avoir eu occasion de lire un Manuscrit, où l'on avoit recueilli les leçons que Mr. de Wolff donnoit de vive voix, & qui, ayant été rédigé par une personne intelligente, contient des ouvertures très-utiles pour saisir la suite de cette chaîne d'idées qui fait le fort & le prix du *Système Wolfien*. Mr. Hanov a lu en même

même tems avec toute l'attention nécessaire les Volumes précédens du grand Ouvrage, & surtout le VII. du *Droit Naturel*, qui renferme les fondemens de ce qui restoit à traiter de l'*Oeconomique*. Il a pris garde aussi aux engagemens que le Défunt avoit contractés dans ses *Prolégo*, mènes, afin de les remplir avec exactitude. Nous en donnerons un exemple dans la suite de cet Extrait.

Mr. de Wolff n'avoit destiné qu'un Volume à la *Philosophie Oeconomique*. Le Continuateur a voulu demeurer renfermé dans les mêmes bornes ; & ce qu'il publie à présent peut être commodément relié avec le petit Tome posthume, dont il est la clôture & le supplément. Les Volumes suivans paroîtront régulièrement aux Foires de Leipzig, & toujours dans une forme assortissante.

Une attention dont on doit sçavoir gré à Mr. Hanov, & qui rehausse beaucoup le mérite de son travail, c'est d'avoir consulté les Auteurs anciens qui ont traité de l'*Oeconomique*, afin de comparer leurs opinions avec celles qu'il se proposoit d'établir, & de répandre par ce moyen un plus grand jour sur toute cette doctrine. C'est ainsi qu'agissoit Mr. de Wolff, qui n'avoit pas moins d'érudition que de philosophie, & dont l'immense lecture étoit secondée par une des mé-

mémoires les plus forces qu'il y ait jamais eu.

La Latinité de cet Ouvrage a été réglée sur le modèle de l'Original. Le style philosophique ne demande que de la clarté & de la simplicité ; & la nature des sujets qu'il traite, est incompatible avec tout ornement, dès qu'on ne se propose que d'instruire, & d'amener à la certitude. Il y a outre cela certains termes nouveaux, & inconnus aux anciens Auteurs, dont l'usage est indispensable, puisqu'ils sont destinés à exprimer des vérités nouvelles, des idées qui n'avoient point encore été mises en œuvre. C'est donc avec beaucoup de légèreté & d'injustice, qu'on a taxé de barbarie les Ecrits Philosophiques, où les loix susdites du style sont observées, & où les termes scientifiques sont admis.

Une chose qui doit prévaloir en faveur de Mr. Hume, c'est qu'il ne fait point profession d'adopter tous les sentiments de son Prédécesseur, & de le prendre aveuglément pour guide en tout & partout. Il a professé toute sa vie d'après ses propres principes, & n'est disposé à les sacrifier à aucun préjugé d'autorité. Il affirme donc qu'il ne dira jamais que ce qui lui paroît vrai, & non ce qu'il auroit bien de prétendre le plus conforme au système qu'il continue. Cela ne mettra point de contradiction intérieure entre cette

cette suite & ce qui la précéde ; parce que ce n'est que dans des doctrines particulières , plutôt que dans les principes mêmes , & leurs conséquences générales, que nos deux Philosophes diffèrent. On peut en juger par l'exemple allégué ici, qui concerne la force de l'imagination d'une Mère sur le fœtus qu'elle porte dans son sein.

Nous avons cru devoir nous étendre un peu sur le plan de Mr. Hanov , qui mérite d'être connu du Public. L'exécution nous paroît y répondre ; & à mesure que les Parties de l'Ouvrage paroîtront , nous continuerons avec plaisir à en donner des Extraits. Celle-ci reprenant précisément où la Défunt en étoit resté, achève d'abord l'importante matière de l'Education , qui faisoit le second Chapitre de la seconde Section. Elle en contient encore trois autres , qui traitent du soin qu'on doit avoir de procurer les biens de la fortune à ses enfans , des Tuteurs & des Curateurs qui tiennent la place des Parens dans l'administration de ces biens , & de la tendre affection que les Enfans doivent à leurs Parens. La troisième Section concerne la Société entre les Maîtres & les Domestiques. On y examine en trois Chapitres , quels sont les moyens légitimes d'établir une semblable Société , quelles vertus conviennent à ceux qui y commandent , & quelles

les à ceux qui obéissent. La quatrième & dernière Section concerne la Société Domestique, & parle de la prudence requise pour se faire un Etablissement, une Maison, de celle qui est propre à conserver & à faire fleurir cette Maison; & enfin des mesures de prudence à l'aide desquelles plusieurs Maisons s'accroissent, & se réunissent en une Société plus considérable.

En achevant la matière de l'Education, notre Philosophe réfléchit sur celle qui convient aux Créatures Humaines qui ont vécu plusieurs années avant que d'avoir été à portée de profiter des secours de la Société, comme sont les enfans trouvés dans les bois, ou ceux qui étant nés sourds, ont été délivrés dans la suite de cette infirmité. L'expérience fait voir que ces individus sont très-difficiles à élever, & qu'on a en particulier des peines infinies à leur faire acquérir l'usage de la parole, qui est si facile aux enfans qu'on élève dans le sein des familles. Je croirois bien qu'en effet la consistance qu'ont acquise les organes, forme à cet égard un obstacle assez considérable; mais je serois porté aussi à soupçonner que l'on ne compare pas avec assez d'exactitude le tems qu'un enfant ordinaire met à se disposer au langage, avec celui qu'il faut pour les personnes en question. Les enfans étant con-

tinuellement autour de nous, apprennent machinalement & sans effort; au-lieu que les leçons & les autres secours de l'Art qu'on emploie à l'égard des individus retardés, ne peuvent s'étendre qu'à quelques heures de la journée, & ne forment que des impressions passagères. Certainement un enfant met beaucoup de tems, & emploie beaucoup d'efforts réitérés, avant que d'apprendre à parler; mais cela ne se remarque pas, parce que ce tems se passe agréablement, & que c'est en se jouant qu'on l'amène au point de développement qu'exige l'usage libre de la parole. Au contraire le tems & les peines qu'on prend pour l'instruction de créatures grossières qui ont perdu les charmes de l'enfance, est pénible, la fonction rebutante, & par conséquent on doit se représenter cette tâche comme extrêmement longue. Ces sortes de réflexions sont essentielles dans bien des cas, pour rectifier les idées que nous nous formons d'une infinité de choses.

Les progrès à observer dans une espèce de gradation, en formant l'esprit des enfants aux opérations intellectuelles, sont exposés d'une manière distincte & judicieuse par notre Auteur. Il pose comme une Maxime fondamentale, qu'il ne faut jamais rien faire qui soit forcé, & qui puisse inspirer de l'aversion aux enfants pour ce qu'on exige d'eux. S'ils pouvoient

voient tout apprendre en se jouant, ce seroit la meilleure voye; & Mr. Hanov en cite pour exemple & pour preuve le jeune *Baratier*, dont les connoissances prodigieuses firent un vrai sujet d'admiration, lorsque ce phénomène viit à paroître sur l'Horison Littéraire. Ceci méritoit peut être encore quelque réflexion. En conservant comme une chose incontestable, qu'on ne doit point révolter l'esprit des enfans en dirigeant leurs études, il faut pourtant convenir que ces études doivent être réglées & sérieuses, si l'on veut que les éléves acquièrent des connaissances solides, & surtout si l'on a desssein de former leur jugement. On enseignera de jeunes Princes, ou Seigneurs, en se jouant, je le veux; & on leur donnera un petit babil amusant, qui les fera regarder comme des sujets excellémment instruits. Mais qui ne scait combien l'aveuglement des Péres & des Mères, & la basseſſe des adulateurs, influent ſur de pareils jugemens. Ce ſonge de jolis Perroquets qui plafent & amusent aujourd'hui, mais qui dans la suite ne feront qu'étourdir & ennuyer. A l'égard du jeune *Baratier*, j'ai eu occaſion d'approfondir les circonſtances de fon éducation & de fa vie, que j'ai donné au Public; & je trouve deux remarques à faire ſur les conſéquences qu'on prétendroit en tirer. La première, c'est que

son cas est proprement un cas unique. Un Enfant, extrêmement disposé, trouve un Père qui a des connaissances, du talent pour enseigner, & tout le loisir nécessaire pour se livrer à cette occupation. Les premiers succès l'encouragent, il est extasié du petit prodige qui se forme sous ses yeux, & il se consacre tout entier à des soins que le disciple seconde avec la même ardeur. Où peut-on se flatter de retrouver un pareil concours de circonstances ? Et comment proposer ce modèle dans les familles ordinaires, où les Pères n'ont aucune des qualités, ou des facilités, dont Mr. Baratier le Père étoit pourvu. Après cela, & pour tout dire, on pourroit se méprendre, en croyant qu'un fils, ou un élève, tel que le jeune *Baratier*, fût une chose extrêmement désirable. L'espace de légèreté qui avoit régné dans son éducation, s'étoit étendue, & à ses études, & à son caractère. Il avoit embrassé une très-grande surface, en courant, pour ainsi dire, & en sautant; mais il étoit parvenu à une très-médiocre profondeur, parce qu'il ne s'étoit arrêté & fixé à rien. L'étonnante diversité des projets d'Ouvrages importans qu'il avoit conçus, déposé autant contre lui qu'en sa faveur. En échangeant une partie de ses connaissances acquises contre un plus grand degré de réflexion & d'application,

Janvier, Février & Mars 1756. 43

il auroit fait un troc avantageux, Or, & pour conclure ; cette maturité & cette réflexion sont presque incompatibles avec des études où il n'entrera pas un peu de régularité, & une gène raisonnable. Les enfans ne se forment en général à rien, qu'en les fixant ; & pour les fixer, il faut nécessairement les contraindre quelquefois.

Nous ne nous arrêterons plus qu'à une des matières traitées dans ce Volume. Il faut se rappeler ce que nous avons dit ci-dessus, que Mr. Hanov avoit été attentif à divers engagemens contractés par feu Mr. de Wolff dans le cours de ses Ouvrages, & qu'il se chargeoit du soin de les acquitter. Le sujet dont nous allons parler, en fournit un exemple. Dans les Prolégomènes du *Droit Naturel*, l'Auteur avoit dit que l'*Oeconomique* devoit parler de l'espèce de Société à laquelle on donne le nom de *Vicus*, & qui consiste dans la réunion de plusieurs Maisons. Mais à cette indication près on ne trouve rien dans tous les Ecrits de Mr. de Wolff, qui puisse répandre du jour sur cette matière. Seulement dans la note sur l'endroit cité des Prolégomènes, il ajoute que ces Sociétés domestiques ne dépendent point de l'état civil, mais qu'elles le précédent, & doivent être concuës comme hors de cet état. Mr. Hanov, partant de-là, doit à sa propre méditation tout ce qu'il a dit sur ce sujet dans le dernier Chapitre

pitre de ce Volume. Donnons-en le précis.

C'est dans *Varron* qu'on trouve le mot de *Vicus* employé pour désigner une Société composée de plusieurs Maisons ; & les Membres de cette Société portent le nom de *Vicini*. Les Grecs se servaient du mot de *Kápon*. C'est aussi de-là que vient le mot *victus*, voisin. Et l'on ne peut guères se faire des idées plus justes à cet égard, que celles qui se trouvent dans le passage suivant de Cicéron : (a) *In omni bō
nesto nibil est iam illustre quam conjunctio in-
ter homines, bōmīnum quasi quedam societas,
& communictio utilitatū ; & ipsa caritas
generis humāni, quæ nata a primo satis, quib
a procreatori bus hanc diliguntur, & tota domus
conjugio & stirpe consanguinitat, serpit sensim
foras cognationibus primum, tum affinitati-
bus, deinde amicitiis, post vicinitat i-
bus.*

Les Sociétés, dites *Vici*, peuvent être composées de familles du même sang, & de familles d'un sang différent. Au fond tous les hommes sont d'un même sang ; mais cette consanguinité n'est comptée pour rien, dès que la trace qui l'attache à une tige commune, différente d'*Adam*, ou de *Noé*, ne subsiste plus. Louis Vives, dans

(a) *De Filiis Bon. L. V. t. 33.*

dans son *Commentaire sur la Cité de Dieu*, parle d'un Bourg d'*Espagne* composé de cent Maisons, dont tous les habitans étoient issus d'un Vieillard encore vivant. Mais ces exemples sont d'une extrême rareté; & les Maisons que se réunissent pour former la Société dite *Vicus*, sont ordinairement d'un sang étranger. *Rome* naissante peut donner une idée de toutes les autres.

Les Maisons d'un *Vicus* peuvent être réunies par la proximité du terrain qu'elles occupent, & c'est même le cas le plus ordinaire; mais elles peuvent être aussi éloignées & comme dispersées, ce qui avoit surtout lieu dans la plus haute Antiquité, tant parce que l'espace y étoit à la bienséance du premier occupant, qu'à cause de la sûreté publique, qui étoit alors plus grande qu'elle n'a été depuis. Dans l'un & l'autre cas, l'association de ces Maisons suffit pour former le *Vicus*; & cette association, comme toutes celles que les hommes contractent, a pour fondement le besoin, l'utilité réciproque, & tous les avantages qu'on peut se promettre de plusieurs forces concourantes à un même but. On a coutume de désigner ces avantages par le nom de *Salut*; & suivant cela, comme la souveraine Loi d'un Etat, c'est le salut de la Patrie, de même celle d'un *Vicus*, c'est, pour ainsi dire, *le salut de la Vicinité*, qui consiste dans la prof-

prospérité & dans le sûreté dont jouissent toutes les Maisons réunies.

Ce *Salut* demande que chaque Maison soit disposée à faire pour toute autre ce qu'elle voudroit que toute autre fît pour elle dans les mêmes circonstances. C'est-là la première origine des Droits imparfaits dans l'Etat de Société. Les Droits imparfaits s'y joignent, dès qu'il existe des promesses & d'autres engagemens positifs. De-là naît l'exercice de la Justice, qui veille à ce que personne ne soit lésé par la violation de quelque pact, dont il a droit de juger l'accomplissement.

L'Auteur continuant à réfléchir sur la nature de ces pacts, remarque qu'ils doivent se contracter avec beaucoup de circonspection, afin de n'y laisser glisser rien de nuisible à la Société; que leur nature doit varier suivant le genre de vie différent des *Vici*, le but de leur association, & les moyens propres à y parvenir; & que les Procédures Judiciaires ne doivent jamais déroger aux pacts originaires & fondamentaux. De ces observations on passe à de plus particulières sur les secours réciproques que les Maisons peuvent & doivent se donner, pour avancer leur prospérité, & celle de tout le Corps dont elles sont Membres.

Jusqu'ici nous ne trouvons dans le *Vicus* que l'image des Sociétés plus composées,

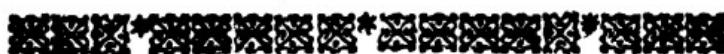
Janvier, Février & Mars 1756. 47

sées ; & plus étendues , qui portent les noms de *République*, de *Royaume*, d'*Empire*; mais voici par où l'on peut les distinguer. C'est que dans le *Vicus*, l'administration de la Justice manque d'une puissance efficace, lorsqu'il s'agit d'en venir à l'exécution de la sentence. En effet le Droit de vie & de mort n'y existe pas. Dans les Maisons même un Mari à l'égard de sa Femme, un Père à l'égard de ses Enfans , ne scauroient user de peines cruelles, beaucoup moins de la peine capitale. Il est encore plus clair que , par la nature de l'assöeiation d'où résulte le *Vicus*, une Maison ne peut rien statuer contre une autre. Tout le pouvoir de la Société s'étend à chasser le malfaiteur , qui l'incommode & la trouble.

Mais , par-là même , on voit que le *Vicus* n'est pas une Société parfaite , où les hommes puissent trouver tout ce qui est nécessaire pour les faire jouir pleinement de tous leurs droits. C'est un état mitoyen entre l'Etat naturel , & les Sociétés proprement dites ; Etat antérieur à celles-ci , mais qui renferme déjà des germes considérables des Sociétés dans lesquelles les hommes vivent à-présent , & qui mérite d'être considéré d'une manière plus attentive qu'on ne l'a fait jusqu'à-présent.

En voilà assez pour convaincre du mérite de cette Continuation , qui figurera par-

parfaitement à la suite des Ouvrages de Mr. de Wolff, malgré la haute réputation, & bien méritée, dont ceux-ci jouissent.



ARTICLE IV.

**NURNBERGISCHES GELEHRTE
LEXICON**, oder Beschreibung aller Nürnbergischen Gelehrten beiderley Geschlechtes, nach ihrem leben, verdiensten, und Schriften, zur erweiterung der gelehrten-Geschichtskunde, und verbesserung vieler darinnen vorgenommenen fehler, aus den besten Quellen in Alphabetischer Ordnung verfasset, von George Andreas WILL, der freyen Künste Magister, der Weltweisheit Doctor in Altdorf, und der Deutschen Gesellschaft in Jena Ehren-Mitgliede.

C'est-à-dire,

DICTIONNAIRE des Scavans de Nuremberg, par Mr. WILL. Tome I. A—G. A Nuremberg & Altdorff. Chez Lorient Schüpfel, Libraire de l'Université, 1755. Petit in quarto, pag. 594. sans la Préface.

LE

LE zèle pour la Patrie est le mobile des plus grandes actions ; mais il porte aussi quelquefois à des entreprises où il entre un peu d'illusion. Sans déprimer le travail de Mr. *Will*, qui est fort estimable, & aussi bon dans son genre qu'il peut l'être, où en serions-nous s'il faloit acquérir & lire des Nomenclatures & des Notices semblables pour toutes les Villes du Monde qui valent *Nürnberg*? Notre pauvre tête ne seroit-elle pas affaissée, comme elle ne l'est déjà que trop, sous le poids de tant de noms & de faits qu'on nous présente à titre d'importans, parce qu'ils paroissent tels à ceux qui y prennent un intérêt particulier. Tout ce que l'on peut dire de plus spécieux en faveur de semblables Productions, dès-qu'elles sont principalement destinées pour les lieux qui les voyent naître ; & que presque toutes les Familles de *Nürnberg* étant, par exemple, intéressées au Dictionnaire de Mr. *Will*, cela seul doit en procurer un débit suffisant, & à l'Auteur une satisfaction qui le dédommage de ses peines. Autrement il seroit beaucoup plus naturel, & peut-être plus honorable pour *Nürnberg*, de faire un choix dans cette foule de gens qui par rapport au Monde savant entier ne peuvent, à proprement parler, passer que pour des gens obscurs, de faire, dis-je, un choix de quelques Personnages qui

Tom. XVIII. Part. I. D ayent

ayant une vraye célébrité, pour rendre un compte exact de leur vie, & des services qu'ils ont rendus à la République des Lettres. Quoi qu'il en soit, nous ne voyons rien que de louable dans le dessein de notre Lexicographe; & l'exécution fournit des preuves de sa capacité, qui en donnent une idée très - avantageuse.

Sa Préface contient un Eloge de *Nüremberg*, que personne ne contestera. Cette Ville est depuis long-tems sur un pied florissant à plusieurs égards, au nombre desquels on peut mettre la culture des Lettres. Elle ne confie guères les Emplois qu'à des gens d'étude. Les Sénateurs depuis plus de trois cens ans ont été pour la plupart des Hommes de lettres, qui se sont fait connoître par leurs Ecrits. L'Université est ancienne, & a toujours eu de bons Professeurs. Les différens Collèges sont remplis de Juris-consultes & de Physiciens, dont le nom mérite de n'être pas renfermé dans l'enceinte des murailles. Il s'y trouve environ cent vingt Ecclésiastiques, parmi lesquels il y a eu, soit avant, soit après la *Réformation*, des Ecrivains distingués. Outre le Gymnase il y a à *Nüremberg* un Auditoire public, pour préparer ceux qui se disposent à aller aux Universités, où d'habiles Professeurs enseignent toutes les parties de la Philosophie, l'Histoire Civile,

Ville, Ecclésiastique & Littéraire, la Géographie, les Langues, la Rhétorique, les Mathématiques, la Théologie même & le Droit. Ajoutez à cela sept Ecoles, dont les Maîtres ne sont rien moins qu'ignorants, une foule de Bibliothèques, de Librairies, d'Imprimeries, & cela vous donnera l'idée d'une Ville lettrée, d'un séjour des Muses, auquel conviennent plus que jamais les éloges qu'un de ses anciens Panégyristes lui donnaient. C'est *Michælius Latus*, dans ses Livres en Vers Latins de *Republica Norimbergensis*, dont Mr. Will rapporte un passage, d'où nous tirerons que les Vers suivans.

Sic simul ingenuis ac Phœbus Apelle Camar-
nis

Consuluit, firmam jusserunt Numinæ sedem.
Ingeniis banc esse bonis : unde omnis in
omnem

Pene etiam Europam, ceu magni maxima
rivi

Flumina, proventus Doctorum existat . . .

C'est cette abondance Littéraire dont Mr. Will se sert pour prouver la nécessité & l'utilité de son travail. Il répond à l'objection qu'on pourroit lui faire, qu'il a été devancé par d'habiles gens, qui dans les différens Recueils, ou Dictionnaires, comme celui de Mr. Föcber, qu'ils ont publiés sur les Vies des Savans, ont été

soigneux d'insérer celles des doctes *Nurembergeois*. Mais notre Auteur prétend qu'il s'est glissé une foule d'inexactitudes, & même de fautes dans la plupart de ces Notices ; & comme il n'a pu les voir sans douleur, il s'est proposé d'y remédier par la publication de son Ouvrage. Il en avoit publié le Projet un an à l'avance, & avoit répandu les Avertissements nécessaires pour obtenir tous les Mémoires dont il avoit besoin. Cela lui a valu une moisson de cinq cens Articles, qui joints à ceux qui devoient déjà faire le fond du Dictionnaire, produiront au moins une somme de deux mille. Les personnes vivantes sont aussi comprises dans son plan ; & l'ordre alphabétique en met une à la tête, c'est Mr. *Michel Adelbulner*, Mathématicien, Médecin, & Philosophe, né le 3 de Février 1702, qui se fit connaître en 1735 par un Livre intitulé, *Commercium Litterarium ad Astronomia Incrementum inter bujus Scientiae amatores communis consilio institutum*, qui fut fort bien reçu, & qui engagea la Société Royale des Sciences à le mettre en 1736 au nombre de ses Membres. Il est depuis 1743 Professeur de Mathématique & de Physique à *Altdorf*.

Pour revenir au Dictionnaire de Mr. *Will*, on voit dans l'Auteur un grand empressement à ne rien oublier ; & de peur que les Articles de son Ouvrage ne suf-

Janvier, Février & Mars 1756. 53

suffisent pas pour satisfaire la curiosité du Public , il fait encore en forme de Supplément , un *Réglister réel* de l'état des Sciences à Nüremberg , qui contiendra , 1. tous les Professeurs d'*Altdorff* ; 2. tous ceux qui ont jamais été compris dans les Promotions de cette Université ; 3. tous les *Consulens* ; 4. tous les Avocats ; 5. tous les Médecins , 6. tous les Ecclésiastiques ; 7. tous les Professeurs du Gymnase de Nüremberg ; & même 8. tous les Régens d'Ecole , ou du moins les Recteurs. Il a même trouvé parmi les Femmes , les Négocians , & les Artistes , quantité de noms qui lui paroissent dignes d'être gravés au Temple de Mémoire. Mais de quelle étendue deviendra ce Temple , si l'on continué à suivre cette méthode ? C'est le moyen d'en faire un vrai Séjour de l'Oubli.



ARTICLE V.

DESCRIPTION du Cabinet Royal de Dresde touchant l'Histoire Naturelle. A Dresde & à Leipzig , chez George Conrad Walther. 1755. en petit in folio. pag. 204. avec figures.

LE Discours Préliminaire qui est placé à la tête de cet Ouvrage , nous apprend
D 3 qu'il

qu'il a été fait pour satisfaire au juste désir de tous les Naturalistes , & de la plupart des Etrangers , qui ont vu les Curiosités de *Dresde*. Ils ont demandé avec empressement qu'on publiait quelques Mémoires sur le beau Cabinet d'*Histoire Naturelle* du Roi ; & S. E. Mr. le Comte de *Brubl* a chargé de cette tâche un Scavant qui étoit fort capable de s'en acquitter.

L'Ouvrage a été composé en *Allemand* ; mais pour le rendre d'une utilité plus étendue , on a mis vis-à-vis du Texte une Traduction *Française*. C'est un Tableau général de l'état & de l'arrangement du Cabinet de S. M. On avoit déjà des Descriptions particulières fort estimées , telles que sont l'*Historia Succinorum* de Mr. *Sondel* , & les *Terre Musici Regii Dresdensis* de Mr. *Ludwig*.

Cet amas immense de Curiosités naturelles est déposé dans les fameuses Galeries de *Zwinger* , dont feu Mr. *Poeppelmann* , premier Architecte du Roi , a donné le plan & les vues. On trouve aussi dans ces Galeries la Bibliothèque du Roi , le Cabinet de Curiosités artificielles , & une Collection d'Instruments de Mathématique & de Physique Expérimentale. Les plans de la distribution intérieure de ce superbe Edifice , sont représentés ici par des gravures fort élégantes , auxquelles on a joint deux belles

Janvier, Février & Mars 1756. 55

les Vignettes, qui en offrent deux vues différentes.

C'est la Ville de *Dantzig* qui a servi en quelque sorte de berceau au Cabinet d'Histoire Naturelle de *Dresde*. AUGUSTE I. y fit acquérir par Mr. *Heucher*, son premier Médecin, quantité d'Antiques, de Tableaux, & particulièrement de Curiosités de la Nature, du soin & de l'arrangement desquels il le chargea. Cette première Collection étoit cependant si bornée, qu'on n'osa pas l'étaler d'abord aux yeux du Public, mais les accroissements en furent des plus rapides. Le Roi y réunit la plus grande partie des Trésors de la Nature que ses Ancêtres avoient accumulés, & qui étoient répandus dans les Cabinets d'Armes & de Curiosités Naturelles. Il l'enrichit ensuite par de nouvelles acquisitions si considérables, qu'il falut bientôt des appartemens plus étendus pour la placer. On la mit d'abord à l'Hôtel appellé le *Regimentbauß*. Et ce nouveau séjour étant encore devenu insuffisant, on la déposa enfin dans les Galeries de *Zwinger*.

Après ces détails historiques jettons un coup d'œil sur les richesses que contiennent ces diverses Galeries. La première qui se présente, est celle des Minéraux. L'Auteur entre dans des détails de l'architecture de cet Edifice, auxquels nous ne nous arrêterons pas. Les Cu-

Curiosités du Régne Minéral , où l'Art est allié avec la Nature , & les productions de l'Art qui servent à l'essai & à la fonte des Métaux , forment la première division de ce département. Viennent ensuite les Mines d'or , & les Minerais , qui renferment un mélange de ce Métal précieux. Il y a ici de très-grandes curiosités. On estime surtout une Mine de *Transylvanie* , d'une rareté singulière , où une riche Veine d'or s'étend en lames & en grains sur un éclat de pierre sablonneuse. Les grains d'or ont germé sur les lames , & tout autour en forme de grappes , qui sont surmontées en divers endroits de petites pointes quarzeuses. De l'*Or blanc* est quelque chose de plus extraordinaire encore : on nous assure ici que la Nature a bien voulu en produire , & l'on en donne pour preuve sensible une Mine d'*Abrudbanie* en *Transylvanie* , sur laquelle on voit distinctement des lames d'or de deux couleurs , jaune & blanc. L'*Or Végétal* est peut-être plus réel , & les échantillons en affectent la vue fort agréablement. Rien de plus joli en effet que deux Seps de vigne , entourés de filons d'or , qui , suivant d'anciens Mémoires , ont germé en *Hongrie*.

On ne scauroit non plus refuser son attention à une assez grande quantité d'*Or Chymique* , que plusiers Adeptes ont déposé dans ce Cabinet , pour mettre en évidence

vidence la possibilité de la transmutation de ces Métaux. Les pièces de cet Or ont été scrupuleusement examinées en 1750 par l'Essayer & par l'Affineur en chef de la Monnoye de Dresde ; & il existe des procès verbaux qui en constatent la légitimité. L'un des morceaux les plus remarquables , c'est le Lingot d'Argent que le fameux Baron de Boetger a transmué du cuivre en présence du feu Roi , & de plusieurs autres personnes de la plus haute distinction , & que ce célèbre Artiste estimoit plus qu'un morceau de plomb changé le même jour en or qu'on voit à côté de l'autre,

Les Mines d'Argent sont fort abondantes dans ce Cabinet. On y en trouve d'Argent vierge, en masses , en pointes, en dendrites , en lames , & en tissus de filons ; à quoi il faut ajouter des Minerai's , où l'Argent est mêlé avec d'autres Métaux , & les différentes espèces de Mines d'argent vitreuses , cornées , rouges , blanches , grises , noires , &c. L'Historien assure que la collection de ces Mines d'argent réunit les richesses répandues dans tout l'Univers.

Le Recueil de Cuivre renferme aujourd'hui 1449 Mines , dont il y en a plusieurs de la dernière beauté , aussi bien que parmi les 938 Mines & Crystaux d'Etain , les 699 de Plomb , & les 760 de Fer.

Les Minéraux proprement dits suivent naturellement les Métaux. Nous ne ferons qu'en entasser les noms. Il y a toutes sortes des Mines stériles , voraces & refractaires , du Cinnabre & du Mercure en mine , des Mines de Cobalt , de Bismuth , d'Antimoine , d'Arsenic , & d'autres Minéraux venimeux , des Mines de Soufre , des Pyrites , des Marcassites , des Mines polies & taillées , des Gangues , des Scories , &c.

On passe de-là aux Terres sigillées , que Mr. *Ludwig* a fait graver en douze Planches , mais dont le nombre s'est fort accru depuis l'impression de son Ouvrage ; aux Terres miraculeuses de Saxe , que Mr. *Richter* , ci-devant Intendant des Mines de Pierres précieuses , a décris dans un petit Volume *in quarto* , enrichi de 61 Planches ; aux Marbres , aux Albâtres , à la Serpentine , aux Pierres molles les plus viles & les plus communes ; aux Fluors métalliques , & aux Crystallisations de Spatb & de Quartz , qui sont ce qu'il y a de plus rare.

On auroit tort de ne pas voir un beau Recueil d'*Amiante* & d'*Asbeste* , assorti de Toiles & de Papier incombuflable que l'Art en a tiré. Il y a parmi ces dernières pièces un Mouchoir de col , garni de dentelles , qu'on peut jeter au feu sans le moindre risque.

Il se présente après cela des Pierres qui imitent

imitent différentes figures géométriques ; & toute la nombreuse Collection Lapidaire est terminée par les Pierres dures, & les Pierres précieuses. Celles-ci sont dans quatre Coffrets, où l'on a joint bon nombre de Pierres brutes à celles qui ont été travaillées, afin d'instruire les Curieux de leur figure originale & naturelle. Les Crystaux, étalés à côté des Pierres, présentent les objets les plus singuliers. Les uns renferment des graines ou de la mousse, d'autres de la mine de fer arsénicale : & il y a un bloc magnifique dans lequel on voit beaucoup d'herbes.

Enfin le dernier spectacle qui occupe les regards dans cette Galerie, c'est un Recueil de Groupes à machines, qui expriment toute la mécanique & tout le travail des Mines, des Fonderies, & des Affineries.

Nous nous sommes arrêtés à cette première Galerie, pour donner une idée générale de l'abondance & du prix des choses qui doivent se trouver proportionnellement dans les autres, & pour mettre au fait de l'ordre qui régne dans cette Description. Il faudra nous borner à une courte indication des Collections suivantes.

La Galerie des Pétrifications a plus de charmes pour les Connaisseurs que pour les simples Curieux. Les Stalactites font l'ouverture de la marche, Elles sont suivies

vies du Tuf, des Incrustations, des Dendrites, & des Pierres figurées. Le Régne végétal offre ensuite des Bois, des Ecorces d'arbre, des Branches, & des Racines changées en pierre. La Pièce qui se distingue le plus dans cette Classe, c'est un Arbre qui a été envoyé en 1752, & dont le tronc, les branches & les racines sont une pierre parfaite. Les Coûtaux & les Plantes mannes pétrifiées terminent le Régne Végétal.

Il y a des Pétrifications *douteuses*, sur lesquelles on n'oseroit prononcer, si elles sont effectivement telles, ou si ce ne sont que des pierres diversement figurées. Il y en a d'*indubitables*, mais *inconnues*; c'est-à-dire, dont on ignore si elles ont appartenu originairement au Régne Végétal, ou à quelque Classe d'Animaux.

Les Pétrifications du Régne Animal commencent par celles d'Animaux aquatiques, Poissons, Ecrevisses, & Coquillages, auxquelles on a joint les Plantes marines pétrifiées. Les Pétrifications d'Osfemens, de Vertébres, & d'autres parties du Corps humain, aussi-bien que les Dents fossiles, se produisent immédiatement après; & l'on y remarque surtout, 1. un Squelette de Crocodile, long de deux pieds, dix pouces, très-bien pétriifié, qu'on a trouvé à *Boll*, Village du Duché de *Württemberg*; 2. les deux Mâchoires, & la plus grande partie du Crâne

ne d'un Eléphant ; & 3. les Cornes d'un Urelephas , qui sont venuës de Sibérie.

Les Curiosités du Régne Végétal sont toutes sortes de Semences & de Graines par ordre alphabétique ; les Fruits du produit de la Saxe , & ceux des Païs étrangers ; les Herbes , les Fleurs , & les Plantes de toute espéce. Les Herbiers sont magnifiques , mais la collection de Plantes médicinales les surpasse encore infiniment. Celle des Bois est la plus complète qu'on puisse voir. Il y a des assortimens d'Ecorces , de Mousses , d'Eponges , de Nœuds d'arbre ; de tous les Sues , & de toutes les Gommes des Végétaux ; de Racines , de Joncs & de Roseaux. Enfin on produit aux Curieux quelques phénomènes du Régne Végétal , & des morceaux d'une insigne rareté , que l'Art a formés de concert avec la Nature.

Passons au Cabinet d'Anatomie , qu'on appelle le *nouveau* , pour le distinguer d'un autre que le Roi a donné à l'Université de Wittemberg. On y voit d'abord quelques injections de *Kuyfch* , entre lesquelles se distinguent deux Membranes du cerveau , des cranes & d'autres parties du Corps humain , & d'Animaux , desfchées & injectées. Une chose extrêmement singulière , c'est une *Plica Polonica* monstrueuse ; car elle est large comme la main , & a quatre aunes de longueur sur deux

deux pouces d'épaisseur. Le Médecin du Prince de RADZIVIL qui l'a embaumée, en ayant dépouillé le cadavre d'une Vieille Lituanienne de 78 ans.

Un petit Elephant, dont Mr. Patin a parlé avec la plus grande admiration, dans la pensée que c'éroit le fœtus d'une Femme, est un pur ouvrage de l'Art; & l'on trouve même ici des pièces artificielles fort supérieures.

Les Instrumens d'Anatomie & de Chirurgie, renfermés dans ce Cabinet, ont été rassemblés avec des frais infinis. Plusieurs sont d'argent massif, avec de beaux manches de bois d'*Inde*. Ils n'ont pas à la vérité le fini des Instrumens modernes; mais par-là même ils servent à montrer les progrès que les Arts & les Sciences ont fait depuis deux siècles.

Un Recueil propre à occuper les Curieux, c'est celui des *Ceraunia*, ou Carreaux de foudre, & de plusieurs Corps sur lesquels le tonnerre a produit des effets singuliers. Rien ne surpasse en ce genre une petite Phiole de verre, qui fut fonduë par la foudre en 1717. & pliée, pour ainsi dire, en rouleau. On ne doit guères moins d'admiration à une petite Gibecière de velours, attachée à une chaîne d'or, que la foudre toucha en 1709 sur le corps du feu Palatin de Lublin. Le velours fut brûlé en quelques endroits, & plusieurs anneaux de la chaîne

ne d'or furent fondus, sans que le feu
prît aux cartouches qui étoient dans la
gibecière.

Une dépendance fort importante du
Cabinet d'Anatomie, c'est la belle Bi-
bliothéque de feu Mr. *de Heucber*, que
le Roi y a jointe.

Le Régne Animal, dont le Cabinet
d'Anatomie ouvre le spectacle, offre u-
ne quantité presque inexprimable de Bé-
tes sauvages & domestiques. Il faut que
la collection soit bien immense, puisqu'u-
ne Galerie de 76 aunes, sur une largeur
proportionnée, en est entièrement rem-
plie. On y trouve d'abord des Cornes
& des Dents de différens Quadrupèdes;
& parmi celles-ci il y a une Dent d'Elé-
phant, du poids de 127 livres. Plus loin
se présentent différentes parties des Qua-
drupèdes, qui sont suivies de Quadrupèdes
entiers desfchés & empaillés, & d'un plus
grand nombre d'autres qui sont conservés
dans l'Esprit de vin. Les Embryons &
les Parts monstrueux donnent lieu d'ad-
mire les caprices auxquels la Nature s'a-
bandonne dans la formation des Animaux.
Vis-à-vis de ces derniers on a placé une
troupe de Singes, de Marmots, & de
Babouïns.

Mais ce qui mérite toute l'attention
des Connoisseurs, c'est un Recueil de
Bézoards, & d'autres objets extraordi-
nai-

naires, qu'on a trouvés dans le corps des Hommes & des Animaux, soit qu'ils y ayent été formés, ou qu'ils y soient entrés par des voyes naturelles, ou autres. Il s'y trouve deux Pierres, qui se sont formées sous la langue de deux Hommes. Parmi celles des reins & de la vessie il y en a d'une grosseur prodigieuse, comme celle qui a causé la mort au feu premier Prédicateur de la Cour, le Docteur *Seligman*, laquelle n'approche pas cependant de l'énorme calcul, pesant neuf onces & deux gros, qu'on a tiré de la vessie du Général *Marchen*, mort à *Leipzig* en 1745.

Les Bézoards Orientaux forment une collection de grand prix. Il est impossible de nommer seulement dans un Extrait les autres Curiosités de ce genre, qui sont réunies dans la Galerie dont nous rendons compte. Il y a, par exemple, toutes sortes de Crocodiles, de Lézards, de Crapauds, & d'autres Animaux semblables, des Caméléons, des Salamandres, des Lézards, des Serpens des espèces les plus rares, parmi lesquels se trouve le fameux *Bitin* de l'Île de *Ceylan*, dont les écailles sont mobiles, & rendent un son aigu, lorsqu'il les redresse.

Le Recueil de Reptiles est naturellement lié avec la Collection d'Insectes. Celle-ci est distribuée en trois Classes. La première renferme les Insectes rampans,

la

la seconde ceux qui ont des pieds, & la troisième les Insectes ailes. Ici se distinguent les Papillons de *Surinam*, & toutes sortes d'Escarbots, & de Sauterelles étrangères.

Les Oiseaux occupent le reste de la Galerie. On s'est efforcé de rassembler les paires de tous les Oiseaux qui habitent nos Climats, & le plus d'Oiseaux étrangers qu'on a pu découvrir. On a beaucoup parlé d'un Phénix empaillé, qui est le premier objet de la curiosité des personnes qui savent qu'on le garde dans ce Cabinet. Mais ceux qui s'imaginent de voir un Phénix effectif, ont été séduits par un récit fabuleux. Quelque endommagé que soit aujourd'hui cet Oiseau, il ne l'est pas au point de faire méconnoître le *Kinki*, ou la Poule dorée de la *Chine*.

Viennent enfin les parties d'Oiseaux rares & curieuses, les nids qui sont en grande abondance, les œufs, & les squelettes d'Oiseaux.

Le Théâtre d'Animaux aquatiques est précédé d'une avenüe, où l'on a suspendu plusieurs parties ossées des Baleines, comme des côtes, des mâchoires, &c. dont les masses énormes fort juger de la grandeur prodigieuse des Monstres à qui elles ont appartenu.

La Collection de Poissons entiers & non mutilés, est immense. Un beau *Narval* occupe la première place avec d'aut-

Tom. XVIII. Part. I. E tané

tant plus de droit, que peu de Cabinets peuvent se glorifier de posséder ce Poisson entier. La Corne de Licorne, dont quelques Auteurs ont débité de pures charlataneries, n'est qu'une dent de *Narval* fort ordinaire, que quelque Fourbe a lissée & polie, afin de l'attribuer à un Quadrupède, que personne n'a jamais vu, & qui n'existe probablement que dans l'imagination. Nous n'avons pas le tems de nous arrêter aux Lamies, aux Dauphins, aux Torpilles, aux Poissons volans, aux Lunes de mer, aux Poissons dorés & argentés de la *Chine*, aux fameuses Rémonres, aux Séches, &c. Il y a aussi un Recueil de Poissons monstrueux; d'où l'on passe aux Animaux aquatiques qui n'ont point de sang, Etoiles de Mer, Crustacées, ou Cancres, & Testacées, ou Coquillages. Une espèce d'Homars très-singuliers est celle qu'on trouve sous les écueils qui bordent l'Ile de *Heilgeland*; ils ne surpassent pas en grandeur les Ecrevisses de Rivière les plus communes, mais ils sont plus larges, & d'une figure plus arrondie. Leur écaille n'a que très-peu d'épaisseur, elle est de couleur brune, & relevée par quantité de petites rayes d'or. Les bords de l'écaille supérieure sont hérissés de petites pointes rouges. Leurs branques ont plus de longueur à proportion de la taille de cet animal, que les pinces de nos Ecrevisses & des Homars

mars ordinaires. La superficie en est composée d'un nombre infini d'écailles brunes, & armées de poignées jaunes. D'autres pointes rouges bordent la partie intérieure des bras & les extrémités opposées des branques. La tête & les yeux sont défendus par quantité d'éguillons, & par une belle paire de cornes. Immédiatement au-dessous de la bouche, en descendant vers la poitrine, on voit deux grandes fibres à cinq replis fort velues, qu'entourent plusieurs autres d'une moindre force. Cette description nous a paru mériter d'entrer dans notre Extrait.

Hâtons-nous d'arriver au magnifique Cabinet de Coquillages. L'arrangement, qui en est tout-à-fait méthodique, fait découvrir du premier coup-d'œil toutes les beautés qu'il renferme. La Nature est ici plus que jamais une source inépuisable de merveilles toujours diversifiées. Quelle beauté en même temps, & quelle variété, dans l'assortiment des Ourfins, ou Héritsons de Mer, dans la Famille des Nautilles, dans le Recueil des Pinnes marines, &c ! Le célèbre Poëte Brockes a eu raison de dire, qu'il n'existe presque point de figure qui ne soit répétée sur les Coquillages.

La Saxe peut se glorifier de produire en abondance les précieuses Coquilles d'où l'on tire les Perles. On trouve, surtout dans l'*Elster*, petite Rivière du *Vogtland*,

land, quantité de Perles, qui égalent les plus belles Perles d'Orient en grandeur, en netteté de l'eau, & en régularité de la figure.

Les Coraux & les Plantes marines occupent un Cabinet à part, qui joint le Cabinet des Coquillages. Les Plantes marines se partagent en trois Classes, en molles, en boiseuses, & en pierreuses. La Nature a placé au sein des Mers une Forêt immense de Coraux, qui s'y produisent & reproduisent sans cesse, sous mille figures diverses qu'on ne scauroit assez admirer. Le Corail rouge est plus connu, & moins varié, que le Corail blanc. Quelques Auteurs ont aussi assuré qu'il y avoit du Corail bleu, & du Corail noir. On montre dans le Cabinet de *Dresde* une branche de Corail, longue de quinze pouces, & couverte d'une écorce couleur de chair, qu'on assure être du vrai Corail noir; de même qu'un Rameau plus petit, dont la couleur est tout-à-fait foncée. Mais l'analyse de ces deux fragmens rend l'existence des Coraux noirs très-problématique. Du moins constate-t-il que ces deux Rameaux appartiennent évidemment à la Classe des Lithophytes, ou des Plantes boiseuses. Une curiosité plus réelle dans ce genre, c'est une Végétation fort ramifiée de Corail brun, cendré & strié dans toute sa longueur; d'où sort une magnifique Plante de Corail rouge, au milieu

Janvier, Février & Mars 1756. 69

milieu de quelques branches plus petites de la même couleur.

Le Recueil de Corail blanc est d'autant plus abondant, que les espèces en sont multipliées presque à l'infini.

Ici paroissent les Madrepores, les Millepores, les Coraux en forme de fleurs, d'étoiles, ou d'entonnoirs, les Hippurites corallines, &c.

Le nombre des Lithophytes est aussi innombrable. La Collection de Kératophytes renferme en particulier quantité de morceaux d'une belle singularité. Les Pâches de mer, les Litophytes en forme de Serpent, les Kératophytes en forme de Bruyère, & d'autres Végétaux semblables viennent à la file, & offrent bon nombre de Plantes fort singulières.

Les Plantes rares & molles commencent par les *Eponges*. Quoiqu'elles soient une chose très-commune, leur structure & les variétés merveilleuses que la Nature y a répanduës, sont très-dignes d'attention. Quoi, par exemple, de plus curieux qu'une Eponge molle & rameuse de la hauteur de deux pieds & demi, qui a végété en partie sur un rameau de Corail blanc, & en partie sur une Eponge dure? Les Herbes marines, qui viennent ensuite, sont une partie de l'Histoire Naturelle environnée d'épaisses ténèbres; & quelle que puisse être la multiplicité de ces Herbes qu'on étale dans les premiers

miers Cabinets de l'Europe, ce n'est pas l'ombre des richesses immenses que l'Océan couvre de ses flots. Il n'a fallu qu'un jour au célèbre Mr. Hill, pour pécher dans un seul Parage cent & douze sortes d'Herbes.

Le Succin, ou l'Ambre jaune, occupe une place distinguée parmi les productions de la Mer. Avant que d'arriver au Cabinet où il est déposé, on passe par une Grotte artificielle d'une très-belle composition. Mr. Sendel a décrit le Cabinet d'Ambre, mais plusieurs morceaux d'une extrême singularité y sont entrés depuis ce temps-là. Tels sont deux Armoires revêtues de magnifique Karabé, dont le feu Roi de Prusse & le Roi régnant ont fait présent. La Nature a répandu sur le Succin les plus riches couleurs, & y a exprimé toutes sortes de figures. On montre ici du Karabé coloré en verd naissant, & en verd obscur, en jaune doré, en brun & en gris cendré; quelques morceaux ressemblent à des Opales, d'autres sont bigarrés & veinés comme du marbre; enfin il y en a de bleu, de brunâtre, de gris de perle, d'un blanc parfait, en un mot de toutes les couleurs imaginables. La même variété caractérise les figures peintes à la surface, & les objets des trois Régnes de la Nature qui se trouvent renfermés dans son intérieur.

Nous

Janvier, Février & Mars 1756. 71

Nous arrivons enfin à la dernière de nos Galeries, qui renferme un riche dépôt de Quadrupèdes. On a eu soin de distinguer les Bêtes féroces des Animaux domestiques. Les Chats ont l'honneur d'ouvrir la marche, accompagnés des Tigres & des Panthères. Un Animal que les Curieux reconnoissent pour l'unique de cette espèce qu'ils ayent jamais vu, c'est un très-beau Chat-tigre de Surinam. Sa taille est double de celle d'un vieux Chat sauvage, & la structure de ses membres est à peu de chose près la même. Son poil est roux & tacheté de noir. Ces taches n'ont rien d'approchant du bariolage des Tigres : celles qui coulent le long des jambes ressemblent aux taches de la Panthère, & les mouchetures du Corps imitent celles du Léopard, excepté que les taches de notre Chat-tigre ne décrivent point de cercles à l'entour du corps de l'Animal, comme celles du Léopard, mais qu'elles le traversent dans toute sa longueur, depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue.

Nous ne nous lasseron point de promener nos Lecteurs au milieu de ces merveilles, s'il ne faloit mettre des bornes à notre Extrait. Mais ce ne sera pas sans indiquer encore deux Chefs-d'œuvre de l'Art ; ce sont les fameux modèles du Temple de SALomon, & du Tabernacle. On en est redevable à un savant

Sénateur de *Hambourg*, nommé Mr. Schott, qui les a estimés 50000 écus d'Allemagne. Le Czar PIERRE le Grand ne put se lasser d'admirer le modèle du Temple, & il eut la constance d'en mesurer lui-même toutes les dimensions. On y compte 6736 colonnes, avec des bases & des chapiteaux moulés & sculptés ; & à peu près autant de croisées, couvertes d'un treillage de fil d'archal. Les ornemens en relief y sont sans nombre, & représentent des Palmiers, des Chérubins, & d'autres figures assorties au sujet. On a poussé l'exactitude jusqu'à l'employer partout que les mêmes bois qui sont entrés dans la construction du Temple. Il ne faut pas s'étonner après cela, que cet Ouvrage n'ait pu être conduit à sa perfection qu'au bout de douze années d'un travail assidu & continué.



A R T I C L E VI.

S U I T E D E S

Pensées sur l'Imitation des Grecs., dans les Ouvrages de Peinture & de Sculpture. (a)

Les Beaux-Arts ont leur enfance aussi bien que les Hommes ; & il y a ap-

(a) Voyez-en le commencement dans le Tome précédent de cette Bibliothèque p. 302 &c.

parence qu'il en a été de leur commencement, comme de celui des Artistes : ce qui est outré, ce qui étonne, aura plû au préjudice de ce qui est véritablement beau. Voilà l'origine des hyperboles qui ont rendu la *Muse d'Eschyle*, & en particulier son *Agamemnon*, plus obscure que les Enigmes d'Héraclite. Sans-doute que les premiers Peintres Grecs n'ont pas mieux réussi que leur premier bon Tragique.

Les Hommes commencent toujours dans toutes leurs actions par ce qui est vif, vêtement, emporté : ce qui est posé, tranquile, & conforme aux règles, ne vient que long-tems après : ce n'est qu'avec le temps que l'on apprend à admirer ce dernier ; il n'y a que les grands Maîtres qui excellent dans ce genre, & leurs Disciples ont plus d'avantage à imiter les passions violentes.

Les vrais Connoisseurs sçavent combien cette manière tranquile, qui semble si aisée, a de difficultés :

ut sibi quivis
Speret idem, fudet multum frustraque laboret.
Ausus idem, HORAT.

La Fage, ce grand Dessinateur, n'a cependant pas égalé les Anciens. Tout est en mouvement dans ses Ouvrages ; on ne sçauroit les considérer sans distraction ; on est comme dans une compagnie où tout

tout le monde parle à la fois.

Cette noble simplicité & cette grandeur tranquile des Statues Grecques, se retrouve dans les Ecrits du Siècle d'or des Grecs, dans tout ce qui est sorti de la plume des Disciples de Socrate. Ce sont encore ces mêmes qualités qui font le plus grand mérite de Raphaël ; & qui ignore que c'est par l'imitation des Anciens qu'il les a acquises ?

Il faloit une aussi belle ame que celle de ce Grand-homme , dans un aussi beau corps , pour découvrir & pour faire connoître ce caractère distinctif de l'Antiquité , dans un âge où une ame ordinaire , & , si j'ose le dire , imparfaite , n'eût rien éprouvé & fût demeurée froide à la vue de la véritable grandeur.

C'est avec des yeux accoutumés à sentir ces beautés , & avec un goût formé sur celui de l'Antiquité , qu'il faut s'approcher de ses ouvrages. Alors on trouvera très - grande & très - expressive cette tranquilité , ce repos des principales figures de son *Attila* , qui paroissent sans vie à tant de gens. L'Evêque de *Rome* qui détourne l'entreprise du Roi des *Huns* , ne gesticule pas , & ne se donne pas autant de mouvement qu'un Orateur : c'est un homme vénérable , dont la seule présence calme l'orage , comme celui dont parle *Virgile* :

TOME

Janvier, Février & Mars 1756. 75

*Tum pietate gravem ac meritis si forte virum
quem
Confexere, silent, arrectisque auribus adstant,*

Aen. I.

Sous les yeux mêmes de ce Brigand, son visage est plein de confiance en Dieu. Les deux Apôtres portés par les nuës ne sont pas deux Anges exterminateurs : mais, s'il est permis de comparer le sacré au profane, ils ressemblent au Jupiter d'Homère, qui d'un mouvement de tête ébranloit l'Olympe.

On voit dans l'Eglise de St. Pierre à Rome la même histoire en bas-relief, de la main de l'Algardi ; mais il n'a pas su donner aux deux Apôtres cette même grandeur, ce repos si expressif. Raphaël en a fait deux Ambassadeurs du Dieu des Armées ; ici ce sont deux Héros mortels couverts d'armes humaines.

Combien peu le St. Michel du Guide dans l'Eglise des Capucins à Rome, a-t-il trouvé de Connoisseurs capables de sentir la grandeur de l'expression que l'Artiste a su donner à l'Archange ? On préfère le St. Michel du Concha, parce que la colère & la vengeance sont peintes sur son visage ; au-lieu que l'autre, après avoir terrassé l'ennemi de Dieu & des Hommes, remonte au Ciel avec un visage serein & tranquille.

Le

Le Poëte Anglois fait entrer ces mêmes traits , cette même sérénité dans la description qu'il fait de l'Ange vengeur , qui plane au-dessus de l'*Angleterre* , & qu'il compare à son Héros , victorieux près de *Bleinheim*.

La Gallerie Royale de Peinture à *Dresden* posséde aujourd'hui un des beaux morceaux du meilleur tems de *Rapbaël* , comme le témoignent *Vasari* , & quelques autres. C'est une Sainte Vierge avec l'Enfant *Jesu* : *St. Sixte* & *Ste. Barbara* à ses genoux des deux côtés , & deux Anges sur le devant du Tableau.

Cette Peinture étoit la pièce principale de l'Autel du Cloître de *St. Sixte* à *Plaisance* : elle y attiroit un grand nombre de Connoisseurs & d'Amateurs , qui n'y alloient que pour voir ce chef-d'œuvre , comme on alloit autrefois à *Thebspis* , uniquement pour y admirer le *Cupidon* de la main de *Praxitéle*.

Voyez le visage de la Vierge : il est plein d'innocence , & en même tems d'une grandeur plus qu'humaine : toute son attitude exprime une satisfaction douce , une félicité suprême , un repos tel que celui des Dieux du *Paganisme* dans les Statuës des Anciens. Que de grandeur & de noblesse dans le contour de cette figure !

L'Enfant qu'elle porte dans ses bras est caractérisé par un rayon divin , qui perce

à travers l'innocence propre à son âge.

La Sainte à genoux adore la Vierge, son âme jouit d'une douce paix, mais elle n'approche pas de la majesté de la figure principale. L'Artiste habile a compensé cette sorte d'infériorité par les traits qu'il a répandu sur son visage.

Le Saint placé vis-à-vis, est un Vieillard infiniment respectable ; ses traits sont autant de preuves de la sainteté d'une vie consacrée toute entière à Dieu.

La vénération de *Ste. Barbara*, exprimée par ses belles mains qu'elle appuye sur son sein, explique le sens du mouvement que le Saint fait avec une des sennes. Cette même action nous fait aussi sentir l'extase de ce saint homme, que l'Artiste, pour plus de variété, a sage-ment préféré de représenter dans la force du sexe masculin, que dans l'air tendre & modeste du sexe féminin.

Le tems a sans-contredit beaucoup af-foibli l'éclat appartenant de ce Tableau ; le coloris a beaucoup perdu de sa force ; mais l'âme que le Créateur a su donner à son ouvrage, l'anime & le vivifie encore aujourd'hui.

Tous ceux qui s'approchent de ce chef-d'œuvre de *Raphaël*, & en général de ses ouvrages, dans l'espérance d'y trouver ces beautés de détail qui mettent le tra-vail des Peintres *Hollandois* à un si haut prix ; ce soin pénible & assidu d'un *Net-
scber*,

stber, ou d'un *Bon*; ces carnations d'yvoire d'un *van der Werff*, ou cette manière lechée de quelques compatriotes modernes de *Rapbaël*; ceux, dis-je, qui y cherchent cette sorte de beautés, chercheront envain le grand *Rapbaël* dans *Rapbël* même.

Après avoir étudié dans les ouvrages des grands Maîtres Grecs la belle Nature, le contour, la drapérie, cette grandeur paisible, & cette noble simplicité, qui en font le prix, il ne seroit pas inutile, pour se mettre en état de les imiter avec succès, de faire des recherches sur leur manière de travailler, sur la méchanique de l'Art.

On façoit qu'ils faisoient la plupart du tems leurs premiers modèles en cire: les Artistes modernes y ont substitué l'argille, ou d'autres matières semblables; ils ont préféré surtout l'argille à la cire dans les carnations, à cause de la trop grande facilité avec laquelle la cire prête, & s'attache à tout.

Ce n'est pas que l'Art de former les modèles d'argille mouillée fût inconnu, ou hors d'usage chez les Grecs. On façoit le nom de l'Inventeur de cette sorte de modèles. *Dibutades de Sycione* est le premier qui ait fait des modèles d'argille; & *Arcéfilas*, l'Ami du grand *Luculle*, s'est plus fait connaître par ses modèles en argille que par ses autres ouvrages. Il fit pour

pour son Ami une figure de cette matière, qui représentoit la Félicité , dont *Luculle* donna 60000 festerces ; & le Chevalier *Octave* lui donna un talent pour le simple modèle en plâtre d'une grande Tasse qu'il vouloit faire travailler en or.

Rien ne seroit plus propre à faire des modèles que l'argille , si elle conservoit son humidité. Mais comme elle la perd nécessairement , soit qu'on la mette au feu , soit qu'on la fasse seulement secher, les parties solides ne peuvent que se rapprocher , & la figure perdant de ses dimensions occupe un moindre espace. Il est vrai que cette diminution seroit sans conséquence , si elle se faisoit également partout , & d'une manière qui ne changeât point les proportions ; mais c'est ce qui n'arrive pas. Les petites parties séchent plus vite que les grandes , & dans les Statuës le tronc séche le dernier , de sorte que dans le même espace de tems les petites parties diminuent plus que les grandes.

La cire n'a pas cet inconvénient , elle ne diminuë point. Il est vrai qu'il est très difficile , en la travaillant à l'ordinaire , de la rendre aussi unie que le sont les chairs ; mais il y a une autre voie pour y parvenir. Il faut faire son modèle d'argille , le mouler en plâtre , & le fondre en cire.

Voilà pour les préparatifs : mais la manière

njére de travailler ensuite en marbre d'après son modèle, paroît avoir été différente chez les Grecs, de celle que suivent la plupart des Artistes de nos jours. On voit partout dans le Marbre antique l'assurance & la hardiesse de l'Artiste ; & l'on trouvera difficilement, même dans ce que les Grecs nous ont laissé de moindre, des endroits dont on puisse prouver qu'ils ont été entaillés trop profondément. Cette fermeté & cette précision du Cizeau Grec a certainement sa source dans des Règles plus déterminées & plus certaines, que celles que nous observons aujourd'hui.

La route que suivent communément nos Sculpteurs, est celle-ci. Après avoir étudié leur modèle autant qu'il est possible, ils tirent sur ce modèle des lignes horizontales, & d'autres perpendiculaires, qui se coupent, & font une sorte de grillage. Ils transportent ensuite ces lignes sur leur pierre, de-même que l'on se sert d'un semblable grillage pour copier ou pour réduire un tableau.

Ces quarrés égaux en nombre, décrits sur la pierre & sur le modèle proportionnellement à leurs grandeurs, donnent donc les mesures des superficies, mais ils ne donnent pas de-même les mesures des profondeurs. L'Artiste, il est vrai, peut les déterminer selon une certaine relation avec le modèle; mais comme il n'a

Il a que ses yeux pour guides ; il est certainement toujours en doute ; jamais il ne sait si son ouvrage est assez creux, ou de l'est pas assez ; si le ciseau a trop ou trop peu emporté.

Il n'est guères plus aisè de déterminer & de transporter par de semblables lignes, avec certitude de ne point se tromper, le contour des figures tant extérieur qu'intérieur. J'entends par contour intérieur , celui que décrivent les parties qui se rapprochent du centre , & qui semble souvent n'être marqué que par un simple & léger souffle.

Il faut d'ailleurs faire attention que dans une entreprise de quelque étendue , & que le Sculpteur ne peut exécuter seul, il est souvent obligé de se servir de mains étrangères , qui ne sont pas toujours assez habiles pour remplir son plan. Que s'il arrive qu'un coup de ciseau porte trop profondément , (& rien n'est plus aisè , puisqu'il est impossible de déterminer exactement les mesures des hauteurs,) la faute est irréparable.

On peut remarquer ici en général , qu'il est impossible qu'un Sculpteur évite jamais les défauts de cette espèce ; s'il commence en dégrossissant son ouvrage , par creuser ses profondeurs jusqu'au point auquel elle doivent être creusées. Bien loin de-là , il faut les chercher peu à peu , & comme à tâtons ; de sorte qu'on ne les

Tom: XVIII. Part. I. F dé-

détermine avec toute la précision qu'on peut y apporter, qu'en mettant la dernière main à son ouvrage.

Voici encore un défaut essentiel de cette méthode. Les lignes que l'on a transportées sur la pierre sont tronquées à chaque coup de ciseau, & il faut à chaque instant les réparer, ou en tirer de nouvelles, non sans danger de s'écartez des premières que l'on avoit tracées.

L'insuffisance de cette méthode a déterminé les Artistes à chercher une autre voie plus sûre. L'*Ecole Françoise de Rome* en a inventé une dont elle s'est servie utilement pour copier les Antiques, & bien des Sculpteurs l'ont imitée dans les ouvrages mêmes qu'ils ont faits d'après des modèles d'argille ou de cire.

Il faut affermir sur la Statue que l'on veut copier, un cadre qui la renferme exactement. On divise ensuite le côté supérieur du cadre en parties égales, & l'on fixe à chaque division un fil à plomb qu'on laisse tomber librement. Ces fils déterminent beaucoup plus exactement quelles sont les parties les plus éloignées du centre, que ne le pouvoient faire des lignes tracées sur la superficie même, & qui passoient également sur les parties les plus creuses & sur les plus relevées ; ils donnent encore à l'Artiste une mesure assez exacte des creux & des élévations les plus sensibles ; & ils peuvent

vent par conséquent contribuer à le rendre plus hardi.

Mais comme il est impossible de déterminer exactement, à l'aide d'une seule ligne droite, la marche d'une ligne courbe, l'Artiste n'aura encore point de règle bien sûre pour le contour, & il se verra sans secours & sans guide toutes les fois que la ligne qu'il doit exprimer ne s'écarte que peu de la direction du fil qui le conduit.

Il est encore très-aisé de voir qu'on ne sauroit, en suivant cette méthode, déterminer avec exactitude les proportions des parties d'une figure, relativement les unes aux autres. On cherche bien à y parvenir en coupant les fils à plomb par d'autres fils horizontaux. Mais ne voit-on donc pas, que ces quarrés formés par des lignes éloignées de la figure, nous en laisseront voir, quoiqu'égaux entre eux, des parties plus ou moins grandes, selon qu'ils seront plus ou moins éloignés de notre véritable point de vue? Cependant, comme on ne peut pas faire des Antiques ce que l'on veut, cette manière de les copier à l'aide des fils à plomb est encore jusqu'à présent la meilleure que l'on ait; & l'on n'a rien trouvé de plus commode & de plus sûr. Mais nous venons de faire voir, que lorsqu'on travaille d'après un modèle,

cette méthode n'est pas encore suffisamment déterminée.

Michel Ange a tracé une route inconnue avant lui, & dans laquelle personne ne l'a suivi : ce qui doit paroître assez étonnant, vu le cas que font tous les Artistes de ce *Pheidias* moderne.

Ce Grand-homme, à qui les *Grecs* seuls peuvent disputer le premier rang, semble avoir suivi de plus près, que tout autre, les traces de ces grands Maîtres : ce qui est sûr, c'est qu'on ne connaît encore aucun moyen de déterminer plus exactement la position & l'arrangement des plus petites parties sensibles de son modèle, que par la méthode qu'il a suivie.

Vasari l'a décrite assez imparfaitement, voici ce qu'il en dit. „ *Michel Ange* prenoit un vase plus ou moins grand plein d'eau, & y plaçoit son modèle ; il l'élevoit ensuite peu à peu jusqu'à la superficie de l'eau : de sorte que les parties les plus élevées paroisoient les premières, & les creux les plus profonds sortoient de l'eau les derniers. Il travailloit aussi son Marbre de la même manière, il exprimoit d'abord les parties les plus relevées, & peu à peu il parvenoit aux plus creuses.”

Il semble que *Vasari* n'ait pas eu une juste idée de la manière de travailler de son

Janvier, Février & Mars 1756. 85

son Ami : peut-être aussi est-ce par négligence qu'il en a fait un exposé, dont on ne sçauroit se faire une idée juste. Il ne détermine pas assez la forme du vaisseau plein d'eau, dont il nous parle : l'élevation successive du modèle hors de l'eau, telle qu'il la décrit, eût été très-pénible ; & en général on a tout lieu de supposer que cet Historien des Artistes n'a pas voulu nous dire tout ce qu'il sçavoit sur cet article : car il est plus que vraisemblable que *Michel Ange* a perfectionné sa méthode autant qu'il lui a été possible, & a travaillé à en lever les inconveniens & les incommodeités. Voici selon toutes les apparences comme il s'y prenoit.

Il préparoit d'abord un vaisseau dont les dimensions fussent exactement les mêmes que celles de sa figure ; un carré long, par exemple : il traçoit ensuite sur le bord supérieur des côtés de ce carré, certaines divisions, qu'il transportoit sur son Marbre, en suivant les proportions qu'il avoit établies entre ce Marbre & son modèle ; il traçoit outre cela d'autres lignes sur la surface intérieure des quatre côtés du vaisseau, depuis le fond jusqu'au haut ; après quoi il y placeoit son modèle, l'y posant simplement, ou l'y affermissant, selon qu'il étoit de cire ou d'une matière plus pesante que l'eau. Sans-doute qu'il tendoit aussi des fils d'un côté du carré à l'autre, en se

F 3

ré-

réglant aux divisions qu'il y avoit faites, & qu'il tiroit sur sa pierre des lignes correspondantes, en partant de-même des marques qu'il y avoit imprimées. Il versoit ensuite de l'eau sur son modèle, jusqu'à ce qu'elle en eût atteint les parties les plus relevées; alors il remarquoit ces parties, & commençoit par elle à travailler son Marbre: après quoi il fairoit écouler une partie de l'eau, se réglant à l'échelle qu'il avoit tracée dans l'intérieur de son quarré, pour sçavoir avec précision de combien de lignes elle avoit baissé: ce qui lui donnoit très-exactement la mesure de la dégradation des parties que l'eau laissoit alors à découvert. Rien alors de plus aisë que de continuer à travailler sa pierre, en réduisant cette mesure selon la proportion établie entre la copie & la pierre, & en s'y réglant ensuite scrupuleusement.

Non seulement l'eau l'instruisoit des hauteurs & des profondeurs, mais elle le dirigeoit encore pour le contour. L'espace qui restoit entre le côté intérieur du vaisseau, & les différens points où les élevations de la Statue terminoient la surface de l'eau, ne laissoit à l'Artiste aucun doute sur ce qu'il devoit enlever.

Son Marbre prenoit de la sorte une forme rude & grossière, il est vrai, mais très-exacte. La surface de l'eau lui avoit d'abord décrit une ligne, dont les points

les

les plus élevés du modèle faisoient partie. Cette ligne étoit descendue perpendiculairement à mesure que l'eau avoit baissé, & le ciseau l'avoit toujours suivie jusqu'aux endroits où l'eau laissoit à découvert les parties les moins relevées.

Pour donner à son ouvrage toute l'exactitude dont il étoit susceptible, il falloit verser de nouveau de l'eau sur le modèle jusqu'à une hauteur convenable : de la sorte rien de plus facile que de déterminer avec précision la hauteur des parties les plus relevées : il suffissoit pour cet effet de compter le nombre des degrés marqués dans l'intérieur du vaisseau, jusqu'à la ligne décrite par l'eau. Cette hauteur se trouvoit elle dans toutes les parties du Marbre la même que dans les parties correspondantes de la copie, l'Artiste avoit en quelque sorte une démonstration géométrique de son exactitude. Et qu'on ne demande pas comment il pouvoit mesurer ces hauteurs sur son Marbre : une équerre posée horizontalement sur les points les plus élevés, & une règle exactement divisée, étoient suffisantes. Il faut remarquer que, lorsque j'ai dit que les hauteurs devoient être les mêmes dans le modèle & dans la pierre, j'entends par-là qu'elles devoient être les mêmes dans le rapport établi entre la figure qu'il copioit, & celle qu'il travailloit.

F 4

Après

Après un semblable examen , il ne restoit plus qu'à exprimer les muscles & les nerfs , à en faire sentir le mouvement , & à marquer les plus petites parties . Ici , l'eau étoit encore d'un grand usage : elle suivoit opiniâtrement la ligne décrite par ces parties presque insensibles , & en traçoit le contour à l'Artiste avec la plus grande précision .

Cette manière de travailler n'empêche pas de mettre le modèle dans toutes sortes de positions . Le profil découvrira ce qu'on pourroit n'avoir pas remarqué ; il montrera au doigt la coupe de la figure , & le contour de toutes les parties , de celles qui s'éloignent & de celles qui se rapprochent le plus du centre .

On sent bien que pour réussir en suivant cette méthode , il faut travailler d'après un modèle fait selon toutes les règles de l'Art , & qui soit surtout conforme au bon goût des Anciens .

Voilà la route dans laquelle a marché *Michel Ange* , & qui l'a conduit à l'immortalité . Sa réputation & la manière dont il étoit payé , lui permettoient de travailler avec un si grand soin .

Un Artiste moderne qui a des talens , parce que la Nature lui en a donné , & que son application les a perfectionnés , & qui reconnoît même les avantages de cette méthode , se voit cependant forcé d'y renoncer , parce qu'il travaille plutôt pour

Janvier, Février & Mars 1756. 89

pour gagner sa vie , que pour se faire un nom. Il est obligé de suivre le chemin battu , parce qu'il est moins long ; & le coup d'œil qu'il a acquis par une longue habitude , continuë à être sa règle.

Ce coup d'œil qui le dirige entièrement , & que des voyes mécaniques , souvent très-impérfaites , ont rendu cependant assez sûr ; quelle perfection n'auroit - il pas acquis , si des règles infaillibles l'avoient formé dès la jeunesse de l'Artiste ?

Si dès les premiers pas , dès les premiers essais que font de Jeunes gens qui commencent à copier des modèles d'argile ou d'une autre matière quelconque , on les faisoit travailler selon cette méthode si belle & si sûre de *Michel Ange* , & qui lui a couté tant de peine à perfectionner ; alors on pourroit espérer de les voir approcher aussi près des Grecs que ce Grand-homme.

Toutes les louanges que l'on peut donner à la Sculpture des Grecs , devroient pouvoir convenir à leur Peinture , à n'en juger que par les règles des vraisemblances. Mais le tems , & la fureur des hommes , nous ont enlevé les preuves sur lesquelles nous pourrions asseoir à cet égard un jugement solide.

On convient que les Peintres Grecs avoient du dessin , on ne leur refuse pas non plus l'expression ; mais c'est aussi là tout : on ne leur accorde d'ailleurs ni per-

F 5

specti-

spective, ni composition, ni coloris. Ce jugement est fondé en partie sur des Bas-reliefs, & en partie sur les Peintures antiques, (car on ne peut pas dire que ce soient des Peintures Grecques,) que l'on a trouvé dans *Rome* ou aux environs, & dans les souterrains des Palais de *Mécénas*, de *Titus*, de *Trajan*, & des *Antonins*. Le nombre de ces Peintures ne s'étend guères au-delà de trente, & il y en a même quelques-unes en Mosaïque.

Turnbull a donné dans son Ouvrage sur la Peinture ancienne, une collection de ce qu'on a en ce genre de plus connu, dessinée par *Camille Paderni*, & gravée par *von Mynde*. C'est ce qu'il y a de meilleur dans ce Livre, qui d'ailleurs ne vaut pas le magnifique papier sur lequel il est imprimé. Parmi ces Gravures, on en trouve deux dont les Originaux se voyent à *Londres*, dans le Cabinet du fameux Médecin *Richard Mead*.

On sait que *Le Poussin* a beaucoup étudié la *Nôce Aldrovandine*, & que l'on a des dessins que le *Caracbe* a faits d'après le prétendu du *Marc Coriolan*: bien des gens trouvent aussi beaucoup de ressemblance entre les Têtes de *Guido Reni*, & celles de l'*Enlèvement d'Europe* en Mosaïque: ces remarques ne sont pas nouvelles, & nous ne nous y arrêterons pas.

Si de semblables Peintures à fresque suffissoient pour donner de la Peinture des An-

Janvier, Février & Mars 1750. 91

Anciens une idée juste & exacte, on se-
roit autorisé , fondé sur des monumens
de ce genre , à refuser aux anciens Pein-
tres le dessein & l'expression.

L'un & l'autre est fort foible , (pour
ne rien dire de pis) dans les figures de
grandeur naturelle que l'on a trouvées
sur les murailles du Théâtre d'*Herculane* :
c'est-là au-moins le jugement qu'en ont
porté ceux qui les ont vuës. Le *Tbésée*
vainqueur du Minotaure , entouré de jeu-
nes *Abéniens* , qui lui baissent la main , &
qui embrassent ses genoux ; la *Flore* avec
un *Hercule* & un *Faune* ; le prétendu *Jug-
gement d'Appius Claudius* , sont des mor-
ceaux médiocrement , quelquefois même
mal dessinés. Non seulement il n'y a
point d'expression dans la plupart des tê-
tes , mais même celles de l'*Appius Claudius*
n'ont , à ce qu'on prétend , aucun caractère.

Mais cela même ne prouve-t-il pas que ce
sont-là des ouvrages d'Artistes très-subal-
ternes ? puisqu'il est absolument impossible
que les belles proportions , le beau contour
& l'expression , qui étoient si connuës des
Sculpteurs Grecs , fussent absolument étran-
gères aux bons Peintres de cette Nation.

Ce n'est pas que je ne convienne de la
supériorité des Peintres modernes sur
les anciens , à plus d'un égard. Ils ont
certainement l'avantage dès qu'il s'agit de
Perspective ; & cette prérogative ne leur
a été disputée par aucun de ceux même
qui

qui d'ailleurs accordoient la préférence aux Anciens sur les Modernes. Les loix de la composition & de l'ordonnance n'étoient connues des Anciens qu'imparfaitement & en partie; on a beau nous vanter *Ecbian*: les bas-reliefs du siècle où les Artistes Grecs fleurissoient à *Rome*, en font des preuves sans replique.

Ce que nous trouvons dans les ouvrages des Anciens sur leur Coloris, & les Peintures antiques que nous avons conservées, semblent assigner encore à cet égard la première place aux Modernes.

Il y a d'ailleurs certains genres de Peinture, qui ont acquis dans ces derniers siècles un nouveau degré de perfection. Nos Peintres ont certainement surpassé les anciens Peintres dans les Représentations des Animaux & dans les Païsages. Il paroît que les anciens Artistes connoissoient fort mal les plus belles espèces d'Animaux, comme on en peut juger par le Cheval du MARC AURELE, par les deux Chevaux du *Monte Cavalle*, par ceux que l'on nomme *Chevaux de Lysippe*, & qui sont placés au-dessus du portail de l'Eglise de St. Marc à Venise, par les Bœufs du Palais FARNESE, & en général par tous les Animaux qui composent ce groupe.

Remarquons en passant que les Anciens n'ont pas observé le mouvement des jambes.

bes du Cheval en diagonale (a). Les Chevaux de Venise & d'anciennes Médailles en sont la preuve. Quelques Modernes les ont imité par ignorance, & ont trouvé des défenseurs.

Nous sommes redévables d'une partie des beautés de nos Paysages, & sur-tout de ceux des Peintres Hollandois, à nos couleurs à huile, qui ont plus de force & de gayeté que les couleurs des Anciens. D'ailleurs, la Nature même, sous un Ciel plus épais & plus humide, peut avoir contribué à perfectionner cette branche de l'Art.

Ces prérogatives des Peintres modernes sur les Peintres anciens, & quelques autres dont nous n'avons rien dit, méritoient d'être appuyées de preuves plus solides & d'être mises dans un plus grand jour, qu'on n'a fait jusqu'à - présent.

Pour perfectionner l'Art autant qu'il est possible, il faudroit encore faire un pas, mais un pas difficile. L'Artiste qui cherche à sortir du chemin battu, ou qui en est déjà sorti, tente ce pas, mais les difficultés le retiennent : il s'arrête là où s'étoient arrêtés ses prédécesseurs, il se voit sans secours.

La

(a) L'Auteur dit *die diametralische Bewegung* : il a voulu dire *die diagonalische*. Les quatre jambes du cheval font un quarté long : & l'on ne parle pas du diamètre d'un quarté, mais bien de la diagonale,

La Légende, la Fable, les Métamorphoses, voilà ce qui occupe presque uniquement nos Peintres depuis plusieurs siècles. On les a tournées & retournées de tant de façons, qu'on a épuisé le sujet, & que les Connoisseurs n'ont pu que s'en dégoûter.

On devroit étendre la Peinture aux choses mêmes qui n'affectent pas les sens; elle s'y prêteroit, ce feroit même-là son point de perfection. Les Ouvrages des Anciens nous apprennent que les Grecs avoient travaillé dans ce genre, & qu'ils s'étoient efforcés d'arriver à cette perfection. *Parrhasius* exprimoit, à ce que l'on prétend, le caractère de tout un Peuple; il peignoit l'*Athénien*, bon & en même temps cruél, léger & néanmoins opinionnaire, brave & cependant poltron. Si une semblable représentation est possible, elle ne l'est que par la voie de l'Allégorie, par la voie des Figures qui expriment des notions universelles.

Ici l'Artiste se voit comme dans un désert. Les Langues de ces sauvages *Indiens*; qui ont si peu d'idées abstraites, & qui n'ont point de termes pour exprimer ce que c'est que *reconnaissance*, *durée*, *espace*, &c; ces Langues, dis-je, sont encore plus riches en signes de semblables idées universelles, que ne l'est la Peinture de nos jours. Un Peintre qui voit plus loin que sa Palette, souhaitteroit d'avoir un

un bon Recueil où il pût puiser & trouver des images sensibles , & en même tems vrayes & significatives , des choses insensibles. Un Ouvrage complet en ce genre n'existe point encore , & les Essais qu'on a faits jusqu'à présent sont peu considérables. L'habile Artiste fçait quel secours il peut espérer de trouver dans l'*Iconologie* de *Ripa* , & dans les *Monumens des anciens Peuples* de *van Hoogbe*.

C'est-là ce qui a engagé les plus grands Peintres à ne prendre que des sujets connus. *Annibal Carracbe* , au lieu de représenter dans la Gallerie du Palais FARNÈSE les grandes actions des Héros de cette Maison , & les particularités remarquables de leur histoire , sous des symboles allégoriques , s'est borné à des sujets de la Fable , & y a épuisé son Art.

La Gallerie Royale de Peinture à Dresde est un trésor en fait de beaux morceaux des grands Maîtres , & elle surpassé peut-être en beauté toutes les Galeries du Monde , le Roi ayant fait un choix rigoureux de ce qu'il y a de meilleur dans chaque genre : cependant , combien peu y voit-on d'Ouvrages historiques ; & parmi ces derniers combien n'est pas petit le nombre des Peintures poétiques & allégoriques ?

Le grand *Rubens* est de tous les excellens Peintres celui qui a marché le plus hardiment dans cette route ,

Avia

Avia Pieridum loca;

même dans ses plus grands ouvrages. La Gallerie du Luxembourg, qui est son chef-d'œuvre, a été mise entre les mains de tout le monde par les soins de très habiles Graveurs.

Dépuis Rubens on n'a rien fait de plus beau en ce genre, que la Coupole de la Bibliothèque Impériale à Vienne, peinte par Daniel Gran, & gravée par Sedelmayr. *L'Apothéose d'Hercule* de la main de Le Moine, que l'on voit à Versailles, & qui fait allusion au Cardinal de Fleuri, est un morceau dont la France se glorifie outre mesure, comme de la plus grande composition du Monde : mais c'est une allégorie très-froide & très-petite en comparaison du bel & savant ouvrage du Peintre Allemand : elle est dans le cas d'un Eloge, dont les plus belles pensées ne seroient que des allusions aux noms du Calendrier. C'étoit bien-là, il est vrai, l'occasion de faire quelque chose de grand, & l'on a droit d'être surpris de ce qu'on ne l'a pas fait. Cependant, en y faisant attention, on reviendra de sa surprise ; & supposé même que l'Apothéose d'un Ministre soit un morceau digne d'occuper le premier plafonds du Palais d'un Roi, on n'aura pas de peine à sentir ce qui manquoit à l'Artiste.

Les Artistes auroient besoin d'un Ouvrage

vrage où se trouvaient réunis toutes les figures, tous les symboles sensibles, sous lesquels les différens Peuples & les différens Siècles ont représenté poétiquement des idées abstraites. La Mythologie, les Poëtes, la Philosophie occulte, les Monumens de l'Antiquité, soit Pierres, soit Médailles, &c. voilà les matériaux d'un semblable Recueil. Cette Collection se rangeroit naturellement en diverses classes, & l'Artiste iroit prendre dans ce Magazin des représentations & des symboles, qu'il modiferoit habilement pour les appliquer aux différens cas particuliers.

Par ce moyen le champ seroit encore plus librement ouvert à l'imitation des Anciens, & nos Ouvrages se sentiroient infailliblement du grand & bon goût de l'Antiquité.

Vitruve se plaignoit déjà du mauvais goût qui régnoit de son tems dans les ornementz : ce mauvais goût s'est toujours fortifié davantage, graces au grotesque inventé par *Morto*, & aux Peintures dont nous ornons nos appartemens, & qui le plus souvent ne sont que des hors-d'œuvres. Une étude approfondie de l'Allégorie seroit le plus sûr remède à ce mal, & le moyen le plus infaillible de donner aux ornementz de la vérité & du sens.

Nos enroulemens, & ces charmans, ces divins coquillages que nous mettons

Tom. XVIII. Part. I. G par-

partout , & sans lesquels un ornement nous paroîtroit défectueux , sont ordinai-
rement aussi déplacés , & aussi peu dans
la Nature , que les Lustres dont parle
Vitrue , auxquels on faisoit porter des
châteaux & des palais. L'Allégorie nous
feroit éviter ces écarts , & mettroit un
rapport entre le lieu que l'on veut orner ,
& la décoration qui doit l'orner , même
dans ses plus petites parties :

Reddere persona scit convenientia cuique.

HORAT.

Les Portraits que l'on place au-dessus
des portes , & les peintures des plafonds n'ont ordinairement d'autre usage
que de remplir la place qu'on leur a assig-
née , & d'occuper un espace , où les do-
rures , déjà prodiguées ailleurs , ne se-
roient pas de mise. Non seulement elles
n'ont aucun rapport à l'état du possesseur ,
& aux circonstances dans lesquelles il se
trouve , mais souvent même elles lui font
deshonneur.

C'est l'horreur du vuide qui couvre les
muraillles de Tableaux , & on croit rem-
plir une place , en y mettant des Peintu-
res vuides de sens.

Le défaut de figures allégoriques est
encore cause que très-souvent l'Artiste ,
maître de peindre ce qu'il voudra , choi-
fit

sit des sujets qui font plutôt la satire que l'éloge de celui qui le paye: peut-être est-ce par cette raison, & pour se mettre à couvert de sa malice, qu'on exige souvent de lui des portraits qui ne signifient rien. Et comme on auroit encore quelquefois de la peine à en trouver,

*. . . velut ægri somnia
Vanæ finguntur species.* HORAT.

C'est ainsi que l'on prive la Peinture de ce qui feroit sa plus grande gloire: la représentation des choses passées, des choses à venir, & de celles qui n'affectent pas les sens.

D'ailleurs les Peintures qui feroient significatives, étant placées dans tel & tel endroit, perdent leur prix, par l'inintelligence & la malhabileté de celui qui leur assigne leurs places.

Cet homme qui bâtit un Palais,

Dives agris; dives positis in favore nummis

HORAT.

fera peut-être mettre au-dessus des hautes portes de ses échambres, ou de ses sales, de petits portraits, qui choqueront le point de vue ou les règles de la Perspective. On sent qu'il s'agit ici de ces Tableaux qui font partie des ornemens immo-

mobiles, & non de ceux qui forment une collection, & dont l'arrangement est purement symétrique.

Les ornemens que l'on emploie dans l'Architecture, ne sont souvent ni mieux entendus, ni mieux choisis. Des armes & des trophées sont aussi bien placés sur une Vénérie, que *Ganimède*, l'Aigle de *Jupiter*, *Jupiter* même & la *Léda* le sont au-dessous des bas-reliefs des portes d'airain de l'Eglise de St. *Pierre à Rome*.

Tous les Arts ont un double but ; ils doivent amuser, & en même tems instruire, & plusieurs grands Peintres de Paixages n'ont pas cru par cette raison devoir laisser leurs Pièces absolument sans figures.

Le Pinceau de l'Artiste doit être trempé dans le bon-sens & dans la raison, pour employer l'expression dont s'est servi quelqu'un en parlant de la plume d'*Aristote*. Il doit laisser voir l'esprit plus qu'il ne montre aux yeux ; c'est ce qu'il fera, s'il sait employer l'Allégorie à voiler ses pensées plutôt qu'à les cacher. A-t-il choisi, ou lui a-t-on donné un sujet poétique, ou susceptible au moins d'une expression poétique, son Art l'inspirera, & réveillera en lui le feu que *Prométhée* enleva autrefois aux Dieux. Le Connoisseur trouvera à penser dans ses Ouvrages, & le simple Amateur y apprendra à penser.

A R-

Janvier, Février & Mars 1756. 101

ARTICLE VII.

INSTITUTIONES CALCULI DIFFERENTIALIS, cum ejus usu in Analyse Finitorum, ac Doctrina Series rum. Auctore Leonardo EULEROM, Acad. Reg. Scient. & Eleg. Litt. Boruss. Directore, Prof. Honor. Acad. Imp. Scient. Petrop. & Academiarum Regiarum Parisinæ & Londinensis Socio.

C'est - à - dire,

TRAITE DU CALCUL DIFFERENTIEL, par Mr. EULER. Aux dépens de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg, 1755. in quarto. pag. 880. sans la Préface, qui en a XX. (a)

S'il faut qu'un Extrait soit au Livre original, ce qu'une Estampe est à un Tableau, un Ouvrage que la plupart des Lecteurs trouveront avoir besoin de commentaire, n'est pas fort susceptible de ce qu'on nomme *Extrait*. Car, les couleurs ex-

(a) Cet Extrait a été fourni par Mr. Louis Bertrand, de l'Académie Royale de Prusse, digne Eleve de Mr. Euler.

exceptées , l'Estampe contient tout ce qu'offre le Tableau , & l'imagination peut aisément suppléer le coloris. Il faudroit donc comparativement que l'Extrait d'un Ouvrage en contînt toute la substance , & développât les raisonnemens sur lesquels on s'y appuye , au point qu'une pénétration ordinaire pût aller d'une proposition à l'autre sans s'égarer , & sans trop regretter les liaisons qu'on se feroit donné la liberté d'omettre. Le Livre dont il s'agit ici , donne déjà assez d'exercice à l'esprit du Lecteur , pour croire qu'on ne lui plairoit pas en l'augmentant : c'est pourquoi je me bornerai à donner une idée de ce qui est traité dans chaque Chapitre , renvoyant à l'Ouvrage même ceux qui voudront s'instruire solidement.

Le premier Chapitre traite des différences finies. On y recherche les variations qui prouvent les fonctions d'une variable , collatéralement aux diverses valeurs qu'on y attribue à cette variable. Surtout on considère les suites qui proviennent , lorsque dans une fonction de quelque variable x , on substitue successivement à x des quantités en progression arithmétique. Les différences de tous les ordres des suites résultantes de cette opération , forment de nouvelles séries , de la génération desquelles on déduit plusieurs propositions très-importantes , qui s'exprim-

priment à l'aide d'un algorithme inventé exprès, & sans lequel il ne seroit pas possible d'en donner une idée assez précise. C'est dans ces spéculations qu'on trouve le vrai fondement de tout le calcul infinitésimal: ce calcul n'est qu'un cas particulier de celui des différences, savoir le cas où l'on suppose ces différences infinitésimales.

Après avoir enseigné à trouver les différences de tous les ordres d'une fonction proposée, on vient au problème inverse, *tant proposée une différence, trouver la fonction dont elle est différence.* Cette opération se nomme *sommation*, & elle prend le nom d'*intégration*, quand la différence proposée est un *differential*, ou une différence infinitésimale. Ce Problème n'est pas à beaucoup près si facile que celui dont il est l'inverse. On peut trouver actuellement les différences des fonctions algébriques quelconques, & de celles qui ne renferment d'autres quantités transcendentes que les logarithmes & les arcs de cercle; mais on n'a de règle générale pour la sommation, que lorsque les différences sont composées de puissances de x ; seulement par addition & soustraction, dans les autres cas où l'on ne peut pas absolument satisfaire à la question, ou si l'on y satisfait, ce n'est qu'autant qu'on se souvient d'avoir obtenu la différence proposée, en prenant celle de

telle fonction qu'on a présente à la mémoire. Il y a encore un autre cas , où la sommation est actuellement possible: c'est lorsque la différence proposée peut être mise sous la forme d'une fraction dont le numérateur soit constant , & le dénominateur égal au produit de facteurs simples en progression arithmétique.

CHAP. II. Avant que de puiser le calcul différentiel dans le calcul des différences , Mr. Euler tire dans ce Chapitre de très - beaux corollaires du précédent. Il y montre à assigner les termes tant généraux que sommatoires de toutes les suites par leurs différences de tous les ordres ; lorsque les différences de quelque ordre évanouissent , alors ces termes se trouvent sous la forme d'expressions finies , & les suites à qui ils appartiennent , sont du nombre de celles qu'on nomme recurrentes ; quand les séries ne conduisent pas à des différences égales à zéro , l'un & l'autre terme se présente sous la forme d'une expression infinie , & le terme sommatoire n'est autre chose que la transformée de la suite dont il est terme sommatoire : une semblable transformation peut souvent être d'un très - grand usage ; & c'est un avantage qu'a cette nouvelle méthode , de trouver les termes généraux & sommatoires des séries par dessus celle que Mr. Euler avoit données dans l'introduction , pour trouver ces termes

Janvier, Février & Mars 1756, 105

mes quand les suites proposées sont recurrentes. D'un autre côté, la méthode pour les suites recurrentes donne le plus souvent en termes finis ce que la méthode pour les suites qui conduisent à des différences finies, donne par des termes infinis en nombre ; là où ces méthodes conduisent au même résultat, l'élegance de chacune & leur accord fait leur mérite ; quand elles se suppléent réciproquement l'une à l'autre, on sent mieux l'importance de l'une par l'insuffisance de l'autre.

CHAP. III. Comme certains Auteurs modernes déplaisent, en bigarrant de signes algébriques des spéculations où les idées sont trop vagues pour être susceptibles d'une notation si énergique & si déterminée ; au contraire, on sera charmé de voir dans un Livre qui traite de la plus profonde Analyse, un long chapitre écrit comme on parle, & qui n'en est pas moins solide. Mr. Euler y donne une juste idée de ce que les Mathématiciens entendent par l'infini. Le principe duquel il part, c'est que telle est la nature de la quantité, qu'on peut toujours l'augmenter : en d'autres termes, qu'elle peut croître à l'infini. Il se fait ensuite l'objection, que puisqu'il n'y a point de quantité pour grande qu'elle soit, qui ne puisse devenir encore plus grande, cela semble exclure une quantité infinie ; par-

ce qu'une quantité de cette nature exige. Soit une addition de parties sans fin, & qu'on ne peut concevoir comme faite une opération qui n'a point de terme. Il remarque sur cette objection, qu'il ne laisse pas d'y avoir des cas dans le monde, où l'on est obligé de convenir qu'il y a sinon un infini actuel, du moins un juste sujet d'en concevoir la possibilité: ces cas sont l'infinité du Monde, & la divisibilité de la Matière à l'infini. Au surplus, si l'on ne peut pas parvenir à l'infini par une addition répétée, il n'est pas dit qu'il ne puisse tirer son origine de quelque autre opération: & au fond, qu'il existe actuellement ou non, il suffit qu'il puisse résulter de certaines suppositions idéales, pour que les Analystes soient pleinement justifiés, de l'avoir désigné par un caractère dont l'idée correspondante est celle d'un nombre plus grand que quelque nombre assignable que ce soit.

La discussion qui suit sur la divisibilité de la Matière à l'infini, la prouve incontestablement à tous ceux qui accordent que la Matière est étendue. Ceux qui veulent que ce ne soit qu'un phénomène résultant de l'assemblage de quelques êtres simples, semblent couper la difficulté par la racine, & il seroit même ridicule de parler avec eux de divisibilité à l'infini: tout ce qu'ont pourroit leur demander, c'est là raison de cette dogmatique

Janvier, Février & Mars 1756. 107

que assertion , tout est phénomène : ce qui me paroît étendu ne l'est pas , c'est un aggrégé de simples. Je crois que ces Philosophes la fondent principalement sur ce fameux sillogisme , tout composé résulte de simples &c. Mais ne vous paroît-il pas que cet argument , bien loin de prouver que l'étendue résulte de simples , est au-contreire démontré faux , parce que l'étendue n'en résulte pas ? Insisterez-vous sur ce que l'étendue , entant qu'on ne peut la résoudre en simples , n'est qu'une idée ? Mais prenez garde que si vous faites des idées de tout , votre majeure , tout composé résulte de simples , revient à celle-ci , tout ce dont nous avons l'idée comme d'un composé , doit nous conduire à des simples comme à ses composants . Mais , encore un coup , l'idée que les Géomètres ont de l'étendue comme d'un composé , ne les mène à aucun simple comme composant de l'étendue ; & partant votre majeure n'est point universelle , & appliquée au cas dont il s'agit , c'est une vraie pétition de principe.

Après les réflexions sur la divisibilité de la Matière à l'infini , Mr. Euler revient à la considération de la quantité abstraite ; & afin de mieux faire comprendre ce qu'on doit entendre par l'infini , il explique la nature de l'infiniment petit : il établit qu'une quantité infiniment petite ne diffère point de zéro ; ensuite il fait voir com-

comment par diverses opérations sur la quantité , on parvient à des expressions dont on est forcé de convenir qu'il n'y a qu'un nombre plus grand que tout autre assignable qui puisse être l'objet de leur signification. Cette décision nette que l'infiniment petit en soi n'est précisément rien , jette sur toute cette matière de l'infini un jour qui n'y avoit pas lui jusqu'aujourd'hui. Les vieilles difficultés contre les incomparables n'ont plus de prise ; & celle qu'on pourroit faire que le rien ne scauroit être un objet & un terme de comparaison , est aussi parfaitement réponduë & détruite par les exemples les plus populaires quant à l'usage de ces comparaisons d'infiniment petits : s'il paroît stérile à quelques - uns , rien ne les détrompera mieux que la suite de l'Ouvrage.

Ce Chapitre finit par des réflexions sur les sommes des séries qui éclaircissent toutes les obscurités dont cette matière a été enveloppée ; ce jour vient de la fixation de l'idée qu'on attache au terme de somme : si l'on entend par - là , ou le provenu de l'addition de tous les termes d'une série , ou l'expression finie au développement de qui la série doit son origine , cette distinction fait naître tant de clarté sur ce sujet , que quelque délicat qu'il soit , on n'a plus besoin d'une finesse supérieure pour lever toutes les con-

Janvier, Février & Mars 1756. 109

contradictions apparentes dont il est impliqué.

C H A P. I V. Dans ce Chapitre on tire immédiatement la théorie des différentiels de celle des différences ; celle-là se trouve dans celle-ci, comme les propositions particulières dans les universelles : ainsi l'origine & la nature des differences de tous les ordres étant intimement connue, celle des différentiels l'est aussi : à quelque ordre qu'ils appartiennent, ils n'ont pas plus de difficulté que ceux du premier degré ; tout se tire d'une source également claire & féconde ; & cette matière qui de la façon dont elle est proposée par les autres Analystes, remplit de doutes les bons esprits, & les laisse sans secours pour s'en délivrer, est traitée ici de manière qu'on n'y trouve à dire ni la rigueur des Anciens, ni la facilité des Modernes.. Il s'agit de bien peser cette vérité, c'est que si y est une fonction de x , l'incrément qu' y prend, lorsqu'on y substitue ($x + \omega$) à la place de x , est $= P\omega + Q\omega^2 + R\omega^3 + \&c.$ où les lettres P , Q , R , &c. marquent des fonctions de x , telles que si l'une évanouît la suivante évanouît aussi : quand le Lecteur se sera démontré cette proposition, ce qui n'exigera pas une forte méditation, il sera en état d'entendre aisément le reste & de s'en convaincre.

Quoique les différentiels des ordres supérieurs

périeurs ne renferment pas de difficultés particulières, il y a cependant un caractère qui distingue les différentiels du premier degré, de ceux des degrés suivans: c'est que les différentiels du premier degré sont déterminés par la nature de la fonction qui les a donnés; tandis que pour fixer les différentiels des ordres supérieurs d'une fonction, il faut qu'une supposition arbitraire concoure avec la nature de cette fonction: l'arbitraire de cette supposition consiste dans le choix de la variable dont on veut que le différentiel soit constant; mais ce choix une fois fait, la signification des différentiels supérieurs est fixée; & si x est cette variable dont le différentiel est constant, & que y soit une fonction de x , alors dy est toujours un multiple de la puissance (n) du différentiel dx . Cela explique pourquoi tous les différentiels étant en eux-mêmes = 0, les uns néanmoins évanouissent par rapport aux autres; & c'est aussi de-là qu'on tire les règles pour juger de l'homogénéité des termes d'un différentiel proposé, de quelque ordre que soient les différentiels dont il est composé.

Les principes du calcul différentiel une fois posés, & mis dans un jour qui ne laisse plus lieu à aucun doute, on donne l'idée du calcul intégral: comme l'extraction des racines est l'inverse de l'élevation aux puissances, ainsi le calcul intégral

tégral résout le problème inverse de celui auquel le calcul différentiel satisfait ; celui-ci trouve l'incrément infiniment petit d'une fonction proposée ; celui-là étant donné, l'incrément remonte à la fonction dont il est différentiel.

Ayant de passer à la différentiation actuelle des fonctions variables, Mr. Euler expose l'ordre selon lequel il a disposé les matières dont il a à traitter ; & il commence le Chapitre suivant, par où les autres Analystes, en particulier le Marquis de l'Hopital, ont commencé leur analyse des infinis : c'est que contens d'expliquer les procédés & de prescrire les règles, ils se sont peu embarrassés d'y chercher un fondement, & se sont hâtés d'en venir aux applications : leurs résultats conformes à ceux que l'Analyse des finis avoit déjà fait connoître, étoient la meilleure preuve qu'ils eussent à alléguer de la bonté de la méthode, quoiqu'il s'en fallut beaucoup qu'elle fût sans replique.

CHAP. V. Le Théorème de Newton sur les puissances du binôme, sert de base à la différentiation des quantités algébriques : on en tire immédiatement une règle facile à retenir, pour prendre le différentiel d'une puissance proposée : on donne aussi des règles particulières pour différentier les produits & les fractions ; & enfin de toutes ces règles particulières on en forme une générale, qui porte, que
pour

pour différentier une quantité complexe, il n'y a qu'à prendre successivement les différentiels de ses parties intégrantes & les ajouter.

Quoiqu'on ait lieu de vérifier encore la justesse de cette règle, lorsque les fonctions renferment des quantités transcendentées dérivées du cercle ou des logarithmes, Mr. Euler ne s'est pas contenté d'une induction déjà si forte : il en a donné une démonstration directe & générale dans le Chapitre VII. de ce premier Tome.

CHAP. VI. Le Marquis de l'Hopital, dans son *Analyse des infiniment petits*, ne montre à différentier que les quantités algébriques ; & l'on est redevable à Mr. Jean Bernoulli d'une seconde partie du *Calcul Différentiel* intitulée *Calcul Exponentiel*, où il donne les règles pour la différentiation des quantités exponentielles. Mr. Euler n'a pas jugé à propos de conserver cette division, parce que, comme il le remarque, elle est moins fondée dans la nature de la chose, que dans le mérite de l'invention. C'est pourquoi, après avoir mis en état de trouver les différentiels des fonctions algébriques, il passe tout de suite à la différentiation des quantités exponentielles, auxquelles se réduisent, comme l'on sait, les Logarithmes & les Arcs de cercle.

Mr. Euler déduit aisément la différentiation des logarithmes de la théorie qu'il en

en a donnée dans son Introduction à cet Ouvrage : & dès qu'on sc̄ait différentier les logarithmes , la différentiation des quantités où ils sont impliqués par des opérations algébriques , n'a point de difficulté. La différentiation des quantités exponentielles se tire ensuite de celle des logarithmes à laquelle on peut toujours la réduire ; elle découle aussi de la nature même des quantités exponentielles , & de la considération immédiate de leurs propriétés. L'accord de ces deux méthodes rappelle cette grande prérogative de l'Analyse , de ne jamais égarer & de laisser le choix sur plusieurs routes pour arriver au but qu'on se propose. La différentiation des quantités qui dérivent du cercle , offre encore un plus grand champ à la variété des méthodes ; on peut les différentier , ou en les réduisant à des logarithmes imaginaires ; ou en les transformant en quantités exponentielles dont les exposans soient imaginaires ; ou enfin en les considérant en elles-mêmes , ce qui offre encore nombre de manières de s'y prendre pour les différentier.

CHAP. VII. Jusqu'ici il n'a été question que de la différentiation des fonctions qui ne contiennent qu'une seule variable ; on passe à-présent aux fonctions de plusieurs variables , & on les différentie entant que l'on suppose que tandis que l'une x croît de son différentiel dx , une

Tome XVIII. Part. I. H au-

autre z croît aussi du sien $= dz$. Cela supposé , on montre que le différentiel d'une fonction de plusieurs variables , est toujours composé de la somme des différentiels qui résulteroient si l'on considéroit tour-à-tour chacune des variables comme telle , regardant les autres comme constantes ; & c'est dans cette propriété qu'est fondée la règle universelle qui a été donnée pour trouver les différentiels des fonctions complexes d'une seule variable.

Ayant démontré qu'une fonction V de plusieurs variables ($x, y, z, v, \&c.$) a toujours son différentiel $= P dx + Q dy + R dz + S dv + \&c.$ où les lettres P, Q, R, S , sont aussi des fonctions de ($x, y, z, v \&c.$) il est clair de plus que ces fonctions $P, Q, R, S \&c.$ seront déterminées par la fonction V ; & qu'en conséquence elles auront entre elles certains rapports ou caractères relatifs ; ensorte qu'on ne sauroit substituer à leur place telles fonctions de ($x, y, z, v, \&c.$) qu'il plairoit , sans courir risque non seulement de n'avoir plus le différentiel de V , ce qui est trop évident ; mais même de n'avoir le différentiel d'aucune fonction possible de ($x, y, z, v, \&c.$) Cette réflexion donne lieu à une recherche très-importante sur la nature des caractères relatifs des lettres $P, Q, R, S \&c.$ sans lesquels le différentiel qui en est affecté

fecté, ne sauroit se rapporter à une grandeur réelle finie, Mais devroit être reconnue parmi les expressions qui ne signifient rien. Cette recherche se fait d'abord en supposant que le différentiel proposé a été tiré d'une fonction de deux variables seulement, on particularise encore la question, & l'on considère le cas où la fonction est de nulle dimension; on vient ensuite à un autre cas plus général, savoir, celui où la fonction seroit homogène & d'un nombre quelconque de dimensions; Enfin on la considère dans toutes les variétés qu'elle peut admettre. On passe ensuite aux fonctions de trois variables, & après avoir donné des règles particulières pour ces différens cas, on prescrit la règle générale qui les embrasse toutes, & qui peut s'exprimer ainsi. Une fonction différentielle d'un nombre quelconque de variables, ne sauroit résulter de la différentiation d'une quantité réelle, à moins qu'on ne parvenne à une même expression, en différentiant successivement par chacune des variables dans quelque ordre qu'en les prenne.

Les jeunes Géomètres prendront ici une leçon très-utile, c'est de procéder toujours des cas particuliers aux cas généraux, & de ne pas mépriser les vérités de détail parce qu'elles mènent aux universelles.

Le but de toutes les spécifications de ce Chapitre est surtout relatif au calcul intégral;

gral; on y fournit les secours nécessaires pour distinguer les occasions où il y a vraiment lieu d'employer ce calcul, & l'on y veut préserver les Analystes d'un ridicule semblable à celui où les Physiciens sont tombés si souvent, de chercher l'explication de faits qui n'avoient jamais existé.

CHAP. VIII. Quand on a cherché précédemment les différentiels de tous les ordres d'une fonction à une variable, c'a été dans le Système que le différentiel premier de cette variable étoit constant. Pour ce qui concerne les fonctions à plusieurs variables, on n'a encore considéré que leurs différentiels premiers. Ce Chapitre est destiné à faire trouver les différentiels de tous les degrés des fonctions d'un nombre de variables quelconque.

Avant que d'entrer en matière, on rappelle le caractère distinctif des différentiels d'ordres supérieurs au premier. Ils ne signifient rien de fixe qu'autant qu'on a supposé qu'une certaine variable de qui les autres dépendent, prend successivement des incrémentis égaux. C'est pourquoi une fonction différentielle qui renfermeroit des différentiels d'ordres supérieurs au premier, ne sauroit se rencontrer dans le calcul, sans la supposition que la variable dont la fonction est composée, ou une autre dont elle dépend, a son différentiel constant. Par rapport aux fonc-

fonctions à plusieurs variables, il se pourroit que l'indétermination qui provient d'un différentiel d'ordre supérieur de l'une des variables, fût balancée par l'indétermination des différentiels supérieurs de l'autre variable. Il se pourroit aussi que cette balance n'eût pas lieu. On donne des exemples de l'une & de l'autre.

Après ces remarques on revient aux fonctions d'une seule variable ; on enseigne à en prendre les différentiels de tous les ordres ; & on indique le moyen de chasser les différentiels plus hauts que le premier degré. Cela se fait en considérant une seconde variable de qui la première dépend, & dont le différentiel premier est constant. Viennent ensuite les fonctions à deux variables, dont on montre à éliminer les différentiels plus hauts que le premier degré. Pour le faire, on introduit la supposition d'un différentiel constant, & d'une équation qui est toujours enée lier les deux variables, ensorte que l'une dépende de l'autre. Comme le choix du différentiel constant est arbitraire, cela donne lieu à divers exemples d'une pareille élimination, qui sont très-propres à en faire acquérir la facilité.

Chaque problème amène naturellement son inverse ; l'inverse du précédent est celui-ci : *la quantité provenue par l'élimination de différentiels supérieurs, étant donnée,*

retrouver la forme qui contient les différentiels ? On tire de la méthode prescrite à cette fin un beau corollaire, pour juger si une fonction qui renferme des différentiels de degrés au-dessus du premier a une signification fixe ou vague. On en déduit aussi un moyen de répondre ce problème : Une fonction différentielle étant proposée, dans laquelle un certain différentiel a été pris pour constant, la mettre sous la forme qu'elle doit avoir quand on ne prend aucun différentiel pour constant, ou qu'on en choisit un autre que celui qu'on avait choisi d'abord ? La solution de la première partie de ce problème, donne aussi la réponse à cette question : Etant écrite au hasard une fonction différentielle, trouver les termes qu'il y faut ajouter pour qu'elle ait une signification fixe ?

CHAR. IX. Comme dans la plupart des problèmes un peu relevés, il n'est pas possible de chercher immédiatement l'équation finie, qui en renferme la solution ; mais qu'on est le plus souvent obligé de considérer des infinités petits, ce qui mène à des équations différentielles ; il est de la dernière importance de bien étudier la nature de ces sortes d'équations, pour se mettre en état de les ramener aux équations simples dont elles dérivent. Suivons Mr. Euler dans la poursuite qu'il fait de cet objet. Il commence par remarquer qu'une équa-

tion du premier degré entre deux variables (x, y) donne le rapport de dx à dy , comme l'équation finie d'où elle tire son origine donne celui entre y & x . Il fait voir l'infinité de formes différentes sous lesquelles on peut mettre une équation différentielle, quand on a l'équation d'où elle résulte; mais il observe en même temps que ces transformations introduisent fréquemment des rapports entre x & y , qui ne sont pas compris dans l'équation finie entre ces deux variables. Réciproquement il montre qu'une infinité d'équations finies mènent à une même équation différentielle, que même une équation algébrique & une équation transcendeante peuvent conduire à une même équation différentielle. Tout cela découle de ce que le différentiel des constantes est = 0, d'où il suit encore que quel que soit le nombre des constantes qui affectent une équation finie, on peut les chasser toutes par des différentiations réitérées. On peut même éliminer l'une des variables x , en posant son différentiel constant. Enfin, les radicaux & les quantités transcendentes peuvent s'éliminer par des différentiations répétées; en sorte qu'une équation différentielle, quelque dégagée qu'elle soit de quantités de cette espèce, peut néanmoins mener à des équations finies qui en soient affectées de la manière la plus compliquée; car il

ne faut pas croire que la force significative d'une équation différentielle se borne à déterminer un certain rapport entre des infiniment petits ; elle s'étend jusques sur les quantités finies , d'où dérivent ces infiniment petits , & elle assigne à chacune d'être de l'autre une telle fonction , qui étant mise en sa place rende identique l'équation différentielle. Si l'on tient compte de cette vérité , & qu'on introduise la supposition d'un différentiel constant , on donne le moyen de mettre une équation différentielle entre deux variables sous la forme d'une équation finie ; & cette forme sert à faire connoître si une équation différentielle entre deux variables d'un degré supérieur au premier , est une équation réelle ou imaginaire.

Ayant ainsi expliqué suffisamment la nature des équations différentielles entre deux variables , on passe à celles qui en contiennent trois , & on les considère en tant qu'elles sont du premier degré. Quoique les équations différentielles du premier degré à deux variables soient toujours possibles , ce n'est pas une conséquence pour celles à trois variables , souvent elles sont absurdes. Delà naît une division naturelle des équations de cette espèce en réelles & en imaginaires , ce qui donne lieu à une très-belle recherche pour trouver le moyen de distinguer à la-

laquelle de ces deux classes une équation différentielle appartient. Je ne dois pas omettre que la méthode qu'on prescrit pour cela (de-même que celle qu'on a-voit donnée plus haut pour décider de la possibilité des équations différentielles du second degré à deux variables) fait trou- ver quelquefois les intégrales des équa- tions différentielles à qui on l'applique.

Mr. Euler finit ici le Tome premier de cet Ouvrage. Après avoir mis sur la voie le Lecteur, dans ce qui concerne l'examen des équations différentielles, il laisse à sa sagacité le soin de le tirer des cas qui pourroient se présenter, & dont il n'auroit pas fait une mention expresse.

Si l'on paye naturellement un tribut de respect à ces Grands-hommes, qui Précepteurs du Genre Humain, lui ont enseigné des vérités inconnues aupara- vant ; si l'on doit de la reconnoissance à ces Génies, vastes capables d'em- brasser un grand champ d'idées & de les ranger dans un bel ordre ; il paroît qu'à ces deux égards le Public doit se sentir redevable à Mr. Euler : non seule- ment il a enrichi des plus belles décou- vertes toutes les parties des Mathéma- tiques, mais encore il a bien voulu con- sacrer une partie de son temps à rédi- ger des matières traitées par les uns obscurément, par tous incomplètement ; & il en a fait un Corps de Doctrine so-

lise , & le mieux disposé qu'il fût possible.

Quand un Architecte élève un Edifice, il n'a que le mérite de l'ordonnance , c'est toujours la Nature qui lui fournit les matériaux. Mr. Euler a fait mieux que cela ; il s'est créé une bonne partie des matériaux , & les a arrangés.



ARTICLE VIII.

OEUVR ES de Mr. DE MAUPERTUIS.
A Lyon, Chez les Frères Bruyset, 1756.
4 Volumes in octavo, d'environ 500 pa-
ges chacun (a).

Malgré la foule immense des Auteurs que chaque Siècle produit , & dont le nombre s'est si prodigieusement accru depuis l'origine de l'Imprimerie , il n'y a toujours qu'un certain nombre d'Ouvrages dont la supériorité bien décidée soit un garant qu'ils parviendront à la Postérité , & se maintiendront dans leur réputation. Des goûts passagers , & souvent bizarres, peuvent donner la vogue à des productions très-imparfaites , & très-

(a) Lorsque cet Extrait a été fait , l'édition entière n'étoit pas achevée , & on n'a pu voir le nombre précis des pages de chaque Volume.

très-irrégulières ; mais il vient ensuite un temps où l'on a honte de les avoir admirées , & elles rentrent alors pour toujours dans une obscurité qui les anéantit . Il n'en sera jamais de-même des Chefs-d'œuvres du Siècle d'Auguste & de celui de Louis le Grand . Tant qu'il restera quelque étincelle de connoissance & de goût parmi les hommes , ils reconnaîtront que les grands Ecrivains de ces beaux Siècles ont été aussi loin , dans les diverses genres où ils se sont distingués , que l'Esprit humain semble pouvoir le permettre ; & il ne reste de gloire à acquérir pour ceux qui écrivent aujourd'hui , qu'autant qu'ils s'approchent de modèles , auxquels ils ne doivent jamais espérer de s'égalier .

Il y a pourtant ici des distinctions & des exceptions à faire . Le Siècle de Louis XV. est si intimement lié avec celui de son Auguste Bisayeur , qu'il est difficile de fixer avec précision les limites du premier . Il y a des Génies qui ont commencé à se former pendant l'Epoque qu'on désigne ordinairement par l'épithète de Siècle de Louis XIV. & dont la trempe ressemble tellement à celle du génie des plus célèbres Ecrivains qui font la gloire de la Nation Françoise , qu'il y auroit de l'injustice à refuser de les associer à cette troupe d'élite , sous prétexte qu'ils sont venus un demi-siècle après ,

après. Après cela tous les genres d'écrire n'étoient pas aussi entièrement épousés qu'ils le paroisoient, & il restoit encore de nouvelles routes à se frayer pour arriver à l'immortalité.

Ces réflexions sont parfaitement applicables à l'illustre Auteur des Oeuvres duquel nous annonçons une nouvelle Edition. Né vers la fin du Siècle passé, il a été initié dès sa plus tendre jeunesse aux connaissances les plus propres à perfectionner les talents naturels dont la Nature l'avoit si richement pourvu, il est entré de bonne heure dans ces Compagnies qui sont les dépositaires de la Science & du Goût, & il est bientôt parvenu aux premiers rangs dans les divers genres auxquels il s'est attaché. Mais ce qui décide surtout en faveur de sa supériorité, c'est qu'il s'est fait un genre à lui; & que semblable en cela à tous les Ecrivains du premier ordre, il n'a laissé que l'imitation en partage à ceux qui suivent aujourd'hui la même carrière. Comme Mr. de Fontenelle avoit posé les fondemens d'une réputation inébranlable, en mettant la Physique Céleste à la portée de tout le monde, & en l'ornant des grâces les plus séduisantes, dans ses admirables *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*; Mr. de Maupertuis est le premier Géomètre qui ait exposé les opérations de son Art, & les profondeurs de sa Science, avec une
nette-

netteté, une précision, une élégance, qui étoient parfaitement inconnus avant lui. C'est lui qui a mis les Géomètres en vogue, & qui a fait naître à ses Confrères, l'idée de ne point renoncer aux prérogatives du vrai bel-esprit, du goût, de la délicatesse, dont il leur a donné le modèle & l'exemple. Ceux qui méconnois-
sent ces beautés dans les Ouvrages de Mr. de Maupertuis, sont encore aveuglés par ces passions furieuses, qui ont voulu les étouffer sous le poids des critiques les plus injustes & les plus dignes de ceux qui les ont enfantées. Il n'y a point d'homme de bon-sens qui ne crût se déshonorer, en contestant à ces Ecrits les qualités que nous venons de leur attribuer, & en ne décernant pas dès à présent à leur Auteur la place que nos Neveux ne manqueront pas de lui accorder. Notre suffrage n'est pas assez considérable pour être mis en ligne de compte ; mais au moins est-il sincère, & n'a jamais varié. La même façon de penser qui nous a éloigné de toute adulation dans des conjonctures qui auroient pu donner lieu de nous en soupçonner, nous fait tenir aujourd'hui un langage que nous ne défavouerons jamais. Il n'y a qu'une seule route pour l'honnête homme, celle de la candeur & de la vérité.

Cette nouvelle Edition est précédée d'un court Avertissement, qu'il convient de

de mettre sous les yeux du Lecteur. C'est l'Auteur qui parle.

„ Voici une Edition de mes Ouvrages „ plus correcte & plus ample qu'aucune „ de celles qui ont paru. Dans les pré- „ cédentes on avait omis tout ce qui é- „ toit purement Mathématique ; on le „ retrouve ici à l'exception de quelques „ Pièces qui resteront répandus dans les „ Mémoires de l'Académie Royale des Scien- „ ces de Paris. Ces Pièces purent être fa- „ vorablement reçues d'un jeune Acadé- „ micien , ou excusées par les circons- „ tances , qui mettent quelquefois dans „ les Compagnies pendant un tems cer- „ taines matières sur le tapis ; aujour- „ d'hui elles ne m'ont plus paru dignes „ de revoir le jour. J'ai fait un choix „ de ce que je croyois avoir fait de meil- „ leur. Dans les Pièces qui sont restées, „ j'ai fait encore des retranchemens & „ des corrections. Enfin j'ai ajouté quel- „ ques Ouvrages qui n'avoient point en- „ core paru. "

Entrons à-présent dans le détail des quatre Volumes, qui composent cette E-
dition. L'*Effai de Cosmologie* fait l'ouver-
ture du Tome I. & de tout ce Recueil.
L'importance des matières , & la céle-
brité des disputes qui en ont pris naissan-
ce , lui assignoient naturellement cette
place. Comme cet Ouvrage a été im-
primé plusieurs fois , Mr. de Maupertuis

a eu le tems de recueillir les difficultés qu'on y a opposées, & de les apprécier. Il y a déjà fait les réponses qu'il a jugé nécessaires dans les Préfaces qui ont paru à la tête des dernières Editions, & en particulier de celle de *Dresde*. L'Avant-propos de celle-ci achève de développer toutes les raisons que l'Auteur a euës de proposer ses Principes Cosmologiques, & celles qui l'empêchent de se rendre aux Objections dont on s'est servi pour les attaquer.

Mr. de Maupertuis range tous les Philosophes d'aujourd'hui en deux Classes, ou Sectes. Les uns voudroient soumettre la Nature à un ordre purement matériel, en donnant l'exclusion à tout Principe intelligent; ou du moins ils rejettent l'usage d'un semblable Principe dans l'explication des phénomènes, & banissent entièrement les *Causes finales*. Les autres au contraire prétendent qu'on doit faire un usage continual de ce Principe, & recourir sans cesse à ces causes, en cherchant des vues & des fins dans les moindres détails de la Nature. Selon les premiers l'Univers pourroit se passer de Dieu; les plus grandes merveilles qu'on y observe, n'emportent point la nécessité de cet *Être Suprême*: selon les derniers, les plus petites parties de l'Univers en font autant de démonstrations; on lit les *Attributs Divins* tracés en gros caractères

tères sur les ailes des Papillons, & sur les toiles des Araignées.

C'est l'opposition de ces deux manières de penser, qui a mis Mr. de Maupertuis dans le cas de déplaire également aux deux partis, en ouvrant la voie de conciliation dont on lui est redevable. Les uns ont trouvé qu'il faisoit trop valoir les Causes finales, & les autres qu'il n'en tenoit pas assez de compte. Cependant il y a encore quelque différence dans la rigueur de ces deux sortes de jugemens. Ceux qui veulent tout soumettre à l'ordre purement matériel, conservent de l'indulgence pour les Défenseurs d'un Principe intelligent, ou du moins se bornent à les combattre par les armes de la Philosophie : au lieu que ceux qui découvrent partout l'Intelligence, exigent qu'on voie précisément tout ce qu'ils voyent, & comme ils le voyent, recourant aux anathèmes, lorsque les raisons leur manquent.

Voici comment Mr. de Maupertuis se défend contre ces deux sortes d'Adversaires. Il répond d'abord à ceux qui trouvent étrange l'usage qu'il a fait des Causes finales dans une matière de Mathématique, que c'est justement ce qu'il y a de mathématique dans cette matière qui rend plus victorieuse l'application qu'on y a faite de ces Causes finales. Il est vrai que quelques Philosophes ne veulent point admettre de causalité entre ce qu'on appelle

pelle *Mouvement, Force, Action, Effet des Corps*, fondés sur ce que nous ne concevons pas clairement comment les Corps agissent les uns sur les autres. Cette ignorance n'empêche cependant pas que les Corps n'agissent, soit comme causes immédiates, soit comme causes occasionnelles, & qu'ils n'agissent toujours avec une certaine uniformité, & conformément à certaines loix. Ce qui nous manque pour expliquer la manière dont ils agissent, ne sc'auroit nous ôter le droit d'appeler *effet* ce qui suit toujours un phénomène, & *cause* ce qui le précéde toujours. C'est peut-être même de tous les cas où l'on fait usage de ces termes, celui où leur rapport est le moins obscur.

La réponse à ceux qui se sont plaints du mépris que Mr. *de Maupertuis* faisoit des Causes finales, est proposée avec plus d'étendue; parce qu'il s'agit d'une accusation grave, par laquelle on représente l'Auteur de l'*Essai de Cosmologie*, comme voulant faire main-basse sur toutes les preuves de l'Existence de Dieu que l'Univers présente partout, & aux yeux de tous les hommes, pour leur en substituer une seule, qui n'est qu'à la portée d'un petit nombre. Nous ne ferons point usage des réflexions par lesquelles Mr. *de Maupertuis* se met à l'abri de tout reproche, & même de tout soupçon, à cet égard, parce qu'elles se trouvent dé-

jà dans la Préface de l'édition précédente.

Le reste de l'Avant-propos de celle-ci regarde d'une manière directe le *Principe de la moindre Action*, & les Controverses qui s'y rapportent. On retrouve encore le même exposé qui avoit déjà été fait là-dessus : voici seulement quelques endroits nouveaux.

J'eus toujours (c'est Mr. *de Maupertuis* qui parle) pour Mr. *de Leibnits* la plus grande vénération ; j'en ai donné les marques les plus authentiques dans toutes les occasions où j'ai eu à parler de cet Homme illustre. Cependant je ne pus m'empêcher de m'écartier ici de ses opinions. Trouvant mes idées aussi claires, & même plus claires, tant sur la nature des Corps durs que sur celle des Corps élastiques, & trouvant un principe qui satisfaisoit également au mouvement des uns & des autres, je ne proscrivis point l'existence des Corps durs. Voyant que la force vive ne se conservoit pas dans la collision de tous les Corps, je dis que la conservation des forces vives n'étoit point le principe universel du mouvement. Enfin, ne trouvant plus rien qui m'obligeât à croire que la Nature ne procéde jamais que par des pas insensibles, j'osai douter de la Loi de continuité. Aussi-tôt je vis fondre sur moi toute

„ la Secte que Mr. de Leibnitz a laissée
„ en Allemagne : Secte d'autant plus at-
„ tachée au culte de sa Divinité , que
„ souvent elle n'en comprend pas les o-
„ pinions. Ceci n'est guères croyable ,
„ mais il est cependant vrai. Tandis que
„ les uns me traitoient comme un témoi-
„ naire , qui osbit être d'un sentiment dif-
„ férent de celui de Leibnitz , les autres
„ vouloient faire croire que je prenois de
„ lui les choses les plus opposées. A quoi
„ ne peut pas porter un culte aveugle , &
„ l'esprit de parti !

Ceci amène naturellement l'histoire de la querelle de l'Académie avec Mr. Koenig. Mr. de Maupertuis ajoute à ce qu'il en avoit dit dans la Préface de l'édition de Dresden, l'exposé des services que Mr. Euler a rendus à la Cause Académique dans cette occasion. Ce fut alors , dit-il , qu'un Homme dont la candeur égale les lumières , Mr. Euler , ayant entrepris d'examiner ce que les Philosophes qu'on nous citoit , avoient entendu par ces paroles d'Aristote , (*Que la Nature dans ses opérations ne fait rien en vain , & cherche toujours le meilleur ,*) & l'usage qu'ils en avoient fait , mit dans tout son jour la nouvelle injustice qu'on vouloit nous faire. Notre illustre Défenseur fit voir , que par l'application que Leibnitz avoit lui-même fait de l'Axiome des Anciens , il étoit démontré qu'il n'avoit point

connu notre Principe ; il fit voir en-
 de que le plus fidèle , le plus zélé , & peut-
 être le plus éclairé de ses Disciples , Mr.
 Wolff , ayant voulu se servir du même
 Axiôme dans la même matière , avoit to-
 talement abandonné son Maître , & ne s'é-
 toit pas plus rapproché de nous . Enfin , a-
 près toutes les preuves qui avoient déter-
 miné l'Académie à prononcer contre l'a-
 thenticité du fragment , Mr. Euler trou-
 va dans les Ouvrages de Leibnitz des
 preuves qui ne laissevoient plus cette au-
 thenticité possible . Il fit voir que non
 seulement Leibnitz ne s'étoit point ser-
 vi de notre Principe dans des occa-
 sions où il en eût eu le plus grand be-
 soin , mais encore que pour parvenir
 aux mêmes conclusions qui en couloient
 tout naturellement , il avoit employé
 un Principe tout opposé . La force de
 ces preuves pour ceux qui examineront
 la chose en Géomètres est telle , que
 quand même on auroit produit à Mr.
 Koenig une Lettre de Leibnitz conte-
 nant ce fragment , qu'il eût pris pour
 originale , tout ce qu'on en pourroit
 conclure , seroit qu'on l'auroit trompé ;
 les Ecrits de Leibnitz imprimés de son
 vivant & sous ses yeux , ayant une au-
 thorité que ne sauroit avoir quelque
 autre papier que ce soit qui n'auroit
 paru qu'après que Leibnitz n'étoit plus
 Que notre Principe eût été connu

n d

„ de Leibnitz , communiqué à Herman ,
„ fût passé à d'autres , j'y consentirois
„ volontiers si la chose étoit possible , &
„ j'y gagnerois peut - être davantage. Ce
„ ne seroit pas pour moi une petite gloi-
„ re de m'ètre servi plus heureusement
„ que ces Grand - hommes d'un instru-
„ ment qui auroit été connu à eux & à
„ moi. Car il faut toujours qu'on m'ac-
„ corde que , malgré cette connoissance ,
„ ni Leibnitz , ni aucun d'eux n'a pu dé-
„ duire les loix universelles du Mouve-
„ ment d'un Principe qui portât l'em-
„ preinte de la sagesse & de la puif-
„ fance de l'Etre Suprême , & auquel
„ tous les Corps de la Nature fuſ-
„ sent également soumis , & que nous
„ l'avons fait. Et c'est de quoi au-
„ cun de nos Adversaires ne discon-
„ vient.

Quant au fonds général des Questions relatives à cette Controverse , Mr. de Maupertuis renvoie aux trois Dissertations de Mr. Euler , insérées dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Berlin , pour l'année 1751.

Après l'Essai de Cosmologie , on trouve le Discours sur les différentes Figures des Astres , où l'on essaye d'expliquer les principaux phénomènes du Ciel. Il fut imprimé pour la première fois en 1731 , & il a tou-
jours été regardé comme un vrai

chef-d'œuvre. Il est terminé dans cette nouvelle Edition par des *Conjectures sur l'Attraction*. Mr. de Maupertuis s'y est servi de réflexions tirées d'un Mémoire qu'il avoit lu autrefois à l'*Académie des Sciences de Paris*. Il s'agit principalement dans ce morceau de rechercher, si, après avoir reconnu que nous ne saurions déduire l'attraction de l'essence des Corps, & qu'il faut recourir immédiatement à la volonté du Créateur, en supposant cette propriété ; si, dis-je, il n'y auroit pourtant pas eu quelque raison qui eût pu en déterminer les loix, pour faire que l'attraction suivît la proportion inverse du carré des distances, plutôt que toute autre. Mr. de Maupertuis produit là-dessus quelques idées, pour la nouveauté desquelles il se croit obligé de demander grâce. Il n'est guères possible de les placer ici, qu'en conservant les propres termes de l'Auteur.

„ Je dis que, supposé que Dieu ait
 „ voulu établir dans la Matière quelque
 „ loi d'attraction, toutes les loix ne de-
 „ voient pas lui paraître égales. Les seuls
 „ Corps, autour desquels l'attraction,
 „ quelle qu'elle fût, pouvoit se faire é-
 „ galement de tous côtés, étoient les
 „ Corps sphériques ; & le seul point de
 „ ces Corps auquel on puisse rapporter les
 „ distançees, est le centre. Si donc on
 „ suppose que Dieu ait voulu que quel-
 „ que

» que Corps conservât la même proprié-
» té qui devoit être répandue dans la
» Matière , d'attirer de tous côtés éga-
» lement les Corps suivant la même pro-
» portion ; il falloit que l'attraction des
» parties de la Matière suiviit une loi,
» telle que les Corps sphériques qui en
» seroient formés , la suivissent encore :
» cette uniformité pouvoit être une rai-
» son de préférence pour la loi où elle
» se trouvoit ; & alors tous les Systèmes
» possibles d'attraction n'étoient plus é-
» gaux. La raison métaphysique de pré-
» férence une fois posée , la nécessité
» mathématique excluoit d'abord une in-
» finité de Systèmes , dans lesquels l'ac-
» cord de la même loi dans les parties ,
» & dans le tout , ne pouvoit avoir
» lieu.

» Selon la loi d'une attraction en rai-
» son inverse du quarré de la distance
» dans les parties de la Matière , les
» sphères exercent de tous côtés sur les
» Corps placés au-dehors une attraction
» qui suit la même proportion de la dis-
» tance à leur centre. Il est vrai que ,
» lorsqu'un Corps est placé au centre
» d'une sphère solide , l'attraction ne suit
» plus la même loi ; elle se fait alors en
» raison directe de la distance au centre ;
» mais ce qui arrive par rapport à l'at-
» traction des sphères sur des Corps pla-
» cés au dedans , ne doit point avoir

d'analologie avec l'attraction des dernières parties de la Matière, dont l'attraction ne peut jamais avoir lieu que sur les Corps placés hors d'elle, puisqu'elles sont les dernières parties de la Matière. Ainsi l'avantage que sembleroit avoir sur cette loi d'attraction celle qui suivroit la proportion simple directe de la distance, loi qui se conserve dans les sphères, tant par rapport aux Corps placés au-dehors qu'aux Corps placés au-dedans ; cet avantage, disje, n'est point ici un avantage réel par rapport à l'analogie, ou à l'accord de la même loi dans les parties, & dans le tout : & cette loi d'une attraction qui croîtroit, quand les distances augmentent, paroîtroit contraire à l'ordre universel de la Nature, où les effets diminuent avec l'éloignement des causes.

Si donc le Créateur & l'Ordonnateur des choses a voulu établir quelque loi d'attraction dans la Matière, on voit que toutes les loix ne devoient pas lui paroître égales. En effet, s'il a fait un choix, il y aura eu sans-doute des raisons pour ce choix. Je sens la nécessité qu'il y auroit à croire pénétrer de tels mystères : mais tout peut être proposé, pourvu qu'on ne lui donne pas plus de poids qu'il n'en a.

L'*Essai de Philosophie Morale* reparoît ensuite, précédé de la Lettre par laquelle

le Mr. de Maupertuis l'adressoit à son Ami, Mr. le Général de Still, mais d'ailleurs sans aucun changement considérable. Ce *Manuel moderne* est suffisamment connu. Quand on n'en adopteroit pas toutes les décisions, sa lecture demeureroit toujours l'une des plus utiles qu'on puisse faire dans ce genre, par la précision qui y régne, & les directions qu'on peut y puiser pour apprendre à décomposer & à bien peser l'espèce d'objets que les hommes sont le plus accoutumés à n'envisager que d'une manière vague, & par là même confuse.

La dernière Pièce qui entre dans le Tome I. ce sont les *Réflexions Philosophiques sur l'origine des Langues & la signification des Mots*. Elles ayoient paru séparément & dans l'édition de *Dresden*. C'est une des discussions les plus approfondies que l'on ait dans ce genre. Mr. de Maupertuis s'y propose de faire voir l'influence qu'ont sur nos connaissances les signes dont nous sommes convenus pour les énoncer, & pour nous en rendre compte à nous-mêmes. Comme la composition & la décomposition des signes de nos perceptions, & leur rapport aux perceptions mêmes, forment presque toutes nos connaissances, & les font tourner à leur gré; il a cru ne pouvoir mieux apprécier la valeur de ces connaissances, qu'en développant le méchanique des signes d'où
I 5 el-

elles dérivent. Ce n'est point une discussion de Grammaire, comme quelques Critiques se le sont imaginé mal à propos ; c'est une recherche métaphysique des plus importantes, c'est le seul fil du labyrinthe où nous avons été égarés dès notre enfance par des mots prononcés, avant que nous fussions en état d'en faire l'analyse, & d'en connoître le vrai sens. On va même, en suivant le progrès de ces notions, jusqu'à expliquer ce que c'est que l'existence des Corps, en anéantissant toute distinction qu'on voudroit faire de deux manières d'exister, l'une dans l'esprit, l'autre au-dehors.

Mr. Boindin avoit fait quelques remarques sur cet Ouvrage, on les trouve dans ses Oeuvres, & Mr. de Maupertuis employe les dernières pages de ce Volume à y répondre. Nous ne nous arrêterons qu'à la dernière remarque, qui est la plus intéressante. Pour la mettre dans tout son jour, il faut rapporter d'abord les trois dernières réflexions de Mr. de Maupertuis. Elles concernent la succession de nos perceptions. „ Nous ne pouvons, dit-il, en être nous-mêmes les juges. Nous imaginons une durée dans laquelle sont répandus nos perceptions, & nous comptons la distance des unes aux autres par les parties de cette durée qui se sont écoulées entre elles. Mais cette durée qu'est-elle ? „ Le

Le Cours des Astres, les Horloges, &
semblables Instrumens, peuvent-ils en
être des mesures suffisantes ?

Il est vrai que j'ai dans mon esprit la
perception d'une certaine durée, mais
je ne la connois elle-même que par le
nombre des perceptions que mon ame
y a placées. Cette durée ne paroît plus
la même, lorsque je souffre, lorsque
je m'ennuie, ou lorsque j'ai du plai-
sir; je ne puis la connoître que par la
supposition que je fais, que mes per-
ceptions se suivent d'un pas égal. Mais
ne pourroit-il pas s'être écoulé des
temps immenses entre deux perceptions
que je regarderois comme se suivant de
fort près ?

Enfin, comment connois-je les per-
ceptions passées, que par le souvenir,
qui est une perception présente ? Tou-
tes les perceptions passées sont-elles
autre chose que des parties de cette
perception présente ? Dans le premier
instant de mon existence, ne pourrois-
je pas avoir une perception composée
de mille autres comme passées ; & n'au-
rois-je pas le même droit que j'ai de
prononcer sur leur succession ?

Les paroles qu'on vient de lire, avoient
donné lieu à la remarque suivante de Mr.
Boaldin. *A l'égard des réflexions sur la du-
rée, & sur l'impossibilité où nous sommes de
la mesurer, & de découvrir la cause de la
liaison*

liaison & de la succession de nos idées, elles seroient capables d'inspirer des soupçons sur la nécessité & l'éternité de notre être; & ce sont là de ces vues métaphysiques, que l'on peut regarder comme le principal objet de l'Auteur. Ainsi, quoiqu'au premier coup d'œil cet Ouvrage ne paroisse point donner de prise à la critique, il est néanmoins certain qu'on en pourroit tirer des inductions très-scabreuses.

Mr. de Maupertuis se recrie vivement contre ces insinuations, & y répond en ces termes. „ Tout Système intellectuel, „ tout Système dans lequel la révolution „ des Astres, le mouvement des Horlo- „ ges, les Livres de Chroniques & d'His- „ toires, ne sont que des phénomènes, „ conduira à ces doutes que Mr. Boindin „ représente comme si dangereux: & quoi- „ que notre Système aille peut-être plus „ loin que les autres, il ne contient rien „ qui puisse allarmer, si on l'entend bien, „ Je suis à couvert sous l'autorité des „ Auteurs qui ont réduit tout ce que „ nous voyons à des phénomènes, sans „ que les gens les plus orthodoxes ayant „ crié contr' eux; & il seroit bien in- „ juste que Mr. Boindin voulût me faire „ un crime de ce que les Dévots ne me „ reprochent pas.

„ Mais si l'on veut que je m'appuie „ encore d'une autorité plus directe & „ plus respectable, je citerai Mr. Berk- „ ley,

„ ley, dont les opinions approchent en-
„ core plus des nôtres. Voudra-t-on
„ que ma Philosophie soit plus timide que
„ celle d'un Evêque ?

„ Les autorités ne me manqueroient
„ donc point, si j'avois eu quelque cho-
„ se de trop hardi à justifier; & elles se-
„ roient, je crois, plus que suffisantes
„ pour défendre un homme à qui son é-
„ tat & son genre de vie permettent u-
„ ne honnête liberté de penser.

„ Mais je ne suis point ici réduit aux
„ autorités pour me défendre. Je puis
„ faire voir que mes réflexions sur la du-
„ rée, sur l'impossibilité de la mesurer &
„ de découvrir la cause de la liaison &
„ de la succession de nos idées, sont
„ bien éloignées d'inspirer des soupçons
„ sur la nécessité & l'éternité de notre
„ être. Je conviens qu'il est difficile de
„ se justifier contre des accusations trop
„ vagues, ou de répondre à des objec-
„ tions qui ne présentent point de sens
„ assez déterminé. Et c'est le cas
„ où je me trouve. Je fixerai donc
„ le sens du reproche de Mr. Boindin, &
„ je le ferai au péril de lui en donner un
„ qui ne seroit pas le sien; mais on ver-
„ ra du moins que dans celui que je lui
„ donne, je ne cherche pas à me favo-
„ riser moi-même.

„ Ce que Mr. Boindin entend par un
„ Etre

" Etre nécessaire & éternel, est apparem-
 " ment ce qu'entendent, ou les Philoso-
 " phes Orthodoxes, lorsqu'ils considèrent
 " Dieu comme l'Etre nécessaire, éternel,
 " infini, indépendant de tout autre Etre; ou
 " une autre espèce de Philosophes, qui
 " donnent les mêmes attributs à l'Uni-
 " vers. Mr. Boindin voudroit-il m'impu-
 " ter de prendre l'Homme pour la Dia-
 " vinité, ou pour l'Univers? Voudroit-il
 " faire croire que je le regarde comme
 " un Etre nécessaire, éternel, infini, in-
 " dépendant, moi qui ne lui attribue
 " qu'une existence si peu nécessaire, &
 " si peu éternelle, qu'entre deux per-
 " ceptions qu'il se représente comme
 " constitutives, je dis qu'il pourroit y
 " avoir eu des intervalles immenses où
 " il n'auroit pas même existé, moi qui
 " le regarde comme un Etre peut-être
 " interrompu & renouvellé à chaque in-
 " stant? Y a-t-il rien de si éloigné de
 " la nécessité & de l'éternité, qu'une
 " existence qui n'est peut-être pas mê-
 " me continuë? Mr. Boindin me repro-
 " chera-t-il de prendre l'Homme pour
 " l'Etre infini, à moi qui le reconnois
 " si borné que sa mémoire n'est pas suffi-
 " sante pour y marquer ni retenir ses per-
 " ceptions, qu'il s'embarrasse continuel-
 " lement lui-même dans les moyens
 " qu'il a choisis pour s'en rendre compte?
 " Enfin, dira-t-on que je le regarde
 " comme

» comme indépendant, tandis que je crai-
» gnois qu'on ne me reprochât de le fai-
» re trop géné ou trop passif, & que je
» dis que la cause de ses perceptions est
» vraisemblablement au-dessus de notre
» portée ?

» Je me suis tantôt contenté de citer
» des autorités, parce qu'elles suffisoient
» pour mettre mes opinions à couvert,
» & que la plupart de ceux à qui j'avois
» à faire, sont d'ordinaire plus convain-
» cus par les autorités, que capables de
» discuter eux-mêmes ce qu'ils vou-
» droient condamner. Mais je puis dire
» que le Système qui résulte de mes ré-
» flexions sur l'origine des Langues, tran-
» che ou anéantit toutes les difficultés qui
» fourmillent dans les autres Systèmes.
» Dans ceux-même où l'on est parvenu
» jusqu'à dire que nous ne saurions nous
» assurer que tous les objets que nous
» appercevons, existent autrement que
» dans notre ame, on peut encore de-
» mander, si ces objets, outre cette exi-
» stence intelligible, n'auroient pas une
» autre existence réelle & indépendante
» de nous ? Et alors si les objets sont ca-
» pables de cette autre existence, la nier,
» ou en douter, pourroit répugner à la
» Révélation, qui nous dit que ces ob-
» jets existent. Mais, dès que toute réa-
» lité dans les objets n'est & ne peut é-
» tre que ce que j'énonce, lorsque je
» suis

■ suis parvenu à dire, Il y a, il n'est plus,
 ■ & il ne peut plus être pour les objets
 ■ différentes manières d'exister. Il est
 ■ vrai, il est indubitable qu'ils existent
 ■ dans toute l'étendue de la signification
 ■ de ce mot, & qu'on ne peut plus trou-
 ■ ver leur existence en opposition avec ce
 ■ qui nous est révélé.

Passons au Tome II. La *Vénus Physique* en occupe d'abord un tiers. On sait que cet Ouvrage a précédé tous ceux dans lesquels d'autres Philosophes modernes, & en particulier Mr. de Buffon, ont proposé leurs idées sur la Génération. Il a donc à leur égard le mérite d'être original; & ils auroient dû le reconnoître d'une manière plus expresse qu'ils ne l'ont fait. Depuis ce tems - là Mr. de Maupertuis lui-même a encore étendu ses vues sur cette matière, & c'est ce qui a produit les Pièces qui paroissent ici à la suite de la *Vénus Physique*, sous le titre de *Système de la Nature*. La première forme que l'Auteur avoit donnée à ce Système, étoit celle d'une Thèse soutenue à Erlangen par un Docteur Allemand (*a*). Ce dé-

(a) Depuis cette Edition Latine, il en avoit paru deux autres, une avec la Traduction Françoise, qui n'indique ni l'année, ni le lieu; la troisième seulement en Françoise, avec un Avertissement & des Conjectures sur l'Auteur, qui porte Berlin, 1754, mais qui a été faite à Paris.

Janvier, Février & Mars 1756. 145

déguisement n'empêcha point que l'on ne reconnût d'abord à *Paris*, qui étoit le véritable Auteur , & l'Ouvrage fut attaqué , mais d'une manière décente , qui permettoit de se prêter à la Controverse. Mr. *de Maupertuis* ne voulant donc pas qu'on puisse imputer à son silence & au desaveu de ces Pièces , qui sembleroit en résulter , des motifs différens de ceux qui l'ont engagé à ne pas se découvrir d'abord , les reconnoît en les plaçant dans cette Edition de ses Oeuvres , & joint à l'exposition de son hypothèse sur la formation des Corps organisés , une défense dont l'utilité lui a paru devoir faire céder l'amour qu'il a pour le repos.

L'Adversaire dont il s'agit ici , c'est Mr. *Diderot* ; & l'on ne scauroit témoigner plus d'égards dans un cas semblable , que Mr. *de Maupertuis* en fait paraître pour ce Scavant. C'est dans ses *Pensées sur l'interprétation de la Nature* qu'il avoit placé ses Objections contre la Thèse d'*Erlangen*. Le passage qui les renferme , est trop long pour trouver place ici. Il suffira de dire que Mr. *Diderot* attaquoit l'hypothèse du Docteur *Baumann* , par les conséquences terribles qu'il prétend qu'on peut en tirer ; & c'est à se mettre à l'abri de ces conséquences que Mr. *de Maupertuis* emploie principalement sa Réponse. Il est assez singulier que Mrs. *Reindin* & *Diderot* ayant exigé de lui une
Tom. XVIII. Part. I. K Con-

Confession de foi plus détaillée qu'aucun des autres Critiques de ses Ouvrages.

D'abord on fait remarquer qu'il n'y a point d'Hypothèse Philosophique, qu'on ne puisse mener à ces conséquences, auxquelles on donne le nom de *terribles*; & on le prouve par celles de *Descartes*, & de *Malebranche*. Notre esprit, aussi borné qu'il l'est, ne trouvera jamais aucun Système, où toutes les conséquences s'accordent; car un tel Système seroit l'explication du Tout. Les Systèmes les plus étendus n'embrassent qu'une très-petite partie du plan qu'a suivi la Suprême Intelligençe; nous ne voyons, ni le rapport des parties entr'elles, ni leur rapport avec le Tout. Ce n'est donc point un moyen légitime, ni reçu pour renverser une hypothèse, que de la combattre par des conséquences éloignées qu'on peut en tirer; & voici les seuls effets qu'une semblable méthode peut produire sur les différens esprits.

1. Il en est que des conséquences opposées aux Dogmes Théologiques n'aimeront point; qui ne croiront point que l'impossibilité d'accorder la Philosophie avec la Révélation, doive faire rejeter une hypothèse qui d'ailleurs s'accorde bien avec la Nature. Pour ceux-là toutes les Objections sont sans force.

2. Il en est d'autres qui ne regarderont point les conséquences fâcheuses qu'elles peuvent produire.

peut tirer d'une hypothèse, comme des preuves décisives contre. Ils penseront ; ou que ces conséquences ne sont pas des suites nécessaires de l'hypothèse , ou qu'elles ne sont point en effet contradictoires à ce que nous devons croire ; que la Religion & la Philosophie ont des districts si différens , que nous ne pouvons passer de l'une à l'autre ; que l'Etre Suprême voit la chaîne qui les unit , mais que cette chaîne est au-dessus de notre portée. Ceux qui pensent ainsi , ne seront que médiocrement ébranlés par les Objections.

3. Pour le petit nombre de ceux que tout allarme ; qui , dès qu'une Proposition Philosophique leur est présentée , vont la porter au Temple pour en juger à la lueur de la lampe ; c'est à eux que les Objections de Mr. Diderot paroissent adressées , & c'est en leur faveur que Mr. de Maupertuis y répond.

Nous ne pouvons placer ici qu'une de ces Objections avec la réponse. Le Docteur Baumann accorde le sentiment , ou la perception , aux plus petites parties de la Matière ; sur quoi l'Auteur de l'*Interprétation de la Nature* lui demande : si l'Univers , ou la Collection générale de toutes les molécules sensibles forme un Tout , ou non. " Si le Docteur , dit-il , répond qu'elles ne forment point un Tout , il ébranlera d'un seul mot l'existence de

Dieu, en introduisant le désordre dans la Nature, & il détruira la base de la Philosophie, en rompant la chaîne qui lie les êtres. S'il convient que c'est un Tout, où les éléments ne sont pas moins ordonnés que les portions, ou réellement distinctes, ou seulement intelligibles, le sont dans un élément, & les éléments dans un animal ; il faudra qu'il avoue qu'en conséquence de cette population universelle, le Monde semblable à un grand animal, à une ame ; que le Monde pouvant être infini, cette Ame du Monde, je ne dis pas est, mais peut être un Système infini de perceptions, & que le Monde peut être Dieu.

Ce Dilemme péche d'abord contre la règle fondamentale de cette sorte d'argument ; le terme employé dans l'une & l'autre partie est équivoque, faute de bonne définition. L'Univers est-il un *Tout*, oui ou non ? Dans la négative, Mr. Diderot ne définit point le terme *Tout*, & le laisse dans le sens le plus vague ; dans l'affirmative, il lui donne un sens déterminé, & le sens qu'il lui plaît, pour arriver à une conclusion fâcheuse. Ce procédé est déjà en soi un piège dont le Docteur Baumann pourroit se plaindre ; mais il s'attache à prouver qu'il ne court aucun risque d'y tomber.

Si par le *Tout* on entendoit ce qui ne laisse rien au-delà, demander si l'Univers est

un Tout ou non , est une question indifférente , que Mr. Diderot n'a point eu en vuë. Si par un *Tout* on entend un édifice régulier , un assemblage de parties proportionnées , & toutes chacune à leur place , il est égal de répondre oui ou non. Si l'on prend la négative , on suivra l'exemple d'Auteurs de la plus haute piété , qui loin de prendre l'Univers pour un *Tout régulier* , ne le regardent que comme un amas de ruines , dans lequel à chaque pas se trouvent des désordres de toute espèce , désordre dans le physique , dans le métaphysique , & dans le moral. Si l'on se détermine pour l'affirmative , il ne s'ensuivra point de ce que dans quelque corps particulier , tels que ceux des Animaux , les perceptions élémentaires des Animaux consistent à former une perception unique , il ne s'ensuivra point , dis-je , que cette copulation de perceptions s'étende nécessairement à l'Univers entier. Cette manière de raisonner n'est qu'une espèce d'analogie , qu'on est en droit d'arrêter où l'on veut , incapable de prouver , ni la vérité , ni la fausseté d'un Système.

La question de la continuité de l'Univers est aussi étrangère à cette dispute. Qu'il y ait d'ailleurs du vuide , ou qu'il n'y en ait pas , les parties de la Matière étant toujours distinctes , & l'une ne pouvant jamais être l'autre , quelque rapprochées qu'elles soient , elles ne feront ja-

mais de l'Univers qu'un *continu* apparent. Ce que nous pouvons donc prendre pour un *Tout*, ne peut jamais être qu'un assemblage plus ou moins composé de parties, formant un édifice plus ou moins régulier ; mais dans lequel il ne sera jamais nécessaire que ce qui dépend de l'organisation de telle ou telle partie, s'étende à l'édifice entier.

Il resteroit donc à admettre pour le mot de *Tout* le développement que Mr. Diderot en fait, & la définition qu'il en donne dans la seconde partie de son dictionnaire ; ce qui revient à entendre par un *Tout* le Dieu de Spinoza. Mais alors le Docteur Baumann niera que l'Univers soit un *Tout* ; & le niera, sans qu'on puisse jamais soutenir que son Système renferme cette idée. En effet, bien loin que la réunion de perceptions des parties élémentaires qui forment les corps des Animaux entraîne des conséquences périlleuses, on n'auroit pas lieu de craindre de l'admettre, ou d'admettre quelque chose de semblable, dans des parties plus considérables de l'Univers ; de donner à ces grands Corps quelque espèce d'instinct ou d'intelligence, sans qu'il s'ensuivît que nous en fussions des Dieux. Dans tous les tems, dans toutes les Sectes, & dans le sein même du Christianisme, il y eu non seulement des Philosophes, mais des Théologiens, qui ont admis des âmes dans

Janvier, Février & Mars 1756. 151

dans les Etoiles & dans les Planètes.

Nous n'avons pas assez d'espace pour entrer dans un plus grand détail sur cette Réponse de Mr. de Maupertuis à Mr. Diderot; mais il est essentiel pour l'instruction de tant de Philosophes téméraires dont ce Siècle fourmille, & pour l'éducation de ceux qui auroient pu confondre Mr. de Maupertuis avec eux, en jugeant trop légèrement de ses opinions, il est essentiel, dis-je, de placer ici la déclaration par laquelle il termine sa Réponse. „ Nous sommes, dit-il, si remplis du plus profond respect pour la Religion, que nous n'hésiterions jamais à lui sacrifier notre hypothèse, & mille hypothèses semblables, si l'on nous faisait voir qu'elles contiennent rien qui fût opposé aux vérités de la Foi, ou si cette autorité à laquelle tout Chrétien doit être soumis les désaprouvoit. Mais nous regarderions comme un outrage fait à la Religion, si l'on pensoit que quelque conjecture philosophique, qu'on ne propose qu'en chancelant, fût capable de porter préjudice à des vérités d'un autre ordre & d'une tout autre certitude.

Le reste du second Volume, auquel nous nous bornons dans cet Extrait, réservant le troisième & le quatrième pour un autre, est rempli par ces Lettres, que les conjectures où elles vitent le jour

K 4 pour

pour la première fois, ont fait lire & examiner avec plus d'attention quaucun des autres Ouvrages de Mr. de Maupertuis. Le récit de ces conjonctures est tracé dans l'Avertissement qui précédent déjà une Edition in 12. faite à Paris. Sa brièveté nous permet de l'insérer ici.

„ Ces Lettres n'étoient pas encore ré-
 „ panduës dans le Public, que la haine
 „ s'étoit déchaînée de la manière la plus
 „ indigne. Si l'on a lu ce fameux Li-
 „ belle imprimé tout à la fois en plu-
 „ sieurs endroits, on verra qu'il est bien
 „ plus fait contre moi que contre mon
 „ Ouvrage; qu'on n'y représente qu'avec
 „ la plus grande injustice la plupart des
 „ choses qui se trouvent dans ces Lettres;
 „ qu'on n'a rien du tout compris aux au-
 „ tres; que le reste n'est qu'un torrent
 „ d'injures.

„ Si mon Ouvrage eût été véritablement
 „ attaqué, je ne fais si j'eusse été tenté
 „ de répondre: mais on attaquoit ma
 „ personne, & le Roi le plus juste a pris
 „ ma défense. Ce Monarque, qui accor-
 „ de au bel-esprit une protection si mar-
 „ quée, met avant tout ce qu'il doit à
 „ l'homme. Tandis que d'une main il ré-
 „ compensoit magnifiquement les talents,
 „ de l'autre il signoit la sentence contre
 „ l'abus criminel qu'on en faisoit. (a)

A R-

(a) Le Libelle fut brûlé le 24 Décembre 1752, par
 la main du Bourreau, dans toutes les Places publiques
 de Berlin.

Janvier, Février & Mars 1756. 153

LETTRE: LETTRE: LETTRE: LETTRE: LETTRE: LETTRE: LETTRE

ARTICLE IX.

INSTRUCTION CHRETIENNE, aux dépens d'une Société de Gens de Lettres. A la Neuveville de l'Imprimerie de J. J. Marolf. 1754. in octavo. Tome I. pag. 344. Tome II. pag. 473. Tome III. pag. 512. Tome IV. pag. 360. Tome V. pag. 278. sans les Tables.

Le retardement que nous avons apporté à rendre compte de cet Ouvrage, auquel une des principales places dans ce Journal appartient de droit, a été en quelque sorte volontaire. Nous avons voulu voir quels seroient les différens jugemens que d'autres en porteroient avant nous, & même en général l'accueil qu'il recevroit du Public, non pour nous y conformer, & en être le simple écho, mais pour résumer en quelque sorte les voix, & dresser une espèce d'arrêté d'après la diversité des suffrages. En général on a rendu à l'Auteur, déjà reconnu par d'excellens Ouvrages, pour un de ceux qui scavaient manier les Doctrines Salutaires de la Religion avec le plus de succès, on lui a, dis-je, rendu la justice qui ne peut lui être refusée, c'est qu'il a l'art de proposer les matières avec une netteté, un ordre,

un tour lumineux & persuasif, qui éclairent & convainquent les personnes capables d'un degré d'attention qui peut se trouver dans le peuple & parmi les généraux les plus bornés. Ce talent est assurément le plus nécessaire de tous à ceux qui enseignent la Religion de vive voix, ou par écrit. A l'exemple de leur Divin Maître ils doivent toujours penser que c'est aux simples, aux pauvres en esprit, que la Révélation est adressée, & qu'il faut la leur présenter dégagée de toutes ces vaines subtilités que les hommes y ont ajoutées.

Mais il ne feroit pas impossible de se tromper, & de donner dans une extrémité dangereuse, en poussant les choses trop loin à cet égard. Le goût de simplifier en fait de Religion, est devenu une espèce de manie; ou même des gens mal intentionnés pour l'Evangile ont habilement saisi cette idée, & en ont fait une des batteries les plus fortes qu'on ait dressées depuis longtems contre la Religion. Il n'est pas nécessaire de détailler ici les artifices qui ont été mis en œuvre. Les Dogmes ont été proposés comme des objets supérieurs à nos connaissances, qui faisoient une partie isolée de la Religion, relative à Dieu plutôt qu'à l'Homme: & l'on a réservé le nom d'*essentiel* pour la Morale & les Devoirs, comme si le Chrétien pouvoit vivre *sobrement, justement, & sainement*.

religieusement, sans avoir continuellement devant les yeux cette *grace salutaire* qui lui est *clairement apparue*. Tout vrai Théologien, qui connoît l'esprit de l'Evangile, & le but de la mission de son Sauveur, doit être extrêmement attentif à conserver les Dogmes dans leur pureté & dans leur force, & à maintenir là liaison essentielle & indissoluble qu'il y a entr'eux & toutes les autres parties de la Religion. C'est se rendre suspect, & prévariquer, que de biaiser le moins du monde là-dessus. La moindre brèche dans l'édifice de la foi est dangereuse; l'Ennemi qui a toujours les yeux ouverts s'en prévaut, & plusieurs Ames foibles sont la victime de ces relâchemens.

Ces réflexions ne scauroient être trop présentes à l'esprit de ceux qui sont appellés à propager le *Christianisme*, de peur qu'au - lieu d'une Doctrine vivante & salutaire, ils ne donnent à leurs Disciples un fantôme, une ombre de Religion, dénuée de tout ce qui peut sanctifier & sauver les Ames. Ces derniers tems ont produit beaucoup d'Ouvrages Catéchétiques; & il est à craindre que cela n'aille trop loin, si tant est que les choses n'en soient pas déjà - là. Cependant, comme dans tous les genres d'écrire il ne reste qu'un certain nombre d'Ouvrages qui par leur mérite supérieur conservent la préférence & demeurent en usage, nous ne doutons pas

pas que celui-ci ne soit de ce nombre; & de nouveaux degrés de perfection que l'Auteur se propose d'y donner dans une révision à laquelle il est occupé, en rendront sans-doute le mérite entièrement décidé, & feront disparaître quelques Censures légères auxquelles il a été exposé. Car nous ne croyons pas que notre Théologien doive faire attention à des sorties aussi vives & aussi peu décentes que l'ont été celles de certains Ecrivains, à la tête desquels on peut bien mettre celui d'une *Bibliothèque Théologique Allemande*, qui paroît périodiquement. Celui-ci a cru devoir signaler son zèle dans cette occasion, & il n'a fait voir que son peu de modération & de charité. Sur des fondemens peu solides il n'a pas balancé non seulement de charger l'Auteur de l'*Instruction Chrétienne* de qualifications odieuses, mais encore de les faire retomber sur tout le Corps dont il est Membre, sur une Université & sur un Etat que l'on représente comme connivant aux derniers excès de corruption en fait de Doctrine. Il est fâcheux que les Théologiens ne veuillent point faire cesser ces accusations qu'on leur a si souvent intentées, d'allumer le feu & de semer la discorde, dans le tems qu'ils sont appellés au support & à un esprit de douceur Evangélique.

Après cette espèce d'Introduction nous allons partager en deux Extraits l'exposé analytique

lytique de cet Ouvrage , dans lequel nous suivrons fidélement l'ordre que l'Auteur y a fait régner.

Le Livre I. contient des Réflexions générales & préliminaires sur la Religion. On y traite en trois Chapitres , du bonheur de l'homme , & comment on y parvient par la Religion ; des deux extrémités qu'il faut éviter en matière de Religion , qui sont l'Impiété & la Superstition ; & des deux moyens que nous avons de nous instruire dans la Religion , sçavoir la Lumière Naturelle , & les Révélations Supernaturelles. Sur ce dernier Article on établit , que dans l'ordre de nos connaissances il faut consulter la Raison , pour voir tout ce qu'elle peut nous découvrir de Dieu & de sa volonté , avant que de rechercher s'il y a une Révélation Divine , & en quoi cette Révélation étend & perfectionne nos connaissances naturelles.

En suivant cette Méthode , on parle dans le Livre II. de la connoissance de Dieu & de la Religion , telle que nous pouvons l'avoir par la seule Lumière Naturelle. La première Preuve de l'Existence de Dieu , qui est mise ici en œuvre , est tirée de la nécessité d'une première Cause éternelle & intelligente. L'Auteur avertit dans une Note qu'on peut omettre ce Chapitre , si on le trouve trop abstrait ; & que c'est le seul , avec une partie du Cha-

Chapitre suivant, où il ait fallu mêler un peu de Philosophie, pour mieux détruire le *Spinozisme*, qui est le grand refuge des Athées. Suivent deux autres Preuves, celle que fournit le bel ordre qu'on remarque dans la Nature, & celle qui est prise de la considération de notre Ame, des lumières de la Raison, & des sentiments de la Conscience. Cette dernière idée a été regardée par plusieurs Philosophes comme peu concluante, puisque l'état de ce qu'on appelle Conscience dépend en général des idées reçues par l'éducation & dans le commerce des autres hommes. On pourroit donc trouver quelque défaut de précision dans ce qui est dit ici, que les principes de la Raison & de la Conscience ne peuvent venir que d'un Auteur intelligent, qui connoissant lui-même parfaitement la vérité, l'ordre, & la justice, a mis dans notre ame une lumière spirituelle, pour discerner le vrai, pour aimer l'ordre, & pour choisir ce qui est propre à perfectionner notre Nature. C'est comme un rayon de la Sagesse éternelle.

Ces notions conduisent à celle de la Loi Naturelle, que Dieu a donnée à l'Homme. Quoique cette Loi n'ait été accompagnée d'aucun acte de promulgation, elle n'en est pas moins obligatoire; parce qu'il suffit, pour être obligé, d'avoir un Supérieur, & de connoître clairement

rement sa volonté, par quelque voie que ce soit. Ce que la Raison nous montre comme convenable à notre nature, à nos facultés, & à notre destination, est une indication non équivoque & assez formelle des vues & de l'intention de celui qui en est l'Auteur.

Mais cette Lumière Naturelle nous découvre-t-elle une Vie à venir? On l'affirme, en se fondant sur trois preuves. La première est tirée de la nature incorruptible de notre ame. La seconde, de ses sentimens & de ses vues, par où notre esprit s'élève à quelque chose de plus grand que cette Vie, si courte & si imparfaite. La troisième est tirée de la Loi Morale que Dieu nous a donnée, dont la conséquence est que chacun reçoive finalement la peine ou la récompense qui lui est due. Il faut cependant avouer qu'il paraît par l'exemple des plus fâches d'entre les Payens, qui faisoient de cette matière un des principaux objets de leurs réflexions, que ces preuves ne scauroient conduire à la conviction, & qu'elles laissent toujours l'ame flottante dans l'incertitude. D'ailleurs l'Ecriture nous dit positivement, que c'est JESUS-CHRIST qui a mis la vie & l'immortalité en évidence.

Le troisième Livre passe à la Révélation Divine, qui est le second moyen de nous instruire dans la Religion. On examine

mine d'abord ce qu'une semblable Révélation peut ajouter d'utile à la Lumière Naturelle ; & l'on fait voir que les principales Vérités à la connoissance desquelles la Raison nous conduit, ont besoin d'être mises dans un plus grand jour, & surtout d'être solidement prouvées par une autorité incontestable, telle qu'est celle de Dieu révélant aux hommes sa volonté. Mais, quand on voudroit prétendre que la Raison suffiroit à l'Homme dans l'état d'intégrité, au moins la chose est-elle insoutenable par rapport à l'Homme pécheur, à l'égard duquel il faut que Dieu use de pardon & de grâce. Comment nous assurer de ce pardon ? La Raison permet tout au plus de présumer que Dieu pourroit l'accorder à une repentance parfaite, mais on demeure toujours dans la perplexité la plus effrayante.

La Révélation existe, nos Livres Sacrés la contiennent, ils renferment des choses qui ne peuvent être émanées que de l'ieu ; & les fausses Révélations qui voudroient s'élever à côté de la véritable, ne lui portent aucun préjudice ; parce que nous avons des moyens assurés de distinguer à cet égard le vrai du faux. Ces moyens sont la nature de la Doctrine, la conduite des Envoyés de Dieu, & les Prédications, ou les Miracles, par lesquels ils justifient leur mission. Quand on trouve ces caractères réunis dans une Doctrine, on ne doit

doit point craindre de se tromper en la prenant pour une Révélation du Ciel. Autant qu'il y auroit d'imprudence & de crédulité à recevoir, comme céleste, une Doctrine inventée par les hommes, autant y auroit-il de témérité à rejeter une Doctrine revêtue de pareilles marques de Divinité.

Les Livres de l'Ancien Testament sont Divins, & contiennent des Révélations authentiques. On trouve des traits frappans d'excellence & de divinité dans la Doctrine & dans les Loix de Moïse. Ce respectable Historien fait connoître le vrai Dieu, la vraye origine du Monde, & la vraye nature de l'Homme. On ne s'aurroit comprendre où ce Législateur auroit pu prendre des idées aussi faines, ni comment un Peuple aussi grossier que les Juifs, auroit pu se distinguer par un culte si pur, si Dieu par un bienfait particulier n'eût pris soin de l'instruire. Mais ce qu'il y a de plus frappant dans l'Ancien Testament, ce sont les prédictions qui se rapportent au Nouveau, & leur exact accomplissement sous l'Évangile.

Cependant le Nouveau Testament brille d'un éclat encore plus vif, soit par l'excellence de la Doctrine considérée en elle-même, soit par l'évidence des faits miraculeux qui l'ont accompagnée. On y trouve précisément tout ce que l'on peut désirer pour rétablir la pure Religion.

Tom. XVIII. Part. I. L gion

gion Naturelle, pour lui servir de Supplément, & pourachever ce que l'Ancien Testament avoit heureusement commencé. JESUS-CHRIST a épuré tout ce qui restoit encore de grossier dans le culte des Juifs. Il donne une idée plus étendue des perfections de Dieu, & surtout de sa bonté paternelle envers toutes les Nations; il appelle les Payens mêmes à l'Alliance Divine, en les invitant à renoncer à leur Idolâtrie, & à se réunir dans le Culte du seul vrai Dieu. Il enseigne la Morale la plus parfaite, & il promet expressément le pardon des péchés à tous ceux qui se repentiront, & qui s'appliqueront sincèrement à bien vivre. Il recommande sur toutes choses l'amour de Dieu & du Prochain. Et pour annoblir nos vuës, pour nous consoler dans l'adversité, & nous soutenir efficacement dans la pratique des Vertus les plus pénibles, il tourne nos pensées vers la Vie à venir, & nous promet positivement une félicité céleste. La vie du Sauveur, ses miracles, ceux des Apôtres, l'harmonie des deux Alliances, sont autant de sources de preuves qui mettent le sceau à la vérité & à la divinité du Nouveau Testament.

Telle étant l'Ecriture Sainte, nous devons la reconnoître pour la règle de notre foi. Sans admettre que chaque phrase, & chaque mot de l'Ecriture Sain-

soit divinement inspiré, (ce qui n'est point nécessaire, parce que notre foi ne roule pas sur quelques termes de plus ou de moins,) il suffit de s'en tenir au fonds & à la substance de cette Doctrine. Il ne faut point, en lisant la Bible, s'arrêter trop à ce qui est simplement de style & de méthode. La piété doit surtout chercher les choses qui sont répétées en plusieurs endroits, & de diverses manières par les Auteurs Sacrés, comme étant le fonds & l'essentiel de la Religion Révélée.

Afin que l'Ecriture Sainte puisse servir de Règle de foi, il faut qu'elle soit bien entendue & fidélement interprétée. On ne scauroit dire que l'Ecriture Sainte soit difficile à entendre ; il s'y trouve à-la-vérité des endroits obscurs, comme dans tous les Livres anciens, ou écrits dans une Langue étrangère ; mais d'ailleurs, soit pour le style, soit pour les choses, c'est un des Livres les plus clairs, & les plus à la portée de tout le monde. Les règles que donnent tous les judicieux Critiques pour bien entendre les autres Livres, peuvent être appliquées avec succès à l'Ecriture Sainte.

Une lecture attentive des Saints Livres, faite dans les dispositions d'esprit & de cœur que la Religion demande, produit la Foi *Religieuse*, ou *Chrétienne*, qui emporte une humble déférence à l'Autorité

Divine ; mais qui , bien loin d'être une foi aveugle , est une foi très - éclairée , qui fait usage des lumières naturelles , pour connoître les premières Vérités ; & qui , lors même qu'elle vient ensuite à écouter l'Ecriture Sainte , continué à consulter la Raison , soit pour examiner la vérité & l'autorité divine de cette Ecriture , soit pour en comprendre le sens . Voici la chaîne que forment les degrés de l'examen auquel le Chrétien est appellé .

Dieu ne sauroit nous tromper.

Dieu s'est révélé par JESUS-CHRIST.

Nous avons dans le Nouveau Testament la vraie Doctrine de JESUS-CHRIST.

Tels & tels Points de Religion sont clairement enseignés dans le Nouveau Testament.

Donc je dois croire tels & tels Points de Religion.

Nous arrivons au Livre IV. qui traite des Perfections Divines. Il suffira d'indiquer l'ordre où les matières sont traitées , tous les bons Auteurs s'accordant à proposer cette Doctrine à peu près sous le même point de vue . Notre Auteur commence donc par établir l'Unité de Dieu ; il parle ensuite de sa Nature spirituelle ; après quoi il passe en revue l'Eternité , la Toute - puissance , la Science infinie , la Toute - présence , l'Immutabilité ,

té , la Sagesse & ses diverses branches , la Vérité , la Sainteté & la Justice , la Bonté , la Miséricorde ; enfin il considére la félicité de Dieu & sa gloire , & conclut par des réflexions sur la grandeur des Perfections Divines . Il régne beaucoup de justesse dans toutes les notions qu'on donne des attributs de l'Etre Suprême . En expliquant , par exemple , la présence universelle de Dieu , on dit d'une manière fort sensée , qu'elle n'emporte point une présence locale , ou corporelle , comme si Dieu remplissoit un espace ; mais qu'il s'agit d'une présence spirituelle , qui consiste en ce que Dieu façait tout , & peut agir partout , en sorte qu'aucun lieu n'est hors de sa connaissance & de son pouvoir . Ainsi l'immenſité de Dieu n'est proprement que la réunion de sa Toute-scienece & de sa Toute-puissance .

La Création du Monde en général , & celle de l'Homme en particulier , font l'objet du cinquième Livre . Sans entrer dans aucune discussion métaphysique sur la nature de l'acte de la Création , on s'attache à montrer que la connoissance du Dogme & du Fait , telle que nous la puissons dans nos Saintes Lettres , est d'une extrême importance : 1. en ce qu'elle nous découvre la vraye Origine & la première Cause de tout , & que par-là elle détruit d'un côté les faux Systèmes de ces Philosophes , qui croyoient le Monde éternel ,

ou qui en attribuoient la formation au hasard ; & de l'autre les Fables de plusieurs Nations sur l'antiquité de leur origine , & sur ce qu'elles prétendoient que leurs premiers Fondateurs étoient sortis de la Terre , comme des Plantes . La Vérité enseignée par Moïse est donc également importante pour la bonne Philosophie & pour l'Histoire . Mais 2. le Dogme de la Création est un principe fondamental pour la Religion ; puisqu'en apprenant à connoître quelle est la première Cause de tout , nous apprenons à connoître notre Maître & notre Bienfaiteur , à qui nous devons obéir & rendre hommage ; & nous apprenons à nous garder de l'Idolâtrie , en distinguant avec soin le Créateur qui est unique , d'avec les Créatures , qui , de quelque excellence qu'elles puissent être , ne méritent pas notre adoration .

Après avoir parlé des bons & des mauvais Anges , conformément à ce que l'Ecriture nous en dit , on passe à l'Homme , pour considérer sa nature & son origine , l'état d'épreuve où Dieu l'a placé , & l'introduction du péché dans le Monde . Les Théologiens rigides trouveront peut-être qu'on a poussé trop loin ici l'omission du Péché originel & de ses effets . Tout ce qui peut se rapporter à cette matière , est exprimé par la Réponse suivante , faite à la Question : *Ce qui se passa à l'égard du premier Homme , n'intéresse-t-il pas toute sa posté-*

postérité ? „ Oui , répond - on , la même „ Loi Morale que Dieu avoit donné à „ Adam , qui consiste à s'abstenir du mal „ & à faire le bien , Dieu la donne égale- „ ment à tous . La condition de rendre „ hommage à Dieu par quelque acte de „ Religion , subsiste toujours , quoique „ les signes particuliers par où nous ma- „ nifestons ce dévouement à Dieu , puif- „ sent varier . La Sanction de la Loi Na- „ turelle est toujours la même ; le bon- „ heur étant le prix de l'obéissance , „ au - lieu que l'homme se perd par „ le crime & l'impitét . Ce qui sédui- „ sit Adam , est encore ce qui séduit „ tous les pécheurs ; d'un côté ce sont „ les cupidités charnelles , & de l'autre „ l'esprit d'indépendance . A cet égard „ Adam a été le chef & le modèle de „ tous les Profanes & de tous les Pé- „ cheurs . Enfin la Sentence prononcée „ contre lui , s'exécute également contre „ ses descendants , suivant qu'ils partici- „ pent plus ou moins à sa rébellion .

Le VI. Livre traite de la Providence Divine . On prouve d'abord qu'elle con- serve & gouverne le Monde . Ensuite , pour répandre un plus grand jour sur cette doctrine , on distingue entre une Providence générale & ordinaire , qui con- sistе simplement à conserver les choses , & à maintenir l'ordre une fois établi ; & une Providence particulière , variable , & moins

moins ordinaire , par laquelle Dieu intervient plus ou moins dans les événemens , selon que l'exige l'état variable du Monde , & le gouvernement des Créatures libres. Il semble que les notions d'une saine Philosophie ne règnent pas assez dans cet endroit. On y suppose en Dieu des opérations détaillées & successives , & un recours , quoique rare , à des moyens furnaturels & miraculeux , qui ne quadrant point à l'immutabilité du premier Etre , & à cette connoissance infinie , qui ayant tout prévu dès le plan , doit avoir pourvu à tout dans le plan même. Ce que l'on dit pour fixer l'action de la Cause première relativement à celle des Causes fécondes , est mieux développé. On entre dans un détail étendu de toutes les choses auxquelles Dieu concourt , & l'on conclut en disant que la seule à laquelle il n'ait aucune part , c'est le péché , ou le mal que les hommes commettent. Car , ajoute - t - on , nous sentons tous dans notre conscience que nous agissons librement , & que le blâme de nos mauvaises actions ne peut retomber que sur nous. Dieu ne nous y pousse point : au contraire il nous en détourne par tous les moyens de direction & de persuasion , qu'on a coutume d'employer avec les Créatures libres. On finit en exposant d'une manière très - solide & pleine d'édification les grands usages qui résultent de

Janvier, Février & Mars 1756, 169

de la Doctrine de la Providence.

Cette Doctrine conduit tout naturellement à réfléchir dans le Livre VII. sur les soins que la Providence Divine a pris des hommes par rapport à la Religion; & à entamer par conséquent le fil de l'Histoire Sainte , qui n'est autre chose qu'une suite des témoignages les plus marqués de l'intervention de cette Providence en faveur des anciens Fidèles. Les Patriarches *Hébreux* paroissent les premiers sur la scène. On voit ensuite leurs descendants devenus une grande Nation, dont Dieu se déclare le Roi , & qu'il soumet à une forme de Gouvernement Théocratique. C'est ici le lieu du Décalogue, des Commandemens duquel on donne l'explication , en faisant sentir l'excellence de cette Loi par-dessus celles des autres Nations , qui ne faisoient aucune mention des Vérités capitales & des grands Principes de la Religion. Les Loix Cérémonielles étoient très-convenables au génie & à la situation des *Israélites*; elles servoient à rendre la Religion plus palpable pour un Peuple grossier , & elles mettoient une barrière entre lui & les Nations idolâtres dont il étoit environné. Enfin , les Loix Politiques assortissoient fort bien aux autres Loix tant Morales que Cérémonielles, pour faire une Constitution Nationale bien liée dans toutes ses parties. En général , toutes les Loix Mo-

saïques étoient pleines d'équité, d'humanité & de sagesse.

Cependant la Loi donnée au Peuple *Juif* ne renfermoit point tout ce que l'on peut désirer en matière de Religion. On ne peut la regarder que comme les premiers rayons d'une plus grande lumière ; comme le commencement de la Révélation Divine proportionnée à l'état & aux besoins du Peuple d'*Israël* ; comme d'excellens principes d'instruction que Dieu donnoit à une Nation qui étoit encore dans l'enfance ; comme une introduction & une préparation à des enseignemens plus relevés & à un culte plus épuré. Un des principaux inconveniens de l'imperfection de cette Loi, c'est qu'il n'y étoit pas fait une mention assez expresse de la Vie à venir, ce qui influoit beaucoup sur la Morale. On scâit que les *Sadducéens* nioient ouvertement un Etat à venir, comme un simple Point de Philosophie, qui n'avoit point été établi ni décidé par la Loi. Tant d'Ordonnances Rituelles imposoient aussi aux hommes un joug incommode, & une gêne inutile. Il étoit donc assez facile de comprendre que cette Loi n'étoit pas faite pour durer toujours. Il étoit digne de Dieu de la dégager un jour de ce qu'elle avoit de matériel, & de propre seulement à un Peuple, & d'y joindre des promesses plus excellentes comme celles d'une Vie à venir.

Les

Janvier, Février & Mars 1756. 171.

Les Prophètes ajoutèrent leurs instructions à celles de Moïse, & épurèrent de plus en plus les idées des Juifs sur l'inutilité des Observances Cérémonielles, sans la vertu & la piété. Mais leur principale fonction fut celle d'annoncer la venue du Messie, c'est-à-dire, d'un Libérateur plus illustre que tous les autres, par qui la gloire du Dieu d'*Israël* seroit portée jusqu'aux extrémités de la Terre. Les Prophètes désignèrent ce Messie par tous les caractères qui pouvoient le rendre reconnaissable, lorsqu'il viendroit. Cependant les Juifs ne s'en formèrent pas de justes idées, & nourrissent des préjugés charnels, qui les empêchèrent de reconnoître en *Jesus-Christ* ce grand objet de leur attente. Les Prophètes cessèrent après le retour de la Captivité de *Babylone*, & les Juifs n'eurent plus d'autres Docteurs que les Sacrificateurs & les Scribes. Ils se partagèrent en différentes Sectes, dont on donne ici une idée; & l'on conclut le premier Tome, en faisant remarquer comment l'ancienne Loi préparoit & conduisit à une Révélation plus parfaite.

C'est cette Révélation qui fait l'objet du Tome second. Le Livre VIII. qui en fait l'ouverture, commence par des Réflexions générales sur la venue de *Jesus-Christ*, & sur *Jean Baptiste* son Précurseur. On y expose le besoin que les hommes avoient d'un Sauveur, &

& ce qu'ils devoient attendre de lui. Pour tracer ensuite un Tableau de la *Doctriné Chrétienne*, on la réduit aux cinq Points suivans; 1. la vraye connoissance de Dieu; 2. le vrai culte de Dieu. 3. une bonne Morale; 4. une Oeconomie de Grace en faveur des pécheurs repentans; & 5. l'attente d'une Vie à venir, & d'un Jugement dernier. En parlant de l'Oeconomie du Salut, on indique les trois conditions de l'Alliance de Grace, qui sont la repentance, la foi, & la sanctification; on fait voir, comment une Oeconomie de Grace jointe à la Loi nous met dans une condition plus favorable, & combien ce tempérament est convenable à l'état de l'humanité; enfin on développe les avantages qui reviennent au Chrétien, d'être affranchi, régénéré, & adopté de Dieu. Les dernières matières de ce Livre sont l'immortalité de l'Ame, la fin du Monde, la résurrection des Morts, le Jugement dernier, les suites de ce Jugement tant pour les Bons que pour les Méchans, & les usages qui résultent de cette Doctrine.

Quelque importantes que soient ces matières, nous ne nous y arrêtons pas, afin de résERVER notre attention au Livre IX. qui traite de la Vie de JESUS-CHRIST, de sa dignité, & des preuves qu'il a données de sa Mission Divine. Ce Livre commence par une indication abrégée

gée des faits , ou des preuves sur les-
quelles J E S U S - C H R I S T a fondé la di-
vinité de sa Mission & de sa Doctrine. En
voici l'énumération. 1. Chacun pouvoit
remarquer dans sa vie & dans ses discours
un caractère si éminent de sainteté , de
candeur & de sagesse , qu'il n'est pas per-
mis de le confondre avec des Fanatiques,
ou des Imposteurs , qui se font faussement
dit inspirés de Dieu. 2. Il a fait des pré-
dictions qui ont eu leur accomplissement.
3. Il a opéré un grand nombre de Mir-
acles , qui marquoient en lui un pouvoir
surnaturel & divin. 4. Il a souffert vo-
lontairement la pauvreté , le mépris , les
outrages , & le supplice de la Croix : ce
qui montre qu'il n'agissoit point par des
motifs humains , mais qu'il cherchoit la
 gloire de Dieu & le salut des Hommes ,
 avec une piété désintéressée , & une cha-
rité sincère. 5. Il est ressuscité , & monté
glorieusement au Ciel , afin qu'on ne pût
pas douter du pouvoir extraordinaire
dont Dieu l'avoit revêtu. 6. Les diverses
circonstances de sa vie , de sa prédica-
tion , de sa mort , & des suites qu'elle a
euës , répondoient à ce qui avoit été an-
noncé & préparé sans l'Ancien Testament.
7. Il a communiqué à ses Apôtres & à ses
premiers Disciples les dons surnaturels du
St. Esprit , pour soutenir le témoignage
qu'ils rendoient en tout lieu à sa resur-
rection & à son ascension. Enfin il a tel-
lc.

lement bénî les pieux travaux des premiers Prédicateurs de l'Evangile, qu'encore que cette Doctrine fût contraire aux préjugés, aux coutumes, & au panchant des Peuples à qui on l'annonçoit, elle ne laissa pas de trouver créance, & de surmonter enfin la résistance & les obstacles que l'Incrédulité & la Politique mondaine y apportoient de toutes parts.

L'Auteur développe dans les Chapitres suivans le caractère éminent de sagesse & de vertu qui a brillé dans la personne de JESUS-CHRIST, les témoignages éclatans que Dieu a rendus à sa Mission, ses prédications, & ses miracles, dont il s'attache à prouver la certitude. Il passe de là à la mort du Sauveur; & après en avoir examiné les diverses circonstances, il indique les avantages que nous rétirons de cette mort, en considérant JESUS-CHRIST, premièrement comme un Martyr, & ensuite comme une Victime. Nous laisserons à ceux qui sont au fait de cette Doctrine, à juger si les idées suivantes remplissent bien tout ce que l'Ecriture nous dit du Sacrifice de J. C.

Après avoir expliqué le but & la signification des anciens Sacrifices, tant chez les Juifs que chez les Payens, on dit que la vraye réparation, ou satisfaction, que Dieu exige des pécheurs, c'est qu'ils s'humilient & se repentent sincèrement; mais qu'afin que l'homme s'humiliât vérita-

ritablement , il étoit bon qu'un signe ,
on une cérémonie , telle que les Sacrifi-
ces , servit à montrer & à déclarer ou-
vertement quel est le Droit Divin , & ce
que mérite le péché ; ensorte que , si
l'on obtient quelque faveur de Dieu , il
paroisse que c'est de sa part un pur acte
de compassion & de miséricorde . C'est
ainsi , continuë - t - on , qu'en usent mê-
me les Souverains envers les Criminels
auxquels ils veulent bien pardonner . Ils
laissent premièrement agir la Loi qui con-
damne le Coupable ; & quand la sentence est
rendue , & que le Coupable s'y étant soumis
est prêt à subir la peine , alors l'acte de gra-
ce est prononcé , comme émanant de la
clémence du Prince . Par ce moyen on
conserve la majesté des Loix , qui ne souf-
fre aucune atteinte , ni relâchement ; &
cependant le Souverain ne laisse pas d'e-
xercer sa clémence envers des Coupables
qui lui ont paru dignes de quelque com-
passion . C'est ainsi que J e s u s - C H R I S T
a agi à l'égard des pécheurs . Comme
d'un côté il annonçoit une Alliance de grace
en faveur de ceux qui se repentiroient ,
& que de l'autre il faloit toujours mainte-
nir la dignité & le poids des Loix Divi-
nes qui condamnent le péché , J e s u s -
C H R I S T a bien voulu mourir , non pour
lui-même , (car il étoit juste & innocent ,)
ni comme un simple particulier , mais
comme notre Chef & tenant notre place .

Il

Il meurt, non d'une mort naturelle, mais d'un supplice tel qu'on l'inflige à un Malfaiteur ; non tumultuairement, mais par la sentence d'un Juge ; afin que nous visions notre condamnation dans la fiedne ; & que cette sentence prononcée & exécutée contre lui , nous rappellât celle que nous méritons nous - mêmes. C'est nous qui sommes justement condamnés , flétris & mis à mort dans la personne de notre Représentant , lequel s'est offert pour nous, comme si le Chef innocent d'une Nation rebelle subfissoit lui seul volontairement la peine que tout son Peuple a encourue. Voilà des idées bien foibles au prix de celles que l'Ecriture nous donne de la satisfaction & du mérite de la mort du Redempteur. Et il n'est pas possible que toute la doctrine qui concerne J. C. ne soit dénuée de cette force qui fait l'âme du *Christianisme* , & la vie du Fidèle, dès - là que le Dogme de sa Divinité est éclipsé , & qu'on y substitue des explications que les Théologiens Orthodoxes ne manqueront pas de qualifier désavantageusement. Vous chercheriez vainement dans cette *Instruction Chrétienne* les noms & les idées de la Trinité & de l'Incarnation , qu'on n'a pourtant pas bannis jusqu'à présent des Ouvrages de l'ordre de celui-ci.

C'est dans le Chapitre XII. que l'Auteur traite de la qualité de *Fils de Dieu* , qui est donnée à *Jesus-Christ* , & de

de sa Nature Divine jointe à la Nature Humaine. A l'égard du titre de *Fils de Dieu*, après avoir indiqué les divers sens dans lesquels l'Ecriture l'emploie, on ajoute que JESUS-CHRIST l'a porté principalement, parce que la Divinité s'est communiquée & unie intimement à lui; d'où vient qu'il est appellé *le Fils unique de Dieu* dans un sens incommunicable à tout autre. Mais on propose ensuite la question: S'il nous appartient d'expliquer quelle a été cette union, ou cette présence continue de Dieu dans l'humanité du Sauveur? & l'on y répond en disant, que comme nous ignorons de quelle manière notre ame est unie à notre corps, & de quelle façon Dieu est présent, ou comment il agit dans ses Créatures; à plus forte raison nous est-il difficile de comprendre, comment & jusqu'à quel point la Nature Divine a été présente & unie à l'humanité de JESUS-CHRIST. C'est un mystère qu'il n'est pas possible, ni nécessaire d'approfondir.

Tous ces détours sont manifestement destinés à éviter l'affirmation positive, que JESUS-CHRIST EST DIEU; & l'on se borne à le qualifier une *Personne Divine*. Il est vrai qu'on trouve, page 240. que « *Fils est proprement Dieu manifesté en chair*; mais la liaison de ces paroles avec toute la suite du raisonnement, & avec Tom. XVIII. Part. I. M les

les explications & les restrictions dont elles sont comme environnées, en détruisent toute la force. Qu'on en juge par ce seul passage : „ La Divinité n'est pas plus rabaisée, ni divisée par-là, (c'est-à-dire par son union à JESUS-CHRIST,) que quand il est dit que Dieu apparut à Moïse dans un buisson ardent. Car Dieu peut agir de différentes façons, & donner divers signes de sa présence, sans qu'il y ait de partage ou d'altération dans sa Nature. " En voilà assez pour faire juger de l'extrême circonspection avec laquelle ces doctrines fondamentales de la Religion doivent être traitées, par ceux qui veulent éviter de donner prise aux Adversaires du *Christianisme*, ou de causer du scandale aux Cbrétiens accoutumés à croire & à recevoir des Vérités clairement enseignées dans l'Écriture Sainte,

Reprendons à-présent l'ordre des matières. Celles qui se trouvent encore traitées dans le Livre IX. sont la sépulture de JESUS-CHRIST, sa résurrection, son ascension, & sa glorification ; ses noms & ses offices ; sa qualité de *Fils de Dieu*, & sa Nature Divine, dont nous venons de faire une mention anticipée. On finit en prouvant que JESUS-CHRIST est le Messie promis aux Juifs.

Le X. Livre concerne la mission des Apôtres, les dons du St. Esprit qui lui

furent communiqués, & les effets de leur Prédication. Il n'est parlé non plus du St. Esprit dans cet Ouvrage, que relativement à ses dons. On se contente de dire, que l'Esprit de Dieu communiqué aux Apôtres étoit le même qui avoit inspiré les Prophéties ; qu'il est unique, éternel, & indivisible ; que c'est par lui que Dieu a créé le Monde ; enfin, que c'est celui que J E S U S - C H R I S T a reçu sans mesure, & par lequel il a opéré tant de merveilles.

Les Apôtres & les premiers Disciples du Seigneur acquirent par la communication du St. Esprit une autorité très considérable, qui s'étend à leurs Ecrits, & les rend la règle de notre foi. Pendant leur Ministère ils firent servir cette autorité, 1. à rendre un témoignage incontestable à la résurrection & à l'ascension de leur Maître ; 2. à enseigner toutes les Vérités que J E S U S - C H R I S T lui-même avoit proposées, & à exhorter tous les hommes à la foi & à la répentance, afin d'avoir part au salut qu'il avoit promis. Ils commencèrent par les Juifs, comme étant leurs compatriotes, & le Peuple privilégié à qui avoient été confiés les Oracles de Dieu, & à qui appartenloient les promesses. Mais ensuite ils se tournèrent vers les Géants, où ils trouvoient une moisson plus abondante. Cette vocation des Géants avoit été prédite, & les A-

pôtres recurent des ordres formels de la leur adresser ; mais elle fut cruellement traversée par les Juifs , & les Apôtres eurent besoin d'une extrême prudence pour réunir ces deux ordres de Prosélytes , & en former une seule Eglise.

Les succès de la prédication des Apôtres furent prodigieux ; & en comparant les moyens dont ils se servoient avec les obstacles dont ils triomphèrent , cela fournit une des plus fortes preuves de la Divinité du *Christianisme*. Il en résulte aussi une bien victorieuse de la ruine de Jérusalem & du Temple , de la dispersion des Juifs , & de l'état où nous les voyons encore aujourd'hui.

Le Livre XI. & dernier du second Tome parle de l'*Eglise Chrétienne* , & de l'ordre qui doit s'y observer. La longueur de cet Extrait ne nous permet que d'indiquer les titres des Chapitres. 1. Des premières *Eglises Chrétaines* , de l'Eglise en général , de sa constitution , de son étendue & de sa durée. 2. Du Ministère Ecclésiastique , de son utilité , & comment il diffère du Gouvernement Civil , sans pourtant lui être contraire. 3. Du grand usage qu'on doit faire de l'Ecriture Sainte dans l'*Eglise Chrétienne*. 4. Des Graces Divines & des Effets du St. Esprit dont jouissent encore les vrais *Chrétiens* , quoique les dons miraculeux aient cessé. 5. Des Confessions de Foi , & particu-

ticulièrement de celle qui porte le nom de *Symbole des Apôtres*. 6. De la forme des Assemblées Chrétiennes, & de l'observation du Dimanche. 7. Du Culte Religieux qui se pratique dans l'Eglise Chrétienne, & de son objet qui est le seul vrai Dieu. 8. De la nature du Culte Chrétien. 9. Du Saint Baptême. 10. De la Sainte Cène. 11. De l'utilité de la Sainte Cène, & des sentimens qu'elle doit nous inspirer. 12. De la Discipline de l'Eglise pour la correction des Mœurs. 13. Comment on doit agir envers ceux qui s'écartent de la saine Doctrine, & comment, sans gêner la liberté des consciences, on peut empêcher que la diversité des sentimens ne trouble l'ordre de l'Eglise. 14. De l'Ordre établi dans l'Eglise pour l'instruction de la Jeunesse, & pour le soin des Pauvres, des Malades, & des Mourans. Le Chapitre XV. & dernier fait de conclusion aux deux premiers Tomes. On y expose les caractères de la Foi Chrétienne, & les avantages qu'elle nous procure.

Voilà une fidèle analyse de la Partie Dogmatique de cette *Instruction Chrétienne*; nous procéderons de-même à l'égard de la Partie Morale dans notre second Extract.

ଶତାବ୍ଦୀ ପରିବାର ଏବଂ ମନୁଷ୍ୟକାଳୀନ

ARTICLE X.

LETTRES à un jeune Prince, par un
Ministre d'Etat, chargé de l'élever &
de l'instruire. Traduites du Suédois. A
Londres, chez A. Linde & S. Crowder.
1755. grand in octavo. pag. 482. sans
l'Avis de l'Editeur qui en a X.

EN annonçant la Traduction *Allemande* de cet Ouvrage, nous dîmes (*a*) qu'el- le nous fourniroit la matière d'un Extrait intéressant. Nous allons dégager notre promesse d'après cette Version *Française*, dont il y a déjà deux Editions. La rapidité avec laquelle cet Ouvrage s'est répandu, n'est pas surprenante; malgré la dépravation & la frivolité du Siècle, le vrai bon , le bon puisé dans la nature , & conforme à des idées essentielles, que les plus vicieux ne sont pas les maîtres de déraciner , se fait lire , estimer , & rechercher. On ne saurait le souhaiter plus décidé que dans ce bel Ouvrage , où par une gradation judicieuse l'illustre Auteur s'élève des instructions les plus familières , & les plus accommodées à la première enfance, aux notions les plus épurées , les plus

(c) Tom. XV. pag. 457.

Janvier, Février & Mars 1756. 183

plus relevées, & les plus propres à influer sur toute la vie d'un grand Prince.

Ces Lettres ont été imprimées à différentes reprises par ordre de S. M. la Reine de Suède. Sur la fin d'Avril 1751. il en parut XXV. qui sont à la tête de ce Recueil. Elles furent écrites à Stockholm même, où une longue maladie obligeoit l'Auteur de garder la chambre. Ne pouvant être alors auprès du Prince pour veiller sur son éducation, il étoit exactement informé de la conduite de son Elève, & il lui écrivoit tous les jours une Lettre pour le corriger des défauts inseparables de cet âge.

Lorsque Mr. le Comte de T. fut relevé de cette maladie au mois de Mai de la même année, il obtint l'agrément de L. L. M. M. pour aller passer quelques mois à la Campagne. Mais, afin de ne pas cesser de remplir son Emploi, il établit entre le Prince & lui un petit Commerce Epistolaire, qui dura depuis Mai jusqu'en Septembre. Ces nouvelles Lettres sont déjà d'un ordre plus relevé; il s'y agit moins de corriger le Prince, que de le former & de l'instruire.

L'année suivante, 1752, Mr. de T. fut encore obligé d'aller prendre l'air de la Campagne, & il ne manqua pas de reprendre le fil de sa Correspondance. Ses Lettres deviennent toujours plus sérieuses & plus importantes, parce que le

Prince avançoit en âge, & qu'il lui falloit des alimens plus solides. Les choses se passèrent de-même en 1753, & les progrès y furent également sensibles. C'est surtout dans ces dernières Lettres que le sage Mentor développe les plus grands objets, & traite à fonds de tout ce qu'un Prince doit nécessairement savoir. Il trace à son auguste Elève la route qu'il pourra & devra suivre dans tout le cours des glorieuses Destinées qui l'attendent.

Ces Lettres n'avoient d'abord été imprimées que pour la Cour de Suède (*a*), & par morceaux. On les a réunies ensuite en corps, & c'est sur cette Collection que les Traducteurs en différentes Langues ont travaillé. Celui qui les publie en François rend raison de son travail, & avérut qu'il ne lui a pas toujours été possible de suivre son Original à la lettre. Mais, bien loin d'avoir à demander grâce à cet égard, il seroit au contraire en faute s'il s'étoit piqué mal à propos de l'exactitude littérale.

L'Editeur termine son Avis, d'où nous avons tiré les particularités qu'on vient de lire, en donnant de l'Ouvrage même l'idée suivante. „ On trouvera ces Lettres très remplies des pensées les plus nobles,

(*a*) J'ai vu dans quelque Gazette des doutes à cet égard, mais qui n'étoient appuyés sur aucune raison. Je ne vois rien dans cet Ouvrage, qui puisse porter la Cour de Suède, ou l'Auteur, à le déclarer.

„ bles, & des sentimens les plus tendres
„ & les plus généreux. On cherche sur-
„ tout à y exalter la Religion & la Ver-
„ tu au-dessus de toutes les qualités hu-
„ maines ; & on fait voir qu'il n'y a qu'el-
„ les qui puissent rendre l'homme heu-
„ reux en cette Vie, à prendre même le
„ mot de *bonheur* dans le sens que le
„ Monde lui attribue. L'objet principal
„ de ces Lettres, est d'instruire un Prin-
„ ce qui doit un jour régir de grands E-
„ tats, & procurer la félicité à plusieurs
„ milliers d'hommes. Mais elles peuvent
„ également servir à tous ceux qui vi-
„ vent éloignés des Cours & des Princes.
„ Outre les sentimens tendres qu'ils y
„ puiseront pour la Religion & pour la
„ Vertu, ils seront très-charmés d'y voir
„ traiter profondément, du Gouverne-
„ ment d'un Etat, de la Politique, de la
„ Guerre, des Négociations, du Com-
„ merce, de l'Oeconomie, de l'Educa-
„ tion, des Voyages, des Sciences, des
„ Arts, de l'Histoire, des Scavans, du
„ Goût, des Spectacles, &c. “

Les XXV. premières Lettres, comme
nous l'avons déjà remarqué, sont pres-
que toutes des censures, mais toujours
indirectes, & assaisonées des ménage-
mens dont la Vérité a besoin, & auprès
des Princes, & en général auprès de tous
les hommes, qui ne lui font guères d'ac-
cueil, lorsqu'elle se présente à eux sous
M 5 des

des apparences un peu sévères. Ce sont donc presque uniquement des personnages supposés qui paroissent sur la scène , mais trop bien désignés pour que le jeune Prince pût s'y méprendre. Mr. de T*, parle, par exemple , dans plusieurs Lettres de deux Frères d'un caractère différent , & cherche à porter l'un au bien par l'émulation que doit lui donner l'exemple de l'autre.

Il y en avoit un , dit-il dans la Lettre IV. qui étoit toujours d'une humeur brusque & chagrine , n'ayant à la bouche que des paroles dures & amères eavets ses domestiques , & qui croyoit que son honneur en souffriroit , s'il de mandoit quelque chose avec bonté. Il étoit obéi , mais seulement par crainte , & jamais par tendresse. Ses gens ne le servoient point sans avoir le chagrin dans l'ame , & la peur peinte sur le visage. Notre Maître , disoient - ils entr'eux , nous fait assez sentir la dureté de notre état ; au - moins nous empêche - t - il bien d'oublier que la pauvreté nous oblige de servir.

L'autre tenoit une conduite tout opposée. Il faisoit son devoir de bien entretenir & d'avoir soin de ses domestiques. Il prenoit plaisir à leur parler souvent , à s'informer de leur santé , à les traiter doucement & sans aigreur ; il plaignoit leur sort , adoucis soit

soit leurs peines, & tâchoit de tem-
pérer par ses bontés l'ainertume de
leur condition. Aussi étoit-il obéi par
affection & par tendresse; & ses gens
avoient pour lui le même respect qu'un
enfant a pour son Père. Dieu nous con-
serve notre Maître, disoient-ils; que
le Ciel répande sur lui ses dons & ses
bienfaits. Si nous étions assez mal-
heureux pour le perdre, que devien-
drions-nous, & où en trouverions-nous
jamais un semblable? Nous nous ap-
percevons à peine que nous sommes
serviteurs, tant nous prenons de plaisir
à obéir. Au moins ne gagnons-nous
pas notre vie, la tristesse & le déses-
poir dans le cœur, comme font ces
pauvres malheureux qui sont au ser-
vice de son misantrope de frère, hom-
me sans clémence & sans humanité, &
qui mériteroit que, ni le jour, ni la
nuit, on n'eût pour lui aucune atten-
tion.

Voici d'autres réflexions précieuses que
nous fournit la Lettre XVIII. " Un Roi
ne peut trop prendre garde à ses pa-
roles. La réflexion & la tendresse doi-
vent lui servir de guides, quand il est
obligé de reprendre même le moindre
de ses Sujets. CHARLES XII. étoit
furieux & violent contre les Ennemis
de l'Etat; mais, pendant toute sa vie,
on n'a qu'un seul exemple qu'il ait pro-
féré

" férē des paroles dures contre quelque
 " Officier. Le grand CONDÉ sortit un
 " jour des bornes de la modération &
 " l'égard d'un Gentilhomme. Celui-ci
 " blessé au cœur, rempli de courage & de
 " vertu, ne pouvoit laver sa honte que
 " dans le sang. Il cherchoit toutes les
 " occasions de réparer l'affront qu'il avoit
 " reçu. Mais le respect pour le Sang
 " Royal lui opposoit des obstacles invincibles.
 Seulement il se tenoit à la porte
 du Prince, & se présentoit devant
 lui les yeux baissés, la confusion & la
 honte sur le visage. Enfin le Prince
 s'en apperçut, & comprit ce que demandoit cet homme offensé. Il lui
 promit que, l'épée à la main, il lui
 donneroit satisfaction. Cette parole d'un
 Prince Héros suffit à l'offensé pour
 doucir sa douleur; & le grand CONDÉ
 trouvant en lui du sentiment & du courage,
 l'honora de son estime & de son
 amitié. Cette action généreuse du Prince
 ne fit que répandre un nouvel éclat sur les lauriers qu'il avoit abondamment moissonnés dans ses glorieuses
 campagnes.

Tel est, pour ainsi dire, le lait pur &
 sain que le sage Directeur donne à son
 Elève dans les vingt-cinq premières Lettres.
 Les suivantes commencent à fournir des nourritures plus solides; & dès la
 première du second Recueil, on trouve

des remarques sur la Peinture, & sur les Peintres Suédois, dont la lecture est fort instructive. Après des réflexions générales sur l'origine & les progrès de ce bel Art, aussi-bien que sur sa décadence pendant les siècles ténébreux, on le montre renaissant avec les Lettres, & formant les trois Ecoles connues sous les noms de *Romaine*, de *Flamande* & de *Française*. Les caractères qui les distinguent sont tracés avec beaucoup de justesse, & conduisent à cette décision ; que l'Ecole *Romaine* a la prééminence pour la correction du Dessin, qui est la partie la plus noble ; que l'Ecole *Flamande* l'emporte pour le Coloris ; & que l'Ecole *Française* excelle pour l'Ordonnance.

Mr. le Comte de T *. s'étend avec complaisance sur ce sujet, & il convient aussi qu'il est entraîné à cet égard par un goût dominant. « C'est , dit-il , un Art auquel je me suis attaché avec volupté. J'ai toujours mis mon plaisir à posséder un grand nombre de Tableaux curieux. Je suis bien charmé qu'ils aient changé de demeure , & qu'ils soient aujourd'hui dans une place aussi glorieuse & aussi durable que celle qu'ils occupent à *Drottningholm*. J'espére que , quand je ne serai plus , ils vous rappelleront , mon cher Prince , le souvenir d'un homme qui vous a donné tous ses soins & toute sa tendresse.

Ce

Ce qu'il y a de plus intéressant ici pour les Lecteurs, parce que c'est ce qu'il y a de moins connu, concerne l'état ancien & moderne de la Peinture en Suède. Sous le règne des premiers Rois de cet Etat on chercheroit vainement le nom d'un grand Peintre, ou quelque Chef-d'œuvre de Peinture. Pendant la guerre d'Allemagne on enrichit la Suède de plusieurs excellens Ouvrages, qu'y fit conduire de différentes Provinces l'invincible GUSTAVE. Mais on n'en connaît pas le prix, on les abandonna, on n'en prit aucun soin, on en laissa retourner une partie à l'Etranger, en les vendant à vil prix; & ceux qui restent encore en Suède, sont peut-être la proye des insectes, & livrés à la pourriture.

La Reine CHRISTINE, qui changea sa Couronne contre un Chapeau de Pélerin, mais qui s'en-tépencit ensuite trop tard, prit un grand goût en Italie pour tous les Arts Libéraux. Elle avoit auparavant si peu de connoissance des choses de prix, qu'elle voulut faire présent de cinq Chef-d'œuvres d'Antoine Corrège à un Peintre François nommé Bourdon, qui les avoit vu par hazard servant de châssis & de volets dans ses Ecuries. Le Petit lui en fit sentir le prix, & n'osa les accepter. Aujourd'hui quelques-uns de ces Tableaux font l'admiratiōn des Collectionneurs dans la Galerie d'ORLEANS.

Ebras

Ebrenstrabl est le plus ancien Peintre Suédois dont l'Histoire ait conservé le nom. Dès qu'il commença à s'appliquer à la Peinture, il fit beaucoup de voyages, & n'en revenoit jamais sans rapporter quelque chose des Pays étrangers. Il prit en Italie la méthode de *Pierre de Cortone*, soit pour le Dessin, ou pour le Coloris, ou pour l'Attitude. Les Pièces qu'on voit encore aujourd'hui de sa façon à *Drottningholm*, sont parfaites en leur genre. Mais, dès qu'il voulut employer son pinceau aux Portraits & aux Animaux, sa vivacité se ralentit, il perdit de ses premières idées, & fut obligé pour se fixer l'imagination, de recourir aux Figures en taille-douce, d'où il a tiré des groupes & d'autres figures différentes, qui forment l'ensemble de son Tableau du Jugement dernier. On peut cependant toujours compter *Ebrenstrabl* pour un des bons Peintres en Animaux que la Suede ait eus; & il a également assez bien réussi dans d'autres choses, quoiqu'il eût perdu de sa première réputation. Le Couronnement de CHARLES XI. est son Chef-d'œuvre. C'est un Ouvrage dans lequel il s'est surpassé, & que *Kan der Meulen* ne défaîtroit pas.

Lambkens, continué l'Auteur, peut être nommé avec justice le Bourguignon de la Suede; car il eût tellement égal en toutes choses à ce grand Peintre des Batailles,

les, que les yeux les plus experts peuvent s'y tromper. Les deux Galeries de *Drottningholm* seront toujours des Monuments de son habileté & de sa gloire. Il mourut, à la honte de son Siècle, dans la plus grande misère, à l'âge de 90 ans.

David Kraft a tiré d'abord de très-bons Portraits ; & entre autres sa Tête du Maréchal Comte *de Steinbock* est un Ouvrage achevé, qui par le dessin le plus correct mérite une place dans le Cabinet des Curieux, & comme telle est soigneusement conservée dans celui de Mr. le Baron *de Sack*, Conseiller de la Chancellerie Suédoise.

Entre autres causes qui, sur la fin de la vie d'*Ebrenstrabl* & de *Kraft* leur firent perdre leur premier lustre, c'est qu'ils n'eurent aucune occasion de jouter avec d'autres Peintres, ni de voir de bons Ouvrages qui eussent pu les perfectionner dans leur Art. Excepté quelques Morceaux curieux qu'ils trouvoient dans le Cabinet du Comte *de Steinbock*, tout le reste n'étoit que du mauvais ; & particulièrement les Ouvrages qui avoient passé par les mains d'un vieux Barbouilleur, appellé *Muytens*, qui voulant avoir la gloire de retoucher aux Tableaux des bons Maîtres, les avoit étrangement défigurés par un pinceau aussi foible qu'extravagant. Le fils de ce *Muytens*, l'un des meilleurs

Janvier, Février & Mars 1756. 193

meilleurs Peintres en mignature qui fut jamais, & qui est pensionné aujourd'hui de la Cour de Vienne, aura été mortifié sans-doute de la folte vanité de son Père, & surtout il aura déploré la perte de l'*Achille* reconnu de *Rubens*, sur lequel ce vieux Radoteur avoit exercé son talent ; en élargissant ridiculement les bouches & les yeux des figures de ce Tableau, dans la persuasion qu'une bouche fort fendue & de gros yeux embellissoient toujours un visage. Cependant ces Tableaux, tout défigurés qu'ils étoient, ont été vendus par *Muytens* le fils au Comte de *Götter*, Grand-Maréchal de la Cour Prussienne, & ont passé ensuite dans la Galerie du Duc de WURTEMBERG à Stuttgart.

Aujourd'hui la Suède, sans compter quelques déserteurs, qui ont mieux aimé enrichir les Royaumes étrangers que leur Patrie, (comme un *Richter* & un *Muytens* à Vienne ; un second *Richter* & un *Undabl* à Londres ; un troisième *Richter* à Venise, & un *Desmarais* à Munich;) la Suède, dis-je, possède d'habiles Peintres. On indique ici *Lundberg*, formé à l'Ecole des *Rosalbès*, & qui n'a pas son égal dans la Peinture en pastel ; *Arcdenius*, qui mérite des éloges par la sûreté & la solidité de son dessin ; & *Pascb*, qui ne laisse rien à désirer pour la peinture des Ornemens & des Animaux.

Tom. XVIII. Part. I.

N

Ricæ

Rien ne fait plus d'honneur à Mr. le C. de T *. que les soins qu'il prend d'inspirer au Prince de l'estime pour les Savans qui font honneur à la Patrie. „ Le tems approche, Monseigneur, lui dit-il , où pour la gloire & le bien de votre Royaume, vous devez apprendre à connoître ceux de vos Sujets , qui par leur diligence , leurs soins , leurs veilles , leur esprit , leur travail , n'ont cherché qu'à enrichir & à illustrer leur Patrie. Je ne prétens point vous parler des Héros , des Guerriers ; ce sont des Hommes célèbres d'un ordre supérieur , qui vous tiennent fidélement compagnie , & qui ne peuvent par conséquent pas vous être inconnus. Mais ce que je me propose , c'est de vous parler de ces Génies actifs & pénétrants , qui par une route moins brillante que solide , marchent à l'Immortalité ; de ces Hommes qui mettent en mouvement les forces de la Guerre par leur attention à ménager ou à augmenter les revenus de la Nation ; de ces Hommes qui , par l'exercice des Sciences & des Arts , contribuent à avancer le Commerce , & à faire fleurir la Navigation ; de ces Hommes qui par une étude infatigable dans l'Histoire de la Nature , ouvrent leurs Trésors pour l'usage & l'utilité publique. Tels sont un Celsius , qui par son travail dans ce Royaume , & sous les

Ré-

Fondier, Février & Mars 1756. 195

Régions Polaires, a contribué avec tant d'éclat à découvrir la véritable figure de notre Globe; un *Polhem*, qui a réduit si souvent sous la discipline & l'obéissance de l'Art. la Nature, opiniâtre & rebelle; un *Linnæus*, qui a rédigé & mis en ordre les productions de la Nature jusqu'aux Plantes & aux Insectes les plus petits, qui sans ses soins auraient échappé à nos yeux & à notre connoissance; un *Abilstroem*, qui malgré tous les obstacles qu'il a trouvés à ses entreprises, a hazardé ses biens, ses forces; sa santé & sa vie, pour établir dans sa Patrie des Manufactures; un *Galt*, qui pour étendre & soutenir le Commerce, a aidé de son fond un grand nombre de ses Compatriotes, & occupé les ouvriers & les misérables, & a tellement fait circuler ses richesses, qu'il a mis l'abondance dans le Royaume; un *Cambell*, qui pour nos Productions Suédoises nous a rapporté des marchandises de la Chine; un *Arvidsson*, qui a pourvu nos ménages de nos propres poissons, que nous achetions auparavant bien cher de l'Etranger; un *Kalm*, qui est allé chercher jusques dans les Déferts de l'Amérique des Arbres, des Herbes & des Plantes, les a amenées dans ce Royaume, en a fait des plantations, & les a apprivoisées avec notre climat. Je ne vous fais

N 2

» con-

connoître que ceux-ci pour cette fois,
 Monseigneur, parce que je me
 réserve, comme j'ai eu l'honneur de
 vous en prévenir, à vous parler des
 autres, tous d'un aussi grand mérite,
 dans une autre occasion. V. A. R. ver-
 ra avec plaisir & avec admiration, com-
 bien de Sujets riches elle possède, &
 à qui leurs Compatriotes reconnoissent
 ont érigé des Monumens de gloire.

Heureux les Princes qui ont autour
 d'eux de semblables Appréciateurs du vrai
 mérite, éclairés, équitables, généreux,
 qui tirent de l'obscurité tant de gens di-
 gnes d'obtenir les regards & les récom-
 penses du Souverain. Il ne convient gué-
 res aux Savans de se produire eux-mêmes,
 & de courir après la Fortune; ils per-
 droient en frivoles distractions le tems
 dont ils sont comptables à leurs contem-
 porains & à la postérité. Mais c'est à ceux
 qui sont les témoins de leurs travaux &
 de leurs succès à les faire valoir, & cela
 convient surtout aux Grands, qui, après
 ce qu'ils doivent à Dieu & au Roi, n'ont
 peut-être point d'obligation plus naturelle
 que celle de protéger & d'encourager
 tous les citoyens qui se distinguent dans
 la carrière des Sciences & des Arts. Le
 nombre de ceux qui pensent & agissent
 ainsi est cependant si petit, que depuis
 Mécène jusqu'à Mr. le C. de T*. il ne
 seroit pas difficile de le calculer. Des
 ha-

hauteurs rebutantes éloignent presque toujours les Gens de lettres des Grands; & ceux-ci, livrés aux passions & aux intrigues, regardent avec la dernière indifférence des personnes qui ne leur paraissent capables d'entrer pour rien dans le plan de vie & de félicité qu'ils se sont tracé. C'est de ces considérations que Mr. d'Alembert est parti, lorsqu'il a fait son excellent *Essai sur les Mécènes & sur les Gens de lettres*. Il y a dit bien des vérités dures à ouïr, mais qui n'influenceront pas beaucoup, selon les apparences, sur le train actuel des choses. C'est au Sage, dans quelque état que la Providence l'ait placé, Grand ou Homme de lettres, à se distinguer de la foule, & à montrer des principes supérieurs à ceux du Vulgaire.

Passons à une Lettre sur le Goût. Le *Mentor* commence par poser la thèse, que le goût est absolument nécessaire pour porter des jugemens éclairés & sûrs. Il place ensuite les moyens d'acquérir ce goût dans les choses suivantes. 1. On doit se nourrir de la lecture des Anciens, c'est-à-dire, de ces bons Auteurs, de ces Chef-d'œuvres, qui sont reconnus dans tout l'Univers, & qui ont été regardés dans tous les tems comme des Ouvrages divins. 2: Il faut les lire de concert avec des personnes éclairées, ne point s'en tenir aveuglément à la réputation universelle dont ils jouissent, mais les examiner

minez soi-même ; & se mettre en état de juger de leur mérite. 3. Il convient ensuite de parcourir les Ecrits des tems antérieurs & postérieurs à ceux-ci, pour voir jusqu'où, conformément aux principes qui nous leur ont fait donner notre estime, ils conservent, augmentent, ou diminuent leur prix. Enfin on n'achève de se former le goût qu'en vivant dans la Société, & en recherchant ceux qui connaissent le Monde & ses usages ; car celui qui ne fait que lire simplement, ne diffère guères des vers qui s'attachent aux Livres pour les ronger. Au contraire, quand après avoir lu on digère, pour ainsi dire, par le commerce des Livres ses lectures, on acquiert un goût solide, & l'on se rend un Savant aimable. L'Erudit demeure estimable, & l'on doit lui faire gré des efforts qu'il a faits pour parvenir à savoir fondamentalement tout ce que renferment les Sciences & les Arts. Mais, dans le cas de l'option, le partage de l'Homme de goût vaut mieux.

Mais, continua le sage Correspondant, si le Goût est nécessaire à tout le monde, il l'est surtout aux Princes, qui donnent le ton à la Cour & à tout le Royaume. Dans un País où le Souverain n'a point, ou n'a que très-peu de goût, toutes les fleurs de la Littérature se fanent, elles ne produisent aucun fruit, les Arts sont en friche, & les Sciences inutiles.

On

On ne sçauroit donner des règles infaillibles sur le Goût. Plusieurs personnes peuvent alléguer des raisons plausibles pour soutenir des goûts différens. Mais le mauvais goût existe dans ceux qui ne sentent point, ni ne s'appliquent à sentir ce qu'ont d'agréable, & d'utile certains Principes généraux, qui sont communément admis, soit pour les Sciences, soit pour les Arts, soit pour les Mœurs. Un Homme qui trouve plus de plaisir dans la lecture de *Clelie* que dans celle *Don Quichote*, ou qui préfère les Tragédies de *Pradon* à celles de *Cornaille*, passe infailliblement pour avoir le goût mauvais. Celui qui ne juge du prix d'un Tableau qu'autant que les couleurs en sont vives & variées; celui qui dans ses habits, ou dans ses meublés, mêle des couleurs qui n'assortissent pas ensemble; celui qui place une Bamboche sur un piedestal, ou qui met un Colosse au haut d'une flèche; celui qui n'a des yeux que pour la quantité des ornemens, & non pour leur ordonnance & leur arrangement; tous ceux-là manquent de goût.

Aujourd'hui que les gens sont plus éclairés, & que l'invention de l'Imprimerie a heureusement facilité la connoissance des Sciences & des Arts, on est plus en état qu'autrefois de se former le goût. Les Grecs & les Romains n'avoient pour tout secours que leur mémoire, leur esprit, leur

vivacité, l'usage du monde, le commerce de la vie, & quelques Manuscrits anciens, qu'ils achetoient toujours à grand prix. Nous sommes dans une situation beaucoup plus favorable; & les Librairies étaient des richesses qui peuvent satisfaire tous les goûts, & procurer tous les genres de Connoissance. Mais aussi cela forme beaucoup de Scavans superficiels. Combien de gens dans notre siècle ont atteint une grande célébrité, & passent pour des hommes du premier ordre, qui n'ont d'autre mérite que celui d'une vaste lecture. dont leur imagination tire parti, & qu'ils reproduisent sous quelque travestissement, à la faveur duquel ils passent pour des Auteurs originaux.

Le Goût qui régne aujourd'hui est-il le meilleur, & durera-t-il éternellement? C'est une Question sur laquelle il convient de suspendre son jugement. Ceux qui vivent à-présent, doivent s'attacher premièrement à distinguer le véritable & solide goût parmi les différens travers dans lesquels l'Esprit humain donne, & ensuite à perfectionner & épurer autant qu'ils en sont capables ce goût dont ils auront fait choix.

Voici des réflexions de notre illustre Auteur, dont il faut conserver les propres termes. Si les Usages, le Goût & les Mœurs d'aujourd'hui restoient inaltérables, peut-être que vos Successeurs

y

Janvier, Février & Mars 1756 201

„ y gagneroient très-peu. Les sentimens
„ dont là plupart de nos Livres modernes
„ sont remplis, me paroissent entièrement
„ semblables à une paume, qui continuell-
„ lement & rapidement rejaillit de toutes
„ parts. Tantôt il faut avancer, tantôt
„ reculer; tantôt il faut se tenir tranquil-
„ le, tantôt il faut sauter; en un mot,
„ il faut beaucoup de peines pour l'attra-
„ per. Un tel jeu, si inconstant & bi-
„ zarre, ne plaît pas à tout le monde.
„ Les Epigrammes sont jolis en vers, &
„ j'en admire tout le sel; mais si, com-
„ me cela se fait aujourd'hui, on veut
„ mettre l'Epigramme dans la prose, pour
„ y expliquer & y envelopper encore d'aut-
„ res Epigrammes, je ne sens plus la
„ pointe, & je ne trouve plus dans tout
„ cet attirail pompeux, que des mots &
„ de la vanité.

„ Je ne suis point honteux de vous le
„ dire, MONSEIGNEUR, je ne com-
„ prens pas la plupart des Livres qu'on
„ voit paroître journellement. Ils sont tel-
„ lement ornés & affectés dans leur lan-
„ gage, que tandis que j'interprète les
„ mots, & que je les range en ordre,
„ pour les accorder avec ma conception,
„ je perds entièrement le sens. Ils sont,
„ comme cette riche étoffe dont parle
„ Madame de Sévigné dans une de ses
„ Lettres, qui étoit „ d'or, brodée sur or
„ avec de l'or, & relevée en bosses d'or; en

un mot , si chargée d'or qu'on n'en voyoit , ni le fond , ni le dessin . Plus nos pensées s'élévent dans les nuës , plus elles courront risque de s'y perdre .

Finissons par une Lettre morale & politique , pleine de réflexions convenables à l'Héritier d'un grande Monarchie . Mr. le C. de T *. la commence par se plaindre de ce que les hommes ne cessent de changer , de faire , de refaire & de détruire . Il compare ce Monde à une fourmillière , qui étant sur le point d'être achevée , est subitement renversée par un coup de pied , ou par quelques animaux voraces , qui fouillent dedans , comptant y trouver leur pâture . Les pauvres fourmis déconcertées sont obligées de travailler à nouveaux frais . Tels sont les hommes & leurs entreprises dans tous les Païs policiés de l'Univers . Ils roulent toujours dans leurs têtes de nouvelles inventions & de nouveaux projets , mais de cent il y en a nonante-neuf qui s'en vont en fumée .

Les Souverains de la Terre , de génération en génération , de Successeurs en Successeurs , ne peuvent jamais parvenir au point d'être en droit de dire qu'ils ont affirmé leur Etat sur des fondemens inébranlables , & qu'il ne manque rien à sa consistance . Louis XIV. régna plus de soixante & dix-ans , toujours avide de gloi-

gloire, & rempli de vœus ambitieuses : il avoit soin de tout, rien n'échappoit à sa vigilance ; les Armées de terre & de mer, le Commerce, les Monnoyes, les Sciences, les Arts, les Loix, la Police, tout étoit de son ressort : il vouloit tout voir, tout régler, tout ordonner. On s'imaginoit que ses Successeurs n'auroient autre chose à faire, qu'à maintenir de si beaux arrangemens. Cependant l'Histoire de LOUIS XV. nous montre qu'on a amélioré & perfectionné bien des choses ; que plusieurs changemens favorables ont été introduits, & que tous les jours on voit éclore des projets mieux concertés.

C'étoient des larmes d'enfant que celles qu'ALEXANDRE versoit dans sa jeunesse , lorsqu'il apprenoit que son Père PHILIPPE avoit pris quelque Ville, conquis quelque Province , ou fait d'autres exploits. Il lui resta encore à exécuter au-delà de ses forces, malgré les prodiges dont il étonna l'Univers.

La Suède a donné depuis deux siècles plusieurs Souverains dignes du Trône ; GUSTAVE I. Prince tendrement intentionné pour la gloire & le bonheur de ses Sujets ; JEAN IH. Ami des Sciences & Protecteur des Arts ; CHARLES IX. sage Législateur ; GUSTAVE ADOLPHE, Héros redoutable, & Vainqueur bienfaisant ; CHRISTINE sa Fille, la Mère des Sciences & des Arts , la Protectrice des Let-

Lettres & des Artistes ; le Roi CHARLES-GUSTAVE, vigilant & zélé pour entretenir son Royaume dans l'abondance ; CHARLES XI. attentif, assidu & pressant, mais dont l'oeconomie s'étendoit quelquefois trop loin ; CHARLES XII. Guerrier ardent & intrépide ; FRIDERIC I. Prince pieux & clément, & sous le Règne duquel il s'est fait plusieurs Réglemens salutaires à l'Etat ; enfin le Roi glorieusement régnant réunissant en lui les plus éminentes qualités de ses Augustes Prédécesseurs, semble vouloir ôter à ceux qui viendront après lui l'espérance de le surpasser. Mais encore une fois un bon & sage Prince trouve toujours de nouveaux moyens de rendre ses Peuples heureux.

Mr. le C. de T*. prend occasion de là d'adresser les exhortations les plus sensées & les plus touchantes à son cher Prince. „ Souvenez-vous, MONSIEUR, „ lui dit-il, de travailler ardemment & sans „ relâche, lorsqu'un jour votre devoir l'exigera. Alors avec les secours & sous les „ auspices de la Toute-puissance, qui bénit toujours les bons travaux, vous travaillerez à acquérir une gloire immortelle, & vous continuerez à être l'ornement du Royaume, & l'affection du Peuple Suédois. . . . La vertu porte „ avec elle sa propre récompense : elle „ nous donne cette parfaite tranquillité „ d'a-

„ d'ame , qui fait toute la félicité de
„ l'homme dans cette vie , & nous pro-
„ cure en même tems l'estime & la con-
„ sidération universelle. Dieu a béni dès
„ le commencement du Monde le che-
„ min du vertueux , & il ne manquera
„ pas sûrement à sa promesse. Marchez-
„ y M O N S E I G N E U R , & marchez-y sans
„ vous arrêter ; vous serez béni , & le
„ Peuple le sera avec vous. *

Il faut finir. Nous avons cru devoir parler avec quelque étendue d'un Livre de l'ordre de celui-ci , où tout respire la vertu la plus pure , & la sagesse la plus sublime. Cet Ouvrage , il faut l'avouer , brilleroit cependant d'un tout autre éclat , sans les défauts innombrables de la Traduction , qui est une des plus mauvaises sur laquelle la Presse ait jamais roulé , & qui deshonoreroit tout Livre dont le fond ne seroit pas aussi précieux que l'est celui de ces Lettres. (a)

(a) Mr. Freron annonce une nouvelle Traduction , élégante & conforme à l'Original , qu'on va mettre sous presse à Paris. Voyez l'Année Littéraire , Tom. V. pag. 143.

A T T E S T A T T E S T A T T E S T A T T E S T A T T E S

ARTICLE XI.

REMARKS

Sur la Parabole du Mauvais Riche.

Luc XVI. 19.

ON a vu dans un des derniers Volumes de la *Bibliothèque Impartiale* (a) l'Extrait d'un bon Sermon sur le Mauvais Riche. Cette lecture m'a fait naître la pensée de donner ici quelques remarques critiques sur cette Parabole.

La 1. question sur ce sujet, c'est de savoir si ce récit de JESUS-CHRIST est un fait qui soit arrivé réellement, ou si c'est une simple Parabole. Le Père *Mauduit*, Prêtre de l'Oratoire, connu dans la République des Lettres, a donné une Dissertation pour prouver qu'il y a dans l'EVANGILE plusieurs Paraboles qui sont des événemens réels. Il en compte jusqu'à six de ce genre. Pour les distinguer, il donne même des Règles que je ne rapporterai pas, tant pour éviter la longueur, que parce que je ne les crois pas trop fiables.

II

(a) T. IX. pag. 274.

Il met d'abord dans cette classe la Parabole du *Samaritain Charitable* (a): La raison qu'il en donne, c'est qu'il y a deux Villes de désignées, un Sacrificateur & un Lévite. Le Père *Mautuit* prend encore pour une Histoire véritable la Parabole du *Juge injuste & de la Veuve importune*, celle du *Pharisien & du Publicain* (b), l'*Economie infidèle* (c). Il en a oublié une où l'historique est plus sensible que dans aucune autre, après l'éclaircissement qu'a donné là-dessus le célèbre Mr. *Le Clerc*. C'est assez ici la place de lui faire honneur de cette découverte.

La Parabole d'un Homme de qualité qui s'en alla dans un Pays éloigné pour recevoir un Royaume, est tirée d'*HERODE* & de ses descendants, qui alloient à *Rome* demander le Royaume de la *Judée*. *HERODE* le demanda à *Antoine*, & il alla à *Rome* deux fois à cette intention. Le sens littéral de la Parabole convient très-bien à *ARCHELAUS*.

C'étoit un *Homme Noble*, puisqu'il descendoit d'*HERODE*. Il s'en alla dans un Pays éloigné, c'est-à-dire en *Italie*, pour y recevoir le Royaume de *Judée*, & retourner en *Syrie*. Mais ceux de son Pays qui le baissent, envoyoient une Ambassade après lui pour dire, *Nous ne voulons point que celui-ci soit notre*

(a) *LUC X.*
(c) *LUC XVI.*

(b) *LUC XVII. 9.*

tre Roi. Mais l'Empereur ne les écouta point. ARCHELAUS de retour avec la qualité de Roi , se vengea de ses ennemis , qui ne vouloient pas qu'il régnât sur eux (a). Rien de plus conforme à l'Histoire de ce tems-là que le commencement de cette Parabole.

Mais celle du *Mauvais Riche* est-elle de ce genre ? A-t-elle un fondement réel comme la précédente ? Le Père Mauduit n'hésite pas un moment là-dessus. Cette Parabole , dit-il , doit être regardée comme une Histoire , parce que *Lazare* y est nommé. A-la-vérité le nom du Riche n'y paroît pas de-même. Mais , ajoute-t-il , c'est par un sage ménagement pour la Famille , qui eût été déshonorée par-là. Il s'agit donc de deux Personnages réels , & qui moururent à peu près en même tems (b). Plusieurs Péres de l'Eglise ont été de ce sentiment.

Ceux qui regardent cette Narration comme une simple Parabole , insistent principalement sur le Dialogue de la fin entre ce *Riche* & *Abraham* , qui ne fauroit se prendre à la lettre. Sur la preuve que l'on prétend tirer de ce que *Lazare* est nommé , ils disent que c'est un nom feint , comme dans les Tragédies. Les Jurisconsultes , dans la discussion d'une Question de

(a) *Luc xix. 12.* (b) Mauduit , *Analyse de l'Evangile* , 1710. T. III. pag. 475.

de Droit , nomment aussi fréquemment des Personnages qui n'ont peut - être jamais existé , & qui ne sont - là que pour éviter la confusion des noms généraux. Le nom de *Lazare* est le même que celui d'*Eléazar* chez les Hébreux , qui signifie *le secours de Dieu*. Le nom de *Lazare* est donné à ce Pauvre , pour marquer l'abandonnement où il se trouvoit du côté des Hommes , & qu'il n'avoit d'autre secours à attendre que du Ciel. L'étymologie de ce mot suffit pour faire comprendre que *Lazare* n'est ici qu'un Personnage feint. Au fond il importe peu de favoîr si J. C. nous a raconté un événement arrivé effectivement dans *Jérusalem* , ou seulement enveloppé sous des traits paraboliques , une leçon importante. Il s'agit donc principalement de découvrir quelle est la moralité qu'il a voulu nous y enseigner.

Il y a partage de sentimens là - dessus , comme sur la première question. On voit bien en général , que le Sauveur a voulu nous apprendre que le mauvais usage des Richesses peut nous perdre ; que d'un autre côté la patience dans la pauvreté , la soumission à la Providence , peut nous sauver. Mais la question se réduit proprement à ceci , si c'est le luxe de ce Riche , sa vie molle & voluptueuse qui l'a perdu , ou s'il faut encore y ajouter sa dureté envers le pauvre *Lazare* , qu'il semble avoir

Tom. XVIII. Part. I. O laissé

laissé souffrir à sa porte, & n'avoir pas assisté comme il devoit.

On convient généralement, que celui que l'on appelle ordinairement le *Mauvais Riche*, ne porte pas ce nom pour la manière dont il s'étoit enrichi. Le Tex-te n'insinue à cet égard aucune injustice, aucune malversation. Il est dit simplement qu'il étoit *riche*, & il n'y a rien dans la suite de la narration qui doive nous faire soupçonner qu'il fût parvenu à cette opulence par des voyes suspectes.

Il ne s'agit donc plus que d'examiner le mauvais usage qu'il faisoit de son bien. Il menoit une vie molle & mondaine. *Il étoit vêtu de pourpre & de lin, il faisoit tous les jours bonne chére.* Sa table étoit encore somptueuse & magnifique.

Ce luxe & cette sensualité sont sans-doute condannables. Cependant l'équité veut que l'on fasse encore ici une considération: c'est qu'un ancien *Juif* qui se servoit de son bien pour vivre dans l'éclat, & se procurer du plaisir, ne doit pas être jugé aussi sévèrement qu'un *Chrétien* instruit à l'Ecole de J. C.

On entend quelquefois des Prédicateurs, qui sont peut-être un peu trop rigides sur cet article. Ce Riche est tout-à-fait condamnable, disent-ils. A quel titre prétendroit-il qu'il lui fût permis de faire de ses richesses les instrumens de son luxe, & les alimens de sa sensualité?

L'Hom-

L'Homme n'est pas dans ce Monde pour repaître ses vains désirs, pour y vivre dans les délices. Il devoir savoir que tout ce qui se borne à nourrir l'orgueil de l'Homme, à l'endormir dans sa mollesse, à lui faire trouver son bonheur sur la Terre, est fort dangereux pour le Salut.

Voilà sans-contredit de belles Moralités, mais ce sont proprement des Maximes de l'Evangile. Il ne faut pas oublier que parmi les promesses faites aux Juifs, une des principales étoit une Terre où couleroit avec abondance le lait & le miel. Ce Riche trouvoit dans ces promesses un titre assez spacieux pour donner dans la bonne chére. Il ne paroît pas d'ailleurs qu'il se plongeât dans ces excès honteux de la Table, où se trouve souvent le tombeau de la Raison.

Cependant on ne sauroit l'excuser entièrement. Il sortoit des règles de la modération, & d'une sage tempérance, à peu près tous les jours. Ceux qui donnent ainsi dans la sensualité, veulent forcer les loix de la nature, qui se contente de peu. Ils travaillent à ruiner leur santé, à laquelle une sage frugalité est seule convenable. Le luxe de ce Riche n'est pas moins blâmable. Si ce goût pour la somptuosité a aujourd'hui des suites funestes, il n'en avoit pas moins autrefois.

Ce dérèglement ne va guère seul. Il
O 2 est

est ordinairement accompagné d'une qualité très-viciouse, que notre Seigneur nous découvre dans ce Riche. Autant qu'il étoit atteintif pour lui-même, autant étoit-il indifférent pour les autres, & surtout pour les Pauvres. C'est assez l'ordinaire de ceux qui vivent dans la mollesse & qui recherchent le faste, de ne s'embarrasser guère du soin des Misérables. Il y avoit un Pauvre nommé Lazare, tout couvert d'ulcères, qui étoit étendu à sa porte. Il défyoit de se rassasier des miettes qui tomboient de la table du Riche.

Cette dureté du *Mauvais Riche* n'est pas marquée expressément dans la Parabole, elle n'y est qu'insinuée, mais on la déduit par des conséquences qui paroissent assez justes. Cependant je ne dois pas dissimuler que quelques Prédicateurs de l'Eglise Romaine, & même des plus célèbres, ont essayé de décharger ce Riche de ces traits odieux d'inhumanité. C'est quelque chose de curieux, que d'entendre le Père Massillon sur cet article.

Le Sauveur, dit-il, a proprement voulu nous représenter ce Riche comme un Homme indolent & trop occupé de ses plaisirs. Le trait qui regarde ce Pauvre, n'est qu'un incident dans la Parabole. C'est la vie molle & voluptueuse du Riche qui fait comme le fond de cette histoire, & le sujet principal.

Lazare étoit un Mendiant public. On est

est ordinairement moins attentif aux misères de ces indigens déclarés. On regarde leurs importunités éternelles comme de purs artifices.

Le rang qu'occupoit ce Riche, sa dissipation, ses plaisirs, ne lui permettoient pas d'entrer dans le détail des besoins de ce Pauvre. Peut-être avoit-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles d'assister ce Mendiant.

Mais voici la preuve que cet habile Prédicateur fait le plus valoir : c'est que dans la suite, *Abrabam* est représenté parlant au *Mauvais Riche*, & lui aprenant le sujet de sa condamnation. Il ne lui dit pas, comme J. C. le dira au grand Jour aux Reprouvés, *Lazare étoit nud, & vous ne l'avez pas revêtu ; il avoit faim, & vous ne l'avez pas rassasié*. Il se contente de lui dire, *Mon Fils, souvenez-vous que vous avez eu des biens pendant cette vie.*

Son crime est donc une vie passée dans les plaisirs, dans l'abondance, & dans la mollesse. Nous serions téméraires de chercher d'autres raisons de sa condamnation, que celles que l'Esprit de Dieu nous a marquées lui-même dans l'Evangile (a).

Cette Apologie du *Mauvais Riche* sur l'inhumanité qu'on lui attribue ordinairement, a surpris bien des gens. Mais il n'est

(a) *Sermôns de Massillon. Tom. II. pag. 169. Paris 1747. Edit. in-8.*

n'est pas difficile de pénétrer le motif de ce Prédicateur pour défendre cette mauvaise cause. Il vouloit attaquer la vie molle & voluptueuse des habitans de la Capitale, & la Parabole tournée à sa manière, lui fournit des armes pour combattre avec avantage ce genre de vie. Rien de plus ingénieux que l'application qu'il fait à ses Auditeurs, des principales circonstances de cette Parabole. Le sens qu'il lui donne étant assez plausible, il a cru pouvoir en tirer parti, dans la vue de faire plus de fruit. Mais cela même doit nous autoriser aussi à le regarder dans cette occasion, plutôt comme un habile Orateur, que comme un Interprète de l'Ecriture fort scrupuleux & fort exact.

Le sentiment général de son Eglise, comme de la nôtre, est que la dureté du *Mauvais Riche* est un des principaux traits de cette Parabole. Ce qu'il y a de singulier, c'est que quelques-unes des excuses employées dans l'ingénieuse Apologie que je viens de rapporter, se trouvent réfutées d'avance dans la *Continuation des Essais de Morale de NICOLE*.

■ Ce Riche ne secourut pas *Lazare*.
 ■ Mais , dit-on , cela pouvoit venir de
 ■ l'oubli de ses gens. Il n'est point dis-
 ■ culpé par-là , c'étoit à lui à s'en infor-
 ■ mer & à s'en mettre en peine. Il
 ■ n'avoit point de plus grande affaire que
 ■ celle d'obéir à Dieu , & de dispenser
 ■ son

„ son bien selon ses ordres. Si les Rois
„ ne souffrent point qu'on néglige l'exé-
„ cution de leurs ordres, & qu'on s'en
„ remette à d'autres pour s'occuper à se
„ divertir, Dieu le souffre encore moins,
„ parce que ses ordres sont bien plus im-
„ portans que ceux des Rois. C'est mê-
„ me la dureté de ce Riche qui causoit
„ celle de tous ses gens envers Lazare.
„ Un Maître charitable inspire la douceur
„ & la charité à tous ceux qui lui appar-
„ tiennent, & un Maître dur leur inspire
„ la dureté. Ainsi il n'est pas étrange
„ que ce Riche ait été rendu responsable
„ du mauvais traitement & du peu de sou-
„ lagement que Lazare reçut à sa por-
„ te (a).

Il n'y a pas longtems qu'on a vu dans
un Journal Littéraire, la conjecture d'un
Critique, qui ne laisse pas de s'ajuster as-
sez avec l'explication adoucie que le Pé-
re Massillon nous a donnée de cette Para-
bole.

„ Ce n'est pas précisément la dureté
„ envers les Pauvres, dit-il, que le Sau-
„ veur a voulu caractériser dans la per-
„ sonne du *Mauvais Riche*, mais bien la
„ vie sensuelle, procédant du peu de foi
„ qu'il avoit à un autre Monde. Cette
„ Parabole peut regarder les *Saducéens*,
„ cf-

(a) Nicole, sur l'Évangile du Jeudi de la II. Semaine du Carême, Tom. II. pag. 285.

espèce d'Incrédules qui n'admettoient ni Anges, ni Esprits, ni Etat à venir; gens riches pour la plupart, & de mœurs très-voluptueuses, ce qui étoit conséquent à leur Système. C'est ce que la suite de la Parabole semble confirmer. La peinture qui nous y est tracée du Paradis & de l'Enfer; l'instante prière que le Riche, du milieu des flammes, fait à Abrabam en faveur de ses cinq frères, de leur envoyer Lazarus; la réponse du Patriarche qui les renvoie au témoignage de ce même Moïse, que Jésus allégué ailleurs aux Saducéens pour les confondre, tout appuyé cette pensée. D'ailleurs, dans le Tableau emblématique la dureté du Mauvais Riche n'est peinte qu'indirectement... (a). Cette conjecture paroît ingénieuse. Cependant il semble que pour ramener des Mécréans, tels que les Saducéens, ce ne seroit pas trop bien s'y prendre, que de vouloir les effrayer par la peinture des tourments de l'Enfer. La seule bonne méthode, c'est de tâcher de les convaincre par de bons raisonnemens, & c'est ainsi que J. C. en a usé dans quelques occasions.

Pour les mœurs des Saducéens, il ne paroît pas que le Sauveur les ait censurées

(a) *Biblioth. Impériale. T. LX. pag. 30.*

Janvier, Février & Mars 1756. 217

rées dans l'Evangile, & je ne m'en rappelle aucun exemple. C'est aux *Pbarisiens* qu'il en veut principalement. Les Traducteurs de *Berlin* croient même que c'est eux que J. C. a en vue dans cette Parabole. Ils nous avertissent dans une Note, qu'il faut la lier avec les versets 13 & 14. de ce Chapitre,

Il s'agit présentement de voir si la dureté qu'on attribue ordinairement au *Mauvais Riche* pour *Lazare*, est bien fondée, & si on peut la déduire de quelques circonstances de la Parabole.

On nous représente ce Pauvre couché à la porte du Riche, & désirant les miettes qui tomboient de sa table. Il s'attendoit à quelques petits restes de cette table, comme cela se pratique encore aujourd'hui aux Hôtels des Grands Seigneurs. La Parabole le laisse dans cette exspectative. Mais il est aisé de sousentendre qu'il attendit inutilement à cette porte de quoi appaiser sa faim.

La *Vulgate* va plus loin que l'*Original Grec*, & après avoir représenté *Lazare* attendant ces miettes de la table du Riche, elle ajoute que *personne ne lui en donna*. Cependant je ne crois pas qu'il faille se servir de cette autorité, parce que cette addition a l'air tout-à-fait postiche. Elle paroît avoir été prise dans le Chapitre précédent, où il est dit du Fils Prodigue, *qu'il eût bien voulu se rassasier des ca-*

rouges que les pourceaux mangeoient , mais que personne ne lui en donnaoit (a). Quelque Copiste , pour rendre plus complète la narration de notre Parabole , aura tiré de la précédente ces dernières paroles , à laquelle seule elles doivent appartenir.

La Parabole marque ensuite la mort de Lazare. Ce Pauvre vint à mourir. Quelques Interprètes veulent qu'il soit mort de faim & de misère , & en chargent le Riche. Mais le Texte ne le dit pas assez clairement , pour qu'on puisse se servir de cette preuve pour faire voir son inhumanité.

Elle se prouvera peut-être mieux par la sévérité de la punition qui lui est infligée après sa mort. Le Riche mourut aussi , & il fut envoyé dans l'Enfer & dans le lieu des tourmens. Qu'est-ce donc qui lui a attiré un sort si déplorable ? N'en déplaise au Père Maffillon , il est difficile de se persuader que ce soit simplement la trop grande curiosité en habits , & le trop de goût pour la bonne chére. Il s'agit de quelque chose de plus grave encore , & que l'on pénètre aisément. On nous a représenté un Pauvre dans la dernière misère couché à la porte du Riche , & l'on nous dépeint ensuite ce même Riche condamné après sa mort aux peines de l'Enfer. On voit assez que son principal crime doit avoir

(a) LUC XV. 16.

avoir été l'insensibilité pour les maux des Misérables, l'inhumanité pour les souffrances du Prochain, crime également condamné sous la Loi & sous l'Evangile.

Le Spectacle d'une Voluptueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, & insensible aux souffrances d'un Malheureux qu'il a comme sous les yeux, couvert de plaies, & souhaittant des miettes pour appaiser la faim qui le dévore, forme une opposition monstrueuse. On n'est plus surpris après cela de la rigueur de la sentence contre un Homme qu'un objet si touchant n'a pu émouvoir.

Il semble donc que la dureté de ce Riche est assez sensible dans la Parabole. On peut même établir que le but de J. C. dans tout ce récit figuré, a été de nous faire entendre combien sont criminels ceux qui sont dans l'abondance, lorsqu'ils n'assistent pas les Pauvres, comme ils devraient.

Nous avons vu que quelques Prédicateurs prétent une autre vue au Sauveur, mais il n'est peut-être pas difficile d'accorder les différens sentimens que l'on a sur le but de cette Parabole. Il n'y auroit qu'à dire que le dessein de J. C. a été de nous apprendre que les Riches qui donnent dans le luxe & dans la volupté, & qui n'assistent pas les Pauvres, comme ils y sont obligés, sont dans un grand danger par rapport à leur salut.

On

On pourroit objecter contre ce moyen de conciliation , que dans la Parabole il doit y avoir un but unique , comme dans la Fable ; qu'on a reproché à *La Fontaine*, ce célèbre Fabuliste , d'avoir mis dans quelques-unes des siennes , une double moralité. Quand on veut tirer d'une même Fable deux leçons qui sont assez différentes entr'elles , c'est un véritable défaut , & c'est celui qu'on reproche à *La Fontaine* , quoiqu'il y soit tombé fort rarement. Mais on ne devra point regarder comme une double moralité dans notre Parabole , quand nous dirons que J. C. a voulu nous y enseigner qu'un Riche , qui dépense beaucoup pour sa parure & pour sa table , tandis qu'il néglige le soin des Pauvres , ne peut qu'être difficilement sauvé. L'unité y est parfaitement observée.

On fait que dans une Parabole il y a ordinairement diverses circonstances qui n'y font que pour l'ornement , ou pour lier la narration. On peut régarder de cette manière ce qu'on lit dans celle - ci sur le sort de *Lazare* , qui après sa mort est porté par les Anges dans le sein d'*Abraham* , ou dans le séjour de la Félicité. Ce n'est là qu'en incident pour donner lieu au Dialogue qui vient après. Ce Riche , au milieu des tourments , s'adresse à *Abraham* pour lui demander , que par le moyen de

de Lazare il lui procure quelque rafraîchissement.

Cette fin de la Parabole est extrêmement figurée, & dans le goût des Orientaux. On y apperçoit aussi quelques images, que les Juifs de ce tems-là avoient empruntées des Grecs, pour exprimer l'état des Bienheureux & des Méchans après la mort.

A la fin de la Parabole, il y a un Verset qui demande quelque éclaircissement. Il s'agit de la réponse que fait Abraham au Mauvais Riche, qui lui avoit demandé de lui procurer quelque soulagement: *Mon Fils, lui dit le Patriarche, souvenez-vous que vous avez eu vos biens dans cette Vie* (a). Le Père Massillon a beaucoup fait valoir cette réponse pour appuyer son sentiment. Voyons donc s'il l'a prise dans son véritable sens.

Grotius dit sur ces paroles, qu'il paroît par plus d'un endroit de l'Écriture, que les Hébreus croyoient que Dieu avoit destiné à chaque Particulier une certaine mesure de biens & de maux dans ce Monde & dans l'autre Vie; que ceux qui auroient jouï des plaisirs sur la Terre, seroient exclus du bonheur du Ciel; & au contraire, que ceux qui auroient été malheureux dans cette Vie, en seroient dédommagés dans la Vie à venir.

Quel-

(a) LUC XVI. 25.

Quelques Auteurs de l'*Eglise Romaine* semblent avoir adopté ce principe , surtout dans leurs Livres de dévotion. Ces sombres Directeurs y établissent, que quand on a été heureux sur la Terre , c'est autant de rabattu sur le bonheur à venir , & cela indépendamment de l'usage qu'on aura fait de la prospérité ; qu'il suffit qu'on ait passé sa vie dans l'aise , sans austérités & sans pénitences , pour devoir s'attendre à un triste sort après la mort. Ils semblent avoir emprunté des Juifs cette compensation des biens & des maux.

Si l'on examine bien cette opinion , on trouvera qu'elle est injurieuse à la Bonté Divine. Dieu voudroit nous rendre heureux & dans cette Vie & dans l'autre. S'il nous envoie quelques disgraces , c'est que notre salut le demande nécessairement. Il ne trouble jamais notre bonheur présent , que pour nous assurer le bonheur à venir.

La qualité de Riche ou d'Heureux considérée en elle-même , n'est point un caractère de Reprobation ; comme la qualité de Pauvre & de Malheureux , considérée seule , n'est pas non plus une marque de Prédestination. Combien de Débauchés qui se sont rendus malheureux par leurs excès ! Combien de Joueurs qui se trouvent dans la misère ! Les maux que l'on souffre dans cette Vie , à parler en général , ne

ne sauroient être regardés comme un brevet pour le Paradis , ils en sont un quelquefois pour le lieu opposé.

Quand *Abrabam* allégué au *Mauvais Riche* la cause de sa condamnation , il faut donc nécessairement s'ouvrir à quelque chose , mais qu'il est fort aisè de suppléer. *Mon Fils*, vous avez joui des biens de cette Vie , & vous n'en avez pas fait l'usage que vous deviez. Vous les avez employés à flatter vos passions déréglées , & vous avez négligé de secourir les Misérables. Mais *Lazare* a eu ses maux pendant sa vie. Il faut s'ouvrir à quelque chose , qu'il les auroit soufferts avec patience , & avec une entière soumission à la Volonté Divine.

Le Sauveur dans son Sermon sur la Montagne , semble dire l'équivalent de la réponse d'*Abrabam* au *Mauvais Riche*.

Vous êtes heureux vous qui pleurez maintenant, dit-il , parce que vous serez dans la joie (a). Voilà le sort de *Lazare* , celui du *Mauvais Riche* vient ensuite : *Malheur à vous qui êtes maintenant dans la joie , car vous serez dans l'affliction* (b). Le même principe de compensation de bonheur paroît déjà établi dans ce Sermon. Il est donc nécessaire d'examiner encore ces sentences de J. C.

St. Matthieu, en rapportant ce même Sermon , nous apprend à quelle occasion il fut prononcé. Il dit sur la fin du Chap. IV. qu'on amenoit à J. C. un grand nombre de malades , & qu'il

(a) *LUC VI. 21.* (b) *25.*

qu'il les guériffoit. C'est par rapport à cette sorte d'Afligés, qu'il dit dès le commencement de son Sermon, *Heureux ceux qui sont dans l'affliction, car ils seront consolés* (*a*). Il veut dire que les maux dont ils gémissoient, étoient une circonstance heureuse pour eux, puisque c'étoit le motif qui les faisoit venir vers lui, & qui leur donnoit lieu d'embrasser ensuite sa doctrine.

Les Malades entendoient dire que Jésus par sa seule parole, guériffoit toutes sortes de langueurs. Ils alloient donc à lui, ou ils se faisoient porter sur son chemin. Il leur rendoit la santé, & par-là ils avoient les plus fortes preuves de sa Mission Divine. Non seulement ils étoient témoins de ses miracles, mais c'est sur eux-mêmes qu'ils s'opéroient, ce qui ne laisse aucun doute sur leur réalité.

Rien de plus efficace pour convertir ces Infirmes, que de les guérir miraculeusement. Après leur guérison ils croient à l'Evangile, & se déclarent les disciples de leur Libérateur. On peut voir dans l'Evangile de St. Jean l'impression que fit sur l'Aveugle-né le miracle qui lui rendit la vue. L'Evangéliste remarque qu'il *crut en J. C. & qu'il l'adra* (*b*).

Il est important de remarquer que la plupart de ces Béatitudes sont relatives au tems où J. C. prêchoit. Il y fait sentir le bonheur de ceux qui se trouvoient dans des circonstances favorables pour em-

(*a*) MATTH. V. 4. (*b*) JEAN IX. 37.

embrasser sa doctrine. Il ne peut point perdre de vue cette position. *St. Luc* l'insinue assez clairement. Vous êtes heureux, vous qui avez faim *maintenant*, vous qui gémissiez *maintenant*, c'est-à-dire, présentement que je viens annoncer l'Evangile aux Hommes. Je crois que voilà le commentaire le plus simple & le plus littéral de cette Sentente du Sauveur, qui a d'abord l'air d'un Paradoxe.

Malheur à vous qui riez. Pour vous, ajoute-t-il, pour vous à qui tout rit présentement, rien ne vous attirera vers moi pour vous instruire des moyens de Salut. Votre prospérité vous endormira, elle enflammera vos passions. Vous vous y livrerez, & elles vous rendront malheureux.



ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES; S U I S S E.

LAUSANNE.

Bousquet a fait réimprimer en 4 volumes grand *in octavo* les Sermons de feu Mr. de Beaufort, tant ceux sur l'*Epître aux Romains*, Chap. XII. dont il avoit donné la première Edition, que ceux sur la *Résurrection de Lazare*, qui avoient été imprimés à Berlin, aux dépens de l'*Ecole de Charité*.

Chapuis vient de donner une seconde Edition des excellentes *Instructions Chrétiennes* de Mr. Bertrand. La partie morale est fort augmentée.

NÜRNBERG.

Le Libraire Sinner débite une Brochure de 89 Tom. XVIII. Part. I. P pa-

pages intérieures, sans la Préface qui en a XVI. C'est
le Discours sur l'irreligion; où l'on examine ses Principes &
ses suites funestes, opposés aux Principes &
aux heureux effets du Christianisme. Par Mr. le
Baron de Haller, Président de l'Académie Roya-
le des Sciences de Göttingen, Conseiller Anti-
que de S. M. le Roi d'Angleterre, & du Conseil Sou-
verain de la République de Berne. Traduit de l'Al-
lemand par Mr. Seigneur de Correvon, Membre Cor-
respondant de l'illustre Société d'Angleterre. Ce petit
Ouvrage est écrit avec beaucoup de force; les talents
de son illustre Auteur sont assez connus. Le Tra-
ducteur est un Magistrat d'un mérite distingué, Con-
seiller & ancien Bâtonnier de Lausanne, & de l'A-
cadémie de Marseille.

EXTRAIT.

D'une Lettre de Genève, du 29 Novembre, 1759.

„ Vous avez ouï dire que la Cour de Turin a
„ fait mauvais gré à Mr. de Voltaire de ce qu'il a
„ dit d'AMEDEE dans l'Epitre qu'il a adressée à sa
„ Maison de campagne. On avoit en effet bien accusé
„ ce Prince d'avoit eu une table trop voluptueuse
„ dans sa solitude; mais personne avant le Poète
„ moderne ne lui avoit attribué un mauvais com-
„ merce avec les femmes. Je crois même que l'on
„ fait tort à ce Prince sur l'article de la bonne
„ chère. J'ai autrefois examiné ce fait, & j'en trou-
„ vè que le premier qui l'a avancé, c'est Monstrelet,
„ dans son Histoire de France. Mais voici ce qui
„ doit rendre ce témoignage fort douteux. Mon-
„ streles étoit Gouverneur de Cambrai pour le Duc
„ de Bourgogne. Ce Prince étoit fort irrité contre
„ le Duc de Savoie, parce qu'ayant été choisi pour
„ Arbitre d'un différend entre lui & le Roi de France,
„ il avoit donné gain de cause au Roi CHARLES. Il
„ y a beaucoup d'apparence que Monstrelet, pour faire
„ sa cour à son Maître, glissa ce trait dans son His-
„toire, dans la vue de décrier AMEDEE. Un homme
„ qui

„ qui demeuroit en *Flandres*, ne devoir guéres être
 „ informe de ce qui se passoit dans la *Cuisine de*
 „ *Ripaille*; & des gens qui l'avoient vuë de fort
 „ près, ont écrit que ses Hermites y menoient une
 „ vie très-réguliére, & même austére. Ce qui doit
 „ surtout prouver la fausseté de cette accusation,
 „ c'est qu'*EUGENE IV.* Concurrent d'*AMEDEE*
 „ au Pontificat, fit dresser contre lui un Manifeste
 „ des plus virulens, où il tâche de le noircir par
 „ toutes sortes d'endroits, sans dire un seul mot de
 „ cette prétendue vie voluptueuse. A l'égard du
 „ Proverbe, *faire ripaille*, qui signifie faire bonne
 „ chère, je crois qu'il n'a d'autre fondement que le
 „ passage même de *Monstrelet*, répété par plusieurs
 „ Auteurs qui l'ont copié sans examen. Au reste le
 „ témoignage d'un *Genevois* sur la bonne conduite
 „ d'un *Duc de Savoie* ne doit pas être suspect.

C'est à *Genève* qu'on a imprimé, deux fois en moins de cinq semaines, les deux Sermons que Mr. *Bertrand*, Pasteur à *Berne*, a prononcés, le premier sur *Jérémie XXII. 8.* à l'occasion du Tremblement de terre de *Lisbonne*, du 1. Noveinbre: & le second, sur *Job XXVIII. 23.* après le Tremblement de la *Suisse* du 9. Décembre suivant.

B E R N E.

Mr. *Wystembach*, Professeur de Théologie dans cette Ville, & fort connu par le Cours de cette Science qu'il a publié, vient d'être appelé à l'Université de *Marbourg*.

N O R D. S T O C K H O L M.

Mr. *de Schrenmann*, Conseiller de la Chancellerie, Secrétaire des Archives, & Chevalier de l'Etoile Po-
 laire, a publié un Nobiliaire de sa Patrie, *Matrikel öf-
 ficer Swea Rikes Ridderfchap och Adel*, &c. dont le
 premier Volume a 726 pages *in quarto*. On y trou-
 ve 86 Familles de Comtes, 237 de Barons, & 992

de Gentilshommes. L'Ouvrage est fait avec beaucoup de soin, & ne peut qu'être très-utile à la *Suède*.

C O P E N H A G U E.

Mr. le Professeur *Mallet* a été aggregé au nombre des Associes externes de la Société Royale d'*Upsal*. Il va donner sa Traduction de l'*Edda* à la presse.

On imprime ici un Livre important C'est le premier Ouvrage sur le *Droit Public de Dannemore*, qui ait été écrit. Il sera *in quarto*, en *Latin*. L'Auteur est Mr. *Kofoed Anchier*, Professeur en Droit, & fort habile homme.

Le Libraire *Claude Philibert de Genève* établit ici une Librairie & Imprimerie Françoise sous les auspices de la Cour. C'est un établissement intéressant pour ce País.

S T. P E T E R S B O U R G.

Mr. *Müller* a été déclaré Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale. C'est un des Scavans qui avoient été du voyage de *Ramscharka*.

Mr. *Salchow*, qui a remporté le Prix de l'année passée, a été engagé à venir remplir une Place d'Academicien; & son objet sera la Chymie.

Nous n'avons pas encore annoncé la mort de Mr. *Kraschenninikoff*, en qui l'Académie a fait une perte considérable. C'étoit un très-habille Botaniste, Disciple de feu Mr. *Gmelin*: & il dirigeoit le Jardin de l'Académie d'une manière qui lui faisoit beaucoup d'honneur.

A L L E M A G N E.

N U R E M B E R G.

Voici un titre bien étendu. FRANCISCI FIORENTIIS, Jurisconsulte aurelianensis, deinde Parisiensis Antecessoris, Opera Juridica, studio J. Doujatii ante Parisiis collecta, atque in duas Partes divisa, quarum prima complectitur Tractatus vivo Auctore variis temporibus editos, ex ipsis Autographo emendatos & auctos; secunda verò continet Opera in vita Auctoris additæ inedita, sive postuma, in quibus fusè & ex-

acti.

acte ex ceteris Conciliorum, Decretalium, atque Historiarum monumentis explicantur, quæ tum ad veterem, tum ad recensiorem Ecclesie Universæ, atque imprimis Gallicanæ Disciplinam pertinent. Adiecti sunt ad calcem prima Partis duo Tractatus, alter de Officio Archidiaconi. Autore Nicolao Januario; alter de absolutione ad causelam, Autore J. Tournet. Accedunt Indices varijs Tractatum, præcognitorum Capitum, Authorum. rerum & verborum, sub curâ Ignatii Christophori Lorher a Stoerchen, f. V. D. Reü. & Celsiss. S. R. f. Episcopi Bambergensis, Consiliarii Actualis Aulici, & in Alma Bambergensium Universitate Juris Publici particularis f. R. G. necnon Juris Feudalis P. P. ac O. Facultatis Juridica Adsefforis. 2 Tomi. Norimbergæ, sumtibus Joannis Georgii Lochneri. Anno 1756. in 4.

H A L L E.

On a imprimé chez Renger une Brochure de 80 pages, in octavo, qui a pour titre: DANIELIS NETTELBLADT, Post. Bor. Regi a Conf. Aul. & Prof. Publ. Ord. in Regia Frider. Præcognita Eruditionis generalia, Auditorum usibus destinata. Le même Auteur avoit déjà donné en 1747. un Livre plus considérable, (de 248 pag. in octavo) qu'il avoit intitulé. Præcognita universa Eruditionis generalia. & in specie Jurisprudentia naturalis & positiva. Ces Ouvrages sont très-bien faits.

Nous n'avons négligé jusqu'à-présent d'annoncer une petite Curiosité Littéraire, qui n'étoit pas encore tombée sous nos yeux. C'est un Ouvrage traduit de l'Allemand en Grec, & imprimé à la Maison des Orphelins de cette Ville, en 1752. in octavo, pag. 116. sans la Table. En voici le titre: ΔΑΒΙΔ ΣΑΜΟΥΗΛ ΜΑΛΛΑΙ Φιλολογίας τε Καινής Ἀρχοντος Βελευτῆ Αύλικῆ καὶ Ἀρχιάτρη τε τοῦ Ὁρθωτορέσιος Ιατροῦ Συντομοῦ Διηγητις περὶ Φιλολογίας τε αὐτῆς Σαξονίας εὑρῶν τοῦ Ὁρθωτορέσιος διασπαλημένων, εἰς κατὰ πολλοὺς περιφερεῖς, μόνον οἴστοι στρεψαίς αὐτῆς ἐγγέγρη εἰς Θιανίαν θεραπευονται. Εκ της Γερμαν

περὶ γλάστης τὸν Ἐλαῖον ἵψι μιτραστην Αἴγορεα
ΤΟΣ ΘΕΟΦΙΛΟΣ ΜΛΙΕΗΡ, τῷ φιλοσοφίᾳς Διδάχαις.
Ce Traité est à l'usage de tous les Grecs de Russie &
de Turquie, qui font usage des médicamens de la
Maison des Orphelins de Halle. C'est le premier exemple
de ce genre dans les siècles modernes. On a fait une
Traduction de ce Livre en Grec vulgaire à *Hermanstadt*.

On a soutenu le 10 Février dernier une Thèse sous
la Présidence de Mr. le Conseiller Privé Floercke, qui
fait un vrai Traité complet sur une matière intéres-
sante. Elle a pour titre: *De Consortio Imperatoris & Sta-
tuum Imperii in potestate Legislatorum & Judicarii,
genuino fundamento recursus ad Comitium*. Cela fait un
en quarto de 106 pages, dont l'Auteur est Mr. Koep-
ken, Fils d'un Ecclésiastique de Magdebourg.

J. N. A.

Mr. Cramer, second Secrétaire de la Société Latine de cette Ville, a adressé à Mr. Ballhorn une Dissertation Epistolaire, de συγχρηματῳ Sapphos & Anacreonis. Il y examine si ces deux Poëtes de sexe différent, mais d'égale réputation, ont été contemporains? Il fixe la naissance de *Sappho* à la 2. année de la 40. Olympiade, le commencement de ses liaisons avec *Anacréon* dans la 44. & sa mort dans la 51.

Mr. Jean Gerber, appellé au Rectorat de la principale Ecole de Danzig, sa Patrie, & Membre de la Société Latine de Jena, après avoir fait ses études dans cette Ville, a soutenu, avant que de partir, une Dissertation Philologico-Critique, *De Romano-
rum Satirā*, qui renferme presque tout ce qu'on peut dire d'intéressant sur ce sujet.

A U G S B O U R G.

On trouve aussi en commission chez Merkb, l'Ou-
vrage intitulé *Repetitorium Bavaria, oder Kurze, &c.*
C'est une Description Géographique détaillée & très-
exacte de la Bavière, en un volume, de 289 pages in
octavo, format allongé.

D R E S S

D R A S S D E.

Michel Groll a exécuté une très-belle Édition d'un Ouvrage auquel cet honneur convenoit parfaiteme nt, savoir : EPICTETI Enchiridion , Græcè & Latinè , cum Scholiis Gracis , nunc primum à Bibliotheca Regia à Dresdensi vulgaris . & novis animadversionib ; 1756. 16² f. in oct.

Mr. Jean Christophe Wagener , Capitaine-Ingénieur , & Directeur de l'Architecture Civile dans l'Académie Militaire de Saxe , a donné le premier Tome in folio de ses Institutions d'Architecture Civile , en Allemand. Cet Ouvrage est écrit avec beaucoup de netteté , & la théorie s'y trouve heureusement alliée avec la pratique.

E R L A N G E.

Mr. Jean Henri le Maître , Pasteur de l'Eglise François de cette Ville , prononça le 11 Septembre de l'année passée un Sermon qui a été imprimé chez Goethard Poetsch , in quarto , pag. 28 sous ce titre : La Paix sur l'Israël de Dieu : Sermon sur le second Jubilé de la Paix de Religion , concluë à la Diète d'Augsbourg , le 25 Sept. 1555. On trouve dans ce Discours un exposé fort judicieux des faits Historiques & Ecclésiastiques qui concernent cette Paix , accompagné de réflexions dictées par la piété & la charité.

W I T T B M B E R G.

Cette Ville , qui est le berceau de la Réformation de Luther , ne laisse échapper aucune occasion de faire éclater les témoignages de la vénération qu'elle doit à ce grand Réformateur. Parmi ceux qui ont fait paraître le plus de zèle pour sa mémoire , Mr. Kirchmaier , à - présent digne Senior de l'Université , s'est distingué par divers Ecrits dont nous avons fait mention à mesure qu'ils ont paru. A-présent il faut y joindre la Harangue qu'il a prononcée le 3 Octobre dernier à l'occasion de la solemnité du Jubilé de la Paix de Religion. En voici le titre : *Oratio historica maxime solemnis de D. Martini Lutheri , versum Germaniam et Dei uatis Oraculo ; ex Comm. in Gen. XXV.*

Nos moriemur in pace, antequam veniat malum & calamitas super Germaniam, id est, Bellum imalcalicum, & universæ Germania, in sacris Pacis Religionis Auguſtanæ ſecularibus ſecundis, Die V. Nonas Octob. A. C. 15 10 CCLV. atque in Aede OO. DD. Acad. Nomine Ordinis Philos. habita Fefto rieu a Georg. Gul. Kitchmaiero, Conſil. Reg. Et torius Academia Seniore, cum Difſertatione de Latinitate Lutheri, in quarto.

L I P Z I G.

Le dernier jour de l'année paſſée l'Université de cette Ville perdit le plus ancien de ses Membres, Mr. Jean Florent Rivinus, Professeur du Coje, Chanoine de Merſebourg, Doyen de Wurtzen, Décemvir de l'Académie, Aſſeſſeur de la Faculté Juridique, & Seigneur Héritaire de Neu Mukerſhausen, âgé de 74 ans. Il emporte avec lui le témoignage de s'être parfaite-ment bien acquitté de tous ses devoirs dans la carrière de ses Emplois, qu'il a fournis pendant près de 50 ans.

La presſe de Breitkopff a roulé ſur l'Ouvrage suivant, qui fe vend dans la Librairie de Fritsch: *Dactyliotheca universalis, ſignorum exemplis nitidis re-dicatis Chiusa, ſive Scrinium milliarium primum*. Eccl. Expressio, ordinavit, edidit Phil. Dan. Lippert: *Stylum accommodatum, intelligendissimum per conjecturam argumentis illustratas nonnullas, prefatus quoque de rei gemmaria gratia singulari*, Jo. Fr. Christius. Prof. Artium publicus, in quarto, 17½ f. C'est un Ouvrage extrêmement curieux. L'Auteur a un ſecret de faire les plus belles empreintes des Pierres gravées ſur une forte de terre blanche comme neige, & dont la duree égale l'éclat. Il a trouvé cette terre dans le voisinage de Drefde, ſa Patrie.

Mr. Henſch a donné une ſeconde Edition corrigée & augmentée de ſa *Philosophia Mathematica, complectens Methodum cogitandi ex Euclide, etitemam*. Ouvrage qui lui a fait beaucoup d'honneur.

On a traduit le Théâtre de Desrouches en Allemand; & cette Traduction a été imprimée par Else Lenzac, avec

Janvier, Février & Mars 1756. 233.

avec Leipzig & Göttingen au titre, en deux Volumes
in octavo.

La Librairie de Lanckisch a fait une troisième Edition de la *Mathesis Forensis* de Mr. Polack, Professeur à Francfort sur l'Oder. Ouvrage estimé & fort utile. C'est un volume *in quarto*.

H A N O V R E.

Mr. le Pasteur Clément continué toujours sa Bibliothèque Curieuse, dont ce Journal a déjà donné quelques Extraits. Le Tome II. se trouvera à Leipzig, dans la Librairie de feu Jean Frédéric Gleditsch, à la Foire de Pâques : & les autres Tomes suivront régulièrement tous les ans, l'Auteur s'étant chargé de formais des frais de l'impression, afin que rien n'en arrêtât le cours. Le Tome VII. est déjà fini en Manuscrit ; il contient le reste de la Lettre C, quoique le Tome VI. ne s'étende que jusqu'à C₁ ; ce qu'il est bon de marquer, afin que les Acheteurs ne soient pas effrayés par la crainte d'un trop grand nombre de Volumes. On peut compter que ces sept Tomes feront le tiers de l'Ouvrage ; & si Dieu donne à l'Auteur les forces nécessaires pour l'achever, comme nous le souhaitons par toutes sortes de raisons, ce sera un Monument très-considerable de la Littérature de notre Siècle.

B E R L I N.

L'Académie Royale a perdu un de ses Membres Honoraires en la personne de S. E. de Bredow, Lieutenant-Général & Chevalier de l'Aigle Noire, mort à Halberstadt dans sa 63.^e année.

La Place de Grand-Chancelier & de Ministre d'Etat ayant été conférée, après le décès de Mr. de Cocceji, à Mr. de Jargues, par le choix d'un Monarque qui connaît les hommes & récompense le mérite, une Place d'Honneur qui vaquoit dans l'Académie, a été conférée à S. E. Mr le nouveau Chancelier ; & nous croyons devoir placer ici la Lettre que Mr. de Manspertuis écrivit à ce sujet pour proposer la chose à l'Académie. Elle est

est adressée à Mr. le Directeur Euler, en date du 27 Novembre, 1755.

Comme ma santé, Monsieur, ne me permettra point d'aller aujourd'hui à l'Académie, je vous prie de représenter à l'Assemblée qu'il ne convient plus que Mr. le Grand-Chancelier ait un autre rang parmi nous que celui de Membre Honoraire, où il se trouve une Place vacante. C'est un siège qu'il occupe déjà personnellement, que sa modestie l'avoir empêché de défrirer, mais qu'il est de la décence de l'Académie de lui conférer. La chose est si juste, que je ne doute pas que tout le monde n'y applaudisse sur le champ, sans remettre à la huiarine, comme pour les élections ordinaires. J'ouï l'honneur d'être parfaitement, Monsieur, Votre &c. MAUPERTUIS.

Mr. Huber, de Bâle, a été appellé à Berlin en qualité d'Astronome, & en conséquence aggregé à l'Académie.

L'Assemblée publique, à l'occasion de la naissance du Roi, s'est tenue le 29 Janvier. Mr. le Conseiller Privé Eller a fait l'ouverture de la séance par des Recherches sur les effets de l'imagination dans les femmes grosses, à l'occasion d'un Chien monstrueux. Mr. de Redern, Maréchal de la Cour de S. M. la Reine-Mère, a lu ensuite des Considérations sur le Globe. Mr. le Professeur Meckel a fini l'Assemblée par la Description d'un Enfant monstrueux à deux têtes.

La seconde année des *Mélanges Littéraires & Philosophiques* a commencé. Ce journal renferme d'excellents morceaux.

Le Libraire Lange a sous presse un Ouvrage qui fera deux Volumes *in octavo*, sous le titre de *Triomphe de l'Evidence*. C'est mon Abrégé de l'Examen du Pyrrhonisme de Mr. de Crousaz. J'en rendrai compte, lorsqu'il aura vu le jour.

Je place ici le Projet de mon Encyclopédie réduite, à laquelle je travaille actuellement, redoublant mes instances auprès des Personnes capables de me fourrir des lumières & des secours, pour obtenir qu'elles entrent dans mes vues.

Pro-

Janvier, Février & Mars 1756. 235

Projet d'une Encyclopédie réduite.

Le succès de l'Encyclopédie paroît à-présent bien décidé. Les commencemens de ce grand Ouvrage ont été traversés de plus d'une manière ; mais c'est des obstacles même qu'il a tiré la force , & son acheminement à la perfection. Si le Public avoit d'abord de la peine à donner sa confiance aux promesses des Auteurs de cette vaste entreprise, aujourd'hui il convient généralement que ces Auteurs remplissent leurs engagements de mieux en mieux, à mesure qu'ils avancent dans l'exécution . & que chaque nouveau Volume enchérit sur ceux qui l'ont précédé.

Cependant il reste toujours un inconvénient immédiat dans la publication de l'Encyclopédie : c'est le prix considérable de ce Livre, qui permet à peu de personnes d'en faire l'acquisition; sans compter que la grosseur des Volumes , & l'immenſité des détails, ne conviennent pas à tout le monde. C'est ce qui a fait naître à des personnes d'un mérite distingué, & d'un jugement sûr , l'idée d'une *Encyclopédie réduite*, où l'on conservât, dans une juste précision, tout ce qui généralement parlant peut intéresser les Lecteurs qui aiment à s'instruire. Ces mêmes personnes m'ont proposé de me charger de cette réduction. J'ai cru, après avoir réfléchi mûrement sur l'utilité de ce travail, devoir répondre à l'invitation qui m'étoit adressée , & je me suis déterminé à mettre incessamment la main à l'œuvre. Je vais donc publier Volume après Volume l'*Encyclopédie réduite*, de façon que j'atteindrai bientôt les Encyclopédistes ; & alors je donnerai régulièrement un Volume de la réduction six mois après que celui du grand Ouvrage auquel il répondra , aura paru.

Mon Abrégé , à ce que j'espére , contiendra véritablement l'essence de l'Original ; tous les Articles sans exception y seront , avec les définitions , les explications , & les exemples qui me paroîtront d'une nécessité indispensable ; mais je supprimerai toutes les longueurs de raisonnement , soit en Métaphysique , soit en

Ju-

Jurisprudence, soit en Morale, toutes les démonstrations de Mathématique, toutes les manœuvres des Arts, en un mot tout ce qui me paroîtra n'être pas de la compétence & de l'usage du gros des Lecteurs. Il y aura abondamment dans ce qui reste après ces soustractions, de quoi former un Dictionnaire très-agréable & très-intéressant, qui par la commodité de son format & la modicité de son prix pourra entrer dans tous les Cabinets. Quand ce ne seroit qu'une Table raisonnée de l'*Encyclopédie*, cela devroit suffire pour le faire rechercher; mais j'ai dessein de le rendre recommandable par d'autres endroits. Comme les *Encyclopédistes* ne sont point infailibles, & ne prétendent pas l'être, on se permettra de retoucher aux Articles qui pourroient en avoir besoin; & c'est dans cette vuë que je prie tous les Amateurs des Sciences & des Belles-Lettres de me fournir, pendant que je serai occupé à ce travail, les corrections, additions aux Articles déjà existens, ou Articles même nouveaux, qu'ils croiront propres à enrichir l'*Encyclopédie réduise*. Je ferai honneur de ces dons à ceux qui le souhaiteront, en mettant leur nom à la fin de ce qu'ils auront donné; & en général je distinguerai soigneusement tout ce qui sera tiré de l'*Encyclopédie* d'avec ces secours étrangers, ou d'avec mes propres Remarques. C'est dans la vuë d'obtenir les premiers que je fais imprimer ce Projet, & que je le répans autant qu'il m'est possible. Il n'est pas nécessaire de dire, qu'il seroit superflu de m'envoyer des Additions qui fussent contraires à la Religion, au Gouvernement, ou aux bonnes Mœurs.

F I N.

NOUVELLE
BIBLIOTHEQUE
GERMANIQUE,
OU
HISTOIRE LITTERAIRE
De L'ALLEMAGNE, de LA SUISSE,
& des PAYS DU NORD,
Par Mr. SAMUEL FORMEY.
AVRIL, MAI & JUIN, 1756.
TOME DIX-HUITIEME.
Seconde Partie.



AMSTERDAM,
Chez JEAN SCHREUDER,
& PIERRE MORTIER le Jeune.
M D C C L V I.

T A B L E D E S A R T I C L E S.

ART. I. COMMENTARIUS Societatis Regiae Scientiarum Gottingensis.	243
II. ELOGE de Mr. DE MARINONI.	264
III. RUD. AUG. VOGEL, Institutiones Chemiae ad Lectiones Academicas accommodatae.	274
IV. CAROLI LINNAEI Somnus Plantarum, in Dissertatione Academicâ propositus.	283
V. TRAITÉ de la Vérité de la Religion Chrétienne, tiré principalement du Latin de Mr. J. ALPH. TURRETIN, par Mr. VERNET.	299
VI. INSTRUCTION CHRETIENNE.	308
VII. ŒUVRES de Mr. DE MAUPERTUIS.	330
VIII. HISTOIRE de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres, Année MDCCLIV.	362
IX. LETTRE à Mr. NAUDE.	382
X. DISSERTATION sur la Chronologie de Mr. NEWTON.	409
XI. NOUVELLES LITTERAIRES.	
<i>De Lausanne.</i>	434
<i>De Zurich.</i>	435
	<i>De-</i>

TABLE DES ARTICLES.

<i>De Berne.</i>	436
<i>De Varsovie.</i>	440
<i>De Coppenbague.</i>	ibid.
<i>De Potzdam.</i>	441
<i>De Hambourg.</i>	442
<i>De Fribourg.</i>	443
<i>De Wittemberg.</i>	ibid.
<i>D'Eisenacb.</i>	ibid.
<i>De Jéna.</i>	444
<i>De Custrin.</i>	447
<i>De Göttjingen.</i>	ibid.
<i>De Leipzig.</i>	448
<i>De Brunsberg.</i>	449
<i>De Berlin.</i>	ibid.
<i>De Leide.</i>	461
<i>D'Amsterdam.</i>	464



NOU



NOUVELLE
BIBLIOTHEQUE
GERMANIQUE,

Pour les Mois

d'AVRIL, MAI & JUIN.

M D C C L V I.

ARTICLE PREMIER.

COMMENTARI^I Societatis Regiæ Scientiarum Gottingensis.

C'est - à - dire ,

MEMOIRES de la Société Royale des Sciences de Göttingen. Tome IV. Pour l'Année MDCCCLIV.

SECOND EXTRAIT. (a)

Nous

(a) Voyez le premier dans la Partie précédente
de ce Journal pag. I. &c.

Ous avons rendu compte de la partie Historique & des cinq premiers Mémoires de ce Volume : il fautachever de parcourir les autres.

VI. Mr. Zinn, qui s'est appliqué d'une façon particulière à l'étude de l'Oeil Humain, sur lequel il a fait un Traité à part, examine ici les différences qui se trouvent entre nos yeux & ceux des Animaux. D'abord ceux-ci ont le globe de l'œil diversement configuré, quoiqu'en général approchant de la figure sphérique. Mais, par exemple, au-lieu que dans l'Homme l'œil est un peu plus long que large, la Chèvre au contraire l'a plus court à proportion de sa largeur. Pour les Oiseaux & les Poissons, comme plusieurs Naturalistes l'ont remarqué, le globe de l'œil sphérique par derrière, est aplati par devant, ensorte qu'en le fendant par le milieu, l'éminence convexe de la cornée paroît être posée sur une face plane. L'œil de la Chouette diffère presque totalement de celui des autres Oiseaux, ayant par devant la cornée hémisphérique, & par derrière une membrane convexe qui forme le fonds de l'œil. Celui de la Taupe est encore d'un ordre singulier, le derrière en étant sphérique, & le devant se terminant en une pointe conique presque parabolique, ensorte que sa longeur

gueur est presque double de sa largeur.

Passant ensuite à l'examen des différentes parties dont l'œil est composé, le savant Anatomiste indique les variétés qu'on observe dans les diverses espèces d'Animaux par rapport à la sclérotique, à la cornée, à la choroïde, aux vaisseaux ciliaires, aux vaisseaux veineux, à la rétine, & au crystallin; car pour les humeurs vitrée & aqueuse, elles sont des substances trop simples, pour qu'on y puisse observer d'autre différence que d'exister en plus grande ou en moindre quantité. Tout ce que Mr. Zinn dit sur ces diverses parties est très-intéressant, & marque une connoissance étendue de ces matières jointe à beaucoup de sagacité.

VII. L'Histoire abrégée de l'*Attraction*, qui vient ensuite, est de Mr. Hollmann. Il remonte d'abord à l'usage que les *Scolastiques* ont fait de ce terme. Il ne paroît pas qu'Aristote s'en soit servi pour l'explication des phénomènes de la Nature. Dans l'*Ecole* on parloit d'*attraction*, uniquement pour expliquer l'action de l'aimant sur le fer, & celle de l'ambre sur les corps légers; & ce n'étoit qu'une qualité occulte, par laquelle on ne donnoit aucune raison de ces faits. Dans le Siècle qui a précédé celui où nous vivons, la Physique ayant été enrichie d'une foule d'*expériences* & de découvertes, que les nouveaux Instruments qui furent alors inventés, mirent en

état de faire, on parla plus souvent d'attraction, & ce mot fut appliqué à plusieurs effets résultans des Machines de Torricelli, d'Otton de Guericke, de Pascal, de Robert Boyle, &c. On peut consulter là-dessus l'Ecrit d'un Professeur de Groningue, qui parut in 12. en 1661. sous le titre d'ANTONII DEUSINGII *Disquisitio Physico-mathematica gemina, de Vacuo, itemque de Attractione*; & celui qu'un Auteur, qui se donne le nom de FRANÇOIS LINUS, publia la même année à Londres in 8. contre Boyle, de *Corporum Inseparabilitate*.

Ces controverses n'étoient pas encore appaisées en Angleterre, lorsque le grand Philosophe dont elle se glorifie à si bon droit, Isaac Newton, parut & commença à se faire connoître. Il étoit alors Professeur de Mathématique au Collège de Cambridge. En publiant successivement ses recherches sur les rayons de lumière, sur les mouvemens des corps célestes, &c. il employa le mot d'attraction déjà introduit dans la Philosophie, mais sans vouloir toucher aux disputes des Scolastiques. Il déclare positivement dans ses *Principes Mathématiques de Philosophie Naturelle*, qu'il n'entend par ce terme aucune espèce ou manière d'action, aucune cause physique; & qu'en rapportant les attractions aux centres des masses, qui ne sont que des points mathématiques, il ne prétend point y placer de véritables forces physiques. Il réitére

tére ces déclarations en divers endroits , & met ses intentions dans un jour sur lequel on ne scauroit conserver aucun doute.

Cependant Mr. *Hollmann* est dans l'idée que *Newton* fut séduit comme malgré lui par l'ancien amour des attractions réelles qui avoient été en vogue , & il prétend trouver dans d'autres passages de ses Ecrits des traces assez claires d'un préjugé que sa raison n'avoit pu entièrement déraciner. Il indique comme l'un des plus remarquables à cet égard , l'endroit où le Philosophe *Anglois* se propose d'établir les actions réciproques que les Planètes , tant du premier que du second ordre , exercent les unes sur les autres. Après avoir exposé des faits Astronomiques qui sont incontestables , *Newton* ajoute : « Il y a donc dans toutes les Planètes une force de gravité. . . . Et , comme toute attraction , (par la troisième Loi du Mouvement ,) est réciproque , Jupiter doit être censé graviter sur ses Satellites , Saturne sur les siens , la Terre sur la Lune , & le Soleil sur toutes les Planètes . » Quelle est cette Loi du Mouvement que *Newton* cite ? C'est celle qui porte que la réaction est toujours contraire & égale à l'action ; d'où résulte bien évidemment , qu'il admettoit une attraction réelle , physique , & dans laquelle s'exerçoient action & réaction .

Il n'est donc pas surprenant que *Newton*

Q 3

ton ayant paru favoriser , tantôt l'attraction mathématique, tantôt l'attraction physique , d'habiles Philosophes l'ayent imité en cela , & se soient chargés de défendre ce Principe dans l'un & dans l'autre de ces deux sens. Cependant ce n'est que plus récemment qu'on a montré tant de zèle pour l'attraction physique ; & l'on peut mettre à la tête de ceux qui l'ont soutenu de toutes leurs forces , le célèbre Mr. *Musschembrock* , qui , lorsqu'il publia il y a bien des années les *Expériences de l'Académie del Cimento* , mit à la tête une fort belle Harangue *sur la méthode de procéder dans les Expériences Physiques* , où rejettant l'impulsion considérée comme cause universelle , & suffisante pour l'explication de tous les phénomènes , il dit que la Nature semble crier de toutes parts , qu'il y a une autre Loi infuse dans tous les Corps , par laquelle ils sont sans aucune impulsion extérieure. Depuis lui plusieurs Partisans zélés de l'attraction physique ont fait tous leurs efforts pour la maintenir ; & l'on ne trouveroit peut-être aujourd'hui guères d'Attractionnaires qui ne l'admissiblent.

Mr. *Hollmann* entre ici dans l'examen de cette attraction , & la combat en prouvant qu'elle n'est conforme , ni à l'expérience , ni au raisonnement ; qu'elle multiplie les difficultés , bien loin de les dérober ; & même qu'elle est impossible :
d'où

d'où il conclut que le meilleur seroit de renoncer entièrement au terme d'attraction, & d'en abolir l'usage.

VIII. Nous retrouvons Mr. Michælis, qui nous entretient du Verre & de son usage parmi les Hébreux. D'abord il faut jeter les yeux sur un passage de *Pline*, où l'origine du Verre est rapportée en ces termes. *Fama est, appulsa navi mercatorum nitri, cum sparsi per litus epulas pararent, nec esset cortinis attollendis lapidum occasio, glebas nitri e navi subdidisse, quibus accensis permixta arena litoris translucentes novi liquoris fluxisse rivos, & banc fuisse originem vitri* (a). Le Fleuve sur le rivage duquel cet événement arriva, c'est le *Belus*, qui couloit dans la *Palestine*, & dont on trouve le nom dans les Ecrits vains *Grecs & Romains*, quoiqu'il n'existe pas dans les Livres Sacrés. Ce silence n'est pas surprenant, puisque ce n'étoit qu'un assez foible ruisseau, qui couloit dans le voisinage du Mont *Carmel* & de *Ptolémaïde*.

L'Epoque du fait rapporté par *Pline* n'est point indiquée; mais en parcourant les Livres Sacrés de *Moïse* & de *Job*, il y a des indices, qui font juger que les bords du *Belus* ont été illustrés par la découverte du Verre, avant que les *Israélites* entrassent dans la *Palestine*. La Tribu

(a) Hist. Nat. L. xxxvi. c. 26.

bu d'*Aser* ayant eu son territoire dans cette Contrée, le nom d'*Aser* que le Verre porte dans le Langue *Arabe*, pourroit être dérivé de-là. Il y a dans *Esaïe* XXIII. 3. des expressions qu'on peut aussi entendre de la même matière; mais le passage est trop obscur, pour affirmer quelque chose de précis à cet égard. Ce que *Job* nomme *Zécbuchib* ne peut être autre chose que le Verre. Cet Auteur Sacré, quel qu'il soit, *Job*, *Moïse*, ou quelque autre, paroît avoir vécu dans les tems les plus prochains de l'invention du Verre, puisqu'il en parle comme d'une chose extrêmement rare, & en prix égal à l'or, XXVIII. 17. Mr. *Micbaëlis* conjecture, qu'on demeura longtems dans l'idée qu'il n'y avoit que les sables du *Belus* qui eussent la propriété de pouvoir être convertis en verre; & les *Pbéniciens*, pour conserver cette branche de leur Commerce, auront favorisé une opinion dont on trouve plusieurs traces dans les Auteurs. *Joséphe* dit que de son tems encore plusieurs Vaisseaux venoient tous les ans enlever de ce sable.

Le Verre fut donc d'abord dans une très-haute estime, & il paroît qu'on lui donnoit la préférence sur le crystal. Voyons à-présent à quels usages on l'employoit. Il n'est fait aucune mention de miroirs ou de fenêtres de cette matière chez les anciens *Hébreux*. Quant aux fenêtres, il

il n'auroit pas été naturel d'y employer quelque chose d'aussi précieux que le Verre; & cet usage demeura inconnu également aux Grecs & aux Latins, puisque *Laftance* est le premier Auteur qui ait parlé de fenêtres de verre. Elles n'auroient pas convenu non plus dans la *Palestine*, à cause de l'extrême ardeur des rayons du Soleil, qui étoufferoit ceux qui se trouvent dans les maisons, si l'air n'y avoit un passage libre. On n'employoit que ce que nous appellons des *Jalousies* de petits bâtons entrelassés; & l'on regardoit à-travers les barreaux qu'ils formoient, *per cancellos*.

Les Miroirs des *Hébreux* ne peuvent avoir été que de métal; car ce n'est qu'assez tard qu'on a trouvé le secret de polir le Verre, & d'y appliquer un corps épais, propre à renvoyer l'image des objets. Il est aussi parlé dans *Job* de *Miroirs fondus*, ce qui ne convient qu'à une matière métallique. *Moïse*, pour faire la cuve d'airain, employa les miroirs que les femmes portoient, lorsqu'elles venoient au Tabernacle; & ce ne fut pas sans-doute uniquement à cause de la matière que *Moïse* prit ces miroirs, puisque c'auroit été une perte réelle de les détruire pour les remettre à la fonte; mais quelques abus commis à cet égard par les femmes, donnèrent sans-doute lieu à les dépouiller de cet ornement.

Les Orientaux aimoient aussi beaucoup les planchers, ou parquetages, dans lesquels le Verre & le Crystal étoient employés; sur quoi notre Auteur entre dans l'explication d'un passage de l'*Alcoran*, dont nous ne faurions rendre compte ici, & qui termine son Mémoire.

IX. Le suivant roule sur quelques Inscriptions concernant les Tribus *Papia* & *Papiria*, que Mr. *Hagenbuch* explique de façon qu'il détruit l'existence de la première de ces Tribus, pour revendiquer à la seconde tout ce que les Antiquaires ont entendu jusqu'ici de la Tribu *Papia*.

X. Mr. *Gesner* s'occupe aussi d'Inscriptions dans la Dissertation qu'il donne sur le *Deus bonus puer phosphorus*. Il indique d'abord l'occasion qui l'a engagé à travailler sur ce sujet. Un Comte *Transylvain* ayant fait ses études à *Göttingen*, accompagné de son Gouverneur, celui-ci, en s'entretenant avec Mr. *Gesner*, lui parla de quelques Inscriptions qui se trouvent sur les murailles d'une Eglise de la Ville de *Carlsbourg*, (*Alba Julia*), & lui promit qu'à son retour dans sa Patrie il lui en enverroit copie. Il a dégagé sa promesse; & Mr. *Gesner*, en examinant ces Inscriptions, s'est arrêté surtout à celles qui font mention du Dieu qu'on vient de nommer. Il commence par les représenter telles qu'on les lit aujourd'hui; & elles paroissent devoir être rapportées

au

Avril, Mai & Juin. 1756. 251

au tems d'ADRIEN, ou à ceux qui suivent immédiatement. On trouve dans Gruter deux Inscriptions du même ordre, qu'on place à côté de celles de Carlsbourg, pour en faire la comparaison.

Il s'agit à présent de sçavoir quel étoit le Dieu désigné par les épithètes de *Bonus*, *Puer*, & *Phosphorus*. La première est la plus difficile à déterminer, parce que les *Payens* l'appliquoient à presque toutes leurs Divinités, comme étant toutes dispensatrices de quelques biens. *Jupiter*, en qualité de Maître Souverain de la Nature, eût décoré de ce titre plus fréquemment que les autres Dieux, aussi bien que *Vénus*, qui est la Nature elle-même.

Phosphorus, ou *Phosphorus*, quant à la signification du mot, désigne l'Etoile de *Vénus*, dite *Lucifer*, parce qu'elle précéde le lever du Soleil. On croit avec assez de vraisemblance, que le signe ♀ par lequel les Astronomes désignent la Planète de *Vénus*, & les Chymistes le Métal auquel ils ont donné le même nom, vient de la lettre Φ, qui est la première du mot Φωσφόρος. Au rapport de Strabon, les habitans de Gadés, ou Cadix, avoient un Temple dédié au *Phosphore*; & ils appelloient celui-ci *Lucem dubiam*, termes Latins qui font présumer que ce culte avoit été établi par les Romains. *Lucifer* a passé pour un Dieu, ou Personnage réel dans la My.

Mythologie ; car *Ovide* dit de Céyx ,
Lucifero genitore satus , patriumque nitorem
Ore ferens.

Mr. Gesner a formé là-dessus l'hypothèse suivante : l'extrême beauté de l'Etoile du matin a été cause qu'on l'a donnée à Vénus. Céyx étant un des beaux hommes de son tems , on n'a cru pouvoir lui trouver de père plus convenable que Lucifer. Or personne n'ignore , combien ADRIEN étoit épris de la beauté de son Antinoüs , & tous les efforts qu'il a faits pour en perpétuer le souvenir par des Médailles & d'autres Monumens. Il n'oublia pas entr'autres choses après sa mort de le faire nommer Φωσφόρος , ou Lucifer , pour exprimer qu'il n'étoit point demeuré dans la nuit du tombeau & des Enfers , mais qu'il avoit été admis à la lumière du séjour des Dieux. Il est donc tout-à-fait probable que cet Antinoüs est est le Phosphorus de nos Inscriptions , d'autant plus que les deux autres titres de Deus bonus , & de Puer , lui sont très-appliquables. ADRIEN , pour confirmer par toutes sortes de voyes la prétendue apothéose de son Mignon , prétendoit qu'il avoit paru une nouvelle Etoile depuis sa mort ; & il avoit même fait placer cette Etoile au dessus de sa tête dans les Médailles , comme on en voit une au-dessus de

Avril, Mai & Juin. 1756. 253.

de celle de JULES CESAR dans les siennes. Un passage de Plutarque , qui semble faire mention d'un Dieu Phosphore plus ancien qu'Antinous , avoit d'abord embarrassé notre docte Critique. Mais , en y regardant de plus près , il y a trouvé la confirmation de son sentiment ; ce qu'il prouve par des raisons trop étendues pour les placer ici , non plus qu'une Critique qui concerne une méprise du savant Corsini , dans ses *Fastes Attiques* , où il ne fait de deux Inscriptions qu'une seule , qu'il lit , *Deo Amabili Bono Deo Puero Phosphoro*.

A cette occasion Mr. Gesner porte son jugement sur divers Ouvrages qui contiennent des Recueils d'Antiquités , dressés par des Personnes peu intelligentes , ou par de simples Plagiaires , qui ont impudemment donné pour des découvertes ce qu'on trouve ailleurs , & beaucoup mieux. Le *Temple des Muses* , par exemple , magnifiquement imprimé en 1733 par Chatelain , Libraire d'Amsterdam , & depuis peu d'années par Arkstee & Merkus , n'est à très - peu de chose près que l'Ouvrage de l'Abbé de Marolles , qui parut à Paris en 1655. sous le titre de *Tableau du Temple des Muses* , & tirés du Cabinet de Mr. Favereau , & gravés en tailles - douces par les meilleurs Maîtres , &c. Mais le plus grand exemple d'effronterie dans ce genre , c'est , suivant notre Auteur , la *Galerie du Monde* ,

de , en soixante-six Volumes , publiée à *La Haye* , de l'impression de *Pierre Vander Aa*. Mettons ici les termes énergiques de l'Original : *Hic præclarum Mercurii cum divâ Lavernâ connubium enituit.*

Revenons à *Antinoüs*. **A D R I E N** fit-il mettre sa figure & son image entière dans le Ciel , c'est - à - dire , voulut - il imposer l'obligation de croire que ce Jeune-homme eût été effectivement admis à la société des Dieux ? En particulier imposa-t-il à une Constellation le nom d'*Antinoüs* ? L'examen des passages qui peuvent répandre du jour sur cette question , & en particulier celui du Catalogue des Etoiles fixes dressé par *Ptolémée* , vers les commencemens du règne d'**A N T O N I N** , indique seulement qu'**A D R I E N** prétendit avoir découvert une nouvelle Etoile depuis la mort de son *Antinoüs*. Cette Etoile étoit une de celles qui sont répandues autour de la Constellation , sans être assujetties à aucune figure , *αμορφωτοι*. Ainsi **A D R I E N** ne pressa point les choses jusqu'à mettre la figure proprement d'*Antinoüs* dans le Ciel , en la gravant sur la voûte du Firmament , & en la faisant représenter par une Constellation.

La dénomination de *Deus Puer* n'a rien d'ignoble : *Liber* , *Libera* , *Dioscuri* , sont des épithètes fréquemment usitées. Horace appelle *Castor* & *Pollux* *Pueros Ledæ* , & *Apollon* , *Puerum Latona* . *Antinoüs* pouvoit d'aut-

Avril, Mai & Juin. 1756. 255

d'autant mieux être surnommé *Puer*, qu'on le trouve presque toujours désigné par les noms & les ornamens de *Bacchus*, d'*Apollo*, & de *Mercure*, les trois fils (*Pueros*) de *Jupiter*. Mais c'est surtout l'attirail d'*Apollo*, sous lequel il est le plus souvent représenté; & son titre le plus affecté est celui d'*Apollo Pythius*. Un autre surnom du même Dieu est celui de *Pbilefius*, qui fut aussi donné au Favori d'**A D R I E N**. Tout cela fait le sujet de discussions étendues & très-savantes, dans lesquelles Mr. *Gesner* épouse véritablement les matières.

XI. Les Expériences Anatomiques de Mr. *de Haller* sur le mouvement du Sang, ne peuvent qu'exciter l'attention. Le début en est exprimé d'une manière si affectueuse, que nous croyons devoir le transcrire ici: *Silentium prioris anni, Sodales, æqui excusabitis, si disceffum meum subitum & insperatum, si longum iter & difficilem librorum transportationem, si tædia novi in supellectile ordinis, si denique lapsum infelicem consideraveritis, qui inclinato jam priori anno, me plusculis mensibus debilitavit. Neque tamen aut vestrum vixi immemor, aut officii mei. Vestrum, inquam, quibuscum serenas, laetasque boras unice numeravi, qui summa concordia, laboribus indefessis, postremos annos vitaæ meæ Goettingensis sublevastis & exilarastis, quorum denique amicitiam inter decora mea fortunasque, absentiam irreparabilem inter summas jacturas meas semper reputa-*

putavi. On ne scauroit trop proposer aux Gens de lettres d'aussi beaux exemples de concorde.

Mr. *de Haller*, malgré les occupations de ses Emplois Civils, trouve des momens pour cultiver les Sciences qui lui ont tant fait d'honneur. Il s'est attaché surtout à des travaux Anatomiques, dont il se propose de communiquer successivement les détails & les résultats. Il s'agit dans le Mémoire qu'il fournit ici, de la nature des Artères & des Veines, des molécules de Sang, de leur passage par ces deux espèces de vaisseaux, des causes du mouvement du Sang, des changemens qui peuvent arriver dans sa marche, & de ceux en particulier qui sont causés par les ligatures, ou les playes. Nous nous bornerons à extraire quelques remarques sur le mouvement du Sang artériel.

Malgré l'espéce de consentement universel, qui attribuë aux Artères la propriété de recevoir le sang du cœur pour le porter jusqu'aux extrémités de la Machine, Mr. *de Haller* a cru devoir s'en assurer par lui-même, & a recommencé les Expériences, tout comme si *Harvey*, *Walaeus*, & d'autres grands Anatomistes, n'eussent jamais faites. Il a donc d'abord vérifié, que le sang poussé par le cœur gonfloit les artères, & produisoit leur pouls, ou battement. Mais ce pouls n'a pourtant pas toujours lieu, ou du moins n'est

n'est pas toujours observable ; le froid, par exemple, peut condenser le sang au point qu'il cesse de faire sentir son mouvement, & dans l'état naturel même on allégué des cas où des Animaux vivans ont été trouvés sans pouls.

Mr. *de Haller* s'est occupé à compter les battemens de pouls, beaucoup plus souvent qu'on n'a coutume de le faire ; & ces Expériences lui ont servi plus d'une fois d'amusement dans les maladies. Il a trouvé que le pouls naturel, qui dans un homme phlegmatique ne va qu'à 60 battemens par minute, est poussé de 66 à 80 dans les personnes d'un tempérament plus vif. Dans les veilles causées par l'hypocondrie, il a eu 66 à 68 battemens par minute. Plus la santé est ferme, & moins le nombre de ces battemens est grand. Les alimens y causent une augmentation de 10 à 12, de sorte que dans les grandes maladies, où le pouls va à 90 & au-delà, la nourriture ajoutant les 10 ou 12 susdits, cela passe la centaine. Dans les fièvres médiocres le pouls est de 110, & vers le soir il vient des redoublemens qui le poussent à 120. Les fièvres violentes montent de 130 à 134. Le pouls ne peut guères aller au-delà sans devenir vermiculaire. La fin de l'accès le ramène à 90. La sueur ne contribue en rien à ces variations. ■ J'ai sué, dit ■ Mr. *de Haller*, avec 66 battemens, j'ai
Tom. XVIII. Part. II. R ■ été

» été sec avec 134, j'ai eu une chaleur in-
 » commode avec les mêmes 66, & j'ai été
 » dans un état de tiédeur agréable avec 100.
 Les Grenouilles & les Poissons ont été
 l'objet de plusieurs Expériences de Mr. *de
 Haller*, parce que le mouvement de leur
 sang est très-facile à observer, & qu'il offre
 des singularités très-intéressantes. La vitesse
 de ce mouvement est très-inconstante dans
 les Animaux qui ont le sang froid. Suivant
Haller, le sang est 43 fois plus rapide dans le
 poumon de la Grenouille que dans ses mus-
 cles ; mais il ne l'est nulle part autant que
 dans son mésentère ; ce qui n'égale pas néan-
 moins la force avec laquelle le sang jaillit
 d'une artère ouverte. On croit communé-
 ment que cette liqueur est fort retardée
 dans les plus petits vaisseaux. Le con-
 traire paroît cependant dans la Grenouil-
 le, où le sang ne coule pas avec moins
 de vitesse dans les rameaux des artères
 que dans le tronc. Dans les Animaux d'un
 sang chaud, comme dans un Chien, no-
 tre Académicien a vu le sang d'un de ces
 petits rameaux qui vont se rendre dans les
 muscles intercostaux, & qui n'ont pas u-
 ne demi-ligne de diamètre, s'élancer à la
 hauteur de 6 pieds & 6 pouces, tandis que
 le sang de l'artère iliaque du même animal
 n'atteint pas à la moitié de cette hauteur.

En général il paroît, d'après un grand
 nombre d'Expériences différentes, que,
 par une suite de la constitution naturelle
 du

Avril, Mai & Juin. 1756. 259

du corps animal, la force du cœur est telle qu'elle peut vaincre aisément tous les obstacles qui naissent de la division des grands vaisseaux en plus petits, & qu'elle en surmonteroit même de plus considérables. Les inflexions, par exemple, ou plis qu'on fait prendre à une artére, ne retardent point le cours du sang, au moins lorsque ces plis sont simples; car, quand ils sont redoublés & entortillés, comme ceux des vaisseaux spermatiques dans l'épididymide, il en résulte un ralentissement considérable, qu'on observe dans le Mercure, qui ne parvient qu'avec une extrême lenteur à se faire jour à travers tous ces plis. Dans les anévrismes encore, le sang entrant dans un canal plus large, dans une espèce de lac, y diminue à-la-vérité de vitesse, & c'est la cause de l'amas des globules de sang, & de leur coagulation dans ces endroits: mais il conserve cependant assez de force pour reprendre sa vitesse ordinaire dans les vaisseaux plus étroits, où il coule en sortant de l'anévrisme. En voilà donc assez pour détruire sans retour tant de choses qui ont été étalées jusqu'ici avec confiance, & répétées une infinité de fois, sur la grande retardation que le sang souffre dans les plus petits vaisseaux.

Ce que Mr. *de Haller* dit aussi du pouls des veines, mérite d'autant plus d'attention,

tion, que c'est à lui qu'on est redevable d'une découverte importante à cet égard. Il avoit paru en 1750 une Dissertation, que l'Auteur, nommé Schlichting, avoit offerte à l'Académie des Sciences de Paris, & où l'on établissoit le mouvement du cerveau. Cette opinion paroissant paradoxale, vu la forte adhésion de la membrane dure du cerveau au crane, & son immobilité, Mr. de Haller s'attacha à la vérifier. Un très-grand nombre d'Animaux furent soumis pour cet effet à des Expériences, dont le résultat fut l'existence réelle de ce mouvement. On vit d'une manière sensible le cerveau se gonfler & s'élever, se retrécir & s'abaisser, par des alternatives qui répondent exactement à celles de l'inspiration & de l'expiration. Notre Anatomiste soupçonna qu'il faloit chercher la cause de ce mouvement dans la facilité que le sang trouve, au moment de l'inspiration, à passer de l'oreillette droite dans l'artère pulmonaire, & de se décharger en même temps des veines prochaines dans cette oreillette. Ce fut le sujet de nouvelles Expériences, qui changèrent cette conjecture en une vérité de fait. La connoissance s'en étant répandue, ces Expériences furent répétées ailleurs, & elles tendirent toutes à confirmer pleinement la découverte de Mr. de Haller. Voici ce que Mr. de Sauvages, célèbre Médecin de Montpellier, lui écrivit :

Avril, Mars & Juin. 1756. 261

voit en date du 1. de Mars, 1752. " Ce
" chien fut trépané ; nous observâmes
" beaucoup le mouvement du cerveau,
" très-conforme à ce que vous m'avez
" fait l'honneur de m'écrire. Pour assurer
" bien , si c'est le reflux du sang qui cau-
" se cette élévation pendant l'expiration,
" Mr. *La Mure* a ouvert plus de dix chiens;
" enfin nous avons trouvé la même chose
" que vous , & nous vous avons grande
" obligation de cette découverte. " Nous
n'irons pas plus loin dans l'Extrait de cet
excellent Mémoire , qui ne peut qu'être
lu avec une extrême avidité par tous ceux
que la Physique & l'Anatomie intéres-
sent.

XII. L'Histoire du Verre , tirée des Mo-
numens de l'Antiquité par Mr. *Hamberger*,
offre aussi de quoi occuper agréablement
un Lecteur curieux. Les Grecs nomment
le Verre *υαλός*. La première mention
que leurs Auteurs en font, se trouve dans
les *Nuées* d'*Aristophane*. On rapporte ici
le passage , avec les diverses opinions des
Critiques. Quant à l'origine même du
Verre , il y en a qui font remonter son
antiquité jusqu'à la construction de la *Tour*
de Babel. Nous avons vu ci-dessus , dans
l'Extrait d'un Mémoire de Mr. *Michaëlis* ,
l'endroit de *Pline* où cet Auteur raconte
le cas fortuit qui produisit le premier
Verre. Dèsque cette découverte eût été

réduite en art , elle se répandit en plusieurs Pays. Les *Perfes* connoissoient l'usage du Verré avant ALEXANDRE le Grand. On en faisoit dans l'Ile de *Lesbos* , & l'*Egypte* en fournit beaucoup. Aussi c'est de ce Royaume que vint à *Rome* le luxe en fait de Verre , & l'Art même , dont on ne trouve aucune mention dans les Auteurs *Latins* avant les Empereurs. Ce fut sous leur domination qu'il s'établit plusieurs Verreries tant à *Rome* qu'en *Italie* , qui firent beaucoup baisser le prix du Verre. *Pline* dit cependant , que du tems de *NERON* on vendoit encore deux Coupes médiocres , six mille sesterces.

On ne sçait pas bien quand cet Art fut transporté en *Allemagne*. Un passage de *Beda* fixe cette Epoque pour l'*Angleterre* vers le milieu du septième siècle. Les Auteurs indiquent diverses matières dont on se servoit pour la composition du Verre , & font aussi l'énumération de Verres d'espèces différentes. On se plafloit surtout à les teindre de diverses couleurs. Il y en avoit de parfaitement noirs , d'autres d'un rouge de sang , de blancs , de ressemblans aux sapphirs , & à d'autres Pierres précieuses ; mais on donnoit la préférence à ceux qui approchoient le plus du crystal. Un véritable secret que les Anciens avoient acquis , & que nous avons perdu , consistoit dans cette Peinture

ture sur le Verre, qui s'exécutoit de deux manières ; l'une plus simple, qui consistoit dans l'application d'une mince feuille d'or où l'on traçoit des figures ; & l'autre plus difficile, par laquelle on gravoit, ou sculptoit, les figures dans le Verre même, après quoi on remplissoit les sillons d'une matière encaustique de diverses couleurs, surtout d'or & d'argent, en observant les mélanges convenables d'ombre & de lumière.

Personne n'ignore à quel point l'usage du Verre s'est étendu. Celui des fenêtres n'est pas fort ancien. Mr. Hamberger fixe, autant qu'il est possible, toutes les dates des différens usages du Verre connus aujourd'hui, en rapportant les passages des Auteurs qui en ont parlé les premiers ; mais il n'est pas toujours sûr que les applications de ces passages quadrent aux choses dont on les entend. En voici, par exemple, un de Senéque, où l'on croit qu'il parle du Prism : *Virgula vitrea, stricta, vel pluribus angulis in modum clavæ torosa : quæ si ex transverso solem accipit, colorē talem, qualis in arcu videri solet, reddit* (a). Quoi qu'il en soit, l'Auteur de ce Mémoire y montre une érudition fort étendue, & bien ménagée.

XIII. L'Eloge du célèbre Sloane termine ce Volume. Quelques Journaux ont dé-

(a) *Nat. Quæst.* L. 7.

déjà rapporté les principales particularités de sa Vie ; ce qui n'empêchera pas qu'on ne les relise avec plaisir de la manière dont Mr. Michælis les a arrangées & ornées.



ARTICLE II.

ÉLOGE

DE MR. DE MARINONI.

JEAN JACQUES DE MARINONI naquit à Udine, dans le Frioul, en 1676. Ses Parens étoient à leur aise, possédant des Maisons & des Terres. Le panchant décidé & les talens considérables pour l'étude qui se manifestèrent de bonne heure en lui, ne permirent pas de balancer sur sa destination. Il passa par les routes ordinaires des Humanités & de la Philosophie ; & il fit des progrès si rapides qu'en 1693, à l'âge de 17 ans, il avoit achevé son Cours de Philosophie. Le goût des Mathématiques s'empara alors de lui, parce qu'il comprit qu'elles sont indispensables pour la solidité de nos connaissances, & que sans elles cette chaîne qui les unit toutes n'est pas à notre portée. Il s'y appliqua donc pendant trois ans, avec une ardeur dont on a vu peu d'exemples, & qui ne permettoit à

au-

aucun de ses Compagnons d'étude de prendre le même vol que lui, mais qui causoit aussi quelques inquiétudes pour sa santé à ceux qui y prenoient intérêt. *Udine*, sa Patrie, qui n'avoit encore guéres vu d'Autels érigés à cette Science, ne pouvoit revenir de l'étonnement où la jettoit cet appareil de Figures & d'Instrumens, dont le jeune *Marinoni* étoit continuellement environné; elle ne comprenoit pas l'espéce d'enchâtement qui empêchoit un Cavalier de sa condition & de son âge de participer aux plaisirs, pour se livrer tout entier à cette occupation.

En 1695 il se rendit à l'Université de Vienne. Deux ans après il y fut promu à la qualité de Docteur en Philosophie, après s'être rendu aussi habile dans les subtilités de la Métaphysique, qu'il l'étoit dans les opérations de la Géométrie. Sa réputation commençoit à se former. Plusieurs personnes de la première distinction voulurent le connoître, & quelques-unes se mirent sous sa direction pour l'étude des Mathématiques. Il répondit si bien à l'attente qu'on avoit conçue de lui, que l'Empereur LEOPOLD fut informé de sa capacité. Il auroit été difficile que la chose n'arrivât, vu le concert unanime de tous ceux qui avoient formé des liaisons avec Mr. de *Marinoni* à l'élever jusqu'aux nuës. Dès l'entrée de sa carrière il se faisoit non seulement esti-

mer & aimer , mais même considérer & respecter. Aussi son mérite ne tarda-t il pas à être récompensé , SA MAJESTE IMPERIALE l'ayant décoré du titre de *Mathematicien de la Cour*.

Il commença l'exercice des fonctions qui y étoient attachées par tracer des lignes de circonvallation autour des Faux-bourgs de *Vienne*. C'étoient un fossé & un rempart qui embrassoient quelques milles de terrain , & qui étoient alors principalement destinés à mettre à couvert des invasions des Rebelles ; aujourd'hui leur usage est de prévenir la contrebande.

Après la mort de l'Empereur LEOPOLD , Mr. *de Marinoni* jouit de la même protection sous son auguste Successeur. Ce fut par ses ordres qu'il traça en 1706 le Pian de la Capitale & de tous ses environs , qui fut gravé la même année , en quatre grandes feuilles sur papier Impérial. Les Exemplaires en sont fort rares. En 1709 l'Empereur JOSEPH le déclara Ingénieur de la basse Autriche. C'étoit alors un tems où les disputes sur les limites étoient fort échauffées , & les prétentions si difficiles à régler , qu'il ne faloit pas un homme moins habile & moins prudent que Mr. *de Marinoni* pour s'en démêler.

Quoique la pratique l'occupât beaucoup , il scavoit se ménager du tems pour les spéculations & les recherches. En

1714

Avril, Mai & Juin. 1756. 267

1714 il inventa un Instrument propre à mesurer les surfaces par une Méthode aisée & sans calcul. Il lui donna le nom de *Balance planimétrique*. Il avoit dédié l'Ouvrage où il explique cet Instrument à l'Empereur CHARLES VI. mais la Dédicace & l'Ouvrage sont demeurés en M.S.

Ces preuves non - interrompus de son application & de ses lumières augmentoient journellement le cas qu'on faisoit de lui; mais rien ne lui concilioit davantage l'approbation universelle que la bonté de son cœur & la droiture de son caractère. C'est ce qui faisoit goûter & réussir les Projets qu'il proposoit, parce qu'on étoit convaincu de la pureté de ses intentions. Il fit en 1717 des ouvertures pour l'établissement d'une Académie destinée à la Géométrie & aux Sciences Militaires. L'Empereur l'approuva; & cette Académie ayant été érigée l'année suivante, Mr. *de Marinoni* en fut constitué Sous-Directeur. En 1719 il reçut la Patente de premier Mathématicien de Sa Majesté Impériale; & aussi-tôt il fut envoyé en cette qualité dans le Milanès pour lever la mesure de ce Duché.

Ce travail lui couta trois ans, pendant lesquels il se donna des peines infinies, mais qui furent bien récompensées par la satisfaction qu'en témoigna le grand Monarque qu'il servoit, & par les avantages considérables que le Milanès même en retira.

tira. Sous des Maîtres éclairés & équitable, la fortune marche toujours à la suite du mérite. En 1726 Mr. *de Marinoni* fut aggregé à la Noblesse de l'*Empire*, & nommé Directeur en Chef de l'Académie Militaire dont on a parlé. L'expédition du *Milanès* le ramena au bout de plusieurs années en *Italie*, où il étoit tendrement chéri. Il n'y a peut-être point de Contrée où la Géométrie soit plus nécessaire que la partie supérieure de l'*Italie*, toute entre-coupée de Rivières connuës dès l'origine de l'*Empire Romain*, mais dont pendant une longue suite de siècles le cours a souffert diverses altérations, qui jettent une extrême difficulté dans la détermination des divers Territoires qu'elles traversent. Le *Pô*, le *Rhenus* qui passe à *Bologne*, & plusieurs autres Fleuves de l'*Insubrie* sont de tems immémorial une vraye pomme de discorde entre les Princes dont les Etats y avoient fin. Et tout ce qu'on avoit mis en œuvre depuis longtems pour pacifier les démêlés produits par cette cause, n'avoit eu qu'un succès fort imparfait. Le sage *Marinoni*, possesseur de la confiance publique, fut appellé en 1729, non seulement par les ordres de Sa Majesté Impériale, mais encore par les sollicitations de plusieurs Souverains d'*Italie* à reprendre toutes ces discussions, & à les terminer, s'il étoit possible. On ne scauroit

toit s'imaginer le labyrinthe dont il faloit découvrir les routes ; car il ne s'agissoit pas d'aller simplement la toise à la main assigner à chacun ce qui lui revenoit ; l'essentiel étoit de concilier une foule d'intérêts compliqués, & presque toujours contraires , qui résultoient des intérêts & des prétentions de chaque Etat , surtout relativement aux droits du Commerce , aux péages , aux grands-chemins , à la liberté de la Navigation , &c. Il faloit monter à la cime des hauteurs les plus escarpées , se livrer aux courans les plus dangereux , se placer au centre de quelque vallon, d'où partoient cent ruisseaux, toujours la boussole & le compas à la main , & traînant après des centaines de volumes d'Actes , auxquels on étoit obligé de recourir d'un moment à l'autre. Cependant Mr. *de Marinoni* vint à bout de tout régler , & de contenter tout le monde. Quand son Eloge se borneroit à cette seule opération , elle suffiroit pour le couvrir d'une gloire immortelle.

Mais il n'en devoit pas moins acquérir à parcourir les régions du Ciel , qu'à mesurer celles de la Terre ; & il nous reste un département , pour ainsi dire , de ses occupations , qui ne céde en rien à ceux dont nous avons parlé jusqu'à - présent. Dès le commencement de ce Siècle , Mr. *de Marinoni* avoit acheté à l'Officier qui étoit alors Commandant à Vienne une place

ce & une maison, où il se proposoit de dresser un Observatoire. Mais la vie active qu'il fut obligé de mener sans interruption, retarda d'une trentaine d'années l'exécution de ce projet. Il y revint pourtant avec ardeur en 1730, & ne perdit plus de vuë depuis ce temps-là ce qu'il appelloit sa *Specula Domestica*. Il falloit un homme de son caractère, incapable de se rebouter, & accoutumé à surmonter les plus grands obstacles, pour conduire cet Observatoire au degré de perfection qu'il lui donna. Il fit faire dans sa maison & sous ses yeux presque tous les Instrumens qu'il y vouloit placer. C'étoit un vrai spectacle de voir le nombre d'Ouvriers de quantité de professions qu'il avoit rassemblés, & qu'il faisoit travailler sans relâche à des fraix, comme on peut se l'imaginer, très-confidérables. C'étoit en général sa coutume, de faire faite chez lui tout ce qui servoit à son usage; comme ses voitures, harnois, &c. Les Imprimeurs, les Graveurs, les Relieurs, ne travailloient que dans l'enceinte de sa maison. De pareilles attentions de la part d'un des hommes les plus capables d'y vaquer, ne pouvoient rien produire que d'accompli. Il parvint à se former un des plus beaux Observatoires de l'*Europe*, & à y faire des Observations qui vont de pair avec celles des plus grands Astronomes.

Il jouit du fruit de ces travaux en publiant

bliant son magnifique Ouvrage de *Specula Domestica*, dont l'Empereur CHARLES VI. lui avoit souvent demandé des nouvelles. Il ne put l'offrir qu'à son auguste Fille en 1745. Les Approbations des deux scavans Jésuites, le P. Frölich & le P. Frantz, qui sont à la tête, rendent à ce beau Livre la justice qui lui est due. Un trait qui se trouve dans le récit des Observations Astronomiques de notre Astro-nôme, mérite d'être distingué. C'est que le 13. 14. & 15. Décembre 1741. il fit un *Triumum Observationum Astronomicarum*, avec la plus grande exactitude & la plus parfaite tranquillité qu'il y ait jamais apportée dans un tems où l'on s'attendoit à voir l'Ennemi mettre le siège devant la Ville. Toutes les instructions qu'il donnaient à la Cour, à l'Académie & dans sa maison, avoient cessé dans cette conjoncture; les uns étoient plongés dans les alarmes, les autres uniquement occupés des préparatifs de défense; & pendant ce tems-là *Marinoni* observoit. Cela sent trop l'*Archimède*, pour ne pas lui en faire honneur.

Dans une aggrégation nombreuse des Scavans les plus distingués de l'*Europe*, que Mr. de Maupertuis proposa à l'*Academie Royale de Prusse* en 1746. dès qu'il eut été installé dans les fonctions de sa Présidence, Mr. de *Marinoni* fut élu avec l'empressement qu'il méritoit.

Il publia en 1751. un nouvel Ouvrage, intitulé *de Re Ichnographicâ*. Il se proposoit d'y en faire succéder un autre *de Re Ichnometricâ*, où sa *Balance Planimétrique* auroit trouvé place ; mais l'impression de celui-ci n'a pas été poussée au-delà des quatre premières feuilles. Il le composoit à mesure qu'on l'imprimoit, & il fut arrêté par la maladie qui termina ses jours. Il avoit encore une infinité d'excellentes choses dans la tête, qui ont été perdues par-là. Il avoit médité toute sa vie sur la Géométrie, l'Analyse, l'Astronomie, &c. & avoit entretenu pendant près d'un demi siècle une correspondance soutenue avec les Scavans les plus distingués de l'*Europe*.

Il vécut dans le célibat, & de la manière la plus exemplaire ; ce qui le rendit maître de son tems, dont il a fait un si bon usage, & conserva le bon état de sa santé jusqu'à un âge avancé. Il étoit fort attaché à la Religion, & disoit régulièrement son Bréviaire tous les jours, comme s'il eût été Ecclésiastique. Aux Fêtes de Noël 1754. après avoir été pendant la journée à l'Eglise, il y demeura encore trois heures à minuit. Le froid le saisit avec une telle violence, qu'on le rapporta à moitié mort au logis ; & cela le conduisit à sa fin, qui arriva le 10 Janvier 1755.

Il a laissé 36 Tomes en manuscrit de ses Observations

Observations Astronomiques, qui sont dans le meilleur ordre. On peut dire que les vingt dernières années de sa vie il n'a pas perdu une seconde de tems. Tous ses Domestiques étoient autant d'Astronomes, dont chacun avoit ses fonctions marquées, & ses rapports à faire. Pourvu qu'ils s'acquitassent bien de cette partie du service, il leur passoit presque toutes les négligences dans le reste ; & cela d'autant plus que son caractère étoit trop doux, pour qu'il pût dire la moindre parole rude à qui que ce soit. Ses Héritiers n'ont trouvé que 1200 florins d'argent comptant, mais il leur a laissé une maison qui en vaut bien 8000. & une Collection des plus précieuses de toutes sortes d'Instrumens de Mathématique, qui seront dispersés par une vente publique, suivant le fort ordinaire de semblables Trésors. Il avoit pourtant eu le soin d'en préserver ses chers Instrumens d'Astronomie, en les léguant à son auguste Maîtresse, l'Impératrice-Reine, qui a gracieusement accepté le legs, & en a fait le plus généreux usage, en le donnant à l'Université, & faisant éllever une très-belle Tour Astronomique sur les nouveaux Bâtimens qu'Elle avoit déjà fait construire pour cette même Université. Ainsi la Postérité pourra voir ce superbe apparat d'Instrumens, qui est sous la garde de deux Pères Jésuites, aujourd'hui

Tom. XVIII. Part. II. S. les

les PP. *Franz* & *Liscanek*. Ces dignes Elèves & Emules de l'illustre Défunt, se proposent de faire placer dans peu ces Instruments de manière à pouvoir en faire usage dans le nouvel Observatoire de l'Académie. C'est ainsi que les Princes & les Savans peuvent, quand ils veulent, réunir leurs efforts, faire honneur au Siècle, à la Patrie, & concourir tout à la fois au progrès des Sciences, & au bonheur du Genre-humain.

ARTICLE III.

RUD. AUG. VOGEL, Medicinæ Doctoris, & in Universitate Gottingensi Professoris, Academiæ Naturæ Curiosorum Sodalis, INSTITUTIONES CHEMIAE ad Lectiones Academicas accommodatae.

C'est-à-dire,

COURS ABRÉGÉ DE CHYMIE, par Mr. VOGEL à Gottingue. Chez Elie Luzzac. 1745. grand in octavo. pag. 412. sans la Dédicace, la Préface & la Table.

L'Auteur de cet Ouvrage, appellé il y a environ trois ans à Göttingue, & chargé spécialement d'y enseigner la Chy-

Avril, Mai & Juin. 1756. 275

Chymie, a dressé cet Abrégé pour l'usage de ses Auditeurs; & après avoir commencé par le leur dicter, il a cru devoir le faire imprimer. Il répond à l'objection qu'on pourroit lui faire de n'avoir pas employé quelque Ouvrage déjà publié dans ce genre, plutôt que de s'ériger lui-même en Auteur. La chose selon lui n'est presque pas possible, vu le changement de face extraordinaire qui est arrivé à la Chymie, dans l'espace de trente, ou même de vingt années. Stahl & Boerbaeve avoient été fort loin de leur tems, mais l'Art s'est bien enrichi depuis eux. Les Ouvrages de divers Particuliers & les Mémoires des Académies, sont remplis de vrayes découvertes Chymiques, qui n'ont encore été rapportées dans aucun Cours de cette Science; & quiconque est appellé à l'enseigner à-présent, s'acquitteroit mal de ses fonctions, s'il passoit sous silence ce que Mr. Henkel, Pott, Marggraf, Geoffroy, Hellot, &c. ont mis au jour dans ces derniers tems, sur plusieurs matières importantes, comme les Phosphores, les Naphtes, la solution, la précipitation, la réduction, & d'autres opérations essentielles à la Chymie. C'est donc pour rapporter toutes ces choses aux chefs sous lesquels il leur convient d'être placées, que Mr. Vogel a fait son Abrégé, dans lequel il a aussi inséré une espèce de Bibliothéque Chymique, ou liste

des meilleurs Auteurs, & des principales sources dans lesquelles ceux qui s'appliquent à cette Science, peuvent & doivent puiser. En voilà assez pour rendre ce Volume recommandable, d'autant plus que l'exécution n'est point inférieure au plan, & que l'Auteur se montre fort versé dans les connaissances de son Métier. Il n'est pas toujours possible de donner aux matières un juste degré de développement dans un Abrégé ; & lorsqu'on parle d'un si grand nombre de choses, de légères erreurs se mêlent aisément dans la foule des Vérités. Mais quand un Ouvrage n'a que les défauts inseparables des entreprises humaines, il n'est pas éloigné de la perfection.

Le contenu d'un Chapitre, choisi au hazard parmi les XXVIII. Chapitres dont cet Ouvrage est composé, remplira notre Extrait, & fera connoître aux Lecteurs la méthode qui régne dans cet Abrégé. C'est le XII. qui tombe sous nos yeux ; il traite des *Huiles Empyreumatiques*.

On commence par les définir : ce sont des liqueurs épaisses, inflammables, qui sentent le brûlé, d'un brun rougeâtre ou tout à fait noires, d'une saveur acré, tiètant à l'amer ; tirées par le moyen d'un feu vénélement & sec de toutes sortes de Substances animales ou végétales, & de quelques Fossiles. Ces huiles sont comme une portion détachée des esprits impur,

purs, tant acides qu'urineux. Sans entrer dans les détails de leur préparation, il suffit de dire, que dans les choses visqueuses, comme la Cire, le Savon, le Galbanum, le Miel, &c. il faut mêler du sable, de la chaux vive, ou des cendres lessivées, parce qu'autrement ces matières se gonflent trop au feu.

Entant que ces liqueurs sont inflammables, elles peuvent être mises au nombre des produits qu'on appelle *educta*, & qui font une partie constitutive prochaine des corps. En effet le feu n'a aucune propriété, par laquelle il puisse tirer la plus petite particule d'huile inflammable d'un corps quelconque, si elle n'y existoit auparavant. Mais, entant que ces mêmes huiles sont souvent altérées dans leur forme, couleur, odeur & saveur, on peut les ranger dans la classe des *producta*, c'est - à - dire, des matières qui avant la distillation n'existent pas dans les corps telles qu'elles en sortent.

Ainsi les huiles empyreumatiques, si l'on ne fait attention qu'à leur essence, ne sont autre chose que des parties huileuses des corps, soit éthérées, soit unguineuses, gommeuses ou résineuses, que la violence du feu transforme, tantôt séparément, tantôt conjointement. Les corps qui ne contiennent aucune des parties susdites, ne fournissent jamais d'huile empyreumatique: ou bien la quantité de

cette huile, qu'on tire des corps, est proportionnée à celle des parties qui concourent à la produire.

L'expérience nous apprend que la graisse des Animaux est la matière qui renferme le plus de cette huile ; après quoi vient l'ambre ; puis les autres parties animales, dans chacune desquelles cependant les quantités varient ; ensuite la plupart des végétaux ; enfin quelques corps bitumineux solides. On fera bien aise peut-être de trouver ici la Table suivante.

■ 8 de beurre sans sel donne.	12 onces d'huile
2 onces de lard.	1 once, 5 dr. 2½ scr.
— de graisse d'o- ye.	1 once, 6 dr. 2½ scr.
— de graisse de mouton.	1 once, 6 dr. 14 gr.
4 onces de moëlle de bœuf.	2½ onces.
1 8 d'ambre.	6 onces.
— de cheveux, ou poils humains.	3 onces, 6 dr.
— d'os de bœuf.	3 onces, 5 dr.
— de laine.	2½ onces.
— d'ongles de bœuf & soyes de cochon.	2 onces.
— de vipères,	1 once 7 dr.
— de cornes de bœuf,	1 once 5 dr.

■ 8.

1 ℥ de plumes.	1 once	2 dr.
— de soye.	1 once	
— de cervelle de bœuf.	—	7 dr.
— de sang.	—	6 dr.
— de viande de bœuf.	1 $\frac{1}{2}$ once	
— de poisson.	—	3 dr.
— de tartre crud.	1 once,	
et ainsi du reste.		

Il y a entre ces huiles bien des différences, soit pour l'odeur & la saveur, soit aussi pour la fluidité, la couleur, & le mélange même des parties, quoique sur ce dernier article on n'ait pas encore toutes les connaissances nécessaires. Les huiles empyreumatiques des végétaux retiennent toujours quelque chose de l'odeur & de la saveur des Plantes qui les frémissent, à moins qu'elles n'aient été tirées par un feu trop vêtement. Celles qui ont l'odeur la plus subtile & la plus pénétrante, ce sont les huiles des graisses. La Cire en donne une molle & douce, que les parties les plus sensibles du corps peuvent soutenir presque sans douleur, & qui est néanmoins extrêmement pénétrante. L'Huile de galbanum est moins acre que celle de Corne de cerf ou de tartre. L'Huile de soye n'a pas si mauvaise odeur que les autres; & son épaisseur est pareille à celle du beurre; consistance qu'ont aussi les Huiles des suifs. La plupart des Huiles sont brunes, mais celle de soye

est rouge. Celle de bois de guayac est la seule qui s'emflamme avec l'esprit de nitre fumant. L'alcool du vin dissout en partie l'Huile d'ambre; & entièrement celles de Cornes de cerf, de Vers, d'Yvoire, &c.

On vient d'insinuer qu'il étoit difficile de pénétrer jusques dans la composition intime de ces Huiles, voici tout ce à quoi les phénomènes ont pu conduire jusqu'à présent. Quelques-unes d'entr'elles sont abondamment chargées d'un sel volatil, mais qui n'est pas toujours d'une nature alcaline, comme on le croit vulgairement; il s'en trouve souvent d'acide, & quelquefois de mixte, comme des Expériences incontestables le confirment. Dans les Huiles des graisses il n'y a qu'un sel acide, sans aucun mélange d'urineux; & il en est de même des Huiles de tartre & de pain. Mais celle de corne de cerf contient un sel alcali mêlé à l'acide; car non seulement elle donne une couleur rouge à du papier bleu, ce qui ne peut s'effectuer qu'à l'aide d'un principe acide: mais elle teint en verd le Syrop de violettes, changement qui ne scauroit procéder que d'un alcali. Cette double espèce de sel volatil se trouve aussi dans l'Huile de sang, qui entre en effervescence avec les liqueurs acides, & qui rougit la teinture de Tournesol.

Mr. Hoffmann n'a voulu reconnoître d'autre sel que l'alcali dans les Huiles empêtrées.

pyreumatiques ; & il prétend qu'elles se transforment seulement en sels volatils, lorsqu'on les expose à une longue digestion avec le sel lixivieux ; mais tout son raisonnement là-dessus est faux, il ne se fait point de transformation de la substance saline , c'est dans les particules huileuses mêmes qu'elle a lieu.

Une des circonstances les plus dignes d'attention , c'est que ces Huiles distillées, & rectifiées à plusieurs reprises , perdent toute leur puanteur , leur épaisseur & leur noirceur , & peuvent être élevées à un très-grand degré de subtilité. La meilleure manière de réussir dans cette préparation , c'est de disposer à la distillation par un feu très-doux de l'huile , qu'on a mise dans une retorte bien nettoyée , & soigneusement essuyée , & de recevoir dans un vaisseau à part ce qui monte le premier & le dernier , en réservant comme la portion la plus pure ce qui est poussé entre ces deux intervalles. On reprend cette portion , pour la traiter de-nouveau de la même manière ; & quand cette opération a été réitérée trois ou quatre fois , on obtient une huile blanche , ou du moins verdâtre , d'une très-bonne odeur , & d'une saveur très-agréable , douce & presque aromatique : c'est celle qu'on a coutume d'appeler *oleum animale Dippelii*. Dans les autres manières de rectifier , que suivent divers

Chymistes, en faisant l'abstraction de l'huile, tantôt sur de l'eau, tantôt sur quelque corps terrestre alcalin, & cela quelquefois alternativement, pour rectifier ensuite l'huile seule, on ne scauroit parvenir commodément au but, si l'on n'observe la séparation susdite des gouttes qui paroissent les premières & les dernières; & sans cette précaution, le moindre inconvenient c'est d'être obligé à faire un plus grand nombre de distillations. D'ailleurs, quand la rectification se fait par le mélange avec d'autres corps, une quantité assez considérable de l'huile s'y imbibe; ce qui doit naturellement déterminer à la méthode susdite.

Il faut pourtant avouer que cette huile, à quelque point qu'elle ait été rectifiée, conserve une disposition prochaine à reprendre sa consistance trouble, & sa mauvaise odeur; ce qui arrive quelquefois dans l'espace d'un petit nombre de semaines, surtout lorsque le verre où l'huile nage, n'est pas parfaitement rempli & soigneusement bouché, ou quand on l'ouvre trop souvent. Pour obvier donc à ce cas, le meilleur est de mettre cette huile dans de petites phioles de verre, qui ne contiennent qu'une drachme, & de les bien boucher, non seulement avec du liège, mais en poissant le bouchon; après quoi l'huile peut conserver sa clarté, sa douceur, & sa bonne odeur pen-

Avril, Mai & Juin. 1756. 283

pendant une année entière. Mr. *Vogel*, en finissant ce Chapitre, renvoie à une Dissertation du célèbre Professeur *Cartbeusser*, de *Oleis Empyreumaticis*, imprimée à *Francfort sur l'Oder*, en 1744.



ARTICLE IV.

SOMNUS PLANTARUM, in Disserta-
tione Academica propositus, consensu
Experient. Facult. Med. in Reg. Acad.
Upsaliensi; Præside Viro nobilissimo D.
Doct. CAROLO LINNAEo, Equite de
Stellæ Polari, Archiatr. Reg. Med. &
Botan. Profess. Acad. Ups. Holmens. Pe-
tropol. Berol. Imperial. Londin. Mon-
spel. Tholos. Florent. Socio. A *Petro
Bremer*, Helsingo. In Audit. Gustav. D.
X. Decembr. Anni MDCCCLV. H. A,
M. S.

C'est-à-dire,

DISSERTATION sur le Sommeil des Plan-
tes, soutenuë sous Mr. LINNAEUS. A
Upsal. in quarto. pag. 22. avec une
Planche.

L'Idée qui fait le fonds de cette Dis-
sertation, est peut-être plus éblouïs-
fante que solide. Mais la réputation de
son

son Auteur , & les choses intéressantes qu'il amène à cette occasion , nous engagent à tirer cette Piéce Académique de la foule de ses semblables , pour lui consacrer un petit Article dans les formes .

L'étude de la Botanique est une de celle qui a pris les accroissemens les plus considérables entre les mains des Physiciens modernes . Les Plantes ont fourni aux Observateurs attentifs de quoil les dédommager amplement du travail de leurs Observations . On a vu , par exemple , 1. que malgré la confusion dans laquelle les Plantes paroissent croître partout , chacune d'elles a pourtant un terroir qui lui est propre , & qu'elle affectionne ; 2. que les Arbres observent un certain ordre régulier dans le développement de leurs feuilles ; 3. que les Fleurs en font de-même , lorsqu'elles viennent à éclorre annuellement ; 4. que la plupart des Fleurs s'ouvrent & se ferment alternativement à certaines heures ; 5. que les Animaux ont leurs plantes affectées , dont ils se nourrissent , sans toucher aux autres , pour ne pas priver de leur nourriture ceux à qui elles conviennent ; 6. que les Insectes ont leur domicile dans des plantes qu'ils ne quittent jamais pour aller s'établir ailleurs ; 7. qu'il y a une foule d'alliances , & pour ainsi dire de mariages différens entre les Plantes , qui font des mixtions tout - à - fait hétérogènes , d'où résultent

SISON

finon de nouvelles espèces , au moins de nouvelles variétés constantes.

En général les Plantes ont de très-gran- des conformités avec les Animaux ; & ce- la va si loin que Mr. *Linnaeus* ne croit pas que personne puisse se vanter de distin- guer à la vuë la Plante qu'on nomme *Confervia articulata*, lorsqu'elle est séche , d'avec le petit Ver dit *Sertularia*, pa- reillement sec. Aussi ces Vermisseaux pa- roissent-ils tirer leur nourriture par les pores , comme le font les plus tendres Roseaux aquatiques , & ils poussent de petites ramifications , telles que les bran- ches des arbres. Les Plantes , comme les Animaux , veulent de l'air , des ali- ments solides & liquides , du mouvement & du repos ; elles ont leurs excréptions , & transpirent par des glandules ; enfin elles exercent leur acte vénérien , comme l'Auteur l'a développé avec plus d'éten- duë dans son Ecrit , intitulé *Sponsalia Plan- tarum*. Une des merveilles encore des Plantes , c'est qu'elles ont leurs méta- morphoses , comme les Infectes. En un mot il ne leur manque que le sentiment , & le mouvement spontané , qu'on n'a aucun fondement de leur attribuër , ce qui se passe dans les espèces de *Sensitives* ne pouvant été rapporté à aucun acte de sensation proprement dit.

C'est donc pour grossir le catalogue de ces singularités frappantes , que le cé- lébre

l'heure Botaniste Suédois veut y joindre à-présent le sommeil des Plantes, terme qui lui paraît le seul propre à exprimer ce qui se passe dans les cas qui ont fait depuis peu le sujet de ses Observations, & sur lesquels roule cette Pièce. Les Animaux ont coutume de prendre des attitudes particulières, lorsqu'ils veulent s'endormir. Le Singe se place à peu près comme l'Homme. Le Chameau met la tête entre les pieds de devant. La plupart des Oiseaux la cachent sous les ailes. Quelques Perroquets ont un branlement de tête en dormant. Il y en a une espèce qu'on appelle *Psittaci penduli*, parce que s'accrochant par un pied à quelque branche d'arbre, ils y demeurent suspendus, comme s'ils étoient morts ; & c'est le cas des Araignées, & de plusieurs autres Insectes, quoiqu'il y ait des Physiciens qui prétendent que les Insectes ne dorment pas.

C'est donc une propriété sinon homogène, au moins très-analogue que Mr. Linnæus a remarquée dans les Plantes, lorsque repliant & resserrant leurs feuilles pendant la nuit, elles se mettent à l'abri de l'air froid & du vent pour goûter les douceurs du repos. Je ne saurai pourtant si cet habile homme n'annonce point cette espèce de découverte avec un peu trop d'emphase, lorsqu'il dit : *Plantas tali frui somno novum quid est & inauditum, & bic viam ingredior a nemine ante calcatam, quis tamen progressu temporis forsitan*

forsan planior evadet, dum plures illam fuerint ingressi vestigia Creatoris legentes. Car enfin il ne s'agit presque ici que d'un nom arbitraire, & de quelques détails de plus sur un fait qui n'étoit point ignoré. Il est vrai que l'Auteur met une différence essentielle entre ce que font les Plantes, lorsqu'elles s'ouvrent & se referment à certaines heures, & leur *sommeil*: « par lequel j'entens, dit-il, cette forme, ou apparence qu'elles revêtent la nuit, & qui est tout-à-fait différente de celle les qu'elles ont le jour, quoique cela n'influe point sur leurs parties internes, & sur leur fructification. »

Un Botaniste, en se promenant la nuit dans un Jardin, auroit de la peine à reconnoître les Plantes qui lui sont le plus familières. Le changement dans le degré de lumière, & les nuances de l'ombre, y ont bien quelque part; mais il y a autre cela une diversité effective, un changement réel. Quelques Auteurs avoient dit du *Tamarinde*, qu'il lui arrive une contraction singulière pendant la nuit, & qu'alors il enveloppe son fruit, ou ses gousses, dans ses feuilles pour les préserver du froid; mais on a regardé cela comme une fable, & Ray en parle sur ce pied. Tout au plus on a supposé que l'air plus chaud, ou plus froid, causoit la dilatation, ou le resserrement, qui éloigne ou rapproche les feuilles des Plantes les unes des

des autres. Mais Mr. *Linnaeus* s'est convaincu que cela arrivoit à celles qui passent la nuit dans des serres fermées, tout comme à celles qui éprouvent l'action libre de l'air. Et une conformité de plus entre les Plantes & les Animaux, c'est l'avidité pour le sommeil pendant la jeunesse, au-lieu que dans un âge plus avancé il a moins de durée. Il est bien vrai que de part & d'autre cela vient de roideur & de souplesse, d'humidité & de desséchement; mais le mécanisme animal & végétal peuvent ils être mis ici dans un parallèle bien soutenable?

Quoi qu'il en soit, rapportons en finissant l'occasion qui a mis Mr. *Linnaeus* sur la voie de cette recherche. Mr. *de Sauvages*, célèbre Professeur de Médecine à *Montpellier*, lui avoit envoyé les semences de la Plante nommée *Lotus Ornithopodioides*. Il en vint une tige, qui porta deux fleurs. Dès que Mr. *Linnaeus* les eut remarquées, il se proposa d'avertir le Jardinier d'en prendre un soin tout particulier, de peur que quelque accident ne les fit périr; mais ayant été distrait jusqu'au soir par d'autres occupations, il ne put appeler le Jardinier qu'alors; & lorsqu'il voulut lui montrer les fleurs, elles avoient disparu, sans que le Professeur ni le Jardinier vinsent à bout de les découvrir, quelques soins qu'ils y apportassent. Le lendemain les fleurs se produi-

duisirent pendant le jour, mais le Jardinier fut absent jusqu'au soir; & quand on se remit à l'enquête, ce fut encore une peine perdue. Le troisième jour rama-
na les fleurs; & le Jardinier étoit persua-
dé qu'il falloit que c'en fût de nouvelles,
tant il comptoit sur l'exactitude avec la-
quelle il avoit cherché celles de la
veille. Mais le soir revint la même co-
médie, quand les deux Botanistes retour-
nèrent à la Plante. Cependant ils eurent
un succès plus heureux; car à force de
manier & d'éplucher, ils trouvèrent la
fleur cachée sous trois feuilles, qui l'en-
veleoppoient de la manière la plus exacte.
On se donna le plaisir de répéter l'ob-
servation plusieurs jours de suite; & en
même tems Mr. *Linnæus*, la chandelle à
la main, visita toutes les Plantes du Jar-
din & de la Serre, & trouva qu'il se pas-
soit partout la même chose, avec les dif-
férences convenables à la structure des
feuilles, & à la nature de la Plante. Il
a réduit ces observations à une espèce
de Théorie, dans laquelle il distingue les
feuilles en *simples* & *composées*; & attribue
aux unes & aux autres des manières dif-
férentes de s'arranger dans le sommeil. Il
y en a dix en tout; quatre pour les feuil-
les simples; scavoir, *folia simplicia*, 1. *con-
niventia*, 2. *includentia*, 3. *circumspicientia*,
4. *munitentia*: & six pour les feuilles com-
posées; 5. *conduplicantia*, 6. *involutentia*, 7.

Tom. XVIII. Part. II. T di-

divergentia, 8. *dependentia*, 9. *invertentia*,
10. *imbricantia*. Il faut chercher dans la
Dissertation même la nomenclature des
Plantes, qui présentent ces diverses ma-
nières de dormir.



TRAITE DE LA VERITE DE LA RELIGION CHRETIENNE, tiré prin-
cipalement du *Latin* de Mr. J. ALPH.
TURRETTIN, par J. VERNET, Pas-
teur & Professeur à Genève. Tome Sep-
tième. Livre VIII. contenant la preu-
ve tirée des Prophéties. A Genève,
chez Henri Albert Goffe & Compagnie.
1755. grand *in octavo*, pag. 364.

ON ne doit pas se plaindre de la len-
teur avec laquelle les Parties de
cet important Ouvrage paroissent, quand
on pense qu'elles en sont d'autant plus par-
faites, & que rien n'est plus essentiel dans
une entreprise comme celle-ci, que de bâ-
rir solidement, & de construire un Edi-
fice, qui, bien loin de se ressentir des at-
teintes du temps, s'affermisse en raison de
sa durée. Il en est de la Défense de la
Religion Chrétienne, comme de cette Sain-
te Religion elle-même; les Sophismes de
l'Incrédulité, les murmures des Pâfions,
les efforts du Monde & de toutes les
Puissances ennemis de notre Salut, peu-
vent

Auril, Mai & Juin 1756. 291.

vent étonner, ébranler, causer quelques secousses passagères ; mais le fonds des choses, les Vérités salutaires établies par le SAUVEUR & par les Apôtres, & représentées dans leur simplicité naturelle, dans leur pureté originale, par les Apologistes éclairés de cette Sainte Doctrine, peuvent être mises de plein droit à côté de ces Axiomes sur lesquels les Sciences reposent, & qu'on ne scauroit contester, sans donner dans cette extravagance si deshonorante pour l'Humanité, qui ose encore se produire sous le nom de Pyrrhonisme.

La preuve que Mr. Vernet manie dans ce Volume, y est traitée avec beaucoup de sagesse, & mise dans un très-beau jour. Après avoir considéré tout ce qu'il y a de grand & de divin dans le caractère des Fondateurs du *Christianisme*, dans leur doctrine & dans leurs miracles, il envisage cette même Religion par un autre côté, qu'on peut nommer le côté *prophétique*, & qui a deux parties. 1. On trouve dans les événemens & dans la doctrine de l'*Evangile*, non seulement un grand rapport avec ce qui étoit déjà enseigné dans l'*Ancien Testament*, mais encore l'accomplissement de plusieurs Prophéties, & le Supplément nécessaire pour perfectionner l'ancienne Loi; ce qui prouve que JESUS étoit véritablement le CHRIST, ou le MESSIE, désiré & attendu des Juifs, quoique le
T 2 gros

gros de la Nation ne l'ait pas voulu reconnoître. 2. Non seulement JESUS a été l'objet des anciennes Prophéties, mais il a été lui-même Prophète. Il a eu beaucoup de conformité, soit dans sa vie, soit dans sa mort, avec les Prophètes anciens; & il a fait des prédictions qui ont été accomplies: ce qui joint à sa doctrine & à ses miracles, achève de montrer qu'il étoit le *Fils de Dieu*. Ces deux Articles font à la vérité deux preuves différentes; mais leur conformité a engagé l'Auteur à les rapprocher, en les joignant dans un même Tome.

Mr. Vernet s'accorde avec le Docteur Sherlock, à dire que la preuve tirée de l'accomplissement des Prophéties en la personne de J. C. n'est pas de celles que l'on doit mettre au premier rang, ni pour la nécessité, ni pour le degré d'évidence. Car quand l'A. T. n'auroit point annoncé l'avénement de N. S. sa Mission n'en feroit pas moins solidement prouvée par l'éminence de ses vertus, par l'excellence de sa doctrine, & par la gloire de ses miracles; & ces arguments suffiroient pour déterminer un Payen à croire en lui, lors même qu'il n'auroit pas ouï parler de l'attente des Juifs concernant le MESSIE.

Il est vrai que, rigoureusement parlant, on pourroit renoncer à cette preuve, parce qu'en toutes sortes de matières u-

nc

ne bonne preuve , un argument démonstratif , suffisent pour opérer la conviction. Mais la Religion Chrétienne se présenteroit cependant sous une face bien moins frappante , si elle ne tenoit pas comme elle le fait à l'Histoire du Genre Humain , & à celle du Peuple Juif en particulier. On n'est pas moins affecté de ce développement successif de lumière , de cette gradation de vérités , par lequel Dieu a conduit les hommes à la connoissance de l'Evangile , qu'on peut l'être des autres preuves ci-dessus indiquées , à l'exception peut-être de celle qui est prise des miracles. Et un Payen lui-même doit être sensible à la découverte de cette belle harmonie entre les deux Alliances , qui lui fait envisager le SAUVEUR comme l'objet de l'attente de tous les Siècles , aussi - bien que de toutes les Nations. Je ne vois donc pas qu'on ait sujet d'attribuer aucune sorte d'infériorité à cette preuve , qui peut aller de pair avec les autres , puisqu'il n'y a que Dieu qui ait pu la fournir , en prédiant par une si longue suite d'Oracles tout ce dont l'accomplissement s'est trouvé en JESUS-CHRIST.

[Ces mêmes raisons m'empêcheroient d'acquiescer à ce que l'Auteur ajoute ;
» que les traits de l'*Ancien Testament* rélatifs à ce sujet , ne sont ni aussi clairs ,
» ni aussi frappans que les faits miracu-

leux ; & que tous les témoignages que l'on recueille des Prophétes , n'approchent pas du grand témoignage que Dieu a rendu à son Fils en le ressuscitant des morts . " Je ne suis si vivement touché de la naissance , de la vie , de la mort , & de la resurrection du SAUVEUR , que parce que je trouve dans ces événemens les traits & les caractères par lesquels les Prophétes avoient désigné le MESSIE . Chaque Oracle en particulier n'est pas , je l'avouë , aussi frappant qu'un fait miraculeux ; mais la réunion de tous ces Oracles , depuis celui qui concerne la *semence de la femme* , jusqu'au *Soleil de justice* annoncé par Malachie , forme à mon avis une preuve au - dessus de laquelle je ne vois pas ce qu'on pourroit mettre .]

Les premiers Chapitres du Volume dont nous rendons compte , sont destinés à considérer l'esprit général de l'ancienne Oeconomie , qui demandoit un Supplément , qui y tendoit , qui l'annonçoit , & cela par divers traits qu'il faut réunir , & qui s'éclaircissent , soit par la comparaison qu'on en peut faire , soit par la clé que donne l'événement . Pour remplir ce plan , on examine d'abord la conformité essentielle du *Nouveau Testament* avec l'*Ancien* , afin d'ôter surtout de l'esprit des Juifs l'idée que l'*Evangile* contredise & renverse leur *Loi* . Rien n'empêche qu'une seconde Révélation n'admette des chan-

ge-

gemens propres à perfectionner la première ; & cela ne porte aucune atteinte à l'uniformité essentielle de la vraye Religion. Dieu, dans ses Révélations, comme dans tous ses autres desseins, peut aller par degrés, en se proportionnant au tems & aux conjectures ; pourvu que ces diverses parties soient assortissantes, & se répondent, pour ne faire enfin qu'un même tout.

La *Loi de Moïse*, toute excellente qu'elle est, n'excluoit pas un Supplément tel que l'*Evangile*, mais plutôt le demandoit. Voici les preuves de cette assertion. 1. En examinant la nature même de cette *Loi*, on voit qu'elle laissoit des vides à remplir, des barrières à ôter, des ombres à dissiper. 2. Les Prophètes de l'*Ancien Testament* ont apperçu d'eux-mêmes ces vides, & ont laissé entrevoir que la Bonté Divine nous préparoit quelque chose de meilleur. Enfin les *Juifs* eux-mêmes ne scauroient en disconvenir; puisqu'après avoir reçu tant de Prophètes, ils ont toujours fait profession d'attendre un *Messie*, qui ne devoit pas être seulement un Roi, mais un grand Réformateur, un Prophète, un Législateur, qui résoudroit les difficultés, qui éclairciroit les doutes, qui améneroit plusieurs Nations à la connoissance du vrai Dieu, en un mot, qui mettroit la dernière main à tout. Ce sont-là trois points

qui se trouvent développés au long dans les Chapitres suivans.

Ce qui oblige en général à user de beaucoup de circonspection dans l'usage qu'on fait de la preuve des Prophéties, c'est le double sens qu'ont la plupart d'entr'elles. Ce double sens n'a aucun rapport avec l'ambiguïté vicieuse justement reprochée aux Oracles des *Payens*, qui s'exprimoient quelquefois en termes également propres à signifier le *oui* & le *non*, & cela sur des cas présens, où il étoit question d'agir, & par conséquent de s'exposer aux plus grands dangers en prenant l'Oracle à contresens. Quand les Théologiens attribuoient un double sens à quelques Prophéties, 1. il ne s'agit jamais de deux sens contraires, mais seulement d'une double vuë subordonnée l'une à l'autre, le Prophète peignant tout à la fois deux objets également vrais & réels, l'un prochain, & l'autre éloigné, qui se trouvent avoir assez de conformité entr'eux pour être compris dans le même dessin. 2. Il ne s'agissoit pas alors pour les Prophètes *Hébreux* de répondre à une consultation, ni de décider quelle résolution on devoit prendre sur un cas présent; cas qui demande des termes précis, sans aucun mélange d'incertitude. Leur principale fonction étant d'instruire, d'exhorter, de consoler, ils pouvoient dans les calamités publiques s'en tenir à des

des termes vagues , pour promettre en général que Dieu ne manqueroit pas de fusciter quelque SAUVEUR , dont ils faisoient une peinture qui pouvoit quadrer en même tems , & à un Prince qui les reléveroit bientôt de leur présente infortune , & à un Personnage qui leur procureroit un jour de plus grands biens. Ce mélange d'idées ne seroit sans - doute pas permis dans une délibération , dans une Histoire , dans des préceptes , ou dans un Ouvrage didactique. Aussi l'*Ecriture* est-elle parfaitement claire sur de semblables matières. Mais il n'en est pas de-même d'une Prophétie. L'avenir ne devant jamais être pleinement dévoilé , & Dieu ne se manifestant là-dessus qu'à demi , il suffisoit que les Prophètes en dissent assez pour soutenir les espérances de leur Peuple , & pour faire connoître , après que l'événement seroit arrivé , qu'il avoit été prévu. Jusques-là c'étoit une sorte d'é-nigme , dont l'événement devoit donner la clé. Voilà tout ce que demandoit le plan de la Religion.

La preuve de fait, que les Oracles de l'A. T. présentoient à l'esprit l'idée d'un Libérateur supérieur à ceux qui avoient paru en divers tems, c'est que les Juifs ont attendu un Messie, & qu'ils ont tiré cette créance de leurs Livres Sacrés. Le manque d'Ecrivains Juifs sous les Princes Asmonéens, (qui eut justement le tems

T 5 oh

où cette idée prit le plus de consistance) empêche d'en découvrir les progrès. Mais il est aisé de comprendre que le malheur des Juifs tombés sous une domination étrangère, & en partie dispersés, produisit chez eux un double effet; l'un, de leur faire saisir plus vivement une espérance qui devenoit leur unique ressource, & cela d'autant mieux que le terme n'en paraîtsoit pas éloigné; l'autre, de leur faire expliquer cette future délivrance d'une manière conforme à leurs besoins présens. Ils vouloient bien un Roi pieux, mais ils vouloient encore plus un Roi puissant & victorieux, en un mot un autre DAVID.

Mais cette attente d'un Messie formoit une situation embarrasante pour les Politiques. Parler d'un tel Libérateur sous Hérode & ses fils, & sous les Romains, c'eût été un Crime d'Etat. Les Sadducéens avoient pris en conséquence le parti de rejeter l'idée du Messie, comme vaine & chimérique. Les Pharisiens craignoient un Réformateur, qui démasquât leur hypocrisie; & en général ils n'osoient formuler cette créance parmi le Peuple, de peur de choquer le Gouvernement présent. Les Hérodien's eurent la basse flatterie de rapporter à un indigne Tyran les promesses faites à la Nation. Le Sanhédrin, dans la crainte des Romains, af-

Avril, Mai & Juin. 1756. 299

affectoit de dire bien haut, Nous n'avons
d'autre Roi que César.

Malgré toute cette retenue des Politiques, l'attente d'un MESSIE ne laissoit pas de prendre pied, & se manifestoit de plus en plus chez le gros du Peuple. C'est de quoi l'on trouve des preuves assez claires dans les *Paraprases Chaldaïques* qu'on nomme *Targum*. C'étoient de courtes explications des Livres Sacrés, faites par les Docteurs Juifs pour être luës dans les Synagogues, depuis que l'Original Hébreu n'étoit plus si bien entendu. Il nous en reste trois, un d'*Onkélos*, sur le Pentateuque seul; un de *Jonathan Ben Uziel*, sur les *Livres Prophétiques*; & un troisième sans nom d'Auteur, qu'on nomme le *Targum de Jérusalem*. On croit les deux premiers tout au moins du tems d'*HERODE*, mais le troisième n'est pas si ancien. Or ces Livres font tous mention du MESSIE; & ce qui est bien remarquable, le dernier lui applique presque tous les passages de l'*Ancien Testament* que nous voyons appliqués à J. C. dans le *Nouveau*. Tant il est vrai que c'étoit le sentiment & le langage commun des personnes les plus pieuses de la Nation.

Rien n'égale la mauvaise foi de l'Historien *Joséphe* dans cette occasion. Ne pouvant pas se taire absolument, ni dissimuler quelle étoit sur ce point la créance de ses compatriotes, puisqu'elle avoit eu tant

tant d'influence sur les grands événemens qu'il raconte; mais ne sachant non plus que penser du sens des Prophéties depuis qu'il voyoit sa Patrie bouleversée sans retour, il s'avisa d'un tour de vrai Courtisan. „ Une des choses, dit-il, qui anima „ le plus les esprits à la guerre, fut un „ Oracle ambigu des *Saintes Ecritures*, qui „ portoit que vers ce tems-là il sortiroit „ de leur Païs quelqu'un qui domineroit „ sur toute la Terre; ce que les *Juifs* „ expliquoient en leur faveur, & plusieurs „ Sages furent trompés par cette explica- „ tion: au-lieu qu'il a paru que cet Ora- „ cle regardoit VESPASIEN, qui est „ devenu Empereur dans le tems qu'il „ faisoit la guerre en *Judée*. « Que d'in- „ fidélités dans ces paroles! Joseph parle „ d'un seul Oracle sans le citer & le dési- „ gner expressément, quoique l'attente du „ MESSIE fût le résultat de plusieurs en- „ droits des Prophètes réunis & combinés „ entr'eux. Il n'a pas honte d'en faire l'ap- „ plication à un Prince qui n'étoit ni *Juif* „ ni de la race de DAVID, qui réduisoit „ sa Nation en servitude, & qui loin de „ rendre aucun service à la vraye Religion, „ resta toujours idolâtre. Etrange tissu de „ prévarications!

Quand on presse les *Juifs* sur l'attente constante du MESSIE, où leurs Ancêtres ont vécu, ils répondent que les Prophètes leur avoient à-la-vérité promis un

MES-

M E S S I E , mais que J E S U S n'en a point les caractères : ce qu'ils prétendent prouver par sa condamnation , & par sa rejetion . Mais d'où faut-il tirer les vrais caractères du M E S S I E ? Notre Auteur indique les trois sources suivantes . 1. Il faut recourir à ce qu'en ont dit les Prophétes . 2. S'il y a quelque chose d'obscur & de trop vague dans le langage des Prophétes , il faut en juger par la convenance même des choses . 3. Enfin , on doit consulter le fait . Car si l'on trouve un événement , qui d'un côté remplisse tout ce que demandoit le grand but de la Révélation , & qui de l'autre réponde à ce qu'il y a de plus clair dans les Prophétes , cet événement même peut servir de clé pour ce qui restoit encore d'éigmatique : ensorte que si des expressions Prophétiques étoient susceptibles d'un double sens , on doit juger que le sens qui se trouve accompli étoit sans-doute le véritable .

Les caractères du M E S S I E tracés par les Prophétes ne sont pas en grand nombre . Il devoit descendre de D A V I D , naître à B e t b l é b e m , venir au bout des 70 semaines de D a n i e l , (terme que l'opinion générale fixoit vers le temps d'A u g u s t e) être rempli de l'Esprit de Dieu , exercer un pouvoir surnaturel , enseigner la vérité , redresser les abus , corriger les vices , ramener l'ordre & la paix , réunir des

des choses opposées, l'humiliation avec la gloire, les souffrances avec l'auanté, racheter son Peuple aux dépens de sa propre vie, être exulté même après sa mort, appeler les Nations étrangères à l'Alliance de Dieu, n'étre pas moins la lumière des Gentils que la gloire d'Israël, & enfin fonder un Royaume éternel. Voilà ce qu'on peut recueillir des divers passages des Prophètes, que les Juifs eux-mêmes rapportoient au MESSIE. L'application de ces traits à N. S. est si aisée, qu'on peut la regarder comme un accomplissement total des Oracles, & comme la décision de fait la plus incontestable.

• Car où trouver un autre accomplissement que celui dont nous parlons ? Et quel autre personnage produira-t-on à la place de J. C.? Les Juifs ont-ils quelque MESSIE à opposer au nôtre ? Ils ont recours à une variété défaite, en disant que le tems de l'accomplissement des Prophéties n'est pas encore venu. Leurs Pères attendoient le MESSIE dans le tems que nous avons marqué, selon l'interprétation de leurs propres Docteurs, qui n'avoient pas alors imaginé que ce terme dût souffrir les délais dont on parle aujourd'hui. Et quels délais ! Voilà dix-huit siècles écoulés, sans que cette Nation ait vu paroître autre chose que des imposteurs, qui sont venus de temps en temps

tems abuser de sa crédulité. L'état de suje^tion & de dispersion où elle est réduite, ne semble pas prêt à finir; & tel est cet état, qu'il lui offre le moyen d'exercer son principal Culte, & même tout moyen de discerner la Race Sacerdotale, & de connoître la Famille ou la Tribu d'où le Christ devoit sortir.

Les deux derniers Chapitres de la première Partie de ce Volume méritent une attention particulière, quoiqu'ils n'ajoutent rien à la force des preuves exposées dans les précédens. Ils sont destinés à expliquer la manière dont les Apôtres faisaient usage de l'*Ancien Testament*, soit dans leurs Ecrits, soit dans leurs Discours. Cette explication est nécessaire pour répondre à certaines objections, & en particulier à celles que contient le Livre Anglois que Mr. Collins publia en 1722. sous ce titre: *Discours sur les fondemens & les raisons de la Religion Chrétienne*, contenant des Observations sur les passages de l'*Ancien Testament* qui sont cités dans le *Nouveau*, & particulièrement sur les Prophéties du premier alléguées dans le dernier. Ce Livre, quoique fort léger en lui-même, fit du bruit par sa hardiesse. De savantes Plumes le réfutèrent, entr'autres Mr. Samuel Chandler, & le Docteur Sverlock, alors Evêque de Bangor, dans un excellent Traité, intitulé *De l'usage & des Avis de la Prophecy*. Mr. Kernet met ici

ici les choses dans un point de vuë très-satisfaisant , & rend parfaitement raison de la conduite que les Apôtres tinrent avec les Juifs & avec les Payens ; deux ordres de gens qui demandoient qu'on usât avec eux d'une méthode toute différente.

Il nous reste à dire deux mots de la seconde Partie de ce Volume , où l'on prouve que J. C. a fait lui-même des prédictions très-remarquables ; ce qui joint à la sublimité de sa doctrine , à la sainteté de sa vie , & à la certitude de ses miracles , achève de démontrer qu'il ne lui manque aucun des caractères Prophétiques.

Les prédictions de N. S. J. C. sur lesquelles on s'étend le plus , comme ayant été les plus frappantes , sont celles qui concernent la dernière guerre des Juifs & la ruine totale de leur Etat. Pour les bien entendre , il y a trois ou quatre remarques indispensables à faire . 1. Selon les idées & le langage des Juifs , on ne pouvoit parler de la destruction de leur Culte & de leur Nation , que comme on parleroit de la *fin de toutes choses* , de la *consommation du siècle* ; c'étoient chez eux des termes synonymes. Ils avoient aussi coutume d'appeler le tems de la venue du Messie les *derniers jours* , ou le *séicle à venir* , par opposition à l'état présent & à l'Oeconomie Mosaïque . 3. Le renversement

Avril, Mai & Juin. 1756. 305

ment de l'*Oeconomie Judaïque* devant être suivi de l'établissement de l'*Evangile* en divers lieux du Monde, & ce double événement devant être comme le triomphe de J. C. il n'est pas étonnant que ce la soit appellé son *avénement*, ou son *règne*.

4. Comme les calamités qui arrivent avec des circonstances remarquables, sont regardées avec raison comme un jugement de Dieu, comme un châtiment du Ciel, & qu'il importe de fixer l'esprit des hommes à cette idée par des images sensibles ; il étoit du style prophétique & poétique de représenter par une figure vive, le Juge Céleste comme paroissant visiblement sur les nuées, & descendant sur la Terre avec tout l'appareil de sa puissance pour juger les hommes. C'est ainsi qu'en parle DAVID au Ps. XCVII. & Daniel au Chap. VII. Suivant ce style, lorsqu'on vouloit faire entendre que NOTRE SEIGNEUR viendroit châtier les *Juifs*, il étoit naturel de le dépeindre aussi sous cette image d'un Juge qui a pour trône les nuées du Ciel.

En partant de ces principes, Mr. Vernet donne une espèce de Commentaire de la Prophétie du SAUVEUR rapportée au XXIV. de St. Matthieu : d'où résulte qu'il seroit difficile de trouver une prédiction mieux circonstanciée, ni plus au-dessus de la prévoyance humaine. Dans Tom. XVIII. Part. II. V le

le tems où parloit N. S. tout paroissoit assez tranquille en Judée. Rien n'annonçoit encore les bizarres entreprises de CAEISULA, & les factions qui déchirerent ensuite le Pais. D'ailleurs, comment croire que les Juifs seroient assez dépourvus de sens pour se raidir contre la formidable puissance de Rome? Comment scavoit que vers le même tems il y auroit de grands troubles & de grands malheurs dans tout le Monde, que les Lieux Saints seroient profanés, que Jérusalem seroit assiégée, prise, & détruite de fond en comble, & qu'on n'épargneroit pas même le Temple, ce que les Romains n'avoient pas coutume de faire dans leurs conquêtes? Comment scavoit enfin que ceux qui échapperoient au tranchant de l'épée, seroient vendus & menés en esclavage, & qu'enfin tout cela arriveroit en moins de quarante ou cinquante ans?

La comparaison de la Prophétie avec le fait, tel que deux grands Historiens, étrangers au Christianisme, Joseph & Tacite, l'ont raconté, est ce qu'il peut y avoir de plus frappant. On trouvera dans l'Histoire aucun événement, excepté le Déjuge, & l'Embrûlement de Sodome & de Gomorbre, qui porte plus ouvertement tous les caractères d'un châtiment du Ciel, & qui par la même hérîtat mieux de nous être représenté comme une image ou

un prélude du Jugement dernier? On vit alors tous les fléaux de Dieu se déchaîner à la fois avec des circonstances aggravantes, & presque iniques. Mais surtout on vit ce que l'Ecriture Sainte donne pour une marque particulière de malédiction, c'est l'esprit de vertige & d'étourdissements dont toute la Nation fut frappée. Les Payens disoient de même, que lorsque Jupiter veut perdre quelqu'un, il lui ôte le sens. Jamais cela n'a mieux paru qu'en cette rencontre.

Enfin, il n'y a peut-être rien dans toute cette matière qui doive faire autant d'impression, que la conservation & l'état actuel du Peuple Juif. Il ne lui est point arrivé, comme aux autres Peuples vaincus ou dispersés, d'avoir enfin perdu leur nom, & de n'être plus comptés sur la face de la Terre; soit pour avoir été totalement détruits, soit parce que devenus Sujets de la Nation conquérante, ils en prennent les Loix, la Langue, les Coutumes, jusqu'à se mêler enfin & s'incorporer avec elle. Ici rien de semblable. La Nation Juive subsiste plus nombreuse que jamais, dispersée en tous lieux, mais gardant toujours son nom, sa Religion, ses Livres, trop fidèles témoins de ses prévarications, ses Usages, & toutes ses Coutumes, sans se mêler avec d'autres races par le mariage, en un mot toujours distincte & séparée;

péce de singularité, dont l'Histoire n'offre aucun autre exemple.



ARTICLE VI.

INSTRUCTION CHRETIENNE, &c.

SECOND EXTRAIT. (a)

IL s'agit à présent de rendre compte des trois derniers Volumes de cet Ouvrage, qui renferment un Cours de Morale, où les matières sont développées avec beaucoup d'ordre & de netteté.

Le premier Livre traite des Fondemens de la *Morale Chrétienne*. On y parle d'abord de la Morale en général, & de son importance ; de ce qui est nécessaire pour constituer une bonne Morale, de l'insuffisance des Loix Civiles, de l'imperfection de la *Morale Payenne*, & des avantages de la *Morale Chrétienne*. On examine ensuite le *Décalogue* & la *Morale des Juifs*, pour juger de ce que l'*Evangile* y a ajouté. L'objet de la Morale, ce sont les actions humaines, entant qu'elles sont susceptibles d'une différence qui les fait regarder comme bonnes, mauvaises, ou indifférentes. La

pre-

(a) Voyez le premier dans la Partie précédente de cette Bibliothèque.

Avril, Mai & Juin. 1756. 1309

première condition requise pour leur bonté, c'est qu'elles soient conformes à la volonté de Dieu. L'*Evangile* en impose une seconde, c'est qu'elles soient faites dans l'intention d'obéir à Dieu, & d'accomplir son devoir. Les actions mauvaises constituent les différentes espèces de péché. Enfin celles qui sont indifférentes, ne doivent pourtant pas être entièrement négligées, parce qu'elles peuvent aisément changer de nature, s'il s'y joint certains motifs, ou s'il en résulte certaines conséquences.

Ce qui mérite surtout l'attention des *chrétiens*, c'est le degré de perfection auquel leur *SAUVEUR* les appelle. Non seulement leur obéissance doit être sincère & totale ; mais ils ne doivent mettre aucunes bornes à leur sanctification ; ne jamais croire avoir assez fait, tant qu'ils peuvent faire plus ; n'être pas contenus de faire un moindre bien, tant que l'on peut faire mieux ; croître toujours en vertu, & avancer continuellement & sans relâche, ayant sans-cesse en vuë un degré de perfection au-dessus de celui où l'on est déjà arrivé. Cette idée de perfection est absolument nécessaire en Morale. Les *Loix Civiles* se bornent à exiger certains actes de retenuë & de justice, qui peuvent suffire pour la Société extérieure. Mais la *Religion Chrétienne*, qui se propose de perfectionner l'homme jusques dans son

intérieur, & de le former non seulement pour la Vie présente, mais pour l'Éternité, lui met devant les yeux ce qu'il y a de plus parfait; &, comme il en est toujours éloigné, elle l'exhorté à se point se relâcher pour en approcher.

Mais on pourroit objecter, que l'idée d'une perfection à laquelle nous ne saurions atteindre, est capable de nous rebuter, bien loin d'exciter notre éguation. Cette difficulté n'est point fondée, parce que l'idée de la Perfection Evangelique n'est pas déraisonnable en elle-même, ni chimérique. Elle ne renferme rien que de juste & de convenable à notre nature. Prenez chacun des préceptes de l'Evangile en particulier, vous n'en trouverez aucun qui ne paroisse également nécessaire & praticable. D'ailleurs cette idée de perfection est soutenue par un exemple réel & sensible dans la personne de JESUS-CHRIST; & nous voyons aussi que de saints hommes en ont approché. La difficulté que nous trouvons d'atteindre à ce degré d'innocence, ne vient pas tant de la nature des préceptes que Dieu nous donne, que de l'état de corruption où la Race Humaine est tombée. Or cette considération même est propre à nous inspirer de la honte, de l'humilité, du repentir, & un ardent recours à la Clémence Divine; toutes dispositions que Dieu agrée, & qui sous l'Alliance de Grace

Avril, Mars & Juin. 1756. 351

Grâce suffisent, comme nous l'avons vu, pour justifier le Fidèle, en lui tenant lieu d'une innocence parfaite. L'idée de perfection que l'*Evangile* nous propose, n'est donc plus désespérante, dès que nous savons que Dieu dans son jugement n'exigera pas de nous cette perfection, mais qu'il aura égard aux efforts que nous aurons faits pour y parvenir. Or on ne sauroit dire que de sincères efforts soient au-dessus de nos forces, puisque c'est sur nos forces que leur sincérité se mesure.

L'Auteur conclut ce premier Livre, en prouvant que, quelles que soient nos vertus & nos bonnes œuvres, nous n'avons jamais sujet de nous en glorifier, ni de prétendre être pleinement justifiés par ce seul moyen.

On trouve à l'entrée du second Livre la division générale de nos devoirs par rapport à leur objet, savoir envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers le prochain. Pour commencer par les premiers, on recherche d'abord, comment il faut connoître Dieu & sa volonté; d'où l'on passe aux sentiments, ou mouvements du cœur, que la connoissance de Dieu doit naturellement exciter en nous. Ce sont l'admiration, le respect, la crainte, la reconnaissance, la soumission, & la pleine confiance. La réunion de tous ces sentiments forme l'amour, qui est accompagné d'une certaine joie, ou inclination à pen-

ser à Dieu , & du désir de lui plaire , comme à l'Etre qui est pour nous la source du Bonheur , le souverain Bien. Il est de la dernière importance d'insister sur l'Amour de Dieu , pour servir de principe & de règle à nos actions , parce qu'il n'y a point de motif si puissant & si étendu que le désir de plaire à Dieu. Quoi que l'on puisse dire de l'Honneur , de la Coutume , ou des Loix Humaines , celui qui n'aura que de telles règles , ou de tels motifs pour agir , sera sujet à s'égarer ; au-lieu que celui qui agit en vuë de Dieu , sera toujours conduit au bien par la Loi de Dieu , & se déterminera pour plaire à Dieu à faire son devoir en tout tems , en tout lieu , envers tous , & dans les conjonctures mêmes les plus difficiles , où il n'y a rien à espérer du côté du Monde. L'obéissance de celui qui aime Dieu , est donc un vrai dévouement. Un autre effet de cet amour , c'est de nous conduire à l'imitation de Dieu , dont on donne ici de fort justes idées.

Entre les actes extérieurs de Piété , on met au premier rang le Serment , dont on fait voir la sainteté & l'utilité. La *Loi Chrétienne* en a déterminé l'usage d'une manière qui bannit tous les abus que les Hommes avoient introduits à cet égard. Vient ensuite le *Culte Chrétien* , & ses diverses parties. La Prière fait en quelque sorte l'âme & l'essence de ce Culte : on prouve

rouve ici sa nécessité & son utilité, & l'on détermine les qualités, ou conditions, qui y sont nécessaires. Le SAUVEUR a donné dans l'*Oraison Dominicale* un excellent Formulaire de Prière. En l'expliquant, on s'arrête d'une façon particulière au cinquième Article, pour faire voir combien il est propre à lier la dévotion avec la charité, à flétrir le cœur, & à inspirer des sentimens de douceur, de générosité, & de bienveillance universelle, faisant servir le même lien qui nous unit à Dieu pour nous unir aussi entre nous. C'est-là un grand trait d'excellence dans notre Religion.

Les derniers objets du second Livre sont la nécessité d'un Culte extérieur & public, la profession franche & solennelle que nous devons faire du *Christianisme*, & les raisons qui nous obligent à ne point dissimuler notre Religion, & à tout souffrir plutôt que de nous rendre coupables d'hypocrisie. Ces raisons sont 1. la candeur & la franchise dont les honnêtes-gens doivent se piquer en toute rencontre. 2. La reconnaissance & la fidélité que nous devons à Dieu & à J. C. 3. Le zéle que nous devons avoir pour l'avancement de la Vérité, pour le bien de l'Eglise, & pour l'édification des autres Hommes. 4. L'ordre exprès que nous trouvons là-dessus dans l'*Evangile*. 5. L'exemple de J. C. de ses Apôtres,

tres, & des premiers *Chrétiens*. 6. Les promesses faites à ceux qui souffriront persécution pour la bonne cause de la Religion, & les terribles menaces dénoncées aux hypocrites.

Nos devoirs envers nous-mêmes occupent le troisième Livre. On les considère d'abord en général, & l'on recherche de quelle source ils doivent être tirés. C'est de l'obligation naturelle, mais qui à l'égard du *Chrétien* est extrêmement fortifiée par les motifs que la Religion lui fournit. L'homme, par le seul usage de la Raison, ne s'auroit se dispenser de donner ses soins à se perfectionner, & à se rendre heureux. Mais la certitude du vrai Bonheur que la Révélation nous offre, & les secours que nous y trouvons pour arriver à ce Bonheur, sont des engagements infinité plus forts que ceux qu'on pourroit tirer de toutes les spéculations de la Philosophie.

Pour entrer après cela dans l'examen détaillé des devoirs en question, l'Auteur, après avoir tracé les caractères de l'Orgueil & de l'Humilité, expose les raisons qui doivent nous détourner du premier, pour nous porter à la vertu qui lui est opposée, & les remèdes, ou préservatifs, qui peuvent nous être utiles à cet égard. Il entame ensuite la doctrine de la Tempérance par l'examen de cette partie qui regarde les richesses. Il met

dans

dans un grand tour ce que c'est que la Pauvreté , & ce qu'on en doit penser ; quels sont les dangers de l'Opulence , & les avantages de la Médiocrité : d'où il infére , quelle est la modération qu'on doit garder dans le désir des richesses , quelles voies on doit employer pour les acquérir , & quel usage on en doit faire.

Les Plaisirs ne demandent pas moins de précautions . Il y a ici un Chapitre un peu philosophique , qu'on a cru devoir y placer , pour mieux poser les vrais fondemens de la Morale sur cet Article , que plusieurs Moralistes ont défiguré , faute d'avoir bien étudié la constitution de la Nature Humaine . Le Plaisir , suivant la définition qu'on en donne ici , est tout sentiment agréable qui s'excite en nous par quelque cause que ce soit . La sensibilité au plaisir & à la douleur est indispensablement nécessaire à une Créature intelligente . Pour goûter le bonheur , il faut qu'elle craigne le mal , & qu'elle aime le bien . Mais l'Homme surtout , en tant que composé de corps & d'ame , devoit être constitué de telle manière , que ses propres sentiments l'avertissent des avantages ou des inconveniens attachés à l'action que les objets du dehors exercent sur lui . Ainsi dans l'état naturel des choses , l'agréable est ordinairement joint à l'utile ; le plaisir & la douleur sont des avertissements salutaires . Il y a

un sentiment agréable, attaché à l'exercice modéré de toutes nos facultés, tant de corps que d'esprit; parce qu'il est utile pour notre santé & pour notre perfection de nous exercer, mais qu'il seroit dangereux pour notre conservation de prendre un exercice sans mesure.

Il faut cependant avouer que suivant les panchans qu'ont coutume d'exciter dans les hommes les divers sentimens qui naissent du plaisir & de la douleur, il se trouve une opposition fréquente entre nos plaisirs & nos devoirs. Mais les panchans qui produisent cette opposition, ce *combat de la chair contre l'esprit*, sont presque toujours des goûts dépravés, & de mauvaises habitudes. Par exemple, il n'y a point naturellement de contrariété entre le travail & le plaisir: bien loin de-là, dans l'ordre naturel des choses, une certaine mesure de travail nous convient & nous plaît. Mais, si quelqu'un s'est accoutumé à la fainéantise, quoiqu'il s'ennuie de son état, il aura de la répugnance pour le travail, parce qu'il lui est devenu pénible. De-même rien de plus convenable, & en même tems de plus agréable que l'union conjugale, & le soin de sa famille. C'est ce qu'on remarque chez toutes les Nations qui se font le moins éloignées de la bonne & simple Nature. Cependant il y a des gens gâtés au point d'être insensibles à ces douceurs

ceurs de la vie domestique. En général, plus l'homme se laisse corrompre, plus il naît d'opposition entre ses devoirs & ses plaisirs ; au-lieu que, si de bonne heure on s'accoutume à écouter la Raison, elle pliera nos panchans, & les conciliera si bien avec nos devoirs, que ce ne sera plus une peine, mais *une joie au juste de faire ce qui est droit.*

En partant de ces principes, l'Auteur donne les règles générales de la Tempérance à l'égard des Plaisirs, & en fait ensuite l'application aux diverses sortes de Plaisirs. Il traite de la Sobriété, des moyens de l'acquérir, & du Jeûne ; de la Chasteté en général, & des dérèglemens qui y sont contraires ; des Loix touchant le Mariage, & de la fidélité qu'on y doit observer ; il donne des conseils, & indique des préservatifs contre l'Impudicité. Il passe de-là au Jeu, & aux autres Divertissemens. Ce qu'il prescrit à l'égard du Jeu, c'est 1. de n'y perdre, ni trop d'argent, ni trop de tems, ni sa tranquillité d'esprit. Car, dès qu'on sent que le jeu prend sur nous à l'un ou à l'autre de ces égards, ce n'est plus une chose innocente, il faut s'en abstenir. 2. Pour éviter la plupart de ces abus, le plus sûr est de ne point jouer gros jeu, ni des jeux de hazard, l'expérience faisant voir que c'est à de tels jeux qu'on se passionne, & qu'on court les plus grands risques.

3. En-

3. Entre tous les Jeux on doit préférer ceux d'exercice, comme étant les plus utiles à l'homme, & les moins dangereux pour le cœur. 4. Enfin on ne doit jamais se faire du jeu une occupation, mais un simple amusement, une récréation placée dans les intervalles d'une vie utilement employée. Autrement ce seroit confondre l'ordre des choses; mettre l'accessoire à la place du principal. Un plaisir insensé celle de l'être, quand il dégénère en passion & en abus.

Une autre matière, plus épineuse encore, c'est le Luxe, soit celle du Jeu. L'Auteur reconnoît qu'on ne sauroit donner sur le Luxe des règles particulières qui soient invariables; mais il établit quelques règles générales, & en démontre la solidité. Les voici. 1. Il n'est jamais permis de dépenser au-delà de son gain, & de son revenu. 2. On doit seulement se régler sur ses facultés, mais sur son rang & sa condition. 3. On doit avoir égard aux usages & aux moeurs du País où l'on vit, en n'outrageant jamais les Loix somptuaires, s'il y en a, ni même les usages communément reçus, & qui conviennent au Bien public. 4. Mais, surtout & par rapport à la conscience, il faut prendre garde de ne pas donner dans une somptuosité qui proclame la mollesse, la sensualité, l'orgueil, soit chez nous, soit dans le cœur de nos enfans; car c'est là le

Avril, Mai & Juin. 1756. 119

le plus grand danger du luxe. Tous les principes du Christianisme vont d'ailleurs à éteindre ce goût frivole & dangereux.

Les derniers Chapitres du Tome III. traitent de la nécessité du Travail, des diverses espèces de Fainéantise, des moyens de s'en guérir ; du choix d'une Profession, & de la juste mesure qu'il doit garder dans le travail ; de la Colère & de la Douceur, avec des conseils sur les moyens d'acquérir la douceur ; de la Constance & de la Force d'esprit ; de la Patience, de sa nécessité, & qu'il n'est pas permis d'atteindre à sa vie pour se délivrer de ses maux ; des moyens d'acquérir de la patience, très tant des lumières de la Raison, que des motifs & des secours du Christianisme.

Il s'agit encore dans tout le Tome IV. de nos devoirs envers les autres hommes. On rentre à l'idée de la Sociabilité. Les hommes appellés à vivre en commun, sont obligés d'affermir la tranquillité de cet état, en gardant l'ordre, & en observant quelques règles les uns envers les autres. Si chacun faisoit tout ce qui lui plaisir, sans se mettre en peine des intérêts d'autrui, personne ne seroit en sûreté, ni pour sa vie, ni pour ses biens ; & ceux même qui opprimeroient aujourd'hui les autres, seroient en danger d'être opprimés à leur tour. Les hommes se déchireroient comme

me des bêtes féroces. Ce ne seroit plus un état de société , ce seroit un état de guerre , de trahison , & de brigandage.

Les Loix Civiles sont une puissante barrière contre ces désordres; elles tendent en général à régler le droit de chacun , & à empêcher que les hommes ne se nuisent les uns aux autres par ignorance , ou par malice. Mais on ne sauroit dire , rigoureusement parlant , qu'elles soient un moyen suffisant d'établir l'ordre & l'union parmi les hommes. L'honneur n'a pas plus d'efficace pour suppléer à ce qui manque aux Loix Civiles , & pour inspirer la vraie Probité. Le fondement de celle-ci n'existe que dans la Religion , qui retrace dans nos ames les sentiments naturels du Juste & de l'Injuste, qui les développe , les appuye de préceptes positifs , nous anime par le grand motif de l'imitation de Dieu , enfin nous représente l'Être Suprême , comme un Législateur , mais comme un Juge vengeur du crime & protecteur de l'innocence.

Les devoirs généraux , propres à maintenir l'ordre en toute Société , & dont les devoirs particuliers ne sont que des branches ; c'est 1. la Justice , qui consiste à ne faire tort à personne , mais à rendre à chacun ce qui lui est dû ; ce qui comprend aussi la bonne-foi & la reconnoissance. 2. La Charité , qui consiste à vouloir du bien

bien aux autres hommes, & à leur en faire autant qu'on le peut. Ce sont-là les deux uniques principes de la vraye sociabilité. La Justice a diverses branches, & s'exerce différemment, suivant qu'il s'agit de particuliers, ou de personnes publiques. JESUS-CHRIST a tout ramené à une règle générale, fondée sur ce que les hommes étant naturellement égaux dans les choses essentielles, & le droit devant être le même pour les uns & pour les autres, on ne doit pas se permettre contre les autres ce que nous ne croirions pas permis contre nous. Ce n'est pourtant pas assez encore de ne point faire de mal aux autres ; il faut pour rendre la société plus sûre, plus douce & plus utile, leur faire du bien. C'est ce qu'on appelle *bonté, générosité, charité, ou amour du prochain.* Le Créateur a favorisé ces dispositions, en mettant en nous, 1. un sentiment de compassion qui nous porte à secourir les misérables ; 2. un panchant à nous plaisir en général dans la société des hommes, & à aimer particulièrement ceux avec qui nous avons des relations plus étroites, comme nos parens, nos amis, nos compatriotes.

Mais c'est l'*Evangile* qui a donné au devoir de la Charité toute l'étendue dont il est susceptible, & qui l'a fondé sur les motifs les plus propres à engager à sa pratique. Le SAUVEUR a fait de cette belle

Tom. XVIII. Part. II. X

vertu un des principaux points de sa Morale, & pleinement détruit toutes les erreurs des Juifs au sujet du prochain. Les Apôtres ont marché sur les traces de leur Divin Maître, en faisant les plus grands éloges de la Charité, & en la proposant constamment comme la livrée du Christianisme. Rien en effet n'est supérieur aux sentiments qu'elle inspire. Au lieu que les liaisons humaines sont fragiles, & s'altèrent souvent jusqu'à se changer en haine, lorsque le plaisir, ou l'intérêt qui en est la base, vient à changer ; la Charité Chrétienne qui se fonde sur une raison supérieure, devient constante & inaltérable.

Le premier acte de Justice & de Charité envers le prochain, c'est de lui souhaiter du bien, & de prier Dieu pour lui. Ensuite nous devons nous intéresser à sa vie & à ses biens, non seulement en n'y attendant point, mais en faisant tout ce qui dépend de nous pour procurer leur conservation, & les mettre à l'abri des atteintes illégitimes des autres. C'est ce qui donne lieu de parler du Larcin & de ses différentes espèces. Jusques-là tout émane presque du seul principe de la Justice, mais c'est la Charité qui nous porte à la libéralité & à l'aumône. On traite cette belle matière, en recherchant d'abord pourquoi nous sommes obligés à ces devoirs ; ensuite on détermine qui sont

sont ceux qui doivent faire l'aumône , en examinant , s'il n'y a que les riches qui y soient obligés , & jusqu'où va leur obligation à cet égard ; on pose les règles qui doivent être observées dans l'exercice de la Bénéficence , la mesure ou la proportion qu'on doit y garder , la manière de bien placer ses libéralités , & la disposition d'esprit dans laquelle il convient d'être en les faisant . Ces considérations sont suivies d'un Chapitre sur l'Ingratitude & la Reconnoissance .

La matière de l'honneur se présente ensuite ; on fixe le cas que les hommes doivent en faire , les ménagemens à garder pour ne pas blesser l'honneur d'autrui , & les marques de considération que l'on doit donner aux autres sans pourtant tomber dans la flatterie .

Tout ce que l'Auteur avance à cet égard , est parfaitement judicieux , & contribueroit beaucoup au bonheur de la Société , si l'on y étoit attentif à ne point s'en écarter .

Il y a différentes manières de nuire au prochain par la parole ; & la première idée qui s'offre ici , c'est celle du Mensonge , doctrine extrêmement délicate , & sur laquelle on a beaucoup disputé sans s'en-tendre . Les difficultés portent principalement sur le Mensonge Officieux ; & l'on résout ici la question proposée à ce sujet , en disant , qu'il peut y avoir des cas où véritablement on doit excuser

X 2 ceux

ceux qui usent de quelque dissimulation par pure charité , sans y avoir aucun intérêt , & d'une manière qui tend visiblement au bien du prochain , sans produire d'ailleurs aucun mal ; comme quand on gouverne quelqu'un qui est malade de corps ou d'esprit , ou agité d'une passion qui l'aveugle à un tel point qu'il ne supporteroit pas la vérité , ou qu'il en abuseroit . Mais on ajoute que ces cas sont rares , & l'on en excepte tous ceux où notre propre intérêt pourroit nous porter à de semblables feintes . Avec ces restrictions , & en se bornant aux cas où la pure charité fait parler , & où nous voudrions nous-mêmes qu'on usât d'une semblable feinte avec nous , il ne reste plus de scrupules à se faire là-dessus .

Mais le Mensonge proprement ainsi dit est ce qu'il y a de plus odieux & de plus condamnable ; au-lieu que la Bonne-foi est une qualité indispensable , & dont la perfection fort rare dans les hommes mérite les plus grands éloges . Il y a des circonstances aggravantes qui rendent le Mensonge beaucoup plus criminel ; telles sont le faux Serment , le faux Témoignage & la Calomnie . Pour la Médisance , quoiqu'elle ne péche pas contre les loix de la Vérité , elle viole celles de la Charité , qui nous oblige à taire ou à excuser les défauts du prochain . La violation du secret , les rapports imprudens ,

dens, le babil, les invectives, les reproches mal fondés , la moquerie & les railleries , font autant de choses condamnées par la Morale.

Nous sommes dans l'obligation de conserver la paix , & par conséquent d'employer les moyens propres pour cet effet. Ces moyens sont 1. de n'offenser personne , ni en paroles , ni en actions , mais d'observer au contraire toutes les règles de l'Honnêteté & de la Civilité. 2. D'user de support , tant à l'égard des erreurs , ou des défauts des autres qu'à l'égard de leurs injures. C'est ce qu'on appelle la *Débonnaireté* , & elle peut s'exercer dans le temps même qu'on nous attaque , sans préjudice du droit que nous avons de nous défendre. Rien n'empêche de répondre tranquillement à des paroles offensantes , de repousser de sang froid les coups qu'on nous porte , de pardonner même une injure quelque grande qu'elle soit. C'est surtout après que l'injure est passée , & que les sujets de querelle , de procès , &c. ont été terminés par quelque décision , qu'il faut s'abstenir de donner des marques d'un esprit vindicatif , & pardonner avec une entière sincérité.

Il ne suffit pas de ne rien faire soi-même qui trouble la paix. L'Homme débonnaire, le vrai *Chrétien* s'applique à la procurer à ses semblables. Il y a divers

moyens de s'acquitter de ce devoir, relatifs aux cas dans lesquels on se trouve placé. J. C. a déclaré heureux les *pacifiques*, ou *pacificateurs*; & c'est en effet un des plus beaux rôles de la Société: mais, pour s'en acquitter avec succès, il faut, 1. s'attirer par toute sa conduite une réputation d'intégrité & de sagesse, qui gagne la confiance, & qui nous donne une sorte d'ascendant sur les esprits, supérieur à l'ordinaire à l'autorité du rang. 2. les affaires particulières où l'on intervient, on doit se montrer sans passion, sans prévention, honnête, transparent, impartial & également porté pour toutes deux parties. 3. Il est fort utile de posséder l'art de s'insinuer dans les esprits, de se prêter à toutes sortes de caractères, d'entrer dans les intérêts, & même dans les foibles des gens, afin de les ramener doucement au droit chemin par la voie de la persuasion. Si de tels offices donnent de la peine, ils portent avec eux leur récompense.

Une obligation qui n'est pas moins essentielle que la précédente, c'est celle de contribuer au bien spirituel & moral de notre prochain. Nous devons nous y porter avec un véritable zèle, & saisir toutes les occasions propres à édifier le prochain, comme sont le bon exemple & la consolation, auxquels on peut même joindre l'instruction & la correction fraternelle,

nelle. C'est être infiniment criminel, que d'agir d'une manière contraire, en détournant les autres de leurs devoirs par la séduction, le mauvais exemple, le scandale, les fausses doctrines, & les discours ou les Ecrits licencieux. Il n'y a point de poison plus dangereux que cette foule de Productions Littéraires, tant sérieuses que badines, qui vont à insinuer une Morale relâchée & des Maximes licencieuses; qui font une peinture agréable du Vice, pour diminuer l'horreur qu'on doit en avoir; qui jettent du ridicule sur la Vertu & sur la Piété pour détruire le respect qui leur est dû; qui vont à ébranler les Loix, les Mœurs, & la Religion. On voit tous les jours avec douleur que des gens à talens ont le malheur d'en abuser, en se livrant à cette honteuse manie, qui élève au rang d'Esprits-Forts.

Il ne nous reste plus que le cinquième & dernier Tome de cette *Instruction Chrétienne*, qui traite des Devoirs particuliers de chaque condition, & qui donne les directions les plus utiles pour les remplir. Nous nous bornerons à l'énumération des sujets que l'on y passe en revue. On parle d'abord du Gouvernement Civil, & de l'influence de la *Religion Chrétienne* à cet égard; des devoirs des Souverains envers Dieu & à l'égard de la Religion, envers son Peuple, & envers les Etrangers; de la Guerre & de la Paix, des Impôts, de l'Admi-

nistration de la Justice, & du Droit des Gens ; des devoirs des Magistrats, des Juges, & des Personnes élevées en dignité ; de ceux des Citoyens & des Sujets envers leur Patrie, envers leur Souverain, & envers leurs Magistrats. On examine ensuite les qualités d'un bon Pasteur, ses devoirs, & ceux du Troupeau ; les devoirs des Maîtres envers leurs Serviteurs, & ceux des Serviteurs envers leurs Maîtres ; les devoirs des Personnes mariées ; de ceux des Pères & Mères envers leurs enfans ; ce qui donne lieu de traiter avec l'étendue convenable l'importante matière de l'Education ; les devoirs des Enfans envers leurs Pères & Mères ; ceux de la Jeunesse, & ceux de la Vieillesse. On finit par l'état des Malades, les secours qu'ils peuvent alors tirer de la Religion, leurs devoirs & ceux des personnes qui les assistent. Les Chrétiens ne scauroient trop lire & s'inculquer les Maximes excellentes de conduite qui sont répandus dans tous ces Chapitres.

Les deux derniers Chapitres de tout l'Ouvrage réunissent sous un même point de vue les considérations qui prouvent l'excellence de la *Morale Evangélique*, & le bonheur d'une *Vie Chrétienne*. Finissons par ce Tableau de la *Morale Chrétienne*.

L'*Evangile* ne contient que des préceptes bons & justes en eux-mêmes, sans y mêler rien d'inutile ou de frivole, rien d'ou-

d'outré, ni rien non plus qui sente le relâchement. Le Corps de Morale qu'il fournit est complet. Il comprend tous nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers le prochain. Il donne sur chaque article des règles claires & suffisantes, sans pourtant entrer dans l'épineuse discussion de mille cas de conscience qui occupent si vainement la subtilité de certains Casuistes. On a lieu d'admirer à cet égard, comment l'*Evangile* se renferme dans un petit nombre de préceptes simples & lumineux. Enfin on ne sauroit désirer une Morale plus solide dans ses fondemens, ni plus forte dans ses motifs; car elle se fonde sur tous les principes du Droit naturel, fortifiés par une Révélation positive de Dieu. Ce ne sont point ici de simples conseils dictés par la prudence humaine: c'est une Loi, & une Loi Divine. Dieu y parle en Maître & en Père. JESUS-CHRIST qui nous instruit de sa part, est en même tems notre grand Bienfaiteur. Il soutient ses préceptes par son exemple. Il établit dans son Eglise une instruction continuelle pour faire connoître ses préceptes, & les faire goûter. Il nous attire à lui par des considérations touchantes. Il fait de la vertu une condition expresse de notre engagement avec lui. Dans son Alliance de Grace il laisse bien une porte ouverte au pécheur, mais c'est pour l'invi-

ter à la conversion , sans jamais le flatter dans son impénitence. Enfin il nous annonce une Vie à venir & un dernier Jugement, où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres , & où l'intégrité sera couronnée d'une gloire immortelle. C'est ainsi que la *Morale Chrétienne* tient à tous les grands Principes , & à toutes les Vérités de notre Religion. Elle en tire sa force, tellement que les bonnes œuvres ne sont qu'une expression de notre foi. Et le *Chrétien*, qui a déjà les mêmes raisons que le Philosophe pour faire hommage à la Vertu , y est encore poussé par des raisons particulières ; sa profession l'y anime , l'y engage, l'y conduit puissamment.



ARTICLE VII.

OEUVRÉS de Mr. DE MAUPERTUIS, &c.

SECOND EXTRAIT. (a).

IL nous reste à parler des deux derniers Tomes de la nouvelle Edition de ces Oeuvres. Le troisième renferme les Ouvrages suivans.

i. *Elé-*

(a) Voyez le premier dans la Partie précédente de cette Bibliothèque.

1. *Eléments de Géographie.* Ce petit Traité avoit été imprimé pour la première fois à Paris, en 1742. Le principal but auquel l'Auteur l'avoit destiné, c'étoit de faire voir avec combien peu de raison & de fondement quelques personnes, ennemis des nouvelles découvertes, ou mal instruites, avoient voulu faire croire que la Question de la Figure de la Terre étoit insoluble, ou inutile.

2. *Rélation d'un Voyage fait par ordre du Roi au Cercle Polaire pour déterminer la figure de la Terre.* La première Edition est de Paris, en 1738. Cet Rélation est précédée d'une Préface, qui fut luë dans l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris, le 16 d'Avril 1738, lorsque le Livre de la *Mesure de la Terre* parut. Le Discours même qui renferme la Rélation, avoit été lu dans l'Assemblée publique de la même Académie du 13 Novembre 1737. On ne scauroit rien voir de mieux écrit, ni de plus propre, soit à captiver l'attention, soit à donner de justes idées des choses dont il s'agit, que cette Rélation. Mais elle est trop connue pour nous y arrêter.

3. *Rélation d'un Voyage au fond de la Laponie, pour trouver un ancien Monument.* Ce Monument est une pierre sur laquelle sont tracés quelques caractères, ou traits, dont il est impossible de donner l'explication, & qui pourroient même n'être

n'être qu'un jeu de la Nature. Mais Mr. de Maupertuis, en rendant compte du voyage qu'il fit dans la vaste d'examiner cette pierre, même dans sa narration plusieurs remarques sur les Lapons & leur genre de vie, qui sont tout-à-fait intéressantes.

3. *Lettre sur la Comète qui a paru en 1742.* Ce petit Ecrit renferme tout ce que l'on a dit & découvert jusqu'à présent par rapport aux Comètes. Un ingénieux badinage donne à ces matières quelque chose de vif & d'attachant, qu'on chercherait inutilement dans les Ouvrages des Savans ordinaires.

4. *Discours Académiques.* En voici l'énumération. *Harangue prononcée par Mr. de Maupertuis, dans l'Académie Françoise, le jour de sa réception.* *Discours prononcé dans l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, le jour de la naissance du Roi, en 1747.* *Des Devoirs de l'Acadiémien.* *Discours prononcé dans la même Académie.* *Réglement de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, fait par ordre de Sa Majesté, & apostillé en quelques endroits de sa main.* *Réponse au Mémoire pour servir à l'Histoire de Brandebourg, lu dans l'Assemblée publique du 1. Juin 1747.* *Réponse à la lecture de la Vie de FREDERIC-GUILLAUME le Grand, faite le 25. Janvier 1748.* *Réponse au Mémoire des mœurs, des coutumes, de l'industrie, des progrès de l'Esprit Humain dans les Arts & dans les Sciences.*

Sciences, lu le 3. Juillet 1749. Réponse au Discours de Mr. le Marquis de Paulmy d'Argenson, sur la nécessité d'admettre des Etrangers dans les Sociétés Littéraires, prononcé le 2. Février 1747. Réponse aux Discours de Mrs. de Marschall & d'Arnaud, reçus Membres de l'Académie le 11. Juin 1750. Réponse au Discours de Mr. de la Lande, dans la même Académie le 19. Janvier 1752. Réponse à une Lettre de Mr. de Haller. Il s'agit des griefs que Mr. de Haller avoit contre feu Mr. de la Mettrie, & voici la note que Mr. de Maupertuis a placée au bas de cette Réponse.

■ Cette Lettre a été mise ici comme
■ une Pièce Académique. Mr. de Haller
■ s'étoit plaint amérement à Mr. de Maup-
■ pertuis d'une Brochure indécente, dans
■ laquelle un Membre de l'Académie
■ l'avoit attaqué, & en demandoit répa-
■ ration. L'Académicien étoit mort le 11.
■ Novembre, lorsque Mr. de Maupertuis
■ reçut la Lettre de Mr. de Haller. Voici
■ la Réponse qu'il y fit le 28. du même
■ mois. On la donne d'autant plus vo-
■ lontiers, que Mr. de Haller n'en a pas
■ paru satisfait, & que ses Amis, dans
■ des Libelles qu'ils ont publiés contre
■ Mr. de Maupertuis, en ont parlé com-
■ me d'un nouvel outrage que l'Auteur
■ auroit reçu. Le Public jugera si l'on
■ a omis ici quelque chose de ce que la
■ justice exigeoit, ou de ce que l'amour-
■ pro-

„ propre le plus difficile pouvoit présenter.

Aux Pièces précédentes succéderont les Eloges. Ils sont au nombre de quatre, savoir ceux de Mrs. de Kayserlingk, de Borck, du Maréchal de Stmettau, & de Mr. de Montesquieu. Il convient d'entrer dans quelque détail sur le dernier de ces Eloges, qui a été lu dans l'Assemblée publique du 5. Juin 1755.

Mr. de Maupertuis justifie d'abord la violation de l'usage ordinaire, commise dans l'Eloge d'une Académicien étranger ; en disant qu'il est des hommes si fort au-dessus des hommes de chaque Nation, qu'aucune n'a plus de droit que les autres de se les approprier, & qu'ils semblent n'avoir été donnés qu'à l'Univers. Il ajoute qu'on ne sauroit trop parler, ni parler dans trop de lieux, d'un homme qui a fait tant d'honneur à la Science & à l'Humanité ; & qu'on ne sauroit trop présenter l'image de Mr. de Montesquieu, dans un siècle où tant de Gens de Lettres paraissent si indifférens sur les mœurs.

Charles de Secondat, Baron de la Bréde & de Montesquieu, naquit dans le Château de la Bréde, à trois lieues de Bordeaux, le 18. Janvier 1689, d'une ancienne famille noble de Guyenne. Il fut reçu Conseiller au Parlement le 24. Février 1714, & Président à Mortier le 13. Juillet 1716. Il entra la même année dans l'Académie

nouvellement fondée à Bordeaux. Il vendit sa Charge de Président en 1726, pour se consacrer uniquement à l'étude & à la méditation des grands objets sur lesquels ont roulé ses Ouvrages. Ses *Lettres Persanes* avoient déjà paru en 1721. Elles pen-sérent former un obstacle à sa réception à l'*Académie Françoise*, en 1728. Cependant il y entra, & fut reçu le 24. Janvier, à la place de Mr. de Sacy.

Mr. de Montesquieu fit alors quelques voyages, d'abord à Vienne, où il eut des liaisons particulières avec le Prince Eugène; delà en Hongrie; passa ensuite à Venise, où il vit le Comte de Bonneval; parcourut l'Italie, & s'arrêta à Rome, où il acquit pour Ami le Cardinal de Polignac; revint par la Suisse, suivit le cours du Rhin, & après s'être arrêté quelque tems en Hollande, passa en Angleterre, où il trouva ce qui pouvoit lui manquer de matériaux pour les grands Ouvrages que contenoit son esprit.

De retour en France, il demeura deux ans sur ses Terres, & y écrivit ses *Considérations sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains*, qui parurent en 1733. Le succès éclatant de cet Ouvrage acheva de le déterminer à travailler à l'*Esprit des Loix*; & celui-ci vit le jour en 1748. Ici Mr. de Maupertuis s'arrête à tracer une Analyse des Ecrits de Mr. de Montesquieu; & ce morceau de l'*Eloge* dont

dont nous rendons compte, est de la plus grande force. On y trouve non seulement l'exposé le plus net des principes de l'illustre défunt, mais encore des vues tendantes à perfectionner ses principes; vues qui sont dignes du Pancégyriste qui les propose.

Mr. de Maupertuis trouve une espèce de gradation dans les trois principaux Ouvrages de Mr. de Montesquieu. Le premier peint l'homme dans sa maison, ou dans ses voyages. Le second fait voir les hommes réunis en Sociétés; & comment ces Sociétés se forment, s'élèvent & se détruisent. Ces deux Ouvrages le conduisoient à un troisième, le plus important de tous ceux qu'un Philosophe peut entreprendre, à son Traité de l'*Esprit des Loix*: „ non que je croye, continua le Président de l'Académie de Berlin, que Mr. de Montesquieu, lorsqu'il écrivoit ses *Lettres Persanes*, se fût proposé cette espèce de gradation; mais c'est que l'ordre des choses & le caractère de son esprit l'y portoient. Un tel génie qui s'attache à un objet, ne scauroit s'arrêter à une seule partie, il est entraîné par la connexion qu'elle a avec les autres à épuiser le tout: sans effort, & peut-être sans s'en appercevoir, il met dans ses études l'ordre même que la Nature a mis dans le sujet qu'il traite. “

Voici

Voici le jugement par lequel Mr. de Maupertuis termine ses réflexions sur l'*Esprit des Loix*. „ Si l'Ouvrage de Mr. de Montesquieu n'est pas ce Système de Législation qui rendroit les hommes les plus heureux, il contient tous les matériaux dont ce Système devroit être formé. Plusieurs y sont déjà mis en œuvre; les autres y sont contenus; ils y sont, non comme les métaux & les pierres précieuses se trouvent dans leurs mines, séparés & mêlés de matières hétérogènes; ici tout est pur, tout est diamant, ou or. Ce qu'on y pourroit désirer, ce seroit un ordre plus exact, qui formât de toutes ces parties un tout, qui ne laissât pas briller quelques-unes hors de leur place, qui les appropriât toutes à l'Ouvrage. Mais ce seroit alors ce Système parfait de Législation, qui ne scauroit être l'ouvrage des hommes. “

Après avoir fait encore mention de quelques particularités relatives à la vie, ou aux Ouvrages de Mr. de Montesquieu, & inséré, à l'occasion de son agrégation à l'Académie Royale, la Lettre par laquelle il remercia Mr. de Maupertuis de cette distinction, on fait le portrait de son caractère & de ses mœurs. Toujours porté à la douceur & à l'humanité, cet esprit de modération avec lequel il voyoit les choses dans le

Tom. XVIII. Part. II. Y re-

repos du Cabinet, il l'appliquoit à tout, & le conservoit dans le bruit du monde, & dans le feu des conversations. On trouvoit toujours le même homme avec tous les tons. Il sembloit encore alors plus merveilleux que dans ses Ouvrages; simple, profond, sublime, il charmoit, il instruisoit, & n'offensoit jamais. Son maintien modeste & libre ressembloit à sa conversation; sa taille étoit bien proportionnée; quoiqu'il eût perdu presque entièrement un œil, & que l'autre eût toujours été très-foible, on ne s'en appercevoit point; sa physionomie réunissoit la douceur & la sublimité. Il fut fort négligé dans ses habits, & méprisa tout ce qui étoit au - delà de la propreté (a): il n'étoit

(a) J'ai ouï faire à Mr. le Marquis de Paulmy un récit très-agréable, qui justifie ce qu'on avance ici de la simplicité de Mr. de Montesquieu dans tout ce qui regarde l'extérieur, ou dans ce qui pourroit déceler le grand Génie. On vint un matin annoncer à Mr. de Paulmy (alors fort jeune, avant son voyage en Allemagne) la visite de Mr. de Montesquieu de Bordeaux, sans autre qualification. L'idée du Président de ce nom ne lui vint point dans l'esprit, & il ne le connoissoit pas encore personnellement. Il eut donc recevoir la visite d'un Gentilhomme de Province; & l'accueillant comme tel, d'autant plus que la grande simplicité de ses habits le confirma dans cette idée, il s'entretint avec lui des choses les plus indifférentes, & au bout de la visite s'en sépara content du bon-sens qu'il avoit trouvé dans ses discours, mais ne se doutant nullement d'avoir rencontré l'un des plus grands hommes de sa Nation. A l'heure du dîner, Mr. le Marquis d'argenson, père du jeune Marquis, lui dit: *Vous devez*

n'étoit vêtu que des étoffes les plus simples, & n'y faisoit jamais ajouter, ni or, ni argent. La même simplicité fut dans sa table & dans tout le reste de son économie ; & malgré la dépense que lui ont couté ses voyages, sa vie dans le grand monde, la foiblesse de sa vue, & l'impression de ses Ouvrages, il n'a point entamé le médiocre héritage de ses pères, & a dédaigné de l'augmenter, malgré toutes les occasions qui se présentoient à lui dans un pays & dans un siècle où tant de voies de fortune sont ouvertes au moindre mérite. Il mourut le 10 Février 1755. & mourut, comme il avoit vécu, sans faste & sans foiblesse, s'acquittant de tous ses devoirs avec la plus grande décence.

L'attention & l'empressement que témoignent tous ceux qui ont eu des liaisons avec ce grand-homme, à s'en faire honneur, ne me permettent pas de passer sous silence les témoignages d'estime & de bienveillance que j'ai reçus de sa part. Ils ont eu lieu dans deux occasions, dont la seconde a été d'autant plus flatteuse pour moi, que je n'y pensois point,

&

dovez être bien content, vous avez vu le célèbre Mr. de Montesquieu. Qui ? Moi ? Non. Là-dessus des éclaircissemens qui vérifièrent que c'étoit bien le Président de Bordeaux que Mr. de Paulmy avoit vu, & qui lui causèrent encore plus d'admiration pour ce respectable personnage, que s'il eût dévoilé tout son esprit & toute sa science.

& que ce fut un pur effet de la bonté de Mr. *de Montesquieu*, & sans-doute du dessein qu'il avoit d'encourager les fables efforts que je consacre depuis long-tems au bien des Lettres, & beaucoup plus encore à celui de la Société, que je ne perds jamais de vuë. Lorsque je commençai la *Bibliothéque Impartiale* avec l'année 1755, il n'y avoit pas longtems que l'*Esprit des Loix* paroiffoit. Frappé de la beauté & de la force de cet Ouvrage, je m'attachai à en faire un Extrait d'un ordre singulier, composé uniquement des expressions de l'Auteur, & renfermant toute la chaîne des Propositions essentielles de l'Ouvrage, rapprochées exactement lés unes des autres. J'ai lieu de croire que j'eus le bonheur de réussir dans ce travail, par la Lettre que Mr. *de Montesquieu* m'écrivit de son propre mouvement à ce sujet. Je vais la placer ici, précédée de celle par laquelle il répondoit à la notification que je lui avois faite, en qualité de Secrétaire perpétuel, de son agrégation à notre Académie.

De Paris, le 3 Juin 1747.

L'bonneur infini que l'Académie m'a fait, MONSIEUR, augmente beaucoup par l'idée que c'est de vos mains que je le reçois. Je vous aurai une véritable obligation, si vous voulez bien témoigner à l'Académie, & ma sen-

Avril, Mai & Juin. 1756. 341

sensibilité, & ma reconnaissance. J'espére que, parmi toutes les marques d'amitié que Mr. DE MAUPERTUIS m'a toujours données, il voudra bien y ajouter celle de me procurer la vétre, & je ne suis point assez étranger pour ignorer les choses qui doivent me la faire si fort désirer. Comme je voudrois fort répondre, autant qu'il est en moi, au choix qu'a fait une Académie que je nommerois Illustre, si je n'en étois pas Membre, & que je ne puis le faire qu'en envoyant quelque Ouvrage, j'espére que Vous, ou Mr. DE MAUPERTUIS, aurez la bonté de me faire scavoir en quel genre je dois envoyer, quoiqu'il n'y en ait aucun dans lequel je puisse faire quelque chose qui soit digne de Vous : je ne pourrois guères donner que quelque morceau de Belles-Lettres, ou quelques petites Observations que j'ai faites dans mes Voyages. J'ai l'honneur d'être avec un respect infini, MONSIEUR, Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

MONTESQUIEU.

De Bordeaux, le 30 Septembre, 1751.

Je n'ai, MONSIEUR, lu que très-tard le bel Extrait de l'Esprit des Loix, qui est dans la Bibliothéque Impartiale, que j'ai fait venir de Hollande sur la seule réputation de votre Nom, ayant toujours recherché vos Ecrits, comme l'on a coutume de chercher la lumière. Il y a long-tems que je desirois l'honneur de votre amitié; & ce n'étoit pas assez pour moi que celui d'être

tre, votre Confrère. Or, MONSIEUR, j'ai cru voir dans cet Extrait que vous aviez de la bonté pour moi ; & je me suis senti flatté de l'idée que vous n'auriez pas tant dit de bien du Livre, si vous n'aviez pas eu quelque sentiment de bienveillance pour l'Auteur. Voilà, MONSIEUR, ce qui me détermine à vous écrire ; les grands hommes comme nous sont recherchés, on se jette à leur tête. J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR, avec les sentiments de la plus parfaite estime, Votre très humble & très obéissant Serviteur,

MONTESQUIEU.

Je n'ai pas besoin de dire que j'apprécie, comme je le dois, les expressions qu'un excès de bonté dictoit à Mr. de Montesquieu en ma faveur ; & si je les laisse paraître, ce n'est que pour faire voir, combien les hommes véritablement grands aiment à se rapprocher de leurs inférieurs, [bien différens de ces Pygmées, toujours montés sur les échasses de l'insolence] & pour en prendre occasion de placer ici les témoignages de l'immortelle vénération que je conserverai pour la mémoire de cet incomparable Personnage.

S. Dissertation sur les différens moyens dont les hommes se font servis pour exprimer leurs idées. Si l'espace nous le permettoit, nous transcririons ici toute entière cette Pièce, qui paroît pour la première fois. C'est le précis le plus philosophique qu'on puisse

se imaginer des notions que la Raison & l'Expérience fournissent sur l'origine des signes de convention, que les hommes ont ajoutés aux signes naturels, pour étendre la sphère & la communication de leurs idées.

Les gestes & les cris furent la première Langue de l'Homme; c'est encore celle dans laquelle tous les Peuples s'entendent, mais ne peuvent rendre qu'un fort petit nombre d'idées. On ne pensa que longtems après à d'autres manières de s'exprimer. Vraisemblablement on se borna d'abord à suppléer aux cris & aux gestes naturels par des gestes & des cris de convention. Le spectacle des Pantomines & l'habileté des Muëts du Serrail font voir la possibilité d'aller assez loin par cette voye. Cependant il paroît y avoir des obstacles invincibles au langage des cris perfectionné par différentes intonations. Malgré tout ce qu'on nous raconte des effets de l'ancienne Musique, & tout ce que les Musiciens de nos jours prétendent encore faire exprimer à la leur, rien ne sauroit obvier à la difficulté de l'intonation juste, à la rareté d'une oreille assez fine, & aux différences qui se trouvent dans l'étendue des voix.

On s'apperçut enfin, mais après bien des tems écoulés, que sans agitation du corps, & sans efforts du gosier, par de simples battemens de la langue & des lé-

vres, on pouvoit former un grand nombre d'articulations, combinables à l'infini. Tous les Peuples, convaincus de la supériorité de ce nouveau langage, s'y fixèrent; & ce fut la parole. Tout le reste n'a plus été que des conventions particulières de variations d'articulation. Les différences qui se sont trouvées dans les organes de différens Peuples, le hazard même, varièrent les combinaisons d'articulation à l'infini, & l'on eut des mots pour exprimer tout.

Quand les hommes devinrent plus instruits par la communication mutuelle de leurs idées, formés par le langage, ils perfectionnèrent le langage à leur tour: non seulement pour rendre plus clair à l'esprit ce qu'ils vouloient exprimer, mais encore pour rendre leurs expressions plus agréables à l'oreille. Delà naquirent les règles grammaticales de toutes les Langues.

Après que, par des combinaisons infinies d'articulations, on fut parvenu à exprimer toutes ses idées, chaque Peuple eut sa Langue à part; & dans ce nombre prodigieux de mots qui appartiennent à chacune, il est rare d'en trouver un qui ait dans deux Langues différentes la même signification, à moins que ce mot n'ait passé de l'une dans l'autre. Partout le nombre des mots fut proportionné au nombre des idées: les Peuples les plus

spé-

spirituels eurent les Dictionnaires les plus amples ; ils s'purent distinguer jusqu'aux moindres différences dans les nuances de ce qu'ils vouloient dire ; ils eurent quelquefois , (quoique plus rarement qu'on ne pense) jusqu'à des mots superflus , des synonymes : les Peuples les plus grossiers n'eurent qu'à peine ce qu'il leur falloit pour se faire entendre , & quelquefois manquèrent du nécessaire.

Les Langues ainsi formées , les premiers besoins satisfaits , on eut des besoins nouveaux , & l'on chercha à les satisfaire. Les moyens ingénieux que les hommes avoient trouvés pour s'exprimer , ne suffirent pas ; ils ne pouvoient servir que dans la présence les uns des autres : on voulut se faire entendre dans des lieux éloignés , & c'est-là l'origine la plus probable de l'Ecriture. Mais , comme le premier langage avoit consisté en gestes , & en représentations physiques des objets qu'on vouloit exprimer ; de même pour le langage des absens on se servit de figures qui représentoient , & ces objets , & les gestes qui les devoient accompagner. Ce fut-là la première écriture , l'écriture universelle , intelligible à tous les Peuples , & qui vraisemblablement fut longtems la seule. On en trouve des vestiges dans ce qui nous reste des premiers tems des Nations civilisées , on n'en trouve point d'autres chez les Peuples sauvages.

Cependant une Nation qui faisoit quelque usage de son esprit, ne pouvoit pas longtems en demeurer-là. On fut bien-tôt obligé de mêler aux figures naturelles des figures de convention: on en voit déjà sur les Obélisques de mêlées avec les figures naturelles; & c'est ce mélange qui fait la difficulté que nous trouvons à en comprendre le sens. L'addition des figures de convention étendit toujours de plus en plus l'usage de l'écriture; & ces figures ayant pris insensiblement la place des autres, l'écriture en fut uniquement formée. Les quatre premiers nombres en chiffres Romains, I. II. III. IIII. représentent encore les figures naturelles; mais le trop de longueur des expressions, si on les eût continuées, & la peine qu'on auroit eu à distinguer ces signes trop longtems répétés, firent qu'après les quatre premiers signes naturels on eut recours à un signe de convention, V. Les Chinois en sont restés-là: leur écriture n'est qu'un assemblage infini de signes de convention, dont chacun est représentatif de chaque chose. Celle des Mexicains ne consistoit qu'en figures naturelles, lorsque Cortez y arriva. Au Pérou on en suivoit une qui marquoit moins de génie, puisqu'elle se bornoit à un seul signe répété autant de fois qu'on en étoit convenu pour exprimer chaque chose.

Enfin on en est venu à une Ecriture toute

toute différente de celles qui représentoient les idées, soit par les figures naturelles, soit par les figures de convention, soit par quelque autre signe que ce soit; & l'on peut regarder cette dernière invention, comme la plus utile de toutes celles qui ont été accordées à l'Esprit Humain. C'est de représenter, non pas les choses, mais les paroles dont on se sert dans le langage pour les exprimer, d'établir des caractères, auxquels on attribuë toutes les articulations de la voix, & dont les assemblages rendent les mots & les phrases. On auroit pu former des caractères dont chacun exprimât plusieurs articulations à la fois, des syllabes entières, ou des mots entiers: ce qui eût rendu l'écriture plus courte, en rendant l'Alphabet plus ample: on ponvoit au contraire décomposer chaque mot dans ses articulations les plus simples, dans tous ses élémens, & former seulement des caractères pour chacun de ses élémens; ce qui rendoit l'Alphabet plus court, & l'écriture plus longue. Cette dernière manière étoit apparemment la plus commode, puisque la plupart des Peuples s'y sont arrêtés.

Mr. de Maupertuis compare ensuite les deux espèces d'écriture, celle par signes représentatifs des choses, & celle par signes représentatifs des mots; & il convient que la première auroit de grands avantages

ges sur la nôtre, si d'un côté elle étoit poussée à toute la perfection imaginable, & que de l'autre les hommes eussent assez de mémoire pour en faire usage. Mais il y a de trop grands inconveniens attachés à l'immense multitude des caractères, d'où naît la difficulté de les connoître & de les retenir.

Après toutes ces discussions, un aveu très-essentiel, c'est qu'on ne sçauroit rendre raison suffisante, ni de l'origine des Langues, sans admettre l'Histoire de la création de nos premiers Parents, doués de l'usage de la parole par l'Auteur de leur être, ni de la diversité des Langues que parlent aujourd'hui leurs descendants, sans recourir au miracle de cette confusion dont Dieu punit la témérité des enfans de Noé.

Le reste de cette Dissertation est employé à examiner le fameux problème de la possibilité d'une Langue & d'une Ecriture universelle, dans laquelle toutes les Nations puissent s'entendre. On sçait ce que des Hommes célèbres ont pensé & tenté à cet égard. S'il n'étoit question que d'un petit nombre d'idées, la chose seroit assez facile, comme le prouvent l'Algèbre, l'Arithmétique, la Musique, Langues universelles, au moins en Europe. Mais comment pourroit-on se flatter de faire convenir tous les hommes sur le rang & la valeur de toutes les idées? Voici les seuls

seuls expédiens que notre Philosophe regarde comme les plus voisins de la réussite de ce Projet. Ils sont exprimés en ces termes dans le dernier Article de sa Dissertation.

„ Si tous les noms substantifs avoient
„ une même terminaison qui fût invaria-
„ ble ; que le nombre & le cas seulement,
„ (car le genre est bien inutile) fussent
„ désignés par quelques articles toujours
„ les mêmes , qui suppléassent aux décli-
„ naisons ; qu'on donnât une autre termi-
„ naison invariable à tous les adjectifs ,
„ une autre aux adverbes ; que tous les ver-
„ bes terminés de la même manière n'eus-
„ sent qu'un infinitif , modifié par des ad-
„ verbes qui en marquassent les tems &
„ les modes d'une manière uniforme &
„ universelle ; si , dis-je , il se trouvoit une
„ telle Langue , toutes les règles de la
„ Grammaire , si nombreuses & si embar-
„ rassantes , se réduiroient presque à rien ;
„ tous les mots dont l'espéce se connoî-
„ troit d'abord par la terminaison , s'ap-
„ prendroient facilement ; ou trouvés
„ dans le Dictionnaire , s'employeroient
„ toujours sans la moindre difficulté , soit
„ pour expliquer , soit pour entendre . Il
„ n'est pas douteux qu'une telle Langue ne
„ fût incomparablement plus facile que
„ toutes les nôtres . Avec le peu de ré-
„ gles qu'on apprendroit dans une heu-
„ re , & un bon Dictionnaire on seroit en
„ état

" état d'entendre parfaitement tout ce qui
" seroit écrit dans cette Langue, & d'y
" écrire tout ce qu'on voudroit faire en-
" tendre aux autres."

Nous voici au quatrième & dernier Tome de ce Recueil , comme les Piéces en sont de pure Géométrie , il suffira d'en donner une courte indication.

1. *Accord des différentes Loix de la Nature, qui avoient paru jusqu'ici incompatibles.* Ce Mémoire fut lu dans l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris , le 15 Avril 1744 , & est inséré dans le Recueil de la même année.

2. *Recherche des Loix du Mouvement. Mens agitat molem.* VIRG. Aeneid. L. VI. Lu dans l'Académie Royale des Sciences de Berlin 1746 , & inséré dans le Tome II. des Mémoires de cette Académie.

3. *Loi du Repos, Immota manere mens jubet.* Mémoire lu dans l'Académie Royale des Sciences de Paris , le 20 Février 1740.

4. *Astronomie Nautique, ou Elémens d'Astro-nomie , tant pour un Observatoire fixe, que pour un Observatoire mobile.*

*Præceps, aërii specula de montis, in undas
Deferar.*

VIRG. Eclog. VIII.

Ce Traité a été imprimé au Louvre en
1742.

1742. & 1751. L'Auteur y avoit fait divers changemens avantageux dans la seconde Edition.

5 Discours sur la Parallaxe de la Lune, pour perfectionner la théorie de la Lune & celle de la Terre. Haud scio an omnium quæ in cœlo pernosci potuerunt magistra. PLIN. DE LUNÆ nat. Lib. 2. Ce Discours a été imprimé pour la première fois au Louvre en 1741.

6. Opérations pour déterminer la figure de la Terre & les variations de la pesanteur. Il y a à la fin de ce morceau une Addition intéressante, que nous croyons devoir placer ici. Mr. de Maupertuis y parle en ces termes.

„ Depuis la première Edition de cet Ouvrage, nous avons la satisfaction de voir revenir du Pérou les Académiciens qui y avoient été envoyés, & de les voir en rapporter une mesure très-exacte du premier degré de Latitude, du degré du Méridien coupé par l'Équateur. Ce degré tiré de l'arc entre Quito & Cuença, dont la longueur est de 176950 toises, & l'amplitude de 3° 7 $\frac{1}{2}$, 1 $\frac{1}{2}$, étant réduit au niveau de la Mer, se trouve de 56750 toises.

„ La France dont la magnificence pour le progrès des Sciences est sans bornes, ayant envoyé Mr. l'Abbé de la Caille au Cap de Bonne-Espérance pour faire des Observations Astronomiques, cet illustre „ Aca-

„ Académicien nous en rapporte une nouvelle mesure du degré, qui ne doit céder à aucune. Elle est tirée de l'Arc du Méridien entre le Cap & Klipfaneyn, dont la longueur est de 9669 toises, & l'amplitude de 10° 13' 17". Et le degré du Méridien à la latitude de 33° 18' dans l'hémisphère Austral de 57037 toises.

„ Les figures de la Terre qui résultent de ces nouvelles opérations, s'éloignent si peu de celle que nous avions déterminée ci-dessus, qu'on pourroit plutôt s'étonner de leur accord, qu'en exiger un plus grand.

„ Nous avions conclu le rapport de l'Axe de la Terre au Diamètre de l'Équateur de 177 à 178.

„ Le degré du Pérou comparé au nôtre donne pour ce rapport 215 à 216.

„ Le degré du Cap de Bonne-Espérance donneroit 240 à 241.

„ Les deux derniers degrés, celui du Pérou & du Cap de Bonne-Espérance comparés ensemble, donnent 181 à 182.

„ De petites erreurs telles que celles qui sont nécessairement commissibles dans ces opérations étant admises, toutes ces mesures, excepté celle qui a été faite en France, donneroient à la Terre une même figure.

„ Mais il faut observer que dans l'évaluation du degré de Laponie, quoique

Avril, Mai & Juin. 1756. 353

que nous ayons regardé la réfraction comme nulle pour des Etoiles si proches du Zénith , les autres Astronomes , dans l'évaluation de leur degré en ayant tenu compte , il faut en tenir compte aussi dans l'évaluation du nôtre , qui par-là sera diminué de 16 toises , pour le comparer avec les autres .

„ Mr. Euler ayant fait de toutes les mesures un examen équitable , & supposant sur chacune les moindres erreurs nécessaires pour les concilier , a trouvé

„ Que sur le degré au Cercle Polaire il suffissoit de supposer une erreur de 27 toises :

„ Sur le degré du Cap de Bonne-Espérance une erreur de 43.

„ Sur le degré du Pérou une de 15.

„ Mais que sur celle de la France , telle qu'elle est donnée dans la dernière mesure du Méridien , il faudroit admettre une erreur de 125 toises .

„ La juste longueur des degrés seroit alors

Au Pérou à la latitude $6^{\circ} 30'$
„ de 56768 toises .

Au Cap de Bonne-Espérance à la latitude $33^{\circ} 18'$
„ de 56994 toises .

En France à la latitude $49^{\circ} 23'$
„ de 57199 toises .

Tom. XVIII. Part. II. Z

, En

„ En Laponie à la latitude 66° 20'
 „ de 37395 toises.

„ Le rapport de l'Axe au diamètre de
 „ l'Equateur seroit celui de 229 à 230,
 „ & la Terre se trouveroit avoir précisément
 „ la figure que *Newton* lui avoit donné,
 „ quoiqu'il fît la Terre un peu plus
 „ petite, étant parti d'un degré plus petit;
 „ & il ne paroît pas que la Terre
 „ puisse beaucoup s'écarte de cette figure.

7. *Expériences pour les Variations de la Pesanteur.* On donne ici tout ce qui a été déterminé à cet égard depuis la fameuse découverte de Mr. *Ricber*. Les dernières déterminations sont celle de Mr. *Bouguer*, à *Quito*, à 25' de latitude septentrionale, qui donne la longueur du Pendule à secondes de 438, 82 lignes; celle de Mr. *de la Condamine* au même lieu, qui la pose de 438, 84; & celle de Mr. l'Abbé *de la Caille* au Cap de Bonne-Espérance, à 33° 18' de latitude méridionale, qui fournit 440, 07.

Tel est le contenu des quatre Volumes de la nouvelle Edition des Oeuvres de Mr. *de Maupertuis*: Collection précieuse, & qui fera honneur à notre siècle dans le cours de tous ceux qui doivent lui succéder.

Il y a une Dédicace à la tête de chacun de ces Volumes. Ce sont autant de

mo.

monumens que l'illustre Auteur a érigés à des Amis bien dignes des sentimens qu'il leur témoigne. La première Epitre est à Mr. *Duvelaer*; c'est celle qui se trouvoit déjà à la tête de l'édition de *Dresde*, & nous l'avons insérée toute entière dans ce Jurnal, Tome XII. p. 318. Depuis ce tems-là Mr. *de Maupertuis* a eu la douleur de perdre cet excellent Ami; mais il n'en a été que plus fortement engagé à laisser subsister ici ce gage de leurs sentimens réciproques. Nous en userons de-même à présent à l'égard des trois autres Epitres, persuadé que nos Lecteurs nous fçauront gré de les leur présenter tout entières. Voici d'abord l'Epitre du Tome second.

A Monsieur DU ROUVRE,
Seigneur de *Plenquer*, Capitaine-Général Garde-Côte, Chevalier de l'Ordre Militaire de ST. LOUIS, &c.

Les Amis à qui j'ai dédié les différens Volumes de ce Recueil, se sont tous distingués par des succès éclatans; soit que portant leurs talents dans les Régions les plus éloignées, ils y ayent trouvé la récompense de leur courage & de leurs travaux, soit que par une étude assidue dans leur Cabinet, ils ayent enrichi les Sciences & les Lettres d'excellens Ouvrages.

Il est un autre genre de Gloire plus réelle

Et plus tranquille, que mon expérience aujourd'hui, si j'avois le choix, me feroit préférer à toutes. C'est celle d'un Citoyen, qui jouissant dans sa Ville de la plus grande considération, n'a point cherché de considération étrangère; qui né avec toutes les sortes d'esprit & capable de parvenir à tout, a vu tout de l'œil du Sage; n'a donné que sa juste valeur à cette estime qu'on accorde aux talents, & qu'on refuse quelquefois à la personne, & n'a voulu d'autres Emplois que ceux que l'amour de la Patrie ne lui permettoit point de refuser.

Il n'est pas possible de vous méconnoître à cette peinture. Si c'étoit ici une Epitre Dédicatoire, & que vous ne fussiez qu'un de ceux à qui on les adresse, j'irois dans une famille aussi ancienne que notre Ville, chercher des noms qui lui ont fait honneur dans tous les tems. Je parlerois de cet Homme illustre, (a) qui, après avoir frayé dans des Mers inconnues la route par laquelle les Trésors du Pérou apportés en Europe soutinrent l'Etat, passa le reste de sa vie à rendre la justice à ses Concitoyens : de ce Héros (b) dont la France regrettera si longtems la perte, & dont la mémoire m'est si chère. Mais ces Grands-bommes, quelque proches qu'ils vous fussent, ne seroient pour vous qu'une gloire étrangère, & vous n'en avez pas besoin.

Je ne les rappelleraï donc point ici; je ne par-

(a) Mr de Beauchefne Gonier.

(b) Mr. du Gué-Tronin.

parlerai pas même des qualités personnelle qui m'attachent à vous depuis si longtems. Mais je ne scaurois taire le plaisir & l'bonheur que je ressens d'avoir un Ami tel que vous.

Le troisième Tome est orné du frontispice suivant.

A Monsieur l'Abbé TRUBLET, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, Archidiacre de St. Malo, &c.

Quoiqu'il n'y ait aucun des Volumes de mes Ouvrages que je ne pusse vous dédier, celui ci m'a paru le plus particulièrement vous devoir appartenir. Vous fîtes autrefois de quelqu'une des Pièces qui y sont contenues une récension, où à-la-vérité l'amitié paroît à découvert, mais où la louange étoit sincère. Je souhaite que les autres obtiennent votre approbations aux mêmes conditions.

J'ai besoin sans doute de cette amitié, lorsque j'adresse à un des hommes de notre Nation qui parle le mieux notre Langue, des Discours Académiques. Je dois encore ajouter quelque chose pour me justifier de les avoir faits. Dans la variété des études auxquelles je me suis appliqué, j'ai toujours senti qu'aucun talent ne m'étoit plus étranger que celui de l'Orateur. Et je me serrois gardé de faire jamais de Discours pour être prononcés en public, si les occasions où je me suis trouvé, & la place que

j'ai remplie, ne m'y eussent, pour ainsi dire, forcée. A la tête d'une Académie, où je devois nécessairement porter la parole, où je sentois l'avantage qu'avoient sur moi la plupart de mes Confrères dans les Sciences que chacun traitoit, je crus pouvoir hazarder des Discours François, dans un País étranger, dont le Monarque aime notre Langue, où tout le monde la parle, & où peut-être je trouverois pour cette partie quelque compensation, ou quelque indulgence.

Vous n'avez point eu besoin de pareilles circonstances. Dans la Capitale de la France vous avez pu disputer le style aux meilleurs Écrivains, & les choses aux meilleurs Esprits. Pour chaque genre on trouve dans notre Nation quelques Auteurs qui se sont emparés d'une réputation qu'aucun autre n'a pu partager. Un grand mérite, & le bonheur d'avoir été les premiers, ont tellement prévenu le Public pour eux, que, quelque chose qu'ayent fait ceux qui sont venus depuis, on ne les a jamais laissés approcher de la gloire des Originaux. Vous êtes peut-être le seul pour qui le Public n'a point eu cette injustice. Le style de Fontenelle & de La Motte n'ont rien fait perdre au vôtre. Et après La Rochefoucault & La Bruyère on vous lit avec autant de plaisir, que si ces hommes célèbres n'eussent jamais paru.

Enfin, quoique le langage du cœur soit bien marqué dans les Epîtres précédentes, on peut dire que la dernière en offre

Avril, Mai & Juin. 1756. 359

une double effusion, un épanchement total.

A Monsieur DE LA CONDAMINE, des Académies de Paris, de Berlin, de Cortone, &c.

Montaigne parlant d'un Philosophe de l'Antiquité qui par son Testamens laissa à l'un de ses Amis sa Mère à nourrir, & à l'autre sa Fille à marier, & admirant cet exemple d'amitié, ne trouve rien à redire dans Eudamidas, que d'avoir eu plus d'un Ami. Le cas est rare, mais il n'est pas impossible; je dédie les autres Parties de mes Ouvrages à trois de ces Amis si difficiles à trouver, je vous dédie celle-ci.

Le Philosophe François voulant faire l'éloge de l'Amitié, en fais ici une singulière peinture. C'est une sympathie, une force inexplicable, une passion aussi aveugle que l'Amour. Celle qu'il eut pour l'Homme qu'il regretté, s'enflama à la première vue. Si on le prie de dire pourquoi il l'aimoit, il ne peut l'exprimer qu'en disant, parce que c'étoit lui, parce que c'étoit moi. Je n'ai garde de me comparer à Montaigne, & je ne vous comparerai point à la Boëtie. J'y gagnerois trop, & vous y perdriez; mais je ne suis point encore ici du sentiment de notre Philosophe, & je me trouve dans un cas fort différent du sien. L'amitié qui est entre nous, ne cède certainement point à celle qu'il eut

pour la Boëtie; mais je puis être pourquod
je vous aime; c'est parce que je vous con-
nois l'ame la plus vertueuse, le cœur le plus
sensible, & que vous joignez à cela tous les ta-
lens de l'esprit.

Cest alens, qu'il ne tenoit qu'à vous de tourner
de tous côtés, & que ceux qui les possèdent, n'em-
ployent le plus souvent que pour eux-mêmes, vous
ne les avez jamais appliqués qu'à l'utilité publi-
que. Dans tous vos Ouvrages, si le Citoyen n'a
pu faire disparaître le Savant, ni le Bel-esprit,
il a toujours eu la première place. Ce Volume
de mes Ouvrages, qui contient des Vérités Géo-
métriques, qui ont un rapport nécessaire avec la
première & la plus utile des Vérités, & dans le-
quel j'ai particulièrement en vuë la perfection de
l'Art du Navigateur, étoit donc celui qui vous
appartenoit le plus.

Vous y trouverez une partie d'un travail qui
nous a été commun. Pendant que vous détermi-
niez la figure de la Terre au Pérou, j'étois dans
la Laponie chargé des mêmes opérations. La
conformité de nos goûts & de nos études qui
nous avoit unis en France, nous avoit con-
duits dans ces climats opposés, qui étoient les
plus propres pour décider cette fameuse Ques-
tion. Je recevois dans la Zone glacée les
Lettres que vous m'écriviez de la Zone brû-
lante: occupés des mêmes idées, animés des
mêmes motifs, vous sur Pischincha, moi
sur Honilaken, nous étions présens l'un à
l'autre.

Vous exécuteâtes votre commission avec le
zèle

Avril, Mai & Juin. 1756. 361

zèle & l'habileté d'un homme fort supérieur à son Ouvrage. Mais vous eûtes encore un avantage, que les circonstances où vous vous trouvâtes vous offrirent, & que des circonstances plus heureuses ne mirent point à ma disposition. L'interruption du Commerce, causée par la Guerre, & quelques autres accidens, privoient votre Troupe des secours de l'Europe, & vous exposoient à manquer votre opération. Des précautions sagement prises avant votre départ, un crédit que nos plus illustres Négocians s'étoient empressés de vous offrir, votre prudence à vous en servir, suppléerent à tout. Et la partie de votre entreprise qui devenoit la plus difficile, n'appartint qu'à vous seul.

A votre retour, dans cette occasion qui étoit une de celles où les amitiés qu'on croyoit les plus sûres se trouvent souvent des baines irréconciliables, j'écoutai la relation de vos travaux avec le même plaisir que si c'eussent été les miens; je me crus échappé à tous vos périls, vainqueur de toutes les difficultés que vous aviez surmontées; j'admirai de tout mon cœur des succès qui éclipsoient les nôtres.

Il manquoit encore à votre gloire des envieux, & vous en trouvâtes. La douceur & l'humanité de vos mœurs ne vous en garantirent point. En effet dans ceux qui sont dévorés de cette bonteuse passion, ces qualités mêmes sont de nouveaux motifs plus capables de l'irriter que de l'éteindre.

Z 5

A R.

N E U V E N E C H A R G E D' A C A D É M I E R O Y A L E

ARTICLE VIII.

(a) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres, Année MDCCLIV. A Berlin, chez Haude & Spener, Libraires de l'Académie Royale, 1756. in quarto. pag. (b).*

VOICI le dixième Tome de cet Ouvrage. Il n'est pas moins intéressant que les précédens par l'importance & par la variété des matières qui y sont traitées. Nous nous bornerons dans ce premier Extrait à la Classe de Philosophie Expérimentale.

I. *Recherches sur l'usage prétendu dangereux de la Vaisselle de cuivre dans nos cuisines, par Mr. ELLER.* Ce Mémoire a déjà une réputation anticipée; sa seule annonce dans les Nouvelles publiques avoit excité une fermentation dans l'esprit des défenseurs du sentiment opposé; & une Lettre où je faisois l'Extrait des Recherches de Mr. Eller ayant été imprimée à Paris, est devenuë comme le signal d'une

(a) Si cet Extrait fût venu à tems, on l'eût mis à la tête de cette Partie, selon la coutume. Il ne sera pourtant pas déplacé après l'Extrait des Oeuvres de Mr. de Maupertuis, l'illustre Président de l'Académie.

(b) Le Volume étoit encore sous presse, lorsque l'Extrait a été dressé.

ne attaque formelle, dont la Gazette d'Amsterdam a été le champ de bataille. J'y ai fait insérer une Déclaration qui rend compte de la part que j'ai euë, & que je veux uniquement avoir à cette affaire, où je m'étois borné à la fonction de simple & fidèle rapporteur du Mémoire de Mr. Eller. Je me contenterai de justifier un trait incidentel que Mrs. les *Physiciens conciliés* ont relevé dans ma *Lettre à Mr. Maty*, en trouvant mauvais que je m'intéressasse à la beauté du Sexe, & que je souhaitasse qu'on mit au nombre des avantages que l'Inoculation procure, celui de conserver cette *fleur précieuse* qui n'est déjà que trop tôt fanée. Ce désir est très-raisonnable, & il ne faut pas s'ériger en Chevalier des Dames pour le former. N'y eût-il que l'intérêt du coup d'œil, on aime mieux vivre avec des personnes aimables de figure & de physionomie, qu'avec des visages défigurés, sauf les qualités personnelles & le mérite réel, qui sont des choses parfaitement indépendantes de l'extérieur? Mais il y a des raisons bien plus fortes de persévéérer dans le vœu que j'ai formé.. On se mariera toujours, disent les *Physiciens conciliés*, que les femmes soient belles, ou laides. Assûrément le Genre Humain ne périra pas par cette cause, puisqu'il n'a pas péri avant l'Inoculation. Mais je maintiens qu'il y aura des différences très-considérables dans le nom-

nombre des mariages , & surtout dans le sort de ceux qui les contractent , s'il réchappe un plus grand nombre de filles aux ravages que la petite-vérole leur fait esfuyer. Il y aura un plus grand nombre de mariages ; car personne n'ignore les impressions & le pouvoir des charmes dans l'âge où l'on pense à prendre femme. Telle famille dans laquelle il y avoit cinq ou six filles , dont on n'a pu en établir que deux , parce que les autres étoient au rebut du côté de la figure , en auroit pourvu quatre , si elles avoient été toutes de mise. J'ajoute que dans l'état même du mariage , toutes choses d'ailleurs égales , les agréments durent plus longtems , l'union se soutient mieux avec une personne dont la physionomie est revenante qu'avec une autre qui déplaît à la vuë. Malgré les caprices & l'injustice des Maris , qui préfèrent souvent à leur moitié un objet qui lui est très - inférieur , de beaux yeux , une bouche gracieuse , un air séduisant , les raméneroient quelquefois à leur devoir. Delà résultent encore bien des avantages pour la multiplication des enfans , & pour leur bonne éducation. Mais je n'ai pas dessein de m'étendre davantage là - dessus. Je respecterai toujours les laides qui le mériteront ; mais , à mérite égal , j'aimerai mieux les belles ; & si j'ai de l'affection pour une de celles-ci , je souhaiterai très - fortement qu'elle ne va-

ye

ye pas moissonner en un clin d'œil ses attraits. Pour les autres avantages de l'Inoculation prise dans sa généralité, ils ont eu de trop habiles défenseurs, pour que je m'ingére de traiter ce sujet après eux. D'illustres exemples achèvent de mettre cette pratique fort au-dessus des atteintes de ceux qui disputent le terrain en faveur de l'ancien préjugé.

2. Instructions nécessaires pour la connoissance de diverses Plantes du País, dont l'usage peut servir à épargner les Chênes & l'emploi des matières étrangères dans la Tannerie des cuirs, par Mr. GLEDITSCH. La disette du bois est un des plus grands inconveniens auxquels une Nation puisse être exposée. Outre la consommation qu'emportent les besoins de la vie, les Arts & les Professions causent pour la plupart une grande destruction de bois. La Tannerie est surtout dans ce cas; & de plus elle s'attaque au Chêne, qui est un des principaux arbres, & des plus précieux. Les arbres dépouillés de leur écorce pour l'usage des Tanneurs, sont par-là même perdus; & insensiblement les Forêts, dont l'Allemagne étoit autrefois couverte, s'éclaircissent, & ne suffiront pas aux besoins des générations suivantes. C'est pour obvier à ce dommage, qu'on propose ici une découverte, qui conserve tout à la fois le Bois & les Tanneries, & qui pourra même augmenter le nombre de celles-ci.

ci. Cette découverte a été faite au mois d'Août 1754. & elle consiste à substituer aux écorces d'arbre diverses espèces d'herbes, dont le nombre va déjà à soixante, & à l'aide desquelles on a produit huit nouvelles espèces de cuir préparé & tanné sans aucune écorce d'arbres. Ces moyens vont encore plus loin ; ils épargnent non seulement les écorces, mais encore diverses drogues étrangères, qu'on est obligé d'employer dans cette préparation. Il est surprenant qu'on n'ait pas pensé plutôt à faire les Expériences sur lesquelles cette découverte est fondée, puisqu'elles sont les plus aisées du monde, & que divers moyens dont d'autres Nations, & même les plus sauvages, se sont servis pour la préparation des cuirs, mettoient tout-à-fait sur la voie de s'en aviser.

3. *Expériences qui concernent la régénération de l'Alun de sa propre terre, après l'avoir séparé par l'acide vitriolique ; avec quelques compositions artificielles de l'Alun par le moyen d'autres terres, & dudit acide, par Mr. M A R G G R A F.* Personne ne conteste que l'Alun soit un sel moyen terrestre, composé de l'acide du vitriol, & d'une terre ; mais ce dont les Chymistes n'ont pu encore convenir, c'est de déterminer de quelle espèce étoit cette terre d'Alun, & d'où l'acide de vitriol la tiroit pour l'employer à la génération de ce sel. Après avoir examiné les diverses opinions à ce sujet,

Avril, Mai & Juin. 1756. 367

sujet, Mr. Marggraf a pris la route de l'expérience ; & il a commencé par opérer la régénération de l'Alun, de sa propre terre qui en avoit été séparée. Le résultat des diverses Expériences dont cet habile Chymiste rend compte dans ce Mémoire , c'est que l'argille seule contient en soi l'espèce de terre qui est requise pour la génération de l'Alun , mais que l'addition d'un sel alcali fixe est nécessaire pour l'entiére perfection de l'Alun.

4. Expériences faites sur la Terre d'Alun, par Mr. Mr. M A R G G R A F. Après avoir prouvé dans le Mémoire précédent , que la terre d'Alun est une terre particulière, séparée de la terre argilleuse par l'acide du vitriol , Mr. Marggraf passe à de nouvelles Expériences , destinées à faire un examen séparé de cette terre d'Alun. C'est encore le sujet d'un troisième Mémoire , intitulé

5. Continuation des travaux sur la Terre d'Alun, par Mr. M A R G G R A F. Rien ne scauroit être plus exact que les procédés de l'Académicien , ni plus judicieux que les conséquences qu'il en tire. Elles le conduisent à juger , que de l'argille bien blanche , nette & lavée , n'a d'autres parties constitutives que la terre indispensable nécessaire à la composition de l'Alun , & un sable , ou une terre de cailloux , imperceptiblement mê.

mêlés ensemble. Une remarque particulière, c'est que la terre d'Alun unie à l'acide du vitriol, fait constamment le fonds des Pyrophores ; que la terre de Chaux unie avec le même acide fait pareillement le fonds des Phosphores, qui attirent la lumière ; & enfin, que cette terre de Chaux, unie avec l'acide du nitre, fait le fonds du Phosphore qu'on appelle de *Baldwin*. Ajoutons encore, que la terre d'Alun, dans son union avec l'acide vitriolique, c'est-à-dire, l'Alun dissous dans l'eau, est un puissant dissolvant des métaux, même simplement limés. Par une simple digestion avec ces métaux, il dépose sa terre, & dissout les métaux ; ce qui est assurément quelque chose de remarquable. Il déploie même son acide sur quelques autres terres, par exemple, sur la terre crétacée ; ce qui fait bien voir que la terre d'Alun ne doit nullement être rangée au nombre des Terres crétacées, ou calcaires.

6. *Dissertation Physico-Philologique sur un passage difficile de Pline, Hist. Nat. Liv. XXXVII. ch. 47.* où il s'agit d'une Pierre précieuse des Anciens, nommée *Asteria* par Mr. LEMMANN.

Voici d'abord le passage de *Pline*, qui est l'occasion de ce Mémoire : *Proxima candicantium est Asteria, principatum babens proprietate naturae, quod inclusam lucem pupillæ modo quandam continet, ac transfundit cum inclinazione,*

Avril, Mercredi 3 Juin. 1756. 369.

tione, volut intus tmbalantem ex alio atque alio reddent, eademque contraria soli referens, con-
disantes radios, unde nomen invenerit, difficultis ad cœlandum. En plus bas il ajoute : Est
inter candidas & que Ceraunia vocatur, ful-
gorem siderum capiens, ipsa crystallina splen-
doris cerulei in Carnaria nascens. Les Inter-
prétes de Pline ont proposé diverses
conjectures sur ce passage ; elles aboutis-
sent à comprendre sous le nom d'Astéries
les Madrepores pétrifiées, les Astroïdes,
les Eryngches, &c. Le hazard a fait trou-
ver à Mr. Lebmann, en se promenant hors
des portes de Berlin, une pierre dans la-
quelle il prétend trouver tous les caractéres de la véritable Astérie. Il en donne
la description accompagnée d'une figure,
& allégué ensuite les preuves qui justi-
fient son sentiment.

Dissertation sur un Pommier à tige bas-
se, en buisson, d'une espèce dégénérée, fœtide,
apétale, & de ses variétés, par Mr.
G. L. EDITS CH. La culture des Pommiers
est très-ancienne. Les Grecs, & après
eux, les Romains, l'ont poussée fort loin.
Mais, quoique depuis les tems reculés
jusqu'aux plus modernes, le nombre des
variétés dans les espèces de Pommiers se
soit accrû d'une manière prodigieuse, ce-
pendant personne n'a encore appercu, ni
reconnu d'espèces naturelles, qui soient
vraiment nouvelles. Il n'en existe
qu'une seule, la même qui a été connue
Tom. XVIII. Part. II. Aa de

de tout temps, & qui, du consentement unanime de presque tous les Botanistes, s'appelle *Malus Sylvestris*. Il se trouve néanmoins encore une autre Plante, tout à fait différente de la première, que Mr. Gleditsch regarde sans aucune difficulté, après quelques Ecrivains du moyen âge, ou plus modernes, comme constituant une espèce certaine & naturelle, quoiqu'aujourd'hui on s'accorde à la ranger simplement parmi les variétés. Baubin l'appelle *Malum pumilum*, & dit que c'est plutôt un arbuste qu'un arbre. On lui donne en Allemand le nom de *Johannis-Äpfel*, ou *Johannis-Holz*. Les Auteurs la désignent par les noms de *Malus*, *cavale fructicosa*, *pumila*; *Malus pumila*, *qua potius frumentum*, *quam arbor*, &c. C'est celle dont notre Botaniste prétend former une nouvelle espèce, fondé sur plusieurs marques, qui établissent une différence spécifique entre ce Rommier pain & le Pomier arbre. A-la-vérité on ne la connaît actuellement que comme une Plante vicieuse & dégénérée, mais on ne doit pas dormir, suivant Mr. Gleditsch, que les Pommes de notre arbuste ne renferment des semences fécondes, propres à une propagation ultérieure, & qui, en les sement, produisroient une nouvelle espèce, ou variété de pommes, jusqu'à présent inconnue: ce qui fourroit en même tems de nouvelles preuves incontestables de l'a-

Avril, Mai & Juin. 1756. 371

analogie qu'il y a entre la génération des Plantes & celle des Animaux.

8. *Observations Anatomiques sur des Pierres trouvées dans les différentes parties du corps humain, par Mr. Meckel.* Il n'y a presque aucune partie du corps humain, où l'on n'ait trouvé des pierres. Il s'en rencontre jusqu'à dans la plus mollassé du corps, dans le viscère le plus subtil : c'est le cerveau, où la glande pineale est souvent pierreuse, ou mêlée dans sa substance de petits grains de sable. Mr. Meckel, après avoir ajouté de nouvelles observations de ce genre à celles que d'autres Anatomistes ont déjà fournies, remarque que les pierres qui se forment dans la glande pineale, ne scauroient guères être prises pour la cause de l'égarement des fous ; vu qu'il n'y a rien de plus commun, dans la multitude des corps qu'on dissèque, que de trouver de petites pierres dans la substance de la glande pineale. Celle de personnes dont l'esprit a toujours été fort faible, en contiennent, tandis qu'on n'en apperçoit quelquefois aucune trace dans le cerveau de fous furieux. Une espèce de pierres particulières, que l'on trouve dans les autres parties du corps humain, ce sont celles de la bile, qui presque toutes sont inflammables, & la plupart moins dures que les autres. Il y a entre ces pierres & les autres une fort grande différence, tant à l'égard de leur substance que

A a 2

de

dé leur forme, ou figure extérieure. Les Anatomistes en ont fait le sujet de plusieurs observations, auxquelles celui de *Berlin* joint les siennes. Les pierres les plus fréquentes dans le corps humain sont celles qui se trouvent dans les parties qui servent à la séparation de l'urine; mais il en existe d'autres de la même substance, qui sont plus rares, & dont on a pris quelques-unes pour des ossifications. Mr. *Mackel* en a trouvé deux dans le cœur humain, en forme de deux anneaux pierreux, dont la substance ressemblait à celle des pierres sablonneuses de la vessie, étant blanche, & se dissolvant avec effervescence dans l'esprit de nitre. L'origine de ces pierres est la même que celle des pétrifications qu'on trouve entre les membranes des artères; elle vient de la liqueur qui s'exhale dans la cellulaire, où n'étant pas absorbée, elle dépose sa partie terrestre, qui étant liée ensemble par la colle naturelle de la lymphe, produit les pierres de cette espèce. C'est la même matière qui forme les glandes bronchiales pétrifiées; & l'on trouve rarement des cadavres, surtout dans le País où Mr. *Mackel* en disséque, dont les glandes susdites ne soient pas durcies, ou remplies & comme entremêlées d'un sable, auquel la liqueur de ces glandes donne une teinture noire, & qui devient blanchâtre dans celles qui sont tout-à-fait pétrifiées. En général,

dan-

dans toutes les parties du Corps , les liqueurs les plus fixes & les plus fluïdes , comme sont celles qui s'évaporent par les petits vaisseaux exhalans , peuvent former une matière pierreuse. La liqueur séminale même de l'homme n'est pas exemte de ce changement. On rencontre fort communément dans les vésicules séminales des Vieillards , & de ceux qui ont eu des maladies chroniques , des concrétions pierreuses cylindriques , qui remplissent une partie de ces vésicules. Il se forme aussi des croûtes pierreuses dans les artères.

9. *Description d'un Monstre Cyclope , mis au monde à Berlin , le 19. de Février de l'Année MDCCCLV. Par Mr. ELLEK.* L'Académie a jugé ce Mémoire trop curieux pour en différer la publication. Il fut lu dans l'Assemblée publique du 5. Juin , 1755. La dissection du Monstre & la description de ses parties avoient été faites par Mr. le Docteur Roloff , agrégé depuis à l'Académie. Voici le récit du fait dans les propres termes de l'Académicien qui en rend compte.

" Le Monstre dont je vais donner la description , est un des cas les plus rares & les plus extraordinaires qu'on ait jamais vus dans ce genre. C'étoit un foetus de huit à neuf mois , du sexe masculin , dont la tête énorme & le visage affreux effrayèrent tous ceux qui
A a 3 les

„ les virent. Car, entre la bouche & un front extrêmement large, il étoit pourvu d'un œil unique, bien fendu & grand, „ un peu tortu, plutôt rongeâtre que blanc, „ enfoncé dans un trou quarré, sans être couvert de sourcils, ou de paupières, „ (quoique ces parties n'y manquaient pas,) mais roidement ouvert, & d'un regard atroce & menaçant, de sorte qu'on peut fort bien lui appliquer la description exprimée par ces vers de Virgile, dans le troisième Livre de son Enéide :

*Monstrum borrendum, informe, ingens, cui humen ademtum,
Lumen quod toruq; solum fab fronte latebat.*

■ Immédiatement au-dessus de cet œil farouche se trouvoit une excrècence, ou production de chair assez épaisse & cylindrique, qui représentoit au naturel une espèce de priape, étant pourvu d'un canal ouvert en forme d'uréthre, d'un gland, & d'un prépuce, qui, à cause de sa situation, quoique mobile & flottant, couvroit la plus grande partie de cet œil effrayant. Comme si la Nature, honteuse de son ouvrage, avoit voulu cacher son erreur sous un masque, quoique plus honteux encore, & bien mal placé.

■ La peau extérieure de la tête, couverte

verte de cheveux , étoit tout - à - fait détachée de la partie postérieure du crâne , de sorte qu'elle formoit une espèce de calotte , ou bonnet large & retroussé , qui descendoit au - delà de la nuque .

D'ailleurs ce Monstre paroissoit avoir beaucoup de ressemblance avec le Polyphème de la Fable , lequel étoit le plus hideux des Cyclopes , & qui ayant une ame plus laide encore que son corps , avoit dévoré , selon la tradition d'Homer , les infatigables compagnons d'Ulysse , & menaçoit d'un fort pareil sort l'infortuné Prince d'Iaque : & je ne doute point , que si cet illustre Poète de la Grèce avoit eu l'avantage dans son tems , de voir réellement exister un Cyclope tel que le nôtre , il n'eût moulé son Polyphème d'après cet original , & il l'aurroit décoré de fictions bien plus merveilleuses encore .

Quant à l'origine de notre Polyphème , il ne devoit son être , ni à Neptune , ni à la Nymphe Tasse , comme celui d'Homer , mais à la femme d'un pauvre Ouvrier en laine , nommé Horrack , l'un & l'autre originaires de Bobine . Cette femme , âgée de trente ans , après un accouchement laborieux , fut délivrée de cet enfant monstrueux le 19. de Février de l'année présente , (1755) , dans le neuvième mois de sa grossesse , ayant déjà mis au monde deux enfants pleins

„ de vie & de santé, pendant un mariage de cinq ans.”

Un Philosophe aussi profond qu’ingénieux a pris occasion de ce Monstre, pour faire quelques réflexions qui ont été placées dans les *Mélanges Littéraires & Philosophiques* de Berlin. Comme cet Ouvrage périodique n’est peut-être pas lu de la plupart de ceux auxquels notre Journal parvient, nous allons terminer cet Extrait par quelquesunes de ces réflexions, persuadés qu’elles feront plaisir aux personnes qui pensent.

D’abord on examine la formation des Monstres relativement aux diverses opinions des Physiciens & des Anatomistes. Ils ont coutume de l’attribuer à quelque accident arrivé au fœtus, tandis qu’il n’étoit encore qu’une pâte molle. Il faut admettre ce système, ou croire qu’il y a originaiement des germes monstrueux, soit dans les œufs de la femelle, soit parmi les animaux spermatiques ; ce qui n’est guères conforme à la sagesse & à la simplicité des vues du Créateur ; ou enfin il faudroit recourir à ce système étrange, par lequel on prétend que le fœtus se forme comme une maison que l’on bâtit ; une partie superflue ou transposée dans le Monstre ne seroit alors rien de plus difficile à concevoir, qu’une brique ajoutée mal à propos, ou mal placée dans l’édifice.

En s’arrêtant à l’hypothèse commune,

lors-

Jorsque la Bohémienne, de qui le Monstre est né, conçut, elle fut mère de deux garçons; l'un de ces malheureux enfans écrasé contre l'autre, ne sauva de tout son corps que le membre viril, qui se trouva collé au milieu du frônt de l'autre, & qui pouvoit bien dédommager celui-ci du nez, & d'un œil qu'il perdit. C'est ici, ajoute l'Auteur, l'explication non seulement la plus physique de la formation du Monstre, mais une des plus honnêtes; car pour l'honneur de la Bohémienne on ne doit pas croire que l'imagination des mères puisse faire porter aux enfans l'objet de leur envie.

Du corps on passe à l'ame pour faire quelques conjectures sur les opérations qui auroient pu convenir à celle du Monstre. L'ame est une substance distincte du corps, avec lequel elle n'a réellement d'autre rapport que celui que l'Etre Suprême y a voulu mettre, soit par une harmonie préétablie, soit en rendant les désirs, ou les mouvemens d'une des deux substances, causes occasionnelles des mouvemens ou des désirs de l'autre. Cependant on est obligé de raisonner sur les faits, comme si le rapport entre les deux substances étoit réel, & de poser pour principe, que toutes nos idées, toutes les affections de notre ame, n'y entrent que par les sens, & d'une manière proportionnée à la force de l'ébran-

lement qu'éprouvent nos organes, & de la proximité de ces organes par rapport au lieu qu'on regarde comme le siège principal de l'âme.

„ Cela posé, continué notre Philosophe, ce Monstre qui n'avoit point de nez, n'auroit jamais eu l'idée des odeurs, mais il avoit autre chose à la place du nez. Le voisinage de cette partie avec le cerveau promettoit au Monstre des plaisirs plus vifs que nous n'en avons; mais ne pouvoit-il point encore lui procurer d'autres avantages? La grande distance qui est chez nous entre le siège de la raison & le siège du plaisir, est peut-être ce qui fait que le plaisir & la raison s'accordent chez nous si mal ensemble. L'un de ces organes a quelquefois fait sa charge, avant que l'autre en soit averti à temps pour s'y opposer ou pour y prendre part. S'il falloit établir entre les deux quelque subordination, on pourroit être embarrassé auquel on devroit ajugér l'empire; mais il seroit toujours à souhaiter qu'il y eût entre les deux plus d'intelligence, qu'au-lieu de se contrequarrer, comme ils le font mutuellement, ils s'aïdaissent & se secourussent. Il est à croire que notre Monstre, s'il avoit vécu, eût jouï de ce privilége: ses pensées les plus abstraites auroient été remplies de ce feu que le plaisir allume;

me; & son ame, au-lieu de succomber comme la nôtre dans l'ivresse du plaisir, auroit toujours conservé sa force & la netteté de ses idées. Dans ces moments elle auroit pu raisonner sur le plaisir même, comme fait notre ame sur les vérités les plus tristes, dans le silence & dans le plus grand éloignement de son Antagoniste. Voilà l'avantage que le Monstre eût eu sur nous dans les opérations de son ame."

Nous croyons avoir affaire à des Lecteur trop intelligens, pour qu'il soit besoin de les prévenir que tout ceci n'est qu'un badinage philosophique. Si l'Auteur auroit voulu saisir l'idée opposée, il auroit pu le faire tout aussi aisément, & dire que, depuis le moment où l'organe déplacé auroit commencé à exercer son activité, l'ame, sa voisine, n'auroit plus été à elle-même, mais qu'une action aussi prochaine l'auroit entièrement absorbée. La moindre étincelle de volupté auroit été pour elle ce qu'est pour les autres l'embrasement universel des situations les plus vives, un état de bouleversement & de délire. Mais ce qui est plus vrai que tout cela, c'est que dans un individu ainsi conformé, le jeu des organes & leur rapport avec l'ame n'auroient aucune analogie avec ce qui se passe dans une Créature humaine, où tout est à sa place.

L'Au-

L'Auteur pousse ses spéculations encore plus loin, en proposant de perpétuer une race d'hommes tels que le Monstre en question. Le cas reviendra peut-être, où il en renaîtra un semblable, & en un même tems une fille, qui portera à sa façon la même empreinte que le garçon. Ils pourront être les auteurs d'un nouveau peuple. Mais, ajoute-t-on, pour concevoir quelque espérance à cet égard, il faudroit bannir de la tête des Mères & des Parens ce ridicule préjugé qu'ils ont contre tout ce qu'on appelle production monstrueuse. Dès qu'un enfant naît avec quelque singularité, la famille s'effraie, ou le cache ; & si la singularité va jusqu'à un certain point, on lui refuse les secours & les alimens, ou même on l'étouffe.

Quand on n'auroit pas en vuë tous les avantages qu'on pourroit retirer des Monstres, la Nature seule, ou du moins les Loix devroient pourvoir à leur conservation. Combien n'est-il pas affreux que des Parens ignorans, ou intéressés, ou le plus souvent une simple Sage-femme, jugeant de l'*humanité*, & exercent en conséquence le droit de vie & de mort sur une créature qui vient de naître ? Est-ce à de pareilles gens à décider des questions qui confondroient les plus grands Philosophes, & même les plus grands Théologiens ? Qui d'entre ceux-ci oseroit mar-

Avril, Mai & Juin 1756. 385

marquer à quel point de difformité l'Homme cesse, & le Monstre commence; ce qu'il faut supprimer comme une tache, ou conserver comme contribuant à la beauté de l'Univers? Comment décider, si une forme de corps, ou de visage, s'écarte assez de la forme ordinaire des enfans d'Adam, pour qu'on puisse juger que l'âme, à qui elle appartient, n'a pas trempé dans le crime du Génie humain, n'est pas susceptible & n'a pas besoin d'être purgée?

Au lieu donc de traiter si cruellement ces pauvres enfans qui naissent avec des figures différentes de la nôtre, il seroit juste de défendre sous les plus grandes peines de les détruire; de ne pas laisser leur vie ou leur mort dépendre du caprice, de l'ignorance, ou de l'intérêt; & de redoubler au contraire de soins pour leur conservation.

A ces motifs dictés par l'équité & par la charité naturelle, on joint encore ceux que fournissent les avantages que la Philosophie pourroit espérer des soins qu'on apporteroit à la conservation & à la propagation de ces Créatures. „ Un Hôpital pour les Monstres, gouverné par „ un Philosophe, où personne ne fût „ admis sans preuve de quelque grande „ difformité, présente une idée qui paraîtra d'abord bizarre; mais ce seroit „ un Etablissement digne de la charité du „ Gou-

„ Gouvernement, & de la cotisité des
 „ Académies. On a jusqu'ici traité com-
 „ me des bêtes, & détruit comme les
 „ bêtes, les plus exécrables des productions
 „ humaines: il se trouveroit peut-être
 „ parmi les productions des Animaux des
 „ créatures qui mériteroient d'entrer dans
 „ notre Hôpital.

„ Enfin, ni la Justice, ni l'Humanité,
 „ ni la Philosophie, ne sont assez for-
 „ tes pour fonder un tel Etablissement;
 „ il vaudroit bien du moins toutes ces
 „ Ménageries d'Animaux rares que les
 „ Princes entretiennent pour leur plaisir.

„ Pour mettre ici les choses au rabais,
 „ on sera content si les Princes défendent
 „ sous peine de la vie la destruction des
 „ Monstres, & ordonnent de porter en
 „ bon état aux Académies tous ceux qui
 „ naîtront.

„ Ne faut-il point étendre dans ce siècle
 „ aux Philosophes le privilège qu'*Horace* ac-
 „ corde aux Peintres & aux Poëtes, *quāl-
 „ bet audendi?*



ARTICLE IX.

„ **L**A Lettre qu'on va lire, est de son
 „ Mr. Duban de Fandun, Conseil-
 „ ler Privé de SA MAJESTÉ PRUSSIENNE,
 „ dont

dont l'Éloge se trouve parmi ceux des Académiciens de Berlin. Ce digne Personnage étoit plus connu par ses rares vertus, & surtout par son zèle inviolable pour la personne de son Auguste Maître, zèle qui avoit été couronné d'une juste récompense, que par les progrès peu communs qu'il avoit faits dans les Sciences. Nous nous fassons un plaisir de l'illuminer à cet égard, en tirant de l'obscurité une Pièce qui ne méritoit pas d'y rester ensévelie. Ce que nous avançons ici, est fondé sur l'autorité du Juge le plus compétent, Mr. le Directeur Euler, que nous avons prié de jeter les yeux sur cette Lettre, & de nous en dire sa pensée, & déferé à notre demande, & répondu en ces termes : Ce Mémoire me paroit très-intéressant par l'observation de la déclinaison de l'Aiguille aimantée à Memmel, mais surtout par les soins que fait Mr. Duban s'est donné pour observer l'inclinaison de l'Aiman. Et quoique les difficultés qu'il a rencontrées, fussent presque insurmontables, le grand nombre d'observations qu'il communiqua, peut servir à déterminer la véritable inclinaison, que me paroît avoir été alors à Memmel de 78 degrés. Les observations de l'inclinaison pour les azimuts, sont très-remarquables, & d'accord avec la Théorie & les

" Ex.

Les Expériences que mon fils va proposées à l'académie.

L E T T R E

Ecrise de Memmel, le 4^e de Mai 1732.

Aux amis de Berlin.

Monseigneur NARIN, Professeur en Mathéma-

tique à Berlin.

Monsieur et cher Ami,

Un autre coup de plaisir, en m'apprenant que

vous vous portez toujours bien, ainsi que

Madame votre Epouse & toute votre

famille. Je prie Dieu qu'il veuille vous

maintenir en santé & en prospérité le

reste de vos jours, & me faire la grâce

de me rapprocher de vous avant la fin de

ma vie.

Pour vous rendre compte des occupa-

tions que je me suis données depuis quel-

que temps, je vous dirai que dernièrement

j'ai tiré une Ligne Méridienne dans la

Citadelle de Memmel sur la plateforme

de la maison où loge Mr. le Général

de l'Hôpital notre Commandant. J'ai tiré

cette Méridienne suivant la voye la plus

ordinaire, qui est de marquer sur la cir-

con-

Avril, Mai & Juin. 1756. 385

conférence d'un plan circulaire & horizontal, deux points d'ombre donnés par le bout d'un stile perpendiculaire audit plan, & cela dans deux momens de la même journée, auxquels le Soleil est à pareille hauteur sur l'horizon. Après quoi, joignant les deux points d'ombre par une ligne droite, on tire à ladite ligne une perpendiculaire, qui est la Méridienne cherchée. Cette méthode est assez juste quand le stile n'est que médiocrement long (comme de 3 à 4. pouces) & que par conséquent le bout de son ombre est bien marqué sur le plan horizontal, ce qui ne feroit pas, si le stile étoit fort long, parce qu'alors les bornes de l'ombre feroient difficiles à reconnoître, à cause de la pénombre causée par l'éloignement du stile. Je sc̄ai bien qu'une Méridienne tirée de la manière que je viens de dire, n'est pas parfaitement dirigée au Nord & au Sud, surtout si l'on a mis un espace de tems considérable entre les momens auxquels on a marqué les deux points d'ombre, & en voici la raison. C'est que le Soleil a décliné pendant ces deux momens, s'étant éloigné ou s'étant approché de l'Equateur; & qu'ainsi la Ligne Méridienne tirée perpendiculairement sur celle qui joint les deux points d'ombre, ne peut être la même que si le Soleil n'eût pas décliné, & que la droite qui joint lesdits points, eût été

Tom. XVIII. Part. II. B b

été dans le plan d'un Cercle parallèle à l'Equateur.

Mais outre que cette différence étant connue peut être corrigée, il est évident qu'elle n'est pas considérable quand on ne met qu'un court espace de tems entre les momens auxquels on marque les deux points d'ombre; & c'est ce que j'ai fait, les ayant marqués environ en 2 $\frac{1}{2}$ heures de tems. Ainsi l'erreur que la déclinaison du Soleil peut causer en un tems si court étant trop petite pour être sensible, je crois que ma Méridienne est passablement bonne.

C'est donc sur elle que j'ai mis l'aiguille aimantée de la boussole de Mr. *Epling*, & j'ai trouvé qu'elle déclinoit de 10 $\frac{1}{2}$ degrés du Nord à l'Ouest. Cette première aiguille est longue de 4 $\frac{1}{2}$ pouces, & sa tête aussi bien que sa queue est longue, large & platte, avec une petite pointe plus élevée que le reste. Ayant mis ensuite la plus grande des aiguilles que Mr. *Epling* m'aï envoyées, qui a 7. pouces & 7. lignes de long, dont la tête est en façon de fleur de lis, & que j'ai touchée avec l'aiman de *Berlin*, j'ai trouvé la même déclinaison. En ayant mis une troisième longue de 3 $\frac{1}{2}$ pouces faite aussi par Mr. *Epling*, & que je crois avoir été touchée d'un autre aiman que de celui qui a touché les aiguilles précédentes, elle a indiqué même déclinaison. Enfin, ayant essayé

un

une quatrième aiguille longue de 4 $\frac{1}{2}$ pouces, mais que j'ai touchée d'un fort aimant, qu'un Officier d'ici a eu de rencontre à Konigsberg, & qui porte un poids de 6 à 7. livres, il n'y a point eu de différence sensible à la déclinaison ci-dessus dite. De sorte qu'on peut compter que la déclinaison est ici actuellement de 10 $\frac{1}{2}$. degrés du Nord vers l'Ouest; & je suis persuadé que la différente figure des aiguilles, ni la différente force des aimants dont elles sont touchées, ne changent point ou changent fort peu leur déclinaison.

Si le Ciel veut que je reste plusieurs années à Memmel, ou si quelque autre que moi se trouvant ici, veut, dans quelque tems, éprouver quelle y sera la déclinaison de l'aiguille aimantée, il pourra voir si celle que j'ai trouvée le 26. d'Avril 1732. a changé depuis ce tems-là, & de combien elle aura changé.

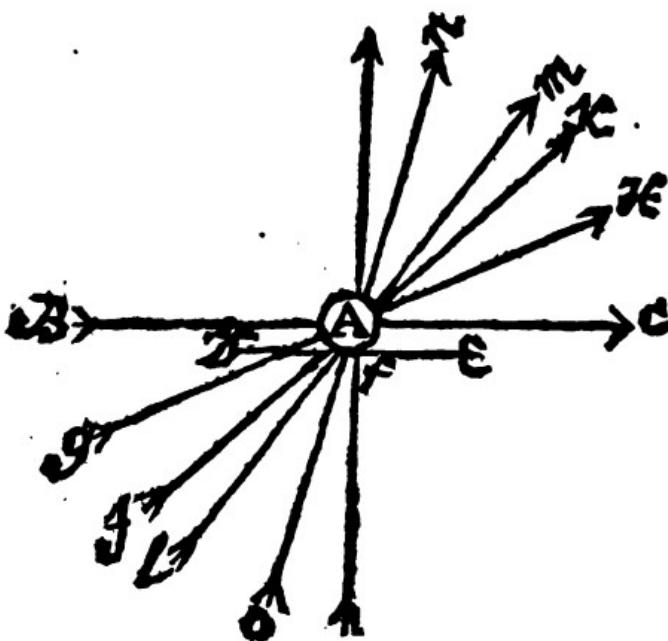
Voilà pour l'aiguille horizontale. Mais j'ai encore bien autre chose à vous dire. J'ai fait des aiguilles verticales de différentes longueurs, & je les ai employées à faire des expériences. Elles ne sont à-la-vérité que de fer, & quoique je ne puisse pas compter qu'elles soient excellentes, j'ai pourtant appris en les faisant à quoi il faut prendre garde en construisant des aiguilles verticales. Je vais vous dire ce que j'ai remarqué là-dessus.

Il m'a semblé , en réitérant les expériences , que les plus justes aiguilles sont celles qui sont fort minces & fort légères , qui ont 5 à 6. pouces de long , & qui ont la tête large & aplatie , de manière pourtant que le côté de la tête ne soit pas plus pesant que l'autre. Il faut en fabriquant une telle aiguille , faire que son petit essieu se trouve précisément au point qui est le milieu de sa longueur , & (NB.) de son épaisseur , en sorte qu'elle soit également pesante en tout sens. Car quoiqu'elle doive être fort mince , si le trou qui la traverse & qui reçoit l'essieu , n'est pas précisément au milieu de l'épaisseur de l'aiguille , elle sera partagée suivant sa longueur en deux parties , dont l'une étant plus large que l'autre , sera aussi la plus pesante. S'il arrive alors que l'on pose l'aiguille horizontalement sur son essieu , de manière que la partie la plus épaisse se trouve regarder la terre , l'aiguille sera à-la-vérité en équilibre , & restera horizontale ; parce que les deux moitiés de sa longueur sont égales & de même pesanteur. Mais si l'on pose l'aiguille de telle sorte , que la plus légère des deux parties qui composent son épaisseur se trouve tournée vers la terre , alors l'aiguille sera obligée de se retourner sur son essieu , pour présenter sa plus grande pesanteur à la terre , & chercher ensuite une situation horizontale. On voit par-là l'incon-

convénient qui se rencontreroit après que l'aiguille auroit été touchée d'aimanté. Car supposez qu'une aiguille qui est aimantée, n'ait pas son essieu précisément dans le milieu de son épaisseur, & qu'on pose ladite aiguille de manière que la plus légère partie de son épaisseur soit tournée vers la terre, il arrivera que la pesanteur de la partie qui est tournée vers le ciel, tendant vers la terre, donnera à l'aiguille un mouvement nécessaire, lequel, s'il est contrarié au sens dont l'aiguille aimantée cherche à s'incliner, empêchera qu'elle n'obéisse pleinement à la force magnétique. Et si ledit mouvement tend du même côté que la force magnétique, il l'augmentera, & fera toujours que l'aiguille n'aura pas l'inclinaison qu'elle auroit eue, en cas que son essieu eût été placé précisément au milieu de l'épaisseur du fer. Mais voici une autre chose à laquelle il faut prendre garde. J'ai besoin de la figure ci-jointe pour me faire entendre.

Bb 3

Que



Que le Cercle A représente l'épaisseur de l'essieu d'une aiguille non aimantée B C, & que la ligne D E représente une des lignes du plan sur lequel cet essieu est soutenu: Que F soit le point auquel la circonference de l'essieu touche le plan D E: Cela posé, il est clair que l'aiguille B C étant horizontale, peut bien rester parfaitement en équilibre; car toutes les parties pareilles des bras A C & A B & leurs extrémités B & C sont également distantes du point de tactio[n] F, qui est celui sur lequel l'aiguille repose: ainsi tout est égal entre F B & F G. Mais donnez à l'aiguille la situation G H, alors l'égalité qui

qui faisoit l'équilibre ne se trouvera plus, & il y aura plus loin du point de tactio[n] F à H, que de F à G. De-même, supposez l'aiguille dans la situation K J, il y aura encore plus loin de F à K qu'il n'y avoit de F à H, & la différence de F K à F J sera encore plus grande que celle de F H à F G. Il en est de-même des situations M L & O N, de sorte qu'à mesure que l'aiguille B C élève son bras A C sur l'horizon, il y a aussi plus loin du point F au bout élevé, que dudit point au bout abaissé de l'aiguille; jusques-là que quand l'aiguille est perpendiculaire à l'horizon, sa partie supérieure est plus longue que l'inférieure de tout le diamètre de l'essieu. Or la pesanteur de la partie qui s'élève sur l'horizon, augmente en même tems que la longueur par rapport à la pesanteur de l'autre partie; de sorte qu'il faut faire violence à l'aiguille B C, pour faire monter le bout C vers H, & descendre le bout B vers G; & il faut augmenter cette violence, plus on veut faire monter le bout C. Si donc on aimante l'aiguille, la force magnétique qui constraint toujours un des bras de l'aiguille à descendre sous l'horizon, trouvera de la résistance en faisant avancer le bras qui descend, & elle trouvera toujours plus de résistance à mesure qu'elle voudra le faire abaisser davantage, parce qu'en l'abaissant elle fait al-

longer le bras supérieur. Ce qui étant hors de conteste, vous allez comprendre que deux aiguilles verticales d'égale longueur, d'égale épaisseur, de poids égal, & touchées du même aiman, ne pourront jamais avoir la même inclinaison au même lieu si leurs essieux ne sont pas de grosseur égale. Car de ces deux aiguilles égales celle dont l'essieu est le plus gros, a aussi son bras élevé sur l'horizon, beaucoup plus long & plus pesant, par rapport au bras inférieur, que l'aiguille dont l'essieu est le moins épais. Par conséquent la force magnétique qui agit sur celle des deux aiguilles qui a le plus gros essieu trouve plus de résistance qu'elle n'en trouve quand elle agit sur l'aiguille dont l'essieu est le moins épais; & cette résistance augmente toujours, plus l'aiguille au gros essieu avance en tournant. Il faut donc que l'inclinaison des deux aiguilles soit différente, car elle doit varier suivant que la force magnétique agit plus ou moins librement.

Je conclus de tout cela, que pour faire de bonnes aiguilles verticales, il faut que leur essieu soit extrêmement mince, afin que la force magnétique ne trouve point de résistance en les faisant mouvoir; & je crois que pour s'assurer de l'inclinaison précise qu'elles doivent avoir dans un point du Globe terrestre, il faudroit que leurs essieux fussent si minces, que le diamètre ne

ne fût que comme un rien par rapport à la longueur de l'aiguille; ou du moins il faudroit que toutes les aiguilles verticales que l'on veut employer à faire des expériences, fussent d'égale longueur & eussent leurs essieux également épais. A quoi j'ajoute aussi qu'il faudroit qu'elles fussent toutes touchées du même aiman; car ne se pourroit-il pas que de certains aimans fussent plus incliner l'aiguille que d'autres?

Il n'est pas besoin de dire qu'il faut que l'essieu soit parfaitement droit , rond & perpendiculaire à l'aiguille , qu'il soit posé bien horizontalement , & que ses deux bouts soient soutenus par deux lames fort minces & fort unies , afin qu'il n'y ait point de frottement. Tout cela s'entend de soi - même , & sans ces précautions l'aiguille n'agiroit pas librement ; car la force dont l'aiman agit sur les aiguilles verticales qui en sont touchées est si peu considérable , qu'un rien l'arrête & fait changer sa direction.

Je n'ai pu donner à mes aiguilles la perfection qu'elles devroient avoir ; j'ai pris pour les faire des morceaux de fil de fer de diverses longueurs , je les ai formées en façon de flèches , & ayant fait au milieu de leur longueur & de leur épaisseur , après un travail infini & la patience d'un un trou presque imperceptible , j'y ai passé par force une des plus fines aiguilles à coudre qui

se puisse trouver; j'en ai cassé la tête & la pointe, afin que le reste qui étoit partout d'une égale grosseur & assez rond, pût servir d'essieu à mes aiguilles verticales. Je me suis ensuite appliqué à faire que lesdites aiguilles restassent en équilibre & horizontales de quelque sens que je les posasse sur leurs effieux, ce qui étoit d'autant plus difficile à faire, que les aiguilles étoient plus longues & leurs effieux plus minces. Enfin, je les ai aimantées en les frottant depuis l'essieu jusqu'au bout qui devoit marquer le Nord, avec le pole Sud de l'aiman, & frottant semblablement avec l'autre pole de l'aiman depuis l'essieu jusqu'au bout de l'aiguille qui devoit marquer le Sud.

Les aiguilles étant préparées de mon mieux, j'ai posé leurs petits effieux de manière que l'un de leurs bouts portoit précisément au centre d'un rapporteur, & l'autre bout sur une lame d'argent fort mince, unie & droite, n'ayant pas voulu emboiter ces effieux dans de petits creux, de crainte de frottement. Les aiguilles jouoient ainsi fort librement sur leurs effieux, & je pouvois compter sur les bords du rapporteur les degrés de l'inclinaison qu'elles prenoient, les posant d'abord horizontalement, & voyant ensuite combien l'un de leurs bouts s'abaissait sous l'horizon.

i. J'ai d'abord remarqué que toutes les ai-

aiguilles sans exception baïsoient leur bout Nord , l'inclinant vers la terre.

2. Que je pouvois changer leur inclinaison en la diminuant , mais non en l'augmentant. Pour faire ce changement , je n'avois qu'à toucher avec le Nord de l'aiman , quelque point compris entre l'essieu & le bout de l'aiguille marquant le Nord; ou bien je n'avois qu'à toucher avec le Sud de l'aiman , quelque point compris entre l'essieu & le bout de l'aiguille marquant le Sud. Je pouvois par ce moyen faire que l'aiguille restât dans une situation horizontale, & pour faire même que le bout de l'aiguille se baïsât sous l'horizon , je n'avois qu'à le toucher avec le pole Sud de l'aiman.

3. J'ai remarqué que toutes les aiguilles sans exception changeoient d'elles-mêmes leur inclinaison , quand on les présentoit à différens points de l'horizon ; & j'ai tâché de remarquer l'inclinaison qu'elles prenoient en regardant de certains points. Dans ce dessein , j'ai tracé sur un plan horizontal un grand cercle dont le centre étoit sur une ligne méridienne que j'avois marquée. J'ai divisé la circonference de ce cercle de 10 en 10 degrés , & j'ai tiré des diamètres par ces divisions , pour avoir outre la Méridienne 17 lignes dont les bouts regardassent 36 points équidistans pris sur la circonference de l'horizon. Comme l'aiguille aimantée *horizontale*

nc

ne décline ici que d'un peu plus de 10 degrés, la ligne de la déclinaison de l'aiguille étoit une des 18 lignes susdites. Pour avoir l'inclinaison que l'aiguille verticale prenoit en regardant les 36 points de l'horizon, je la couchois d'abord horizontalement étendue le long de chacune des 18 lignes, puis je laissois descendre sa tête autant qu'elle vouloit par-dessous l'horizon ; mais je n'ai pas été peu surpris quand j'ai remarqué,

4. Que toutes mes aiguilles sans exception, avoient deux sortes d'inclinaison en regardant le même point. Car quand l'aiguille couchée d'abord horizontalement, présentoit sa tête vers un bout de la ligne, de manière que l'une des faces de sa longueur (que je remarquois) fût tournée vers le Ciel, alors sa tête aimantée Nord s'inclinoit vers la terre autrement que quand je retournois l'aiguille, mettant vers la terre ce qui avoit regardé le ciel, quoique la tête restât dirigée vers le même même bout de la ligne. Vous voyez par-là que les 36 extrémités des 18 lignes, sur lesquelles je pouvois coucher les aiguilles en deux sens différens, ont dû me donner 72 inclinaisons. Voici deux tables des inclinaisons, que j'ai trouvées le 24. d'Avril 1732 à mes aiguilles, les ayant présentées horizontalement & des deux sens (dont j'appelle l'un le *ventre* & l'autre le *dos* de l'aiguille) à 36 points qui-

Avril, Mai & Juin: 1756. 397

quidistans pris sur la circonférence de l'horizon. La première table indique le nombre des degrés que la tête de l'aiguille aimantée Nord, parcourut en descendant depuis l'horizon, ladite aiguille ayant d'abord été mise horizontalement de manière que son ventre regardoit la terre. La seconde table indique les degrés que la tête parcourut en descendant depuis l'horizon, le dos de l'aiguille regardant la terre. J'ai donné le nom de *ventre* au côté de l'aiguille sur lequel elle prend la moindre inclinaison en regardant directement le Nord.

1^{re}. Table des inclinaisons de l'aiguille posée sur son *ventre*.

Points de l'horizon. Degrés parcourus en descendant depuis l'horizon.

**Sur la ligne Nord o a. 72.
Méridienne.**

Nord vers Est i o b. 72.

20 c. 72.

30 d. 73.

40 e. 74.

50 f. 75.

60 g. 77.

70 h. 79.

80 i. 81.

Est 90 k. 83.

Est

Est vers Sud 10 . l. 86.

20 . m. 88.

Ici l'aiguille devient perpendiculaire à l'horizon, puis commence à remonter

30 . n. 91.

40 . o. 93. étant
à 87. degrés
de l'horizon

50 . p. 95. à 85

60 . q. 97. à 83

70 . r. 97. à 83

80 . s. 97. à 83

Sur la ligne de la déclinaison de l'aiguille horizontale.

Sur la ligne mérid. Sud 90 . α. 97. à 83

Depuis cette
Région l'aiguille redescend

10 . β. 97. à 83

20 . γ. 97. à 83

30 . δ. 96. à 84

40 . ε. 94. à 86

50 . ζ. 92. à 88

60 . η. 89. Ici l'aiguille devient perpendiculaire à l'horizon, puis commence à remonter.

70 . θ. 88.

80 . ι. 86.

Ouest 90 . κ. 83.

Ouest

Avril , Mai & Juin. 1756. 399

Ouest vers Nord	10 . .	$\lambda.$ 81.
	20 . .	$\mu.$ 79.
	30 . .	$\nu.$ 77.
	40 . .	$\xi.$ 76.
	50 . .	$\circ.$ 75.
	60 . .	$\varpi.$ 73.
	70 . .	$\rho.$ 72.
	80 . .	$\sigma.$ 71.

Sur la ligne de la déclinaison de l'aiguille horizontale

2^{de}. Table des inclinaisons de l'aiguille posée sur son dos.

Points de l'horizon. Degrés parcourus en descendant depuis l'horizon.

Sur la Ligne Nord o . . $\alpha.$ 83.

Méridienne.

Nord vers Est	10 . .	$\beta.$ 83.
	20 . .	$\gamma.$ 83.
	30 . .	$\delta.$ 84.
	40 . .	$\epsilon.$ 86.
	50 . .	$\zeta.$ 88. Ici l'aiguille devient perpendiculaire à l'horizon, puis commence à remonter.
	60 . .	$\eta.$ 91.
	70 . .	$\vartheta.$ 92. étant à 88. degr. de l'horizon.
	80 . .	

400 Nouv. BIBLIOTH. GERMAN.

80 . .	i.	94. à 86
Est 90 . .	x.	97. à 83
Est vers Sud 10 . .	λ.	97. à 81
20 . .	μ.	101. à 79
30 . .	ν.	103. à 77
40 . .	ξ.	104. à 76
50 . .	ο.	105. à 76
60 . .	π.	107. à 73
70 . .	ρ.	108. à 72
80 . .	σ.	108. à 72
Sur la Ligne de la déclinaison de l'aiguille <i>horizontale</i> sur la Ligne Méridienne Sud		
90 . .	a.	108. à 72
Depuis cette Région l'aiguille redescend		
Sud vers Ouest 10 . .	b.	108. à 72
20 . .	c.	108. à 72
30 . .	d.	107. à 73
40 . .	e.	106. à 74
50 . .	f.	105. à 75
60 . .	g.	103. à 77
70 . .	h.	101. à 79
80 . .	i.	99. à 81
Ouest 90 . .	k.	97. à 83
Ouest vers Nord 10 . .	l.	94. à 86
20 . .	m.	92. à 88
30 . .	n.	89. Ici l'aiguille devient perpendiculaire à l'horizon, puis com- mence à remonter.
40 . .	o.	87.
		50.

Avril, Mai & Juin. 1756. 401

50 . .	p. 85.
60 . .	q. 83.
70 . .	r. 83.

Sur la ligne de la déclin. de l'aiguille horizontale.

J'aurois été charmé d'avoir ainsi trouvé les inclinaisons que l'aiguille verticale prend présentement à *Memmel*, suivant les différens points auxquels on la présente de ses deux sens, si mes aiguilles avoient toujours été parfaitement d'accord; mais je ne puis pas dire que cela ait été, & je vous avoue que les degrés d'inclinaison que vous voyez dans les tables précédentes, ne sont que les termes moyens pris entre les réponses de mes aiguilles. Il faut pourtant aussi vous dire, que leurs réponses ne différoient au plus que de 3 à 4 degrés; & même si le raisonnement que j'ai fait tantôt est juste, lesdites réponses ont dû être différentes. Car, comme je vous l'ai dit, mes aiguilles sont de différentes longueurs. Leurs effieux sont de diverses grosseurs, & n'ayant pas la rondeur parfaite qu'ils devroient avoir, les inégalités, ou les petites éminences desdits effieux causent du désordre dans le mouvement des aiguilles, à mesure qu'elles s'inclinent sous l'horizon, parce qu'elles sont obligées de surmonter à tout moment l'obstacle des éminences de leurs effieux. J'ai même quelque sujet d'être

Tom. XVIII. Part. II. Cc cor.

content de mes aiguilles, car au moins elles m'ont constamment rapporté de certaines choses, que j'ai remarquées & que voici.

1. La différence du plus grand & du plus petit nombre de degrés, que l'aiguille mise sur son *ventre* ou sur son *dos*, parcourt présentement sous l'horizon de Memmel, lorsqu'on la présente successivement à tous les points dudit horizon, est d'environ 25 degrés. Je ne l'ai jamais trouvée moindre que de 24, ni plus grande que de 27 degrés.

2. L'aiguille étant d'abord mise horizontalement sur son *ventre*, prend ses moindres inclinaisons dans l'arc de l'horizon, qui contient 30 degrés de chaque côté du Nord, & dans lequel sont comprises tant la ligne méridienne que la ligne de la déclinaison de l'aimant. On peut compter que la différence de l'inclinaison n'est pas fort sensible ici depuis le 60. degré de l'Ouest vers le Nord, jusqu'au 30. degré du Nord vers l'Est. Quand l'aiguille est sur son *dos*, ses plus petites inclinaisons sont dans l'arc de l'horizon qui contient 30 degrés de chaque côté du Sud.

3. Les plus grandes inclinaisons que l'aiguille prenne ici, après avoir été d'abord posée horizontalement sur son *ventre*, sont aux environs de l'Est & de l'Ouest; car vers ces Régions-là il y a deux endroits où l'aiguille devient parfaitement perpendiculaire à l'horizon, & passé lesdits endroits sa tête remonte peu à peu vers l'horizon. Quand l'aiguille est

Avril, Mai & Juin. 1756. 403

est sur son dos, ses plus grandes inclinaisons sont aussi aux environs de l'Est & de l'Ouest.

4. Les inclinaisons de l'aiguille à Memmel n'augmentent & ne diminuent pas également, quoiqu'on la présente successivement à des points équidistans pris sur la circonference de l'horizon.

5. Si l'on présente l'aiguille successivement aux points qui sont compris entre la Région de l'Est & celle du Sud, on verra que depuis le point où elle devient perpendiculaire à l'horizon, elle remonte en présentant au ciel un côté de son épaisseur différent de celui qu'elle lui présenteroit, si on l'a conduisoit du Nord vers l'Est. Ainsi sa tête passe en cheminant sous l'horizon au-delà des 90 degrés, afin de pouvoir toujours regarder vers la Région du Nord; car vous voyez bien que si elle remontoit en rebroussant du sens dont elle est descendue, il arriveroit à la fin que sa tête aimantée Nord, regarderoit directement le Sud, ce qui ne peut être.

6. Si l'on présente successivement la tête aimantée Nord aux deux points qui sont les extrémités d'une ligne méridienne, on trouvera que les deux angles qui composent ensemble un demi-cercle, & que l'aiguille fait avec l'horizon, en regardant le Nord ne sont pas les mêmes que quand après avoir été présentée au Sud, elle s'est retournée par-dessous l'horizon, pour regarder le Nord. Cela surprend

prend d'abord, parce qu'il est naturel de croire, que comme dans ces deux cas elle se trouve sur la même ligne méridienne, elle doit aussi redonner les deux mêmes angles d'inclinaison. Il semble, dis-je, pour le dire encore une fois, que les deux angles qu'elle faisoit avec l'horizon, étant d'abord tournée vers le Nord, doivent reparoître lorsqu'après avoir été présentée horizontalement au Sud, sa tête passe dessous l'horizon, pour aller regarder le Nord. Cela seroit aussi sans-doute, si l'aiguille n'avoit pas une inclinaison particulière à chacun de ses deux sens que j'appelle son *dos* & son *ventre*: mais cette différente inclinaison est cause que les deux mêmes angles ne reparoissent point; car tandis que l'on conduit l'aiguille depuis le Nord vers l'Est jusqu'au point où elle doit être perpendiculaire à l'horizon, elle suit l'inclinaison propre au côté qu'on a d'abord présenté à la terre, au-lieu qu'étant menée depuis ledit point vers le Sud, elle suit l'inclinaison propre à l'autre côté, parce que ce second côté commence alors, à son tour, à regarder la terre: ainsi vous ne devez pas vous étonner, si dans les tables ci-dessus, vous ne trouvez pas que les 72 degrés que la tête de l'aiguille parcourt sous l'horizon étant tournée vers le Nord, fassent 180 avec ceux qu'elle parcourt, lorsqu'étant présentée au Sud

Sud elle se retourne vers le Nord.

Ce que j'ai dit de la ligne méridienne, doit être entendu de toutes les autres lignes de l'horizon ; car il n'y en a pas une , hors celle de l'Est & Ouest, sur laquelle l'aiguille fasse deux fois les deux mêmes angles, étant posée du même sens.

Il faut pourtant remarquer que quand on connoît les angles qu'une aiguille fait avec l'horizon, étant présentée de l'un de ses deux sens au même point , on connoît aussi les angles qu'elle fera, quand elle sera présentée de l'autre sens à un point opposé ; car si le *dos* de l'aiguille étant d'abord tourné vers la terre vous la présentez à un certain point de l'horizon , l'angle de l'inclinaison qu'elle prendra sera le supplément à 180 , de l'inclinaison qu'elle prendroit , si vous la présentiez à un point opposé , mettant (NB.) son *ventre* du côté de la terre. C'est ce qu'on peut remarquer par les tables de ci-dessus ; car en les confrontant on verra que les inclinaisons comprises dans la première table, depuis le point du Nord jusqu'à celui de l'Est , sont les suppléments à 180 des inclinaisons comprises dans la 2^{de}. table , entre le point du Sud & celui de l'Ouest. Il en est de-même des trois autres quarts de la circonférence de l'horizon. J'ai mis des renvois aux inclinaisons alternes, faisant ensemble 180 degrés.

Quoique toutes mes expériences m'aient

yent confirmé les six articles que vous venez de voir, je n'ose pas encore vous les donner pour entièrement avérés, parce qu'il me reste toujours quelque doute sur les deux sortes d'inclinaison que mes aiguilles prennent en regardant le même point, & que je ne puis moi-même me persuader pleinement, que de bonnes aiguilles doivent avoir ce que j'appelle un *dos* & un *ventre*. On ne pourroit s'en convaincre, qu'après en avoir employé d'excellentes; & comme la chose mériteroit d'être approfondie, il seroit à souhaiter que quelque habile homme, comme est Mr. *Esling*, voulût bien s'occuper à construire de bonnes aiguilles verticales. Celles que j'ai faites, quoique bien éloignées de la perfection, n'ont pas laissé de me donner quelque plaisir; & j'ai admiré, sans la bien connoître, la cause qui leur fait prendre une situation tantôt inclinée & tantôt perpendiculaire à l'horizon, suivant qu'on les tourne vers différentes Régions.

Au-reste il faut avant que de finir sur la matière de l'aiman, vous dire que ce fut par une petite erreur, que je vous mandai dans ma dernière, que votre pierre d'aiman portoit ici 4 livres. C'est que je pesai le petit fardeau, dont je la chargeai d'abord, avec d'anciens poids de *Memmel*, qu'un Marchand de mes amis

m'a-

Avril, Mai & Juin. 1756. 407

m'avoient envoyés, quoique je lui eusse fait expressément demander des poids de Berlin. Depuis cela j'ai examiné la chose de plus près, & j'ai trouvé que votre pierre portoit précisément 3^{as}. 12. lots, poids de Berlin. Vous pouvez compter là-dessus.

Voilà, mon cher Ami, ce que j'avois à vous mander de mes observations. S'il y en a quelqu'une qui vous paroisse en valoir la peine, vous pouvez la communiquer à vos Messieurs, en les remerciant encore de ma part, de ce qu'ils ont bien voulu me prêter leur pierre d'aiman, laquelle ne se gâtera pas entre mes mains, parce qu'elle est toujours en action, étant actuellement chargée d'un poids qui exerce toutes ses forces. Je vous avoué que je déplore souvent mon malheur, d'avoir eu tout le loisir qu'il falloit pour faire & pour contempler ensuite des aiguilles aimantées. Si je scavois comment employer mon tems d'une manière plus intéressante & plus utile à mon Prochain, & au Public, je le ferois avec empressement ; & je puis vous assurer que j'aurois une extrême obligation à qui pourroit m'indiquer un moyen de m'occuper qui fut de quelque utilité, sans être hors de ma petite portée. Voudriez-vous bien y songer. Adieu, mon cher Ami, il est tems de finir cette prodigieuse Lettre. Aimez-

Cc 4

moi

moi toujours , & soyez persuadé que je serai avec une constante tendresse

MONSIEUR ET CHER AMI,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur

D. H. d. J.

P. S. Puisqu'il me reste encore un peu de papier , il faut que je vous communique ma pensée sur ce qu'il y auroit à l'avenir à observer dans chaque lieu , à l'égard des aiguilles aimantées. Je crois donc qu'il faudroit prendre garde , 1. si l'aiguille verticale change l'inclinaison qu'elle prend en regardant le Nord , comme l'aiguille horizontale change sa déclinaison. 2. Si ces changemens se font tous deux en même tems. 3. Quels sont les périodes de ces changemens. 4. Si l'aiguille verticale garde toujours la même proportion dans les inclinaisons qu'elle prend suivant les différens points de l'horizon qu'on lui fait regarder : par exemple , étant posé que l'aiguille verticale présentée directement au Nord sur un certain horizon s'incline de 72 degrés , & qu'elle s'incline de 83 degrés en regardant le point de l'Est , il faudroit remarquer si les onze points de différence qu'il y a entre l'inclinaison propre au Nord , & celle qui est propre à l'Est , se trou-

trouvent toujours sur le même horizon, ou bien si cette différence varie, ou comment elle varie.

ARTICLE X.

DISSEMINATION sur la Chronologie
de Mr. NEUWTON, par Mr. DES VIGNO-
LES.

LA Nouvelle Géométrie des Infinités petits a été si bien reçue des Savans (a), qu'on n'a peut-être jamais vu de nouveauté , en matière de Littérature , faire des progrès si rapides & si étendus. Elle s'est introduite dans la Physique , dans l'Astronomie , dans les diverses parties des Méchaniques , & jusques dans les Jeux de hazard. En un mot , (b) la Géométrie s'étend à tout , comme dit un habile Géomètre , & il y a des parties de l'érudition dont on est absolument exclu sans la Géométrie , comme la Chronologie , qui ne peut être profondément connue sans l'Astronomie. Un savant Abbé Italien , (c) qui avoit étudié la Géométrie sous Mr. Herman , ci-devant

(a) Journ. des Scav. 1684. N. 25. 1730. Octob.
p. 186. 1731. Avril p. 511. Act. Erud. Lipsi 1690. p. 219.
358. Hist. Crit. de la Rép. des Lettr. T. XI. p. 112.

(b) *Terrasson*, Crit. de l'Iliade, Préf. p. 68.

(c) Biblioth. Franç. T VII; p. 192. 193.

devant Professeur de Mathématique dans l'Université de Padouë, depuis à Francfort sur l'Oder, & à présent à Pétersbourg, n'en estime pas plus l'objet que le quadrille ou la chasse. Tout cela, dit-il, revient au même, quand on l'examine sans passion; & d'ailleurs il est persuadé que, si on excepte quinze ou vingt Problèmes utiles aux Arts & aux usages de la Société, tout le reste sera peut-être méprisé un jour. Mais, parmi ceux qui la cultivent, elle est communément appellée la sublime, ou la profonde Géométrie.

Mr. Leibniz fut le premier qui en (a) donna quelques Essais en Allemagne, l'an 1684. Deux ans après (b) parurent, en Angleterre, les Principes Physiques de Mr. Newton, tout remplis de Calculs Géométriques, semblables à ceux de Mr. Leibniz, quoique leurs expressions fussent différentes. Ils eurent tous deux grand soin de cacher le mystère de leur méthode, que peu de personnes pénétrèrent, jusqu'à (c) l'An 1696 qu'elle fut publiée, en France, par Mr. le Marquis de l'Hôpital, dans son Analyse des Infiniment petits. Dès-lors cette nouvelle méthode s'étant répandue dans l'Europe Savante, sous le titre de Calcul Différentiel, l'Allemagne & la France en firent honneur à Mr. Leibniz,

(a) Act. Erud. 1684. p. 232. &c. (b) A. 1686.

(c) Hist. de l'Acad. des Sciences. A. 1704. p. 163.

niz (a), qui se l'étoit approprié. Quelques années après, les *Anglois* ayant prétendu que Mr. *Newton* en étoit le premier & même l'unique Inventeur, la Société Royale de Londres publia un Livre, sous le titre de *Commercium Epistolicum*, tout favorable à Mr. *Newton* (b). Cependant les *Mathématiciens Allemands* écrivirent contre lui; & suivant l'Abbé *Conti* les *Mathématiciens de France* ne se déclarèrent pas en sa faveur, ou du moins demeurèrent neutres. (c) Oncrut communément, dit Mr. de Fontenelle, que Mr. *Leibniz* & Mr. *Newton* avoient trouvé chacun de leur côté ce nouveau *Calcul*, par la conformité de leurs grandes lumières.

Il ne m'appartient pas d'entrer dans cette dispute, où d'ailleurs je serois suspect, Mr. *Leibniz* ayant été Président, jusqu'à sa mort, d'une Académie dont j'ai l'honneur d'être Membre depuis le jour qu'elle fut fondée (d). Il a paru sous les différentes formes, d'*Historien*, d'*Antiquaire*, d'*Etymologiste*, de *Physicien*, de *Mathématicien*, d'*Orateur*, de *Jurisconsulte*, de *Theologien*, comme dit le même Mr. de Fontenelle; outre divers Emplois honorables qu'il a eus à *Mayence*, à *Brunswick*, à *Berlin*, auprès du *Czar*, & de l'Empereur. D'autre part (e) Mr. *Newton* étoit aussi éclairé

(a) Act. Erud. 1684. p. 233. 467. & 586. A. 1686. p. 293. §. A. 1689. p. 46. A. 1690. p. 358. 360. A. 1691. p. 277. 438. 9.

(b) Bibl. Franç. T. VII. p. 188.

(c) Hist. de l'Acad. A. 1716. p. 134.

(d) p. 151. (e) Bibl. Franç. T. VII. p. 184.

clairé dans l'*Histoire* & dans la *Critique*, que profond dans les *Mathématiques* & dans la *Philosophie*. Il publia durant sa vie deux Ouvrages admirables & originaux, ses *Principes de Physique*, & son *Optique*: & (a) on a trouvé de lui après sa mort quantité d'Écrits sur l'*Antiquité*, sur l'*Histoire*, & sur la *Theologie*. De ce nombre étoit sa *Chronologie*, dont nous avons à parler, & d'où il paroît, de-même que de ses *Principes de Physique*, qu'il étoit grand Astronome. Enfin, (b) il a été *Président de la Société Royale de Londres sans interruption jusqu'à sa mort*, pendant 23 ans: exemple unique, dit Mr. de Fontenelle, & dont on n'a pas cru devoir craindre les conséquences. Sept ans (c) avant qu'il le fût, Mr. Flamsteed voulut avoir ses avis, & (d) lui communiqua ses Observations & ses Tables Astronomiques, qui furent magnifiquement imprimées un peu avant la mort de Mr. Newton.

Un Savant de son caractère veut tirer du (e) fruit de ses heures de loisir. Quand il étoit fatigué de ses autres études, il se divertissoit, ou s'amusoit à lire les anciens Historiens, & à y faire les remarques. Dans ces intervalles (f) il avoit composé un Ouvrage de Chronologie ancienne, qu'il ne son-

geoit

- (a) T. XI. p. 141. (b) p. 137. (c) A. 1696.
- (d) Hist. Coel. Brit. Lond. 1725. fol. T. III. p. 107. f.
- (e) Chronol. Ep. Dedic. p. 6.
- (f) Eloge Bibl. Franç. T. XL. p. 138.

geoit point à publier ; mais la Princesse DE G A L L E S , aujourd'hui Reine d'Angleterre , à qui il en confia les vues principales , les trouva si neuves & si ingénieuses , qu'elle voulut avoir un précis de tout l'Ouvrage , qui ne sortiroit jamais de ses mains , & qu'elle posséderoit seule . Il s'en échappa cependant une Copie , qui fut apportée en France , où elle fut vue , traduite , & enfin imprimée . (a) Son système fut attaqué par deux Scavans François . On leur reprocha en Angleterre de n'avoir pas attendu l'Ouvrage entier , & de s'être pressés de critiquer . L'un d'eux avoit pourtant (b) averti que l'on ne doit point se déclarer contre ce nouveau Système Cbronologique , parce qu'il faut examiner toutes les raisons d'un Auteur , avant que de pouvoir prendre un parti sur ce qu'il ne fait qu'avancer , sans expliquer ses raisons . Aussi arriva-t-il que (c) Mr. Newton se plaignit qu'on ne l'avoit pas entendu sur les deux principaux fondemens de son Système , non plus que sur quelques autres points : & c'est apparemment , pour ne pas s'exposer à de semblables reproches , que (d) le Public peu nombreux qui est en état de juger , ne l'avoit pas encore fait à la mort de Mr. Newton , arrivée le 20 Mars vieux style 1727 .

L'An-

(a) p. 139. (b) Journ. des Scav. 1726. Juillet Edit. d'Amit. T. 79. p. 389. 390. (c) Phil. Transl. 1725. Juil. Aug. T. 34. p. 317. f. &c. Bibl. Franç. T. VII. p. 177. &c. Journ. des Scav. 1727. Févr. T. 81. p. 189. &c.

(d) Elogie , p. 140.

L'Année suivante, Mr. *Conduit* fit part au Public de la Chronologie entière de Mr. *Newton*, (a) dont il avoit épousé une Nièce, & à qui il avoit succédé dans la Charge de Maître de la Monnoye ; ainsi l'on peut en juger à présent avec connoissance de cause ; & c'est pour ne pas le faire trop légèrement, que j'ai lu cet Ouvrage avec autant d'application que ma vuë & mes occupations ordinaires me l'ont pu permettre.

§. I. Disposition de l'Ouvrage.

Il porte pour titre, (b) *La Chronologie des anciens Royaumes corrigée, & précédée d'une Chronique abrégée, depuis les premiers Mémoires des Affaires de l'Europe jusqu'à la Conquête de la Perse par ALEXANDRE le Grand.* L'Epitre Dédicatoire est adressée à la Reine d'Angleterre, pour qui l'Ouvrage avoit été composé.

A la tête de l'Ouvrage de Mr. *Newton* on voit une (c) *Introduction* de huit pages, dont la moitié a été insérée, mot à mot, dans l'Ouvrage même. L'*Introduction* est suivie de la (d) *Chronique abrégée*, dont parle le titre. Elle est de 34 pages, & renferme un Intervalle d'environ huit Siècles, depuis l'Année 1125 jusqu'à l'Année 331 avant

(a) Eloge, p. 141. (b) *The Chronology &c.*
Lond. 1728. 4.
(c) p. 1-8. (d) p. 9-42.

Avril, Mai & Juin. 1756. 415

vant JESUS-CHRIST. Mais si l'on a égard aux Années qui servent de dates, elle n'a que 172 articles détachés, & sans liaison chronologique, quoiqu'elle n'eût pas été malaisée en quelques endroits, comme dans les Régnes de DAVID & de SALOMON. Une seule fois, ayant mis (a) le commencement du Régne de SABACON en Egypte à l'Année 751. il dit, deux pages après, que (b) l'An 701, SABACON, après un règne de 50 ans abdiqua le Royaume d'Egypte. Je n'y ai trouvé, non plus, que deux années caractérisées. L'une est (c) l'An 939, où il tâche de prouver Astronomiquement, que (d) la Fable de la Toison d'or, & de sa conquête par les Argonautes, se passa deux ans après. L'autre est (e) l'An 585, au 28. Mai, auquel il y eut une Eclipse totale de Soleil: ce qui est certain. Ce ne sont, dans tout le reste que de simples Positions, destituées de preuves, qu'on peut présumer devoir se trouver dans la suite.

Le Corps de l'Ouvrage est partagé en six Chapitres. Le I. regarde les Grecs. Le II. les Egyptiens. Le III. les Assyriens. Le IV. les Babyloniens & les Médes. Le V. est une Description du Temple de SALOMON. Le VI. traite des Perses. De ces six Chapitres, le pénaulème est, pour ainsi

(a) p. 34. t. (b) p. 36. (c) p. 25. (d) p. 240.
(e) p. 39.

ainsi dite, une Pièce hors d'œuvre, & ne regarde point la Chronologie. Ceux qui traittent des Rois de Babylone, des Médes & des Perses, n'ont que peu de chose de particulier, ou qui n'ait été déjà dit par d'autres. Mais c'est, en tout sens, une *Nouvelle Chronologie*, que celle des trois premiers Chapitres. Malgré les titres qui les distinguent, les matières y sont très-souvent confonduës, & les mêmes choses souvent répétées. Il paroît cependant, par la quantité de Faits répandus çà & là dans divers Auteurs, & qu'on tâche ici de réunir, que c'est un Ouvrage de plusieurs années, quoique l'Editeur le donne comme un *amusement* de Mr. Newton, & le fruit de ses heures de loisir.

§. 2. Traduction Françoise.

La même Année (^a) que cette Chronologie fut imprimée à Londres, il en parut à Paris une Traduction Françoise, précédée d'une Préface longue, instructive & suivie de quelques Remarques de Mr. Halley, Astronome Royal à Londres, en faveur de Mr. Newton, son intime Ami. Cette Traduction paroît avoir été imprimée & corrigée avec soin: car, dans l'Exemplaire que j'en ai reçu, j'ai trouvé treize Cartons, comme parlent les Imprimeurs.

II

(^a) 1728,

Il s'en faut pourtant de beaucoup, que l'on n'en ait corrigé toutes les fautes. En voici quelques-unes, que j'ai apperçues sans les chercher.

1. On donne à (a) *Hésiode* le titre d'*Historien*, qui n'est pas (b) dans l'Original.

2. On attribue à (c) *SESAC, des Tables Chronologiques des Païs qu'il avoit conquis*, au-lieu des (d) *Tables Géographiques*, comme on l'a bien exprimé (e) ailleurs.

3. Au-lieu de la (f) première année de la LIII. *Olympiade*, comme Mr. *Newton* l'a écrit, la Traduction marque (g) la septième année : expression d'ailleurs incongrue, puisque les *Olympiades* n'ont que quatre ans (b). Ces fautes, & quelques semblables, sont aisées à corriger: mais en voici une des plus surprenantes.

4. Mr. *Newton* avoit dit: (i) *SESAC and SESOSTRIS were therefore Kings of all Egypt, at one ad the same time: and tbey agree not only in the time, but also in their actions and conquest.* C'est - à - dire. *SESAC & SESOSTRIS furent Rois de toute l'Egypte dans un seul & même tems Ils conviennent aussi, non seulement dans le tems, mais encore dans leurs actions & dans leurs conquêtes.* Voici, mot à mot, comme on le fait parler en François. (k) *Mais on veut que SESAC & SESOSTRIS*

(a) Vers. p. 14. (b) Newt. p. 13. f. (c) V. p. 22.
f. (d) N. p. 21. (e) V. p. 234. (f) N. p. 121.
(g) V. p. 127. (h) Voyez sous p. 110. com.
(i) N. p. 68. (l) V. p. 71.

TRIS ayent régné en même tems sur toute l'Egypte ; non seulement on ne s'cauroit concilier les dates , mais encore il est impossible d'arranger les actions & les conquêtes de ces Princes. Ce n'est pas traduire : c'est plus qu'altérer : c'est corrompre le sens de l'Auteur: c'est lui faire dire précisément le contraire de ce qu'il pense , & le faire tomber en contradiction avec soi-même. Le Traducteur ne laisse pas d'être ordinairement assez fidèle ; & par son moyen la Chronologie de Mr. Newton sera plus connue dans les autres Païs de l'Europe , où les Livres écrits en Anglais ne parviennent que rarement. En attendant que les Connoisseurs l'examinent , ou en tout , ou en partie , comme j'apprends qu'on l'a déjà fait (a) en Angleterre , je v'ai mettre sur le papier quelques remarques générales , que j'ai faites en la lisant.

S. 3. Remarques Générales.

Quand il arriveroit , dit Mr. de Fontenelle (b) , que les plus fortes raisons fussent d'un côté , & de l'autre le nom de Mr. Newton , peut-être le Public seroit-il quelque tems en suspens , & peut-être seroit-il excusable. Le premier rang , que tant de Scavans ont donné à Mr. Newton parmi les Géomètres de l'Europe , doit rendre timides tous ceux qui entreprendront de l'attaquer : & les préjugés de l'Autorité sont si forts , que peu de personnes sont capables de s'en défaire. Mais

l'ex-

(a) Bedford Animadversions. &c. (b) Elogie p. 140.

l'expérience nous apprend, que les plus grands Mathématiciens ne le sont pas toujours, & sur toute sorte de matières. (a) *Huc usque, dit Mr. Wolff, Mathematici ferè soli, in Geometrid imprimis, ejus leges sanctè custodiverunt. Quamquam enim non defuerint, qui eandem aliis disciplinis applicare studuerunt; conatus tamen ipsorum eventus minimè respondit.* Etenim nunc nationes non satis evolverunt, nunc sine probatōne assumpserunt, quæ maximè probari debant, nunc per saltum ratiocinati sunt, inferentes nimirum, quæ nullo argimento inferri possent. Dans sa Logique, écrite en Allemand, il ajoute (b): *Descartes, tout grand Mathématicien qu'il étoit, n'a jamais fait si bien voir la force de sa Preuve de l'Existence de Dieu, que lorsqu'il a voulu la donner dans un ordre Géométrique.* (c) Spinoza & (d) Raphson ont aussi très-mal proposé leurs Démonstrations, quoiqu'ils eussent du jugement, & qu'ils entendissent les Mathématiques.

J'ai connu personnellement deux bons Géomètres, qui sont devenus fanatiques en matière de Religion : &, pour ne parler que de la Chronologie dont il s'agit à-présent, Mr. Newton fonde principalement la sienne sur l'Astronomie, à qui la Connoissance des Temps

(a) *Wolffus Etat. Math. T. I. p. 15. b. 8 32. Edit. 1713.* (b) *Logique Préf. p. 4. Edit. 1722.* (c) *Spinoza in Logik.* (d) *Raphson Dem. de Dom.*

appartient de droit ; & d'où les Chronologistes empruntent leurs plus fortes preuves. Cependant Mr. Flamsteed, célèbre Astronome, & bon Ami de Mr. Newton, a supposé (a) que les Années des Juifs, des Mahométans, & des Orientaux modernes, se régissent sur le Soleil, quoique leurs mois soient Lunaires : ne sachant pas que les Années des Mahométans, étant purement Lunaires, ne sont pas réglées sur le Soleil, comme le sont celles des Juifs. Non seulement il ne l'a pas su; mais Mr. Bernard, Professeur en Astronomie à Oxford (b), lui ayant communiqué quelques Observations Astronomiques des Arabes, datées des Années de l'Hégire, auxquelles il avoit joint les Années de l'Ere Chrétienne qui leur répondoient ; Mr. Flamsteed en a supprimé ces dernières (c), & en a substitué d'autres, qui sont toutes fausses, & plus fausses à mesure qu'il avance. La première étoit de l'an 210 de l'Hégire, & de l'an 82. de J. C., (d) ce qui étoit exact; au lieu que Mr. Flamsteed la rapporte à l'an 832 de J. C. c'est-à-dire sept ans trop tard. La dernière est de l'an 841, de l'Hégire, & convient selon Mr. Flamsteed à l'an 1463 de J. C. Au lieu que Mr. Bernard la rapporte à l'an 1437 de J. C. comme (e) Calvifus l'avoit déjà fait. La méprise est ici de

26.

(a) Hist. Cœl. Brit. T. III. (b) Transl. Phil. 1684. Tom. V. p. 722. &c. (c) Flamst. p. 26-29. sic. p. 33. 34. (d) Calvis. p. 654. b. (e) Calvis. p. 880. a.

26. ans. Erreur Chronologique (*a*) surprenante dans un Astronome renommé, mais qui ne laisse pas d'être très-réelle.

Il n'est pas moins vrai, comme je ne crains pas de le dire, que l'Esprit Géométrique ne paroît point dans la nouvelle Chronologie de Mr. Newton. Les Principes sur quoi il la fonde, ne sont ni démontrés, ni incontestables, ni avoués. Les matières n'y ont point de suite naturelle. Nulle méthode que j'aye apperçue. Ce n'est qu'un système confus, chargé d'une infinité de conjectures, entassées sans ordre, & répétées jusqu'à l'ennui. Point de citation, ou de preuve, pour les Faits les moins connus, & les plus importans à son Système. Cent conséquences tirées de loin (*b*) (*per saltum*), ou qui ne suivent aucunement des faits qui précédent. Une fréquente confusion, & des Tems, & des Personnes, qu'on avoit, travaillé à bien distinguer (*c*) depuis que la Chronologie est devenue exacte. En un mot, c'est un nouvel Edifice, construit de pierres (*d*) mal assorties, & mal liées; sans un plan déterminé: & sur un Edifice ancien & solide, qu'on croit détruire en soufflant, comme si ce n'étoit qu'un Château de cartes.

(*e*) *Diruit, adificat, mutat quadrata rotun-*

(*a*) Voyez la Biblioth. Germ. T. XX. p. 212. (*b*) Wolf. Chronol. p. 56. & 137. (*c*) Ovid. Metam. I. Init. V. 9. (*d*) Horat. Epist. I. V. 100.

tandis. Voyons quelques échantillons de cette manœuvre.

§. 4. *Droit.*

I. Le but de la Chronologie est de disposer, dans leur ordre naturel, les Faits ou les Événemens historiques, & de les rapporter à leur véritable Temps, aussi précisément qu'il est nécessaire, ou qu'on le peut. Mais (*a*) les Faits historiques ne se prouvent que par des Témoignages, comme l'a fort bien dit un des adversaires de Mr. Newton : & c'est à la Critique, ou au Bon-sens, à examiner jusqu'à quel point les Témoignages sont valeables. Lors même que la Chronologie emprunte ses preuves de l'Astronomie, ou d'ailleurs, elle ne s'en sert que comme de Faits rapportés par des Auteurs dont le témoignage paroît suffisant. Ainsi la Chronologie est toute fondée sur des Témoignages.

Les premiers Témoins qui lui ont fourni des matériaux, s'étoient contentés, durant plusieurs siècles, de marquer, par Générations, la suite & les intervalles des principaux événemens dont ils avoient connoissance. Cette méthode, digue de l'enfance de l'Histoire, étoit trop vague, & trop incertaine, à-cause de l'inégale durée des Générations dans les diverses Familles, ou dans la même. Moi-

(a) Souciet, p. 109.

se est le premier & peut-être le seul qui l'ait utilement employée, ayant marqué avec soin, sur chacun des Patriarches ses prédécesseurs, l'année où commença la Génération suivante. A son exemple, mais long-tems après, on trouva à propos de rapporter les événemens historiques aux tems des Rois dont les successions étoient plus connues, & les Catalogues plus faciles à recouvrer. Ces Catalogues furent le fonds, & en même tems la règle des Chronologistes, pour la fixation des tems. (a) Celui des *Rois de Babylone*, dont Mr. Newton a fait usage après Ptolémée, est regardé comme un trésor, de la découverte duquel les Chronologistes du dernier siècle se font félicités avec raison. (b) Le *Marbre d'Onfort*, souvent cité par Mr. Newton, rapporte toujours les événemens aux années des Rois d'*Athènes*, ou de ses Archontes. Et les Parlemens d'*Angleterre* datent ordinai-
rement leurs Actes des années de leurs Rois : exemple vivant, qui ne peut avoir été ignoré par (c) un de ses plus illustres membres, tel qu'a été Mr. Newton, non plus que par les autres *Anglois*.

II. Mr. Newton juge fort différemment des anciens Catalogues des Rois qui nous restent. 1. Il fait main basse sur celui des Rois

(a) *Chronol.* p. 317. &c. (b) p. 2, 49. 68. 118.
326. 337. &c. (c) *Eloge*, p. 135.

Rois d'*Affyrie*, qui ont précédé PHUL; sur ceux d'*Egypte*, dressés par *Manéthon*, ou par *Eratosthène*; sur (a) ceux de *Sicyone* & d'*Argos*, parmi les *Grecs*. 2. S'il fait quelque grâce aux autres, ou il en retranche quelques-uns, ou il abrège la durée de leurs Règnes.

Par le second moyen, il prétend montrer (b) qu'on a donné aux *Antiquités de la Grèce* trois ou quatre cens ans de plus qu'il ne faloit. Par le premier il abrège de plus de mille, celle des *Affyriens* & des *Egyptiens*; & par tous les deux il s'est promis de corriger la *Chronologie des Anciens Royaumes*, en la racourcissant de plusieurs siècles; au-lieu qu'en l'allongeant de plusieurs siècles, le P. *Pezron* s'étoit flatté de rétablir l'*Antiquité des Temps*. Leurs prétentions sont directement opposées, & peut-être sont ils aussi bien fondés l'un que l'autre. Les raisons du P. *Pezron* ont été examinées dans ma *Cronologie de l' Histoire Sainte*, il s'agit à présent de Mr. *Newton*.

(c) Les Rois, dit-il, ne règnent ordinairement que 18 ou 20 ans, l'un portant l'autre. Mais (d) les *Egyptiens* estimoient les Règnes des Rois équivalens aux Générations des hommes, & trois Générations à cent ans. Les *Grecs* & les *Latins* firent la même chose; & suivant cette idée, ils firent régner leurs Rois, l'un portant l'autre, 33 ans, ou plus. (e) Cet

(a) p. 184. (b) Introd. p. 3. (c) p. 8. (d) p. 55.
(e) p. 54.

ainsi, ajoute-t-il, que les Chronologistes Grecs, en suivant Timée & Eratosthène, font ré-
gner les Rois de leurs différentes Villes, qui
vécurent avant l'Empire des Perses, environ
35 ou 40 ans, l'un portant l'autre : espace de
temps si fort au-dessus du cours de la Nature,
qu'il ne mérite aucune créance. C'est pour-
quoi il veut (*a*) que, suivant le cours de la
Nature, on réduise les Régnes des Rois, l'un
portant l'autre, à 18 ou 20 ans, ou environ.

(*b*) III. Dans ce raisonnement, sur quoi
roulent les 160 pages du I. Chapitre de
Mr. Newton, je remarque d'abord la con-
tinuation de ses Principes, qui à-la-vérité
ont été goûtés par quelques Sçavans, par-
ticulièrement en Angleterre ; mais qui me
paroissent, au moins, des préjugés de leur
fauffeté. C'est qu'il prend pour la Cause,
ce qui étoit regardé comme l'Effet par les
Philosophes modernes, qu'il ne réfute pas
néanmoins.

I. L'Attraction supposée par Aristote, &
par le Vulgaire, étoit (*c*) une idée proscris-
te par les Cartésiens, & dont tous les au-
tres Philosophes avoient ratifié la condamna-
tion, ne regardant l'Attraction, que com-
me un terme obscur, pour exprimer l'Effet
d'une Impulsion, que les sens n'apperce-
voient pas. Mais Mr. Newton conçoit (*d*)
que l'Attraction est le Principe agissant de tou-

te

{*a*} p. 56. f. 57. (*b*) p. 45 - 204. (*c*) Eloge, p. 124.
(*d*) p. 133.

te la Nature , & la Cause de tous les mouvements. Il déclare bien , à-la-vérité , qu'il ne donne cette Attraction que pour une Cause qu'il ne connaît point ; & (a) qu'il emploie indifféremment les mots d'Attraction ou d'Impulsion , sans prétendre les regarder comme une Cause ou une Raison Physique. Mais , pour l'ordinaire , il attribuë tout à l'Attraction . (b) Si un Cheval tire une pierre , le Cheval est attiré par la même pierre . C'est la loi des Attractions , suivant laquelle (c) les corps sont attirés au centre . (d) L'Attraction est l'effort que font les corps pour se rapprocher . (e) La Physique examine les forces qui conviennent aux Corps attirans ; parce que (f) les Corps s'attirent mutuellement , &c.

2. On avoit jugé que les Couleurs étoient l'Effet des diverses modifications que la Lumière reçoit , en se rompant , lorsqu'elle passe , par exemple , de l'air au travers de certains verres , ou de quelques gouttes d'eau. Mais Mr. Newton , dans son Optique , prétend que les Rayons de Lumière sont naturellement colorés , & que la diversité de leurs couleurs est la Cause de leurs diverses réfractions.

3. De - même il prétend , dans cette Chronologie , que la Maxime , déjà établie , fut la Cause qui obligea les anciens Chronologistes à dresser sur ce pied - là les Cata-

(a) Princ. Phys. p. m. 5. (b) p. 13. (c) p. 147.
(d) p. 172. (e) p. 173. (f) p. 484.

Catalogues des Rois de divers Païs ; au-
lieu qu'il est tout-à-fait vraisemblable que
cette maxime est l'Effet des réflexions qu'ils
ont faites sur ces Catalogues, ou sur la
durée des Générations, dans quelques Fa-
milles célèbres.

IV. Supposons, pour quelques momens,
que les Egyptiens, les Grecs, & les La-
tins, composoient trois Générations pour cent
ans, comment prouve-t-on qu'ils firent,
suivant cette idée, les Catalogues de leurs Rois ?
Dans l'Ouvrage d'un Géomètre fondé sur
tant de Calculs, & de Proportions, où
est la Démonstration Géométrique que
l'on est en droit de demander ? Si c'en
est trop, où est au moins la preuve His-
torique ? Où sont les Témoins qui en dé-
posent ? Quelque ancien Auteur l'a-t-il
dit, ou affirmativement, ou par conje-
cture ? Quelqu'un l'a-t-il soupçonné ? En-
véracité, c'est trop abuser d'une réputation,
d'ailleurs bien acquise, que d'établir pour
Principe un Fait historique, qui doit être
arrivé il y a deux ou trois mille ans,
sans preuve, sans témoignage, sans in-
dice, sans aucune vraisemblance.

D'ailleurs, c'est accuser de falsification
des Historiens d'un mérite distingué, un
Timée, un Eratosthène, un Apollodore, un
Cicéron, un César, un Monéthon, & divers
autres. C'est leur donner pour compliq-
ques des Nations entières, les Assyriens, les
Egyptiens, les Grecs, les Latins : ou les
ac-

accuser de stupidité, pour avoir reçu, comme véritables, des Catalogues de leurs propres Rois, forgés par quelques Chronologistes faussaires & sans aveu. L'équité, la justice, la droite-raison, peuvent-elles écouter une accusation si injurieuse, & si générale, surtout sans la moindre preuve?

Enfin, par le récit même de Mr. Newton, il n'est pas vrai que ces Compositeurs de Catalogues ayant égale les Règnes des Rois aux Générations, ou qu'ils aient fait régner leurs Rois 33 ans, l'un portant l'autre; puisqu'il ajoute, comme on vient de lire, qu'ils firent régner ceux qui précédèrent l'Empire des Perses de 35 ou 40 ans. Dans le même endroit il rapporte que (a) les Rois de Rome régnerent 35 ans, ceux de Sicyone 44; & si l'on n'a égard qu'aux treize premiers, ils ont régné 46 ans & demi chacun; ceux d'Argos, plus de 45. Parmi ceux du Péloponnèse, les uns 38 ans, les autres 42, & d'autres plus de 40 chacun. Est-ce égaler les Règnes aux Générations, qui ne doivent valoir que 33 ans & un tiers, l'une portant l'autre?

V. On prouve, tout aussi peu, que la manière de compter trois Générations pour un Siècle, soit un Principe sur lequel ont raisonné les Egyptiens, les Grecs, & les Latins, surtout les Egyptiens, qu'on en fait les

(a) p. 51. al. 53. &c.

les premiers auteurs. Mais il y a preuve que c'est une *conséquence* tirée par Hérodote, de ce qu'il sçavoit, ou qu'il écrivoit: & qu'en cela il n'a peut-être été suivi par aucun des (a) anciens Auteurs, qui ont compté fort différemment la durée des Générations.

1. Cet Historien parle amplement des quatre premiers Rois des *Perfes*, CYRUS, CAMBYSE, DARIUS *Fils d'Hydaspe*, XERXE's, & il écrivoit sous le cinquième, qui fut ARTAXERXE's *Longue main*. Ces cinq Rois régnèrent, en tout, 134 ans, ce qui revient à 27 ans, l'un portant l'autre.

2. Il parle aussi de cinq Rois d'*Egypte*, PSAMMETICHUS, NECHAO, PSAMMIS, APRIE's, AMASIS, qui régnèrent tous ensemble 145 ans, à raison de 29 ans pour chacun.

3. Les cinq Rois de *Lydie*, qu'il nomme, GYGE's, ARDYS, SADYATTE, ALYATTE, CRESUS, régnèrent, de père en fils, l'espace de 170 ans. C'est 34 ans, l'un portant l'autre.

4. Les quatre Rois des *Mèdes*, DEJOCE, PHRAORTE, CYAXARE; ASTYAGE, qui sont les seuls qu'Hérodote ait connus, régnèrent, de père en fils, 150 ans, suivant son compte: ce qui revient à 37 ans & demi, l'un portant l'autre.

Prenant un milieu entre ces nombres, com-

(a) V. Censorin. c. 17. init. & not. Lindenb.

comme on fait tous les jours, dans les Observations Astronomiques, & dans les Calculs, où trouvera 33 ans, ou environ. Ainsi (a) Hérodote *compta* trois Générations pour un Siècle, en prenant un nombre rond, & ayant égard aux tems dont il parle, ou qui lui étoient les mieux connus.

C'est un raisonnement, tout semblable que Mr. Newton a fait, peut-être sans y avoir pris garde. (b) Les 30 Rois d'Angleterre, dit-il, ont régné 21 ans $\frac{1}{2}$ chacun. Les 24 premiers Rois de France, 19 chacun. Les 24 suivans, 21 ans chacun. Et les Règnes de ces 63 Rois, pris ensemble, 19 ans $\frac{1}{2}$ chacun. Ces Rois étant le plus près du tems de Mr. Newton, de son País, ou de son voisinage, l'ont obligé à conclure son *Introduction* par cette Maxime, que (c) les Rois ne règnent ordinairement que 18 ou 20 ans chacun, l'un portant l'autre.

Il est vrai que, dans la suite, Mr. Newton donne environ 26 ans à chaque Génération. (d) Si on compte, dit-il, par les années, les Générations sont plus courtes (que 33 ou 34 ans), de manière qu'on en peut compter trois pour environ 75 ou 80 ans. Mais qu'en peut-on inférer, que ce dont personne ne doute? C'est qu'on ne peut assigner un nombre d'années fixe à la durée

(a) Herod. H. 142.
(c) p. 7. f. al. 2.

(b) Newton p. 53. al. 55.
(d) p. 53. f. 54. al. 56.

Avril, Mai & Juin. 1756. 431

ité des Générations. (a) Les uns, dit Hesychius, les font de 20 ans, d'autres de 25, & d'autres de 30. Quelques-uns les bornent à 27, à peu près comme Mr. Newton fait ici.

VI. Ce que je trouve de plus surprenant sur ce sujet, c'est que Mr. Newton, sans faire d'exception ni de réserve, prend pour un Principe général, & pour (b) le Cours ordinaire de la Nature un Fait, non seulement fort douteux, mais assurément très-faux la moitié du temps. Lui qui a feuilleté tant de Livres Grecs & Latins, qui a soumis aux Calculs Géométriques les lieux du Monde les plus éloignés de notre vuë, n'a-t-il jamais lu les dix ou douze premiers Livres du Vieux Testament? Ou ne met-il pas dans le cours ordinaire de la Nature plus de 3000 ans, qui ont précédé la mort de SALOMON, où il rapporte la plupart de ses Calculs Chronologiques?

1. Les 1656 premières années du Monde, jusqu'au Déluge, ont été remplies par dix Générations seulement. Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malakel, Jared, Hénoch, Methuséla, Lamech, Noé. Ces Générations ont donc été de 165 ans ; , l'une portant l'autre.

2. Depuis ARPHAXAD, qui (c) nâquit deux

(a) Lindenb. ad Centur. c. 17. (b) Newton. p. 33.
12. 34. al. 35. 34. 37. (c) Ufford, A. M. 1658.

deux ans après le Déluge , jusqu'à (e) l'entrée d'*Abraham* dans la *Palestine* , il y a eu neuf Générations , *Arphaxad*, *Sala*, *Héber*, *Pbaleg*, *Rébu*, *Saruch*, *Nachor*, *Tsaré*, *Abraham*: & , suivant *Usserius* , l'intervalle a été de 424. ans , ce qui revient à 47 ans par Génération , l'une portant l'autre.

3. Depuis (b) l'entrée d'*Abraham* dans la *Palestine* , jusqu'à la (c) sortie des *Israélites* hors d'*Egypte* , il y eut sept Générations, *Abraham*, *Isaac*, *Jacob*, *Lévi*, *Kébat*, *Ammram*, *Moïse*; & l'on compte ordinairement 430 ans pour cet intervalle , c'est à raison de 61 ans $\frac{1}{2}$ pour chaque Génération.

4. Depuis la sortie d'*Egypte* jusqu'à la Fondation du Temple de *Salomon* , (d) L'Ecriture Sainte compte 48 ans , & il n'y a eu (e) que neuf Générations , ou tout au plus dix dans cet intervalle , *Esrom*, *Aram*, *Aminadab*, *Naaſſon*, *Salmon*, *Booz*, *Obed*, *Jeſſé*, *DAVID*, qui fut le père de *Salomon*. C'est pour le moins 48 ans , & peut-être 53 pour chaque Génération.

5. A ces preuves , toutes tirées de l'Histoire du *Vieux Testament* , ajoutons un exemple pris dans Mr. *Newton* même.

Il

(a) 2082. (b) 2082. (c) 2513. (d) I, Rois, VI, L.

(e) Luc III. 31 - 33. $\frac{424}{431}.$

Avril, Mai & Juin. 1756. 433

Il se présente à l'entrée (a) de son *Abrégt Chronologique*; & Mr. Newton le répète (b) dans le Chapitre des *Egyptiens*, mais en supprimant partout ce qui lui étoit contraire. (c) *Les Cananéens*, dit-il, qui furent chassés par Josphé, se retirèrent dans la Basse-Egypte, où ils furent appellés Pasteurs, la conquirent sous leur Roi TIMALIS, & y demeurèrent jusqu'au tems d'Eli & de Samuël. (d) Ils y fondèrent un Royaume, & régnèrent long-tems sous leurs propres Rois (e), SALATIS, BAON, APACHNAS, APOPHIS, JANIAS, ASSE's, & sous d'autres successivement.

6. Enfin, suivant *Usserius*, & plusieurs Modernes, il y a 4000 ans depuis Adam jusqu'à la Naissance de JESUS-CHRIST: Et, suivant *St. Luc* (f), il y a 75 Générations. C'est à raison de 53 & ; ans, l'un portant l'autre.

La retraite des *Cananéens* dans la Basse-Egypte, où ils établirent un Royaume nommé *des Pasteurs*, est appuyée (g) par Mr. Newton sur des raisons fort probables; & cela s'accorde parfaitement avec ma Chronologie. Ce qui regarde notre sujet, & dont Mr. Newton ne dit rien (h), c'est la durée de leurs Régnes. Suivant Josphé, que Mr. Newton cite, & qui a été fidélement copiée par le *grand Chronographe Anglois*,

(a) p. 9. (b) p. 201. al. 216. (c) p. 9. (d) p. 201. al. 216 (e) *Manethon ap. Joseph. cont. Apion. l. I. p. 1039.* (f) *Luc III.* (g) *Newton p. 198. al. 213. &c.* (h) p. 70. f. al. 73.

Tom. XVIII. Part. II.

Ee

glois, le Chevalier Jean Marsham (a), les six Pasteurs qu'on vient de nommer, régnent ensemble 260 ans; ce qui fait 43 ans & $\frac{1}{2}$ pour chaque Roi, l'un portant l'autre. Mais suivant Jules Africain, sur qui l'on peut mieux compter, parce que la somme s'accorde avec le détail, (b) ces six Rois Pasteurs régnerent en tout 284 ans; ce qui fait 47 ans & $\frac{1}{2}$ pour chacun, l'un portant l'autre. Après tant d'exemples que Mr. Newton ne peut pas avoir ignoré, comment a-t-il osé dire, que (c) des Régnes d'environ 35 ou 40 ans, l'un portant l'autre, sont si fort au-dessus du cours de la Nature, qu'ils ne méritent aucune créance?

(a) P. 94. al. 6. (b) Syncel. p. 61. b. (c) Newton, p. 52. al. 54.



ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

S U I S S E.

L A U S A N N E.

Mrs. Court, Pére & Fils, l'un & l'autre Ministres du St. Evangile, connus par leur zèle pour les Réformés de France, & par les bons Ouvrages que ce zèle leur a dicté, surtout par le Patriote François & Impartial des deux Éditions duquel ce Journal a rendu compte, se proposent de donner une *Histoire des Eglises Réformées de France depuis la Révocation de l'Edit de Nantes*: Ouvrage qui méritera toute l'attention du Public par la variété, l'importance, & la fidélité des faits qui y seront rapportés. En attendant, & comme pour pres-

sen-

sentir le goût des Lecteurs ; ils ont donné le *Prospectus* d'un Livre moins étendu : c'est l'*Histoire des troubles des Cévennes, ou de la Guerre des Camisards, sous le règne de Louis le Grand* ; dégagée des ténèbres & des erreurs où l'ignorance, le préjugé, la partialité & la fiction l'avoient enserrée jusqu'ici ; en trois volumes in 12. Cet Ouvrage, qui commence à l'année 1701, ne finit qu'à l'année 1713, à la *Pax d'Utrecht* ; & c'est dès lors que l'Auteur commença à recueillir les faits sur les lieux même. Il renferme en particulier par rapport aux dernières années, un détail jusqu'ici inconnu, mais fondé sur les Pièces les plus authentiques, des Négociations des Puissances étrangères qui pensèrent sur la fin à tirer quelque parti de ce soulèvement. Les Auteurs & les Mémoires d'où les faits sont tirés, seront fidèlement cités en marge. L'*Histoire manuscrite de Mr. de la Beaume*, Conseiller au Préfidal de Nîmes, & qui a été déposée dans une fameuse Bibliothèque ; & les Mémoires manuscrits du Baron d'*Aygatiers*, qui par ordre de la Cour eut tant de part à la reddition des *Camisards*, sous les auspices du Maréchal de Villemars. Ouvrages aussi peu connus que curieux & intéressans, n'y occuperont pas la place la moins considérable. Cette Histoire, divisée en XVI Livres, est accompagnée d'un grand nombre de Notes, la plupart destinées à relever les bavures les plus grossières des Auteurs qui ont travaillé sur ce soulèvement.

Z O R I C H.

Nous apprenons avec beaucoup de douleur que le célèbre Professeur, Mr. Zimmerman, a eu une espèce d'apoplexie, qui l'a obligé de
Rezgar.

garder le lit , & depuis la chambre , pendant longtems. Des afflictions domestiques survenues dans ces circonstances ont aggravé la situation de cet excellent personnage . dont on ne sçauroit trop souhaiter la conservation & le rétablissement. On a pourtant soutenu sous lui , au mois d'Avril , sa quatrième & dernière Dissertation , *De crimine hereticorum , et ius causis , & remedium .* Le Libraire Orell a mis sous presse le second Volume des Opuscules de Mr. Zimmermann , & il promet aussi de recommencer le *Museum Helveticum* après les Fêtes de Pâques.

S U I S S E .

BERNE.

Observation sur les Cartes de ce Canton.

LA Carte de Scheuchzer , & toutes les Cartes de la Suisse sont fautives , en ce qu'elles représentent une jonction du Lac-Léman à celui d'Iverdun , par le moyen de la Venoge , du Nofon & de l'Orbe. La communication des Rivières est possible , mais non pas actuelle.

La Venoge prend sa source au-dessus de l'Ile dans le Bailliage de Morges. Cette Rivière coule de l'occident à l'orient jusqu'aux environs de La-Sara. Là elle change de direction , & va du midi au septentrion du côté de Coffonay , & elle se jette dans le Lac-Léman , entre Morges & St. Sulpice.

Le Nofon est un simple Ruisseau , qui prend sa source près de Romainmôtier. Il coule du côté de l'orient jusqu'à Pompaple , où il fait moudre un moulin. Lorsque le moulin ne mout pas , le Ruisseau traverse une prairie du côté

côté de *La-Sara*, & va tout entier près de cette Ville - là se joindre à la *Venoge*. Lorsque le moulin mout, il se partage près de la roue; la plus grande partie rentre dans le lit du Ruisseau , qui tend à la *Venoge* par *La Sara* du côté du midi. L'autre partie entre dans un très-petit conduit , qui tend au septentrion, & qui va se jeter dans le *Canal* creusé depuis le *Bouquet*. Ainsi on peut dire que quelquefois une partie de ce Ruisseau va dans l'*Océan* par le *Rbin* , & l'autre partie dans la *Méditerranée* par le *Rhâne*.

Ce Canal , commencé en 1640 , est creusé depuis un peu au - dessus d'*Entre-roches* : on y a fait entrer les eaux du *Talant* , & de la *Thiele* ou *Theile*. Il se jette dans l'*Orbe* près d'*Ependes* , & il va ainsi jusqu'au Lac d'*Yverdun*. L'*Orbe* perd son nom depuis cette jonction. Ce Canal est de trois lieues de longueur. Il fait moins de la moitié de la distance d'*Yverdun* à *Morges* , & sert au transport des marchandises qui doivent aller à *Yverdun* , surtout des vins de la *Vaux* & de la *Côte* , qu'on transporte dans la partie Allemande du Canton de Berne.

Il s'en faut donc de près d'une lieue que le *Canal* n'atteigne la *Venoge*. Pour les joindre il faudroit de grands travaux au travers de rochers très-durs. La dépense excéderoit sans-doute l'avantage qu'on pourroit en retirer. Il faudroit beaucoup d'écluses, dont la construction & l'entretien exposent toujours à de grands frais. Il y en a déjà plusieurs dans le Canal d'*Entre-roches*.

Il y a d'ailleurs dans la Carte de *Schenck-
zer*, copiée par *Jaillet* en 1717 , des fautes sans nom.

nombre pour la position des lieux & l'orthographe des noms du Païs de Vaud.

La communication des deux branches du *Neson* à la *Venoge* & au *Canal* prouve donc la possibilité d'une jonction, mais elle n'en montre pas la réalité, en sorte qu'elle devroit être effacée dans les Cartes. Si même on avoit des Cartes assez détaillées pour y voir les ramifications d'un aussi petit Ruisseau que le *Neson*, il faudroit leur donner une direction différente. Pour saisir ce détail il faut avoir la Carte sous les yeux.

On vient de réimprimer en Suisse une Brochure, d'abord publiée à Paris, ensuite à Lyon. En voici le titre. *Mémoire Théologique & Politique au sujet des mariages clandestins des Protestans de France*, où l'on fait voir qu'il est de l'intérêt de l'Etat & de l'Eglise de faire cesser ces sortes de mariages, en établissant pour les Protestans une nouvelle forme de se marier, qui ne blesse point leur conscience, & qui n'intéresse point celle des Evêques & des Curés. 1756. in 12. 129 pages. On suppose dans cet Ecrit qu'il y a trois millions d'âmes de Protestans en France, & qu'il y a un million & demi de Réfugiés François hors du Royaume; que cent mille mariages se sont faits depuis douze ou quinze ans, ou dans les déserts, ou par de faux billets des Curés, ou clandestinement hors du Royaume, & que tous les enfans qui en sont nés font un nombre prodigieux d'Enfans illégitimes; ce qui est funeste à l'Etat qui auroit besoin d'un tiers plus d'habitans, & à l'Eglise qui voit ses Sacremens profanés. L'Auteur s'efforce de démontrer ces quatre propositions 1. Que le Roi est le maître d'établir, sans l'intervention de l'Eglise, une forme légitime pour les mariages

ges de ses Sujets *Protestans*, & de valider ceux qui sont déjà faits. Pour le prouver il distingue le mariage du sacrement du mariage , & il montre que les Théologiens-mêmes ont admis cette distinction. 2. Il fait voir ensuite que les formalités les plus propres pour valider les mariages des *Protestans*, seroient la publication des bans devant un Tribunal de Justice , & la célébration du mariage devant un Magistrat, 3. Il s'attache ensuite à faire sentir que ce règlement seroit avantageux au bien de l'Eglise. Par là on arrêteroit le cours des iniquités que la nécessité où l'on met les *Protestans* de recevoir les Sacrements de l'Eglise , a introduit. Aucun *Protestant* n'a été converti par les épreuves ordonnées. Que d'hipocrites , que de parjures n'ont-elles pas fait ! Que de profanations du Sacrement de la Messe , & du Sacrement du Mariage? Ceux des *Protestans* qui n'ont point passé par tous les degrés successifs d'horreurs , d'hipocrisies , de faussetés, de profanation , les ont rachetées par des coups d'implétié, moins ennuyeux pour eux , mais plus funestes encore aux Ministres de l'Eglise. Les uns ont corrompu les Curés pour obtenir par argent la simple bénédiction nuptiale ; les autres ont acheté des billets de confession séducteurs & parjures. 4. Enfin le règlement proposé assureroit l'Etat de huit cens mille enfans,dont les Loix ont rendu le sort incertain. Le mariage seroit encouragé. Les Provinces se peupleroient. On reteniroit les *Protestans* dans le Royaume. On exerciteroit l'industrie qui languit , ou soutiendroit les fabriques qui tombent , on ranimeroit le commerce qui diminue , & auquel les Réformés contribueront toujours plus que les autres Sujets, parce qu'ils n'ont point d'autre ressource.

N O R D.

POLOGNE.

Varsovie.

L'Histoire suivante, quoiqu'elle ne renferme qu'un espace de tems assez court, celui de douze ans, ne laisse pas d'être un présent considérable que fait son Editeur au Public: *Historiarum Poloniae ab excessu Uladislai IV. ad Pacem Olivensem usque, Libri IX. sive Annales, regnante Joanne Casimiro. Polonia Sueciaque Rege, ab A. 1648. usque ad A. 1660. auctore Laurentio-Joanne Rudawsky, Equite Polono, Casbedr. Eccles. Olmencensis Canonico, S. Casf. Maj. ac Seren. Leop. Gailelmus. Archid. Austr. Consiliario. Ex Ms. celeberrima Bibliotheca Zaluskiæ edidit, notas, ubi apud videbatur, & historiam in compendio ab A. 1660 usque 1668 adjectit, ac prefatus est Laurentius Mizlerus, Philos. & Medic. Doctor, &c. in folio, 6 Alph. & 10 f.*

DANEMARQUE.

COPENHAGUE.

L'Edda que Mr. Moller avoit promise est achevée d'imprimer. Nous aurons soin d'en rendre compte. Mr. Moller, Professeur de Lund, a publié à Vefteros une Description de la Livonie en Suédois, où il y a bien des recherches, particulièrement sur les antiquités de ce Pays-là. Un Gentilhomme Danois, qui cultive avec succès les Sciences, vient de donner

Avril, Mai & Juin. 1756. 441.

la première Partie d'une Dissertation en forme de Lettres, sur l'origine & les progrès du Langage. Elle est en François, & fort bien écrite.

Mr. Parthenay publie chaque semaine deux feuilles de son Recueil de Proverbes Danois, avec le François à côté. On y auroit souhaité plus de choix.

On publie sous le titre de *Holbergiana* quelques Pièces posthumes de Mr. le Baron de Holberg, que la réputation de ce Savant fait rechercher plutôt que leur importance.

ALLEMAGNE.

P O T Z D A M.

Mr. Le Febvre, Capitaine-Ingénieur, & Membre ordinaire de l'Académie Royale de Prusse, ayant eu l'honneur de présenter au Roi un Ms. qui a pour titre *L'Art d'attaquer & de défendre les Places*, S. M. a jugé que Livre sera utile aux Officiers de son Armée, & c'est en cette considération que l'Auteur s'est déterminé à le publier. Il y aura deux Parties, qui feront chacune un Ouvrage indépendant de l'autre. Mr. Le Febvre propose actuellement la première par souscription. Elle renferme la manœuvre d'un Siège dans les formes ; on y suppose une bonne Place attaquée & défendue de manière à donner une idée distincte de toutes les opérations d'un Siège, & de la conduite que l'on doit tenir dans les travaux, aussi bien que dans les dispositions & les mouvements des troupes de part & d'autre. Le tout est parsemé de Notes historiques & critiques, où sont cités les faits & les exemples les plus instructifs de ce qui s'est passé à ce sujet dans

E e 5 la

la plupart des Siéges de la dernière Guerre. Il y aura pour ce volume treize grandes Planches en taille-douce, grand *in quarto*, & quelques belles Vignettes. L'Ouvrage sera aussi *in quarto* sur de bon papier; il y aura nombre d'exemplaires en *François*, & d'autres en *Allemand*, au choix des Souscripteurs, qui payeront deux écus en s'abonnant, & un écu huit gros en retirant l'exemplaire. Ceux qui le voudront en papier royal, donneront cinq écus. On n'en tirera que 600. La seconde Partie paroîtra l'année prochaine; & il y sera amplement traité des Ouvrages de fortification, suivant les Systèmes les plus connus & les Places les mieux fortifiées de l'*Europe*; on fera une attention particulière aux Places fortifiées naturellement, de-même qu'aux Fossés secs & aux Mines, avec leur application tant à l'attaque qu'à la défense. L'habileté reconnue de l'Auteur ne permet pas de douter de la bonté & du succès de l'Ouvrage.

HAMBOURG.

Voici un titre, qui ne réveillera peut-être pas la curiosité de beaucoup de Lecteurs. *Constitutio definitoria sacrae angelicæ aurata Constantianæ milicia augusti ordinis sancti megalomartyris Georgii ab Imperatore Joanne V. Cantacuzeno, Angelo, Flavio, Commodo, in Synodo Demotichæ An. MCCCXXXI. Et sequentibus habita deversa, cum aliis Monimentis buc pertinentibus, duabusque appendicibus de Constitutionibus Et Reribus Ordinis S. Sepulcri Et de exequiis magni Magistri, Prioris, Superioris, &c. è Graco Sermonc in Latinum conversa, iconibus quæ*

Avril, Mai & Juin. 1756. 443

que ornata; in quarto, chez Schroeder, 1 Alph.
& 2 f.

F R I B O U R G.

Il y aura encore moins de personnes qui prennent intérêt à la Controverse sur laquelle roule l'Ouvrage suivant: *Anonymus Murensis denudatus, & ad locum suum restitutus, seu Acta foundationis principalis Monasterii Murensis denuo examinata & Auctori suo adscripta, Auctore P. Russeno Heer, Principalis Monasterii ad S. Blasium in nigra sylva O. S. B. Capitulari, Bibliothecæ Praefecti, à Nummophylacis Directore, in quarto, p. 384. sans l'Av-
tisement & la Table.*

W I T T E M B E R G.

La Profession des Mathématiques supérieures, vacante par la mort de Mr. Weidler, a été conférée à Mr. Baermann, qui avoit exercé jusqu'ici celle des Mathématiques inférieures; & Mr. Jean Daniel Titius a été appellé de Leipzig pour remplir la place de ce dernier.

E I S E N A C H.

Un Scavant fort habile pour l'instruction de la Jeunesse, vient de donner *Aitæca Müðoi; Tabulæ Etymicæ Gracæ, qua Maximo Planudi tribuuntur. Ad vers. Libb. fidem emendatas cum Joachimi Cameratii interpretatione Latina Joh. Hudsoni, suisque annotatæ. & indice omnium verborum, edidit Jo. Mich. Heusinger. 1756. in octavo. 1 Alph. 2 f.*

J 10

J E N A.

Il y a beaucoup d'étudition & de bonne Ju-
risprudence dans le Recueil suivant : D.
CHRIST. GOTTL. BUDBERI, *Consil. Ad.
Sax. Juris Publici, Fudalis & Histor. P. P. O.
Faculte. Jurid. Senioris in Acad. Jen. Summi
Observationum & Opusculorum ex monumentis,
diplomatibus, ac scriptoribus fide dignis erat-
sum, 1756 12 f. in octavo.*

Mr. Jean Schmidt, de Strasbourg, qui étu-
die avec succès en Théologie, a soutenu une
Thèse intitulée *Dissertatio Philosophica de eo
quod dicunt indifferens*, in quarto p. 20.

B. L. S.

*Inter egregia & praeclara monumenta, quae
summorum Principum maximarumque rerum
publicarum arcana, statuta atque iura, sacra
quodam silencio involvenda, continent, sunt
projecto epistolarum manuscriptarum, negotiorum pu-
blicorum causâ exaratae. Haec enim e principi-
pum, aut rerum publicarum sacraiss, sive, se-
vocant, Archivis, ea exhibent documenta, quae
videre, aut legere contingit paucis, in lucem au-
tem publicam proferre permisum est sere nemini.
Haec nobis aperiunt rerum maximarum &
reconditarum fontes, e quibus ea haurire possumus,
quae solida animum intium illustrium &
arcanae historiae inhumis cognitione. Quare
Summus Pontifex Alexander VII. prae omni-
bus sibi placere dicebat virorum illustrissimorum epis-
tolas. Nam haec, inquietabat, singularia sunt &
historia epistolaris omnium certissima. Eo no-
mine valde commendat immortalis Leibnitius*

Avril, Mai & Juin. 1756. 445

magnorum virorum epistolas, & tam firmis rationibus, quam exemplis maxime illustribus probat, eas maximas habere utilitates. ex iisque maiores capi fructus, quam ex multis aliis ingentis etiam molis librorum voluminibus. Opimè igitur de mortalium rebus meriti sunt, qui in conquerendis ejusmodi epistolis praeclararunt naverunt operam, quam laudant Buddei, Lacmanni, Seelenii, Noltenii, Hoffmanni, Leibnitii, Fabricii, & omnes, qui literarum gloriam norunt interpretari. Inter magni nominis Viros, qui Italiam, & doctrinam & scriptis illustrarunt, in colligendis reliquiis epistolicis, iisque ex Archivis, ut vocant, erudiendis, assiduus fuit Vir celeberrimus Antonius Franciscus Gorius, Professor Florentinus, qui ex scriniis Archivi Florentini arcanae Bartholomaei Scalae, qui apud Florentinos manus conscribendarum epistolarum gessit, epistolas curavit describendas, nobisque benigne concessit evulgandas, quoniam ob singularia Reipublicae Florentinae, eas publicandi in Italiâ nulla datur venia. Ipse de his scribit? Habeo enim Volumen DCCC. ferè Epistolarum, quae insignes & memoranda sunt, quia missæ & scriptae à Magistratu Summo Reipublicae Florentinae, à magno Viro ejusdem Reipublicae Bartholomeo Scala, aemulo Politiani. Sunt ferè omnes historicae, & pertinent ad jus patrium illustrandum, & in praefatione, quam multa ad regimen optimum, & sapientiae consilia pertineant, exponetur longè suadenter & accurate. Quia verò hic impressio facile permitti non potest, cuperem, ut apud vos, te cuante, excuderentur. Ex dictis, & ex historia Reipublicae Florentinae, cuius quinque libri The sauro Italiae inseriti sunt, paret, quale his manus.

muserpiis reliquiis BARTHOLOMAEI SCALAE retinendum sit pretium, & quid debeas
Respublica Literaria praestantissimo Gorio, qui
eas è tenebris protraxit: & ut raro edi, &
cum publico communicari possint, ad me longo
locorum intervallo sejunctum hominem exter-
num, sibi tantum ex tenuibus ingenii monumen-
tis cognitum & ab communi amico commendatum,
ex Italiis alegat mibique tradit, ne has
BARTHOLOMAEI SCALAE Epistolas arca-
nas & historicas ex Archivo Florentino eratas ma-
nuscriptas luce donarem publicâ. Eò magis pu-
blico nomine huic celeberrimo Viro obstrictum me
proficeor, quo insigniora sunt atque rariora mo-
nimenta, quò majora sunt commoda, quae ha-
rum Epistolarum editione offeruntur, & eò lu-
bentissimam operam & sumptus illis evulgandis im-
pendi, quò magis sperare licet, eam ab omnibus
comprobari, qui intelligunt, quantum ejusmodi
monimenta habeant, & iucunditatis, & voluptatis.

Ut autem bono publico & literarum amatoria-
bus haec Epistolarum collectio aequo vendi possit
pretio, per modum & præenumerationis & sub-
scriptionis eam vendere constitui, ita, ut qui flo-
rensum, qui sedecim grossos conficit, prænumer-
ras, Alphabetum, seu viginti tres plagulas pro
quinque grossis, confecto opere, accipit, & cum
moles libri excedat sine dubio quartuor Alphabeto,
ut vocant, illud, quod superest, eodem prelio sol-
vitur pro Alphabeto, qui legem subscriptionis el-
igit, pro Alphabeto & grossos, confecto Opere,
solvit.

Qui Exemplaria chartis scriptoria impressa de-
siderare, præenumerationis lege pro Alphabeto,
ut vocant, & grossos solvunt, & thalarum præ-

Avril, Mai & Juin. 1756. 447

numerant, subscriptentes verò pro Alphabeto septem grossos, absolute Opere, solvunt.

Praenumerationis & subscriptionis terminus cum Nundinis Lipsiensibus Mochaelis finitur.

Usque ad illud tempus & praenumerationes & subscriptiones Jenae apud FISCHERUM Editorem, & alios, accipiuntur.

Ceteram charta & typus huic Operi excudente adhibetur, cuius nitor atque elegançia sese commendabit Lectoribus.

C U S T R I N.

Mr. Louis Reinhold de Werner, ci-devant Conseiller de Guerre & des Domaines de la Régence de cette Ville, à-présent retiré sur ses Terres en Prusse, & Auteur de divers Ouvrages intéressans, qui concernent l'Histoire, le Droit Public, & les Antiquités d'Allemagne, a publié cette année deux Dissertations, in quarto, l'une en Latin, de *Scriptoribus Historiam Plantarum Prussicam illustrantibus*; l'autre en Allemand, sur les Cérémonies matrimoniales des anciens Prussiens.

G Ö T T I N G E N.

Voici l'état présent de l'Université de cette Ville.

Professeurs en Théologie. Mrs. Jacques-Guillaume Feuerlin, Christophe-Auguste Heumann, & George-Henri Ribov.

Professeurs en Droit Mrs. George-Christian Gebauer, Jean-Jacques Schmauß, George Henri Ayer, George-Louis Bochmer, Christian-Gottlieb Richter, Jean-Etienne Pütter, & Christian-Fridéric Meister.

Professeurs en Médecine. Mrs. George-Gottlob Richter, Jean-Godefroi Brendel, Jean-George Roederer, & Jean-Gottfrid Zinn.

Præ-

Professeurs en Philosophie. Mr Jean-Matthias Gesner, Samuel-Christian Hollmann, André-George Waechner, Jean-David Michaelis, André Weber, Tobie Meyer, Gottfried Achenwall, Christian-Guillaume-François Walch, George-Maurice Lowitz, Jean-Michel Franz, & Abraham-Gottlob Kästner.

Professeurs Extraordinaires. Mrs. Gustave-Bernard Beckmann, Rodolphe-Auguste Vogel, George Matthiae, Rodolphe Wedekind, Paul-Jacques Foertsch, Jean Tompson, Isaac de Colom du Clos, Othon-David-Henri Beckmann, Auguste-Benoit Michaelis, Antoine Frédéric Busching, Jean-Philippe Murray, L. Kulenkamp, & George-Christophe Hamberger.

On a soutenu sous Mr. Gesner, le 3 d'Avril dernier, une Thèse très-intéressante, *De habitu Antiquorum Gracii ac Latii Scriptorum ad Religionem.* in quarto, p. 25.

L B I P Z I G.

Le second Volume du Tome III. du Catalogue de la Bibliothèque de Mr. le Comte de Bunau paraît. Il contient l'Histoire des Hérésies & des Sectes, & les Vies des Saints & des Martyrs, tant celles qui forment de vastes collections, comme les *Acta Sanctorum* d'Anvers, que celles qui ont paru séparément. Cet Indice est d'une utilité infinie pour ceux qui n'étant pas à portée de ces Recueils volumineux, sont pourtant intéressés à en connoître le contenu.

Glossarium Germanicum præcipue Juris & Fo- ri Germanici maximam partem è Diplomatibus & præterea ex legibus civitatum pluribusque aliis monumentis Medii Aevi tam editis quam manuscriptis eruit, composuit, illustravit, indicibus- que

Avril, Mai & Juin. 1756. 449

que necessariis instruxit CRISTIANUS
GOTTLOB HALTAVS, Philos. Mag.
& Schola Nicol. Rector, Lipsiae in Officina Li-
braria Joan. Friderici Gleditschi 1756.

B R U N S B E R G.

ANDREE CHYSOSTOMI IN ZA-
LUSKIE ZALUSKI; primò Kijoviensis, pos-
teo Plocensis & nunc Vermiensis Episcopi, Sacri Ro-
mani Imperii Principis, Terrarum Prussiae Präsidis,
& Supremi Regni Poloniae Cancellarii, Epistoliarum
Historico-Familiarium Tomus Primus. A morte
LUDOVICÆ Regiae, & Abdicatione Regis
JOANNIS CASIMIRI, MICAE LIS I.
& JOANIS III. Regum Acta continens.
Brunsbergæ Anno salutis 1700. typis mandatus.
Prostas Wratislaviae apud Joh. Jac. Korn. 1755.

B E R L I N.

Mr. Vockerodt, Conseiller Privé de S. M. au
Département des Affaires Etrangères, & Mem-
bre Honoraire de l'Académie Royale, est mort
le 5 de Mars dans sa 63. année.

S. A. Monseigneur le Prince de Schaffgotsch,
Evêque de Breslau. & Mr. l'Abbé de Prades,
ont été agrégés au nombre des Honoraires.

L'Assemblée publique de l'Académie Roya-
le des Sciences & Belles-Lettres, à l'occasion
de l'avénement de S. M. au Trône s'est tenuë le
Jeudi 3. Juin. Mr. le Professeur Formey, Sé-
cretaire perpétuel, en fit l'ouverture, en dé-
clarant que le Prix de cette année, sur la
Question du mouvement diurne de la Terre,
avoit été ajugé par les Commissaires nommés
pour l'examen des Pièces envoyées au concours,
à celle qui avoit pour Devise, *Constituisti ter-
minos ejus qui prateriri non poterunt.* Sur quoi
le Billet cacheté ayant été ouvert, on y trou-
Tom. XVIII. Part. II. Ff va

va le nom de Mr. *Paul Insius*, Clerc Régulier de la Congregation de St. *Paul*, & Professeur à *Pise*. Mr. *Huber*, Astronome de l'Académie, a lu ensuite un court extrait de la Dissertation victorieuse. Mr. *Formey* annonça pour Sujet du Prix de l'année 1758 la Question: *Si la vérité des Principes de la Statique &c de la Méchanique est nécessaire, ou contingente?* Il lut ensuite l'Eloge de feu Mr. le Conseiller Privé *Vockerodt*. Mr. le Président de *Maupeusis* lut un excellent Discours sur la manière d'écrire & de lire la vie des Grands-hommes. Mr. le Conseiller Ecclésiastique *Pellousier* y fit succéder un Mémoire sur l'établissement du *Christianisme* en *Allemagne*. Mr. *de Beaujobre* termina la séance par l'Extrait d'une Relation des mœurs & des usages des *Tartares, Cosacques, Cosaques &c.* qui avoit été fournie à l'Académie par Mr. *Vockerodt*.

Nous terminons ces Nouvelles Littéraires par deux Projets, qui, chacun dans son genre, méritent l'attention du Public. Le premier est de Mr. *Berrand*, de l'Académie Royale de *Prusse*, de la Société Royale de *Göttingen*, & Pasteur à *Berne*, dont les talents solides & les vues louables sont déjà connus par de très-bons Ouvrages. S'il exécute celui dont il s'agit ici, il rendra un service inestimable aux personnes qui aiment la Religion, en les mettant à portée de profiter pleinement d'un des meilleurs Livres de dévotion qu'on ait jamais faits. Le second Projet est des Auteurs qui s'étoient proposés de donner le Recueil des Mémoires de toutes les Académies, dont nous avons parlé plus d'une fois dans ce Journa

Avril, Mai & Juin. 1756. 45ⁱ

Le premier Volume de ce Recueil a paru effectivement *in quarto*; mais quelques obstacles, & surtout la concurrence avec une entreprise semblable fournie à *Dijon*, ayant traversé sa réussite, les Auteurs se sont désistés de leur dessein pour y faire succéder celui q' on verra dans le second Projet. Il mérite d'être puissamment secondé par tous ceux qui s'intéressent aux progrès des Sciences.

I.

PROJET d'une nouvelle Edition du NOUVEAU-TESTAMENT avec les Réflexions Morales du R. Père PASQUIER QUESNEL abrégées.

A Monsieur FORMBY, Professeur en Philosophie, Secrétaire perpétuel de l'Academie Royale de Prusse, &c.

MONSIEUR ET TRES-HONORÉ FRÈRE,

Ce grand nombre d'éditions du NOUVEAU TESTAMENT du P. Quesnel, presqu'aussitôt épuisées que rendues publiques, le soin qu'on a eu de traduire en diverses Langues les réflexions qui l'accompagnent, l'approbation de tant d'illustres Prelats, de tant de scavans Docteurs, de tant de Théologiens pieux des deux Communions, qui ont si souvent recommandé la lecture de ce Livre, annoncent mieux son mérite, que tout ce que je pourrois en dire. S'il a été condamné par un parti, il a été défendu par un autre, dont les intentions paroissent aussi pures qu'éclairées.

Cet Ouvrage unique dans son genre, excellent dans ses vues, admirable dans son exécution, a servi & sert encore dans les dévotions particulières de grand nombre de Fidèles de l'Eglise Protestante. Nous ne manquons pas,

Il est vrai, de secours pour l'intelligence de l'ÉCRITURE SAINTE; mais vous conviendrez sans peine, MONSIEUR, que nous n'avons rien qui ressemble aux *Réflexions Morales* du P. Quesnel. Il est des Auteurs qui se sont attachés à expliquer le sens littéral, d'autres ont publié d'utiles paraphrases, de troisièmes ont donné des instructions & tiré des conséquences. Critiques, Interprètes, Paraphrastes, il n'en est aucun qui ne mérite des éloges & de la reconnaissance. Tous, dans différentes vues, & par différens moyens, éclaircissent le texte, tous éclairent l'esprit. Mais, le dirai-je, aucun ne parle au cœur, comme le Père Quesnel. Nulle part le langage du sentiment, comme dans les *Réflexions Morales*. On ne devient pas Musicien par la lecture de l'explication des règles de la Musique. Quelle douceur! quels attraits! quelle onction! quelle effusion d'une ame touchée, remplie & toute pénétrée! Qui pourroit lire ces *Réflexions* sans sentir son cœur ému, enlevé de la sphère des choses sensibles à la méditation concentrée des sujets les plus sublimes? Quelle chaleur se communique à un esprit attentif à cette lecture! C'est-là lire l'ÉCRITURE SAINTE, cette source inépuisable de toutes les idées vraies, & de tous les mouvements purs, avec fruit, avec sentiment, avec des retours salutaires sur soi-même, avec une application continue de ce qu'on lit à son propre état & ses besoins. C'est une lecture toute pratique, qui de l'esprit passe au cœur, règle la volonté & dirige les actions. Comment la grace du Seigneur JESUS n'accompagneroit-elle pas une lecture faite avec assiduité, dans des di-

Avril, Mai & Juin. 1756. 453

positions si salutaires ? Lecture, disons-le, Monsieur, plus nécessaire que jamais dans ce siècle malheureux, où la Piété a si peu de vrais Partisans, & la Révélation tant d'Ennemis dangereux.

Sans-cesse cet Auteur, vraiment Chrétien, travaille, en humiliant l'homme, à le ramener à la dépendance de Dieu, auteur unique de tous les dons parfaits : sans-cesse, en lui peignant ses maux, il le conduit à Christ. Médecin charitable de toutes les maladies de notre ame, partout il cherche à nous inspirer un amour pur & ardent pour un Dieu souverainement beau & aimable, un attachement universel & constant à toutes les vertus, comme le seul moyen de plaire à l'Etre parfaitement saint. Voilà les vrais préservatifs contre le Vice & l'Irréligion (a).

Je le fais, Monsieur, on a accusé les *Réflexions Morales* de donner dans l'enthousiasme. Jamais reproche plus redouté qu'il l'est de nos jours : Enthousiasme dans les sentimens, enthousiasme dans les expressions Mais quoi ! des sentimens d'amour pour son Dieu & de reconnoissance pour son Sauveur, un ardent désir pour la Grace, un attachement vif à la Vertu, un véritable détachement des objets terrestres, ne sont-ils pas fondés en raison, convenables aux objets qui les excitent, proportionnés à leur nature & à leur impression sur un cœur sensible ? Quoi encore ! des expressions fortes, énergiques, assorties aux choses, puisées dans le style même des Prophètes & des Apôtres, passeront-elles pour

un

(a) Voyez Discours sur l'Irréligion par Mr. de HALLER. p. 98.

Ff 3

un jargon que la fausse délicatesse de nos jours ne sçauoit souffrir ? Si c'est là de l'enthousiasme, qu'il est bête, qu'il est agréable de s'y livrer ! Ce reproche ne décèle-t-il point la froideur des sentimens, l'aridité du cœur, la têdeur du zèle de ceux qui le font ? Des affections vives fortement exprimées, les mouvemens sincères d'un cœur touché peints avec autant de simplicité que d'énergie ; des sentimens qui, pour être rares, n'en sont pas moins raisonnables, voilà ce que je trouve, où l'on croit découvrir de l'enthousiasme & pour franchir le mot, du fanatisme. Qu'un Peintre, qu'un Musicien, expriment les idées & les sentimens qu'excitent la vue d'un tableau bien fini ou l'ouïe d'un Concert bien exécuté : Quel jargon pour un homme qui n'est point initié dans les mystères de ces beaux Arts, ou dont l'âme n'est point de nature à être affectée par ces objets ! Hélas ! dans les choses spirituelles l'homme animal ne comprend pas mieux les choses qui se rapportent à Dieu. On ne sçauoit donner des notions de certains sentimens à ceux qui ne les éprouverent jamais, on ne peut même mieux les faire connoître à ceux qui les éprouvent qu'en les renvoyant à ce qu'ils sentent. Heureuses les ames faites pour ces affections, à qui ces mouvemens, produits par la Grace, ne sont point étrangers.

Malgré l'excellence des *Réflexions Morales*, avouons-le. MONAISUR ET TRES-HONORÉ FABRE, un Protestant se trouve quelquefois embarrassé dans cette lecture : sa foi y est souvent attaquée, & s'il n'est pas bien instruit, il peut, sinon être ébranlé, du moins être interrompu & distrait. Trop souvent l'Auteur

rempli des idées de sa Communion, trouve ses Dogmes où ils ne furent jamais. Plus on a fait d'effort pour rendre sa doctrine suspecte, plus aussi s'attache-t-il à montrer la conformité de ses idées avec celle de *Rome*, qui le condamne; &, s'arrêtant ainsi à la controverse, il s'éloigne du grand but qu'il devoit uniquement se proposer. Jusques à quand lira-t-on l'*Ecriture* pour y trouver l'appui de ses opinions, ou la confirmation d'un système déjà formé? Oh! puissions-nous enfin, perdant de vuē tant de contestations si contraires à l'esprit de *Christ*, & au dessein de l'*Evangile*, nous unir au moins pour puiser dans cette source commune des sentimens de tolérance, de support, de charité, seuls principes d'une réunion si souvent tentée sans succès, & toujours si digne de tous nos vœux.

Oter donc des *Réflexions* du P *Quesnel* tout ce qui sent l'*Esprit de parti*, ou la Controverse, tout ce qui peut éloigner les cœurs au lieu de les rapprocher, ce seroit, je pense, & je crois que vous penserez, Monsieur, comme moi, rendre un service essentiel, non seulement au commun des *Protestans*, mais encore à tous les Fidèles de l'une & de l'autre Communion. C'est le *Chrétien pieux* qui doit toujours parler, jamais ni le *Catholique* ni le *Protestant*, conformément à ces Dogmes particuliers qui les séparent, & qui trop souvent les aigrissent.

A ce premier changement à faire dans cet Ouvrage, ajoutons-en un second. Ce fidèle Serviteur de *Christ*, Prêtre plein de zèle, sentant les besoins de ceux de son état, & connoissant leurs devoirs, s'attache à les leur

représenter avec force. Il y revient trop souvent, & sans même que les paroles du Texte l'y conduisent directement. Quelques édifiantes que soient ces *Réflexions*, qui allongent un Ouvrage, qui pour être entre les mains de plus de personnes, devroit être plus court, elles peuvent être, ou retranchées, ou abrégées, dès qu'elles sont déplacées.

Les Avertissemens, les Préfaces, les Témoignages & Mandemens en faveur de cet Ouvrage, la Table des lectures qui se font à la Messe pendant toute l'année, le *Lasin* de la *Vulgate* qui est dans une des marges, l'indication des lectures qui est à l'autre marge, tout cela formera une troisième sorte de retranchement à faire dans la nouvelle Edition, pour abréger l'Ouvrage. Ceux à qui ces choses peuvent servir, les retrouveront toujours dans les Editions de 1728 & de 1747, que nous ne voulons pas rendre inutiles.

Entraînés par les mouvements d'un zèle qui ne s'affublait pas toujours à certaines règles de l'exactitude du discours, ce Père fait quelquefois des réflexions étrangères à la matière principale, ou qui paroissent peu liées avec le texte qui leur a donné lieu. Le langage du cœur n'est pas si mesuré que celui de l'esprit. Celui qui l'examine est toujours meilleur juge que celui qui l'emploie. C'est ici surtout où il est vrai de dire qu'il est plus aisé de corriger que de produire. On pourroit donc encore se permettre une quatrième sorte de retranchemens ou de corrections. Mais il faudroit user de cette liberté très-sobrement, & uniquement lorsque les réflexions ou les expressions paroistroient évidemment manquer d'une

etc.

certaine exactitude, & allonger l'Ouvrage sans beaucoup de nécessité. Car c'est à la briéveté que je voudrois qu'on s'étudiât dans la reforme de cet excellent Ouvrage. Dans les dernières Editions, on a mis dans le corps des réflexions ce qu'on a trouvé à la marge de l'exemplaire du P. *Quesnel*. Peut-être n'eût-il pas fait tout imprimer, s'il eût été le Directeur de cette nouvelle Édition, qui se fit après sa mort.

Quelquefois il paroît que les chefs sont trop multipliés. Il faut avoir une vuë particulière pour appercevoir ces nuances légères, qui échappent à des Observateurs moins subtils. Distinguer tant d'articles dans une suite d'observations, c'est souvent donner lieu à la confusion des idées pour vouloir les rendre distinctes, & surcharger le Lecteur en pensant le soulagier. Il faudroit donc encore en cinquième lieu supprimer quelques-unes de ces distinctions, ou de ces numeros trop multipliés.

Les divisions générales des Chapitres de l'**Ecriture Sainte**, & l'indication de leur contenu, sont ordinairement bien faites, nous les suivrons; mais les versets de l'*Ecriture* sur lesquels roulent les réflexions, sont quelquefois séparés mal à propos, de sorte que le sens & les périodes sont souvent coupés: dans ce cas il conviendroit en sixième lieu de les rapprocher & de réunir les reflexions, en les mettant aussi tout de suite

On ne trouvera pas dans l'Ouvrage du P. *Quesnel* des explications littérales, quoique souvent nécessaires pour l'intelligence du sens de l'**Ecriture Sainte**. Voici l'aveu que l'Auteur fait à cet égard.,, *Q*u'on „ ne soit point surpris. & qu'elles

Ff,

„ lus

„ l'ouvrerent leur cœur avec bonté (a). Des notes forte courtes , dans les seuls cas où le sens resteroit obscur sans cela , ne devroient-elles point , Monsieur , être ajoutées ça & là ? Ce seroit un septième changement à apporter à cette Edition . Il ne faudroit pas les multiplier. Elles devroient être bien choisies , placées à propos , & être exprimées avec beaucoup de précision. L'Ouvrage doit être abrégé , & non pas chargé. Il est destiné au commun des Fidèles , il faut ménager leur tems & leur dépenses.

L'Auteur a suivi la *Version de Mons* , retouchée partout où le Grec se trouvoit éloigné de la *Vulgate*. Ne seroit-il pas à propos enfin de corriger ça & là cette *Version* , partout où il y auroit quelque différence de quelque importance avec le Texte Sacré ? On sait que c'est par complaisance ou par méangement que cet Ecrivain s'étoit déterminé à suivre la *Vulgate* , en s'éloignant de la *Version de Mons* & du Grec.

Voilà , Monsieur & TRÈS-HONORÉ FRÈRE , huit sortes de changemens qui rendroient , je pense , le NOUVEAU TESTAMENT du P. QUESNEL plus généralement utile. Je voudrois savoir ce que vous en pensez , & ce qu'en pense le Public. Je me fais gloire de l'instruire des sentimens du tendre attachement & de la considération très-distinguée avec lesquels je suis & serai toujours

MONSIEUR ET Votre très-humble
TRÈS-HONORÉ & très-obéissant
FRÈRE. Serviteur

A Berne le 20 No-
vembre 1755.

E. BERTRAND:

(a) Préf. Tom. V. pag. VII. & VIII. Edi-
tion de 1728 & de 1747.

IL

II.

MORCEAUX de Philosophie Naturelle
Expérimentale sur divers sujets intéressans,
& propres à étendre nos connaissances,
tirés des meilleurs Ouvrages, à mesur-
re qu'ils paroîtront, & réunis en
un seul.

L'objet des Auteurs de cet Ouvrage est de réunir chaque année dans un certain nombre de Volumes, les meilleurs morceaux de Physique & d'Histoire Naturelle, qui paroîtront dans quelque Langue & quelque Ouvrage que ce soit.

Ce Recueil différera des Recueils ordinaires, en ce que n'étant ni périodique, ni d'un nombre déterminé de Volumes par an, & les Auteurs n'étant pas forcés, pour remplir leurs engagemens, à donner à un tems marqué quelque chose bonne ou mauvaise, ne s'attacheront absolument qu'au meilleur & au nouveau, ne remontant pas plus haut que l'an 1750, excepté seulement pour quelques articles distingués, & qui ne sont pas suffisamment connus. Ils donneront aussi de tems en tems une Histoire complète de tout ce que l'on fait sur les principaux points des mêmes Sciences.

L'avantage de ce plan est bien sensible: il rassemblera sous la même Langue les Ouvrages dispersés & écrits en plusieurs Langues différentes, & il ne rassemblera que les meilleurs. Pour que l'on puisse juger si les effets répondront aux espérances, on donne ici les titres des Articles qui entreront dans le premier Volume.

lume. Le format est *in octavo*.

Observations faites avec le Thermomètre dans un Camp, traduit des *Transactions Philosophiques*, Vol. XLVII. Année 1751. & 1752.

De la variation que l'Aiguille aimantée éprouve par les Aurores Boréales, *Idem*.

D'une nouvelle espèce de Guêpes, *Id.*

Expériences faites sur un Vaisseau, *Id.*

Des effets du Tonnerre, *Id.*

Voyage au Pic de Ténériffe, *Id.*

Observations météorologiques faites dans l'Île de Madère, *Id.*

Phénomènes de l'Electricité dans le vuide, *Id.*

Observations sur les Coraux madrepores, &c. & autres Productions marines, par Mr. PEYSSONEL, *Id.*

Table de la hauteur du Baromètre, dressée par Mr. BOUGUER, avec les Réflexions de Mr. Daniel BERNoulli, *Acta Helvetica*, Tom. I. 1751.

Du lieu où les Hyrondelles & les Cigognes passent l'hiver, *Histoire Naturelle des Oiseaux* de Mr. KLEIN. 1750.

Chronologie fondée sur la retraite de la Mer, traduit de l'Allemand du *Journal de Mr. DENSO*. 1753.

De quelques Quadrupèdes extraordinairement grands, traduit de l'Allemand des *Curiosités de la Nature*, par Mr. HANOV, Tom I. 1753.

Du grand Serpent des Indes, *Id.*

De la nourriture du Buflé pendant l'hiver, *Idem.*

Des Vessies des Poissons, *Id.*

Des Polypes des environs de Dantzick, *Idem.* Du

Avril, Mai & Juin. 1756. 461

Du Bleu cornu & ergoté, *Id. Tom. II. 1753.*

Expériences très-exactes de la mort des Animaux dans le vuide, traduit du *Latin des Commentarii Bononiensis Institut. Tom. II. 1745.*

Expériences très-curieuses sur des Animaux enfermés dans un air qu'on ne change pas, *Id.*

Sur la différence de hauteur du Mercure dans des tuyaux de Baromètre de diamètre inégaux, *Id.*

Histoire d'une Chenille qui se loge entre les feuilles de Vigne, *Mémoires de Mathématiques & de Physique, présentés à l'Académie Royale des Sciences &c. Tom. I. 1750.*

Observations Physiques sur la statique du Corps humain, *Id.*

Description de la Glaciére de Besançon, *Id.*

Explication de deux Phénomènes de l'Alman, *Id.*

H O L L A N D E.

L E Y D E.

(a) Messieurs les Administrateurs du Legs de feu Mr. Stolp ont choisi la Question suivante pour le sujet des Dissertations qui doivent concourir au prix dont ils sont les distributeurs.

„ Jusqu'à quel degré la Morale a-t-elle été portée par ceux, qui privés de la Révélation Divine, n'ont en d'autre guide que les lumières de la Raison.

Le Public est déjà instruit, que Mr. Stolp a voulu que ces Messieurs proposassent alternativement des Sujets tirés de la Théologie Naturelle & de la Morale Chrétienne. Pour se confor-

(a) Addit. de l'Edis. d'Holl.

former à une si sage institution , ils ont cru qu'ils devoient commencer par des propositions générales , qui servissent d'introduction aux questions particulières qu'ils proposeront dans la suite sur les principaux chefs de ces deux Sciences ; & ils espèrent , qu'en suivant cette méthode , ils seront en état de former avec le tems un Système de Théologie Naturelle , & de Morale Chrétienne , composé des meilleures Dissertations que voudront bien leur dresser ceux qui aiment la Religion & la Vertu.

C'est - là la raison qui les a engagés à proposer pour le prix , qui a été remporté l'année passée cette Question.

Quel est le degré de certitude dont sont susceptibles les arguments tirés de la contemplation de ces Univers , pour démontrer l'Existence d'un Dieu ; Et quelle est la meilleure manière de faire usage de ces sortes de preuves à posteriori , pour établir cette importance véritable.

La même raison les a déterminés à choisir la Question de Morale qu'ils proposent à - présent. Ils souhaitent que ceux qui auront la louable ambition de remporter le prix fondé par Mr. Stolp , s'appliquent à déterminer , quel est le degré de félicité auquel les Hommes ont pu parvenir , & jusqu'à quel point d'évidence ils ont porté les préceptes de la Morale par le moyen des seules lumières de la Raison.

Là Solution de cette Question de fait mettra dans un plus grand jour l'excellence & la divinité de la Moral Chrétienne , qui leur four-nira

nira dans la suite des questions plus particulières.

Leur but n'est pas qu'on fasse l'Histoire de quelque secte du *Paganisme*, ou de quelque dogme en particulier : il reste peu de chose à dire là-dessus , depuis que nous avons des Ouvrages de tant d'habiles gens qui ont écrit sur de semblables matières. Ce qu'ils désirent, c'est qu'ont propose les principaux chefs & les propositions fondamentales de la Morale sur lesquelles se fonde la félicité humaine , & qu'on indique après , quels ont été les sentiments du *Paganisme* sur ces points fondamentaux , & avec quelle efficace les Philosophes *Payens* en ont poussé les preuves. On prie les Scavans de ne vouloir pas faire en ceci un trop grand étalage d'érudition , & de ne pas trop entasser les citations & passages des Anciens.

Ils avertissent aussi ceux qui leur feront l'honneur de leur communiquer quelques Dissertations , de vouloir bien les adresser à Mr. Weis , Professeur en Droit , en les affranchissant de port ; sans cette précaution leurs paquets resteront au Bureau des postes.

Il est bon aussi que l'on se ressouvienne , que les Pièces ne sçauroient concourir au prix , si elles ne sont pas écrites en *Latin* ou en *Hollandois* , & si elles ne parviennent pas à Mr. Weis avant le 1. Juillet de l'Année suivante 1757.

Le prix , qui consiste en une médaille d'or de deux cens cinquante florins , *argent d'Angleterre* , sera ajugé le 13 d'Octobre de la même Année.

AM.

AMSTERDAM.

Les Editeurs de ce Journal ont imprimé ou débitent.

Discours Politiques, pour servir de suite à ceux de Mr. HUME, Tom. II. & III. Contenant Essais sur le Commerce Maritime. Considérations sur les Finances de l'Espagne. Réflexions sur la nécessité de comprendre l'Etude du Commerce & des Finances, dans celle de la Politique. Recueil de Discours tenus au Parlement d'Angleterre au sujet du Commerce au Levant. Essai sur la nature du Commerce en général. 8. Amst. 1756.

Lettres d'un François à un Hollandois sur les différends survenus entre la France & la Grande-Bretagne. 4. Paris 1755.

Mémoires des Commissaires de S. M. T. C. & de S. M. Br. au sujet des Possessions des deux Couronnes dans l'Amérique, avec les Pièces justificatives produites de part & d'autre, accompagnées de notes & d'observations, & d'une Carte Géographique de ces Paës. 3 voll. 8. Amst. 1755.

Portefeuille nouveau su Historique & Littéraire de Mr. BRUZEN DE LA MARTINIERE. 8. Amst. 1755.

Réflexions sur les Grands-Hommes morts en plaisantant, 12. 1755.

Les mêmes Libraires ont sous presse.

Histoire & Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'Année MDCCXLVII. 12. Ce Tome sera prêt pour la Foire de St. Michel.

Oeuvres de Mr. DES FORGES MAILLART, 2 voll. 12.

T A-

T A B L E D E S M A T I E R E S.

Les Articles précédés d'un Astérisque font tirés des *Nouvelles Littéraires.*

A.

<i>Action (Principe de la moindre)</i> Controverses qui le regardent.	pag. 130 & suiv.
<i>Aiguille aimantée</i> ; observations sur sa déclinaison à Memmel.	384. & suiv.
<i>Alun.</i> Expériences qui le concernent.	366
* <i>AMEDEE</i> , Duc de Savoie. Remarques sur ce Prince.	226
* <i>Ancher</i> (Mr.) son <i>Droit Public de Danemarc.</i>	228
* <i>Assemblée publique de l'Académie Royale de Prusse</i> , en Janvier.	234
* _____ en Juin.	449
<i>Astérie.</i> Pierre précieuse décrite par Pline.	368
<i>Attraction.</i> Conjectures de Mr. de Mampertuis sur ce sujet.	134 & suiv.
— son <i>Histoire abrégée.</i>	243 & suiv.

B.

* <i>Baermann</i> , (Mr.) Succéde à Mr. Weidler.	443
* <i>Béansobre</i> (Mr. de) le père; réimpression de ses Sermons.	225
G. g	<i>Beau-</i>

T A B L E

<i>Beauté du sexe. Si l'on doit s'intéresser à sa conservation.</i>	363
* <i>Berne. Observations sur les Cartes de e Canton</i>	436
<i>Bertrand (Mr. Elie) aggregé à la Société Royale de Göttingen.</i>	5
* —— <i>ses Instructions Chrétiennes réimprimées.</i>	225
* —— <i>ses Sermons sur le tremblement de terre.</i>	227
<i>Bézoards du Cabinet Royal de Dresde.</i>	63
<i>Bochart (Mr. de) mort, & remplacé à la Société Royale de Göttingen.</i>	3
<i>Boindin (Mr.) Réponse de Mr. de Maupertuis à une critique de cet Auteur.</i>	138
* <i>Bredow (S. E. M. de) sa mort.</i>	233
* <i>Buder (Mr.) ses Ouvrages.</i>	444

C.

<i>Cabinet Royal de Dresde, sa Description.</i>	53 Es suiv.
* <i>Catalogue de la Bibliothéque de Mr. le Comte de Bunau, Tome III.</i>	448
* <i>Clément (Mr.) continué sa Bibliothéque Curieuse.</i>	233
<i>Condamine (Mr. de la) Lettre que Mr. de Maupertuis lui adresse à la tête du Tome IV. de ses Oeuvres.</i>	350
* <i>Constantin (Ordre Militaire de) Ouvrage qui le concerne.</i>	442
<i>Coquillages du Cabinet Royal de Dresde.</i>	67
<i>Coraux du même Cabinet.</i>	68
<i>Cosmologie de Mr. de Maupertuis, défendue par son Auteur.</i>	126 Es suiv. Conti

D E S M A T I E R E S.

<i>* Court (Mrs.) leur Prospectus de l'<i>Histoire des Cevennes.</i></i>	435
<i>* Cramer (Mr.) ses Ouvrages.</i>	230

D.

<i>D</i> escription du Cabinet Royal de Dresde. Extrait de cet Ouvrage.	48 & suiv.
<i>* Desfontaines (Théâtre de) traduit en Allemand.</i>	
<i>Devoirs de la Morale, leur exposition.</i>	311 & suiv.
<i>Deus bonus puer phosphorus, quelle Divinité c'étoit.</i>	250
<i>Dictionnaire des Scavans de Nuremberg. Extrait de cet Ouvrage.</i>	48 & suiv.
<i>Diderot (Mr.) Réponse de Mr. de Maupertuis à une critique de cet Auteur.</i>	145 & suiv.
<i>Differences finies en Géométrie, leur explication.</i>	102 & suiv.
<i>Divisibilité de la matière à l'infini.</i>	106
<i>Duhau (Mr. de Jandun) ses Observations sur la déclinaison de l'Aiguille aimantée.</i>	384 & suiv.

E.

<i>E</i> ducation, réflexions qui la concernent.	39
	& suiv.
<i>Ehrenstraal, le plus ancien Peintre Suédois.</i>	191
<i>Eller (Mr.) ses Recherches sur l'usage du Cuivre.</i>	362
— sa Description d'un Monstre Cyclope.	373 & suiv.
<i>* Encyclopédie réduite.</i>	235
<i>* Epicteti Enchiridion, nouvelle Edition de ce Livre.</i>	231
Gg 2	Eso-

T A B L E

Eloge. V. Hohenfänger.

Exter (Mr.) son Traité du Calcul différentiel.

Extrait de cet Ouvrage. 101 350

— le fils, remporte le Prix de Göttingen. 4

F.

<i>* Ebore (Mr. le) Projet de son Armée pour assailler & de défendre les Places.</i>	441
<i>Figure de la Terre. Remarques sur les opérations faites pour la déterminer.</i>	352
<i>Fils de Dieu. En quel sens ce titre convient à Jésus-CHRIST.</i>	179
<i>* Flaercke (Mr.) ses Ouvrages.</i>	230
<i>* Flourens (François), Jurisconsulte, Edition de ses Œuvres.</i>	222

G.

<i>Geener (Mr.) son Explication d'un Marbre de Cassel.</i>	18
<i>— sa Dissertation sur le Denr^e venus pour phosphores.</i>	250
<i>* Gerber (Mr.) appellé à Dantzig.</i>	230
<i>Gleditsch (Mr.) son Mémoire sur la Tannerie.</i>	365
<i>— sa Dissertation sur un Pommier dégénéré.</i>	369
<i>Göttingen. Voyez Mémoires.</i>	3
<i>* — Liste des Professeurs de l'Université de cette Ville.</i>	447

H.

<i>Hagenbuch (Mr.) aggregé à la Société Royale de Göttingen.</i>	3
--	---

Ha-

D E S M A T I E R E S.

<i>Hagenbuch</i> , ses remarques sur les Tribus <i>Rapis</i> & <i>Papiria</i> .	250
* <i>Haller</i> (Mr. de) son Discours sur l'Inteligion, traduit par Mr. <i>Seigneur</i> .	226
— ses Expériences sur le Sang.	255
	<i>& suiv.</i>
— Lettre que Mr. <i>de Maupertuis</i> lui avoit écrite au sujet de Mr. <i>de la Mettrie</i> .	333
* <i>Maleau</i> (Christ. Gott.) son Ouvrage.	448
<i>Hamberger</i> (Mr. George Christian) remporte un prix à <i>Göttingen</i> .	4
— son Histoire du Verre.	261
<i>Hanov</i> (Mr.) sa Continuation de l' <i>Oeconomie</i> de Mr. <i>de Wolff</i> .	33
	<i>& suiv.</i>
* <i>Heer</i> (le Père) ses Ouvrages.	443
* <i>Hentzsch</i> (Mr.) ses Ouvrages.	246
* <i>Hensinger</i> (Mr.) son Edition des <i>Fables d'Esope</i> .	443
<i>Histoire de l'Académie Royale de Prusse</i> . Premier Extrait du Tome X.	363
	<i>& suiv.</i>
* <i>Holbergiana</i> .	441
<i>Holmann</i> (Mr.) ses Observations Météorologiques.	6
— son Histoire de l'Attraction.	243
* <i>Haber</i> (Mr.) appelé à l'Académie Royale de Prusse.	234
<i>Huiles opérinomastiques</i> , remarques qui les concernent.	276
	<i>& suiv.</i>
L	
* <i>Jürges</i> (S. E. M. de) Grand-Chancelier, déclaré Honoraire de l'Académie Royale de Prusse.	234
<i>Inoculation</i> , ses avantages pour conserver la beauté.	363
	<i>fin</i>

T A B L E

<i>Instruction Chrétienne.</i> Premier Extrait de cet Ouvrage.	153 § suiv.
_____ Second Extrait.	308 § suiv.
* <i>Instructions Chrétiennes de Mr. Bertrand,</i> réimprimées.	- 255

K.

* <i>Kirchmaier</i> (Mr.) sa Harangue pour le Jubilé de la Paix de Religion.	231
<i>Krafft</i> , Peintre Suédois.	192
* <i>Kratschenninikow</i> , sa mort	228

L.

<i>Langues.</i> Réflexions philosophiques sur leur origine.	137
<i>Lehmann</i> (Mr.) sa Dissertation sur l' <i>Astérie de Pline</i> .	368
<i>Lettre écrite de Memmel à Mr. Naudé Professeur en Mathématique à Berlin.</i>	384
_____ de Mr. de Maupertuis.	152
<i>Lettres à un jeune Prince.</i> Extrait de cet Ouvrage.	182 § suiv.
* _____ manuscrites tirées des Archives, concernant la République de Florence, proposées à imprimer par Souscription.	444
<i>Linnæus</i> (Mr.) Extrait de sa Dissertation sur le sommeil des Plantes.	283 § suiv.
<i>Lippert</i> (Mr.) ses Ouvrages.	232

M.

* <i>Madai</i> (Mr.) son Ouvrage de Médecine traduit de l'allemand en Grec.	219
* Mat.	

D E S M A T I E R E S.

* <i>Maitre</i> (Mr. Le) son Sermon sur la Paix de Religion.	231
* <i>Mallet</i> (Mr.) aggregé à la Société d'Uppsal.	228
* —— sa Traduction de l' <i>Edda</i> .	440
<i>Marggraf</i> (Mr.) ses Expériences sur l'Alun.	366
* <i>Mariages clandestins des Protestans de France</i> . Mémoires qui les concernent.	438
<i>Marinoni</i> (Mr. de) son Eloge.	264
<i>Maupertuis</i> (Mr. de) Premier Extrait de ses Oeuvres.	122
—— Second Extrait.	330
<i>Mayer</i> (Mr.) ses Expériences sur la Vuë.	13
<i>Mecke</i> (Mr.) ses Observations sur les Pierres du corps-humain.	371
* <i>Mélanges Littéraires & Philosophiques</i> .	234
<i>Mémoires de la Société Royale de Göttingen</i> . Premier Extrait du Tome IV.	1
—— Second Extrait.	241
<i>Mensonge</i> , réflexions qui le concernent.	323
<i>Michaëlis</i> (Mr.) ses Remarques sur les Loix des Juifs.	7
—— sur le Verre en usage chez les Hébreux.	247
<i>Michel-Ange</i> , sa méthode de copier les modèles antiques.	84
<i>Modèles</i> , quelle est la matière la plus propre pour en faire.	78
—— du Temple de SALOMON & du Tambouracle.	71
* <i>Moller</i> (Mr.) ses Oeuvres.	440
<i>Monde</i> (<i>Meilleur</i>) ce que c'est.	30
<i>Monstre Cyclope</i> .	373
<i>Monstres</i> , Remarques qui les concernent.	15
	<i>& suiv.</i> 376
G g 4	<i>& suiv.</i>

T A B L E

<i>Montesquieu (Mr. de) son Eloge par Mr. de Maupertuis.</i>	334. Et ^e suiv.
— deux de ses Lettres à Mr. Perrin.	335.
<i>Moral Chrétienne, ses fondemens.</i>	340
— ses devoirs.	341
— tableau qui la représente.	342
* <i>Merceaux de Philosophie Naturelle Experimenterale sur divers sujets intéressans, tirés des meilleurs Ouvrages, à mesure qu'ils paraîtront, &c. réunis en un seul.</i>	419
<i>Moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées.</i>	342 Et ^e suiv.
* <i>Muller (Mr.) fait Secrétaire perpétuel de l'Académie Impériale de Russie.</i>	343

N.

<i>Naudé (Mr.) Voyez Lettre.</i>	
<i>Newton (Mr.) Dissertation sur sa Chronologie par Mr. des Vignolles.</i>	409
* <i>Nesselblads (Mr.) ses Oeuvres.</i>	249
<i>Nouveau Testament. V. Quesnel.</i>	
<i>Nuremberg. Eloge de cette Ville.</i>	50

O.

<i>Oeconomique (Philosophie) de Mr. de Wolf, continuée par Mr. Hanov. Extrait de cet Ouvrage.</i>	355 Et ^e suiv.
<i>Optimisme (Extrait d'une Dissertation sur l')</i>	212 Et ^e suiv.
<i>Or blanc, Or végétal, Or chymique.</i>	56

P4

DES MATIÈRES.

P.

<i>Paris & Péris. Remarques sur des Tibus Romaines de ce nom.</i>	250
* <i>Partenay (Mr. de) ses Oeuvres</i>	441
<i>Poètes modernes, leur supériorité sur les Anciens.</i>	91 & suiv.
<i>Peinture, moyens de la perfectionner.</i> 93 &	suiv.
— son état ancien & moderne en Suède	190 & suiv.
<i>Pensées (Suite des) sur l'imitation des Grecs dans les Ouvrages de Peinture & de Sculpture,</i>	72 & suiv.
<i>Pétrifications du Cabinet Royal de Dresde.</i> 59	
<i>Philosophie Naturelle. V. Moraux.</i>	
<i>Pierres trouvées dans différentes parties du corps humain.</i>	371
<i>Plantes, leurs conformités avec les Animaux.</i>	284
— leur sommeil.	286 &
	suiv.
<i>Poissons du Cabinet Royal de Dresde.</i> 65	
* <i>Polack (Mr.) ses Oeuvres.</i>	233
<i>Pommier d'une espèce dégénérée.</i>	369
<i>Pope, s'il a puisé sa doctrine dans Leibniz.</i> 24	& suiv.
* <i>Prades (M. l'Abbé de) Honoraire de l'Académie Royale de Prusse.</i>	449
<i>Prophétie du Sauveur au XXIV. de St. Matthieu, examinée.</i>	305
<i>Propréties. Comment elles servent à prouver la Vérité de la Religion Chrétienne.</i> 291 &	suiv.

Qua-

T A B L E
Q.

QUadrupèdes du Cabinet Royal de *Dresde*.

- * *Quésnel (Pasquier)* Projet d'une nouvelle Edition de son NOUVEAU TESTAMENT. 451
R.

- R**aphaël. Remarques sur ses Tableaux. 74
Reinhard (Mr.) Extrait de sa Dissertation sur l'Optimisme. 22 & suiv.
* *Repertorium Bavariae*. 230
Riche (Mauvais) Remarques sur cette Parabole. 206 & suiv.
* *Rivinus (Mr.)* sa mort. 232
Roederer (Mr.) ses Observations d'Anatomie.

- Rouvre (Mr. du)** Lettre que Mr. de Manspernus lui adresse à la tête du second Tome de ses Oeuvres. 355
* *Rudawski (Mr.)* son Histoire de Pologne. 449

S.

- S**acrifice de J. C. Idée qu'en donne l'Auteur de l'*Instruction Chrétienne*. 174
* *Salchow (Mr.)* appellé à l'Académie Impériale de St. Pétersbourg. 228
Sçavani Smédois, leur éloge. 194
* *Schaffgotsch (S. A. Mgr. le Prince de,)* Evêque de Breslau, élu Honoraire de l'Académie Royale de Prusse. 449
* *Schmidt (Mr.)* sa Dissertation Académique. 444
Sculpteurs modernes, comment ils imitent leurs modèles. 80 & suiv.
* *Schr-*

DES MATIÈRES.

<i>* Sherman (M. de) ses Ouvrages.</i>	227
<i>Sommeil des Plantes, ce que c'est.</i>	286
<i>Sopbronistes, explication de ce nom.</i> 19 & suiv.	
<i>* Stolp (Mr.) Question pour le sujet des Dissertations qui doivent concourir au prix fondé par ce Savant.</i>	461

T.

<i>Tannerie. Plantes qui y sont propres.</i>	365
<i>* Titius (Mr.) appellé à Witemberg.</i>	443
<i>* Triomphe de l'Evidence, sous presse.</i>	234
<i>Trublet (Mr. l'Abbé) Lettre que Mr. de Mau-petuis lui adresse à la tête du Tome III. de ses Oeuvres.</i>	357

V.

<i>Venus Physique.</i>	144
<i>Vernes (Mr.) Extrait du Livre VIII. de son — Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne.</i>	
— son Histoire tirée des monumens de l'Antiquité.	290 & suiv.
<i>Verre, son usage parmi les Hébreux.</i>	247
— son Histoire tirée des monumens de l'Antiquité.	261
<i>Vicus. Idée qu'il faut attacher à ce mot.</i>	43 & suiv.

Vignolles (Mr. des) V. Newton.

Vockerode (Mr.) sa mort. 449

Vogel (Mr.) son Cours de Chymie, Extrait de cet Ouvrage. 274 & suiv.

** Vystembach (Mr.) appellé à Marbourg.* 217

W.

<i>* Wagener (Mr.) ses Institutions d'Archéologie.</i>	231
<i>* Wer-</i>	

T A B L E, &c.

* Werner (Mr. de) ses Oeuvres.	
Woll. (Mr.) son Dictionnaire des Savans de Nuremberg.	48
Wolff (Mr. de) sa Philosophie Economique continuée par Mr. Hanov.	33

Y.

Yess de l'Homme, leurs rapports avec ceux des Animaux.	— 242
--	-------

Z.

* Zalaski (Andreas) son Ouvrage.	449
* Zimmermann (Mr.) détails qui le concernent.	435
Zinn (Mr.) ses Mémoires Académiques.	242

E R R A T A.

Pag. 340 lig. 9 1755 lisez 1750.	449
Pag. 360 lig. antepén. Hamilaken, lisez Hor-	
tilakero.	

F I N.



